

LE
CABINET
DES FÉES.

TOME VINGT-UNIÈME.

CE VOLUME CONTIENT

LES MILLE ET UN QUART D'HEURE, Contes Tartares, par GUEULETTE.

LE CABINET DES FÉES,

OU

COLLECTION CHOISIE

DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,

Ornés de figures.

TOME VINGT-UNIÈME.



A GENÈVE,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie, Imprimeurs-Libraires.

& se trouve à PARIS,

Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXVI.

LES MILLE

ET

UN QUART D'HEURE,

CONTES TARTARES.

Un derviche (1) folitaire qui demeuroit auprès d'Aftracan (2), revenant un foir de pêcher à la ligne fur le bord du fleuve Volga, fut furpris, en rentrant dans une efpèce de

(1) Les derviches ou dervis font des religieux mahométans. Ils affectent tous de paroître modeftes, humbles, patiens & charitables; ils ont les jambes nues, l'eftomac découvert, & quelques-uns fe brûlent encore avec un fer chaud pour exercer leur patience. Ils font profeffion de pauvreté, de chafteté & d'obéiffance; mais ils n'ont pas affez de vertu pour fe contenir. Ils peuvent obtenir la permiffion de fortir de leur monaftère. Il y en a de folitaires à-peu-près comme nos hermites.

(2) Aftracan, ville capitale de la province d'Aftracan, fur les frontières de la Tartarie Déferte, vers les embouchures du fleuve Volga, fur la mer Cafpie; fa fituation, qui eft fur les confins de l'Afie & de l'Europe, eft caufe qu'il s'y fait une très-grand commerce.

petite loge qu'il s'étoit bâtie lui-même, d'y trouver un enfant nouvellement né, & tout nud. Il le prit entre ses bras, & courut apprendre cette aventure à un tailleur d'Aſtracan, nommé Kourban, de qui il avoit coutume de recevoir ſouvent des aumônes.

La femme du tailleur étoit heureuſement accouchée la veille, d'une fille qui étoit morte dans le moment même. Elle offrit la mamelle à l'enfant que le derviche lui venoit d'apporter; & oubliant, pour ainſi dire, ſa propre fille, elle tourna toutes ſes affections vers ce petit garçon qu'elle nomma Schems-Eddin.

Le tailleur & ſa femme n'ayant point eu d'autres enfans pendant près de quinze ans, ils aimèrent le petit Schems-Eddin avec une extrême tendreſſe; & ce jeune homme, qui ſe croyoit leur fils, y répondoit avec un reſpect & une ſoumiſſion qui augmenta encore l'amour qu'ils avoient pour lui. Quand il fut parvenu à un âge raiſonnable, quelqu'inclination qu'il reſſentît pour les armes, la ſeule volonté de Kourban le détermina à apprendre le métier de tailleur; & en moins de deux ans, il réuſſit ſi parfaitement dans cette profeſſion, que, ſans avoir beſoin de prendre aucune meſure, mais à la

ſeule inſpection d'une perſonne, il lui faiſoit un habit auſſi juſte que l'auroit pu faire le plus habile tailleur d'Aſtracan.

L'adreſſe & l'habileté de Schems-Eddin firent bientôt grand bruit par la ville; perſonne ne paſſoit pour être du bon goût, s'il n'étoit habillé de ſa façon; & la plupart des dames ſe ſervoient de lui, ſans que les maris en priſſent ombrage, puiſqu'il lui ſuffiſoit de les voir de loin pour leur apporter, quatre jours après, un habit tel qu'on le lui commandoit.

Un jour que Schems-Eddin étoit dans ſa boutique, une vieille eſclave l'abordant, demanda à lui parler en particulier. Jeune homme, lui dit-elle, ſeriez-vous d'humeur à venir en ce moment avec moi, pour habiller deux des plus belles dames d'Aſtracan? Schems-Eddin n'héſita point à lui promettre de la ſuivre. Ce n'eſt pas tout, repliqua la vieille, il faut que vous conſentiez que l'on vous bande les yeux; ſans cette condition, il ne m'eſt pas permis de vous emmener avec moi. Schems-Eddin fut ſurpris d'une pareille propoſition; mais, réſolu d'haſarder tout plutôt que de manquer à voir de belles femmes, il partit ſur le champ avec la vieille. Elle le conduiſit dans une

petite maiſon des fauxbourgs d'Aſtracan; le fit entrer dans une ſalle baſſe; & aveignant alors un mouchoir de ſoie brodé d'or, elle le préſenta à deux eſclaves noirs, qui avoient le ſabre à la main, leur ordonna de lui couvrir les yeux avec ce mouchoir, & de le conduire où il étoit attendu; mais qu'au cas qu'il eût la moindre curioſité de voir la route qu'on lui alloit faire tenir, ils ne balançaſſent pas à lui couper la tête.

Cet ordre effraya le jeune tailleur. Ne craignez rien, lui dit la vieille, pourvu que vous ſoyez ſage & diſcret, votre vie eſt en ſûreté. Il ſe raſſura un peu par ces promeſſes, ſe laiſſa bander les yeux, & marcha en cet état près d'une heure, au bout de laquelle les eſclaves lui ayant ôté ſon bandeau, il ſe trouva dans un ſallon ſuperbe, éclairé de plus de cent bougies.

Il y avoit au bout du ſallon un trône d'argent maſſif, ſur lequel étoient aſſiſes trois dames, couvertes chacune d'un voile, mais à travers duquel on pouvoit aiſément voir que l'une d'elles, quoique parfaitement belle, avoit environ quarante ans, & que la nature n'avoit rien formé de ſi charmant & de ſi achevé que les deux autres, qui n'en paroiſſoient pas encore dix-huit. Un grand

nombre d'efclaves , pareillement voilées & rangées des deux côtés du trône, gardoient un profond filence, & paroiffoient attendre avec refpect les ordres des trois dames.

Après que l'on eut donné au tailleur le temps d'admirer tant de magnificence, celle des trois qui paroiffoit la plus âgée fe leva de deffus le trône : Schems - Eddin, lui dit-elle, ta réputation a excité notre curiofité. On publie dans Aftracan des chofes merveilleufes de ton adreffe, nous en voulons juger par nous-mêmes; regarde bien ces deux jeunes dames, examine leur taille avec attention : peux-tu te vanter, fans prendre autrement leur mefure, de leur faire à chacune un habit de bon goût? Madame, repliqua alors le jeune tailleur, je ferai mes efforts pour foutenir la réputation que j'ai acquife avec quelque juftice : j'en ai affez vu; faites-moi livrer les étoffes, vous ferez fatisfaite avant qu'il foit huit jours.

Les efclaves noirs firent alors paffer Schems-Eddin dans un autre fallon; on lui ouvrit vingt coffres remplis des plus belles étoffes de tout l'Orient. Il choifit ce qu'il lui en falloit pour faire les deux habits complets. On lui banda les yeux, on le reconduifit chez la vieille, & la vieille le remena

chez lui. Si tu veux conſerver ta bonne fortune, lui dit-elle en le quittant, ne cherche point à ſavoir d'où tu viens & pour qui tu travailles; le moindre pas que tu feras pour parvenir à cette connoiſſance te coûtera la vie; ſonge ſeulement à exécuter au plutôt les ordres que tu as reçus; je reviendrai te prendre dans le temps que tu as promis l'ouvrage que tu viens d'entreprendre, je te ferai conduire devant ces mêmes dames, aux conditions que tu as déjà éprouvées.

La vieille alors ayant pris congé de Schems-Eddin, il ſe coucha après avoir proprement ſerré ſes étoffes, dans la réſolution de travailler aux habits dès la pointe du jour : mais il ne put fermer l'œil de toute la nuit; les charmes d'une des deux jeunes dames lui revinrent mille fois dans l'eſprit. Deux grands yeux bleus dont l'éclat n'avoit pas laiſſé de paroître à travers ſon voile, avoient fait une telle impreſſion ſur ſon ame, qu'il n'étoit plus le maître de lui-même. Il ſe releva, alluma ſa lampe; & après avoir rêvé quelque temps de quelle manière il couperoit ces étoffes, il imagina un deſſein ſi ſingulier & ſi avantageux pour la beauté des deux jeunes dames, & ſur-tout de celle

qu'il aimoit, qu'il eut tout lieu d'eſpérer qu'elles ſeroient contentes de ſon ouvrage. Il travailla enſuite avec une extrême attention ; & les habits ſe trouvant faits au jour marqué, la vieille qui le vint prendre, le remit les yeux bandés entre les mains des deux noirs, qui après lui avoir fait faire les mêmes tours par la ville, le préſentèrent aux trois dames, qu'il trouva aſſiſes ſur le trône d'argent.

Schems-Eddin n'eut pas plutôt ouvert ſon paquet & déployé les habits, que l'on ſe récria ſur ſon bon goût. Les deux dames pour qui ils étoient faits, paſsèrent dans une eſpèce de garderobe avec quatre eſclaves. Elles rentrèrent dans le ſalon quelques momens après ſans voiles, & ſous ces nouveaux habits, mais plus brillantes mille fois que des pleines lunes (1). Sitôt qu'elles parurent, le ſallon retentit des battemens de mains des eſclaves, & le jeune tailleur fut lui-même ſi ébloui des attraits de celle à qui il avoit conſacré ſon cœur, qu'il ſe laiſſa aller à la renverſe ſur un ſopha, & penſa mourir de l'extrême plaiſir qu'il reſſentit en ce moment.

(1) Manière de parler arabe pour exprimer une extrême beauté.

En effet, la beauté de ces dames étoit ſi éclatante, qu'elle ne pouvoit être comparée qu'à celle des houris (1).

Elles applaudirent fort Schems-Eddin, louèrent l'invention & la propreté avec laquelle il travailloit, lui donnèrent chacune une bourſe de cent pièces d'or, & le prièrent de leur faire encore deux habits différens de ceux qu'il venoit de leur apporter. Ce jeune homme paſſa dans le ſallon aux étoffes, en choiſit cinq pièces d'un goût très-biſarre, en fit deux autres habits les plus ſinguliers que l'on eût encore vu, revint au bout de huit jours avec les mêmes cérémonies, en reçut de plus grands applaudiſſemens, deux cent pièces d'or, & l'ordre de choiſir de l'étoffe pour en faire encore d'autres. Enfin, il y avoit déjà ſept ſemaines que ce commerce duroit, pendant lequel temps Schems-Eddin avoit fait quatorze habits, & reçu autant de bourſes d'or, lorſque la paſſion qu'il avoit conçue pour une de ces deux dames fut ſi violente, que quelque diſtance qu'il parût y avoir d'elle

(1) Les houris ſont des filles que Mahomet promet aux bons muſulmans après leur mort. Elles doivent leur paroître toujours vierges, & être d'une beauté achevée.

à lui, il résolut de lui déclarer son amour. Après avoir examiné assez long-temps comment il s'y prendroit, il ne trouva point d'autre expédient que de mettre une lettre pour elle dans la poche du premier habit qu'il lui porteroit. Il exécuta ce dessein, & exprima ce qu'il sentoit pour cette belle dans des termes si vifs & si soumis, qu'il espéra que si elle n'acceptoit pas son cœur, elle lui pardonneroit du moins la témérité qu'il avoit de le lui offrir.

La lettre fit tout l'effet que Schems-Eddin en pouvoit attendre; loin de voir de la colère dans les yeux de sa dame la première fois qu'il parut devant elle, il y lut quelque chose de si doux pour lui, qu'il eut toutes les peines du monde à s'empêcher de se jeter à ses pieds. Il lui présenta son habit; elle sortit pour aller l'essayer, & le lui renvoyant un moment après, elle lui fit dire qu'il la serroit un peu trop.

Le jeune tailleur qui savoit bien que l'habit étoit comme il falloit, s'imagina que ce n'étoit qu'un prétexte pour lui faire réponse. Il tira ses ciseaux & son aiguille, & feignant de raccommoder ce qu'il y manquoit, il fouilla dans la poche de cet habit: il y trouva une lettre qu'il prit adroitement,

& rendit ensuite l'habit, auquel il n'avoit nullement touché; la dame en fut très-contente, & rentra dans le salon. On donna de nouveaux ordres au jeune tailleur, il fut reconduit à l'ordinaire; & sitôt qu'il fut rentré chez lui, il ouvrit précipitamment sa lettre, dans laquelle il lut ce qui suit :

Je n'ai pu, aimable Schems Eddin, être insensible à votre passion; vous me la peignez avec des couleurs si vives & si naturelles, que je croirois offenser notre grand prophéte si je la payois d'ingratitude. Je vous aime, & je ne rougis point de vous l'avouer; tout me plaît en vous, & vous seriez bientôt heureux, s'il ne tenoit qu'à moi de couronner votre amour que je crois sincère & légitime; mais, chère lumière de ma vie, que cet aveu vous doit coûter de larmes, en apprenant que je suis renfermée pour toujours dans un lieu où tout ce qui y respire est destiné pour les plaisirs d'Astracan, & qu'il n'est pas permis à l'infortunée Zebd-El-Caton (1) *d'espérer d'être un jour unie avec le tendre Schems-Eddin.*

Si le jeune tailleur ressentit une joie infinie à la lecture de cette lettre, elle fut mêlée

(1) Ce nom, en persan, signifie la fleur des dames.

d'une douleur très-vive. Zebd-El-Caton étoit la plus belle perſonne qui fût dans toute la Tartarie ; mais il n'étoit pas permis d'ignorer qu'elle étoit la favorite d'Alſaleh (1), roi d'Aſtracan. Schems-Eddin avoit trop de relation avec les principaux de la ville, pour n'avoir pas ouï parler pluſieurs fois des charmes de cette belle perſonne, & des rigueurs qu'elle avoit pour le roi. Comme ce prince avoit plus de ſoixante ans, & que Zebd-El-Caton n'en avoit guères que dix-ſept, elle n'avoit jamais pu s'accoutumer à des ſoupirs ſexagénaires, & le roi d'Aſtracan qui l'aimoit avec une ardeur & une délicateſſe ſans égale, n'ayant pas voulu ſe ſervir de l'autorité qu'il avoit ſur ſon eſclave, attendoit patiemment que ſa complaiſance aveugle lui gagnât le cœur de cette belle.

Schems-Eddin vit bien l'impoſſibilité qu'il y avoit d'enlever Zebd-El-Caton à ſon roi; il en conçut un ſi violent déſeſpoir, que quand la vieille eſclave vint pour le conduire au ſérail, elle le trouva au lit avec une fièvre très-conſidérable. Elle alla promptement annoncer cette nouvelle aux trois

---

(1) Alſaleh ſignifie, en arabe, le bon roi.

dames. Elles en furent allarmées, & fans confidérer le péril auquel elles s'expofoient, elles gagnèrent les eunuques qui avoient permis au jeune tailleur de les venir voir fi fouvent, & obtinrent d'eux la liberté de fortir du palais.

Schems-Eddin qui avoit réfolu de fe laiffer mourir, fut dans le dernier étonnement de voir ces dames au chevet de fon lit. Il s'efforçoit de leur témoigner fa reconnoiffance, lorfque la plus âgée d'entr'elles ayant levé fon voile pour la première fois, lui adreffa ainfi la parole : « Votre fanté nous » eft fi précieufe, charmant Schems-Eddin, » que nous hafardons notre vie pour juger » par nous-mêmes s'il n'y a pas moyen de » fauver la vôtre : apprenez-nous de grâce » le fujet de votre maladie, peut-être y » trouverons-nous quelque remède ».

Le jeune tailleur faifi de refpect, & touché des beautés de cette dame, qu'un mouvement inconnu faifoit agir, fe leva à demi : Ah! reprit-il, d'une voix languiffante, quelqu'incurable que je cruffe mon mal, votre préfence & celle de ces dames vient d'apporter dans mes plaies un baume. La douleur feule m'alloit donner la mort; mais puifque vous avez la bonté de vous intéref-

ſer aux jours d'un miſérable, j'abandonne la réſolution cruelle que j'avois priſe; & je compte, avant qu'il ſoit ſix jours, être en état de livrer à ces deux dames les habits qu'elles m'ont commandés. Zebd-El-Caton attendrie par l'amour extrême du jeune tailleur, lui ſerra la main. Si cela eſt poſſible, ſans intéreſſer votre ſanté, lui dit-elle, faites enſorte, mon cher Schems-Eddin, de nous tenir parole : vous ne ſauriez vous imaginer la joie que j'en aurai en mon particulier.

Les dames ſe levèrent alors, & accompagnées des eunuques qui les avoient conduites juſqu'à la maiſon du tailleur, elles retournèrent au palais.

Schems-Eddin paſſa la nuit dans un ſi grand excès de plaiſir, qu'il fut en état dès le lendemain matin de travailler aux habits. Ils ſe trouvèrent prêts au bout de ſix jours comme il l'avoit promis, & la vieille qui étoit venue très-ſouvent s'informer de ſa ſanté, l'ayant enfin remis entre les mains des deux noirs, ils le conduiſirent au ſallon, qui retentit à ſa vue de mille cris de joie.

Schems-Eddin préſenta ces habits aux dames. Elles les viſitèrent, & les trouvèrent d'un goût ſi ſupérieur à ceux qu'il leur

avoit fait jufqu'alors, qu'elles en furent charmées. Pour en relever encore la magnificence, elles fe firent apporter un petit coffre rempli de pierreries, & lui ordonnèrent d'en choifir pour les attacher fur ces habits.

Le jeune tailleur obéit à leurs ordres, & relevoit avec une agraffe de diamans la manche de la charmante Zebd-El-Caton, lorfque la porte du fallon ayant été ouverte avec violence, un homme fur le vifage duquel la fureur étoit peinte, vint à lui le fabre à la main. Schems-Eddin reconnut en ce moment cet homme pour le roi d'Aftracan : il crut bien que fa mort étoit certaine; mais ne jugeant pas à propos d'attendre les effets de la vengeance de ce prince, ni d'abandonner à fa fureur les trois dames à qui il avoit tant d'obligation, il fe faifit promptement d'un poignard, garni de diamans, qui étoit dans le coffre aux bijoux; & fans donner le temps au roi de le joindre, il lui lança ce poignard avec tant d'adreffe, qu'il lui fit une très-profonde bleffure, dont il tomba par terre.

Alfaleh en cet état n'eut pas la force de fe relever. Il appela du fecours, & douze eunuques noirs étant entrés à fa voix, il

leur ordonna de ſe ſaiſir de Schems-Eddin, ainſi que des trois dames, & des deux eſclaves noirs; de les dépouiller juſqu'à la ceinture, & de leur tailler le corps à coups de ſabre.

Pendant que l'on poſa le roi ſur un ſopha, & que l'on alla chercher ſon chirurgien, les ordres cruels qu'il venoit de donner furent en partie exécutés. On avoit déjà dépouillé tous les criminels, & ils alloient ſubir ce dur arrêt, lorſque la plus âgée des trois dames ayant par haſard jeté la vue ſur le jeune Schems-Eddin, & remarqué une grenade naturelle qu'il avoit au-deſſous de la mamelle droite: Ah! ſeigneur, dit-elle, en ſe jetant aux pieds d'Alſaleh, ſuſpendez pour un moment, je vous en conjure, votre juſte colère. Je ſuis ſeule coupable. La malheureuſe Sutchoumé, votre fille, Zebd-El-Caton, & le jeune homme ſont innocens, mais l'on ne peut fuir ſa deſtinée, & quelque précaution que vous ayez cru prendre pour éviter la prédiction de l'aſtrologue, voilà cette prédiction accomplie, par les routes inévitables de la providence.

Le roi, ſurpris de ce diſcours, fit retirer ſes eunuques; &, après avoir ordonné aux dames & au tailleur de ſe couvrir, il com-

manda à celle qui venoit de porter la parole, de lui expliquer une énigme dont le ſens lui étoit impénétrable. Cette dame obéiſſant aux ordres du roi, lui parla dans ces termes.

Hiſtoire de la ſultane Dugmé.

Il vous ſouviendra, ſeigneur, que lorſqu'ayant le bonheur de vous plaire, vous conſultâtes le fameux Abdelmelek ſur ma groſſeſſe, cet aſtrologue vous répondit que j'accoucherois d'un fils qui vous donneroit la mort, & qui feroit cauſe de la ſienne, ſi l'on ne l'étouffoit en naiſſant. Comme Abdelmelek s'étoit toujours trouvé vrai dans ſes prédictions, celle-la vous effraya; & pour prévenir ce malheur, vous me fîtes garder à vue. Je vous préſentai vainement le peu de fond qu'il y avoit à faire ſur une ſcience auſſi incertaine que l'aſtrologie; vous réſolûtes d'être préſent à mes couches, pour empêcher la ſuppoſition que j'aurois pu faire. Mes larmes ne vous touchèrent pas; vous fûtes inexorable: Je ne pus vous détourner de la cruelle réſolution de verſer vous-même votre ſang, & je penſai mourir de douleur & d'effroi, en vous voyant entrer avec

Abdelmelek dans ma chambre, au moment que l'on vous aſſura que j'allois accoucher; mais, ſeigneur, vous n'avez pas oublié que je paſſai de l'inquiétude la plus cruelle à la joie la plus exceſſive, quand, au lieu d'un garçon, je ne mis au monde que la malheureuſe Sutchoumé : vous regardâtes en ce moment Abdelmelek avec indignation. Ignorant ou malin aſtrologue, lui dites-vous, les yeux enflammés de colère, je t'apprendrai à te jouer ainſi de ton roi. Ta malice a penſé coûter la vie à ma chère Dugmé; mais je ſaurai bientôt punir un inſolent ſujet de ſa témérité. Abdelmelek alors, pourſuivit la ſultane, ſe jeta à vos genoux : ſeigneur, vous dit-il, ne commencez pas par moi à accomplir une prédiction qui ne ſera que trop véritable : daignez attendre encore un moment, vous allez être éclairci que ma ſcience n'eſt point fauſſe..... Vous ne donnâtes pas le temps à l'aſtrologue d'achever ce qui lui reſtoit à vous dire, vous lui abbatîtes la tête d'un coup de ſabre, & vous ſortîtes de ma chambre, après avoir fait emporter la fille à qui je venois de donner la naiſſance.

A peine, ſeigneur, étiez-vous rentré dans votre appartement, que je reſſentis de nou-

velles douleurs. La femme qui m'avoit ſecourue dans les premières, s'approcha de moi. Elle s'apperçut que j'allois encore accoucher: elle fit ſortir, ſous différens prétextes, toutes les perſonnes qui étoient dans ma chambre, & je donnai, un moment après, la vie à un garçon beau comme le jour. La nature, qui n'avoit rien formé de ſi parfait, ne put conſentir que je vous le ſacrifiaſſe : mes entrailles ſe révoltèrent contre la cruauté dont je vous accuſois dans l'ame; je remis mon fils, avec des pierres conſidérables, entre les mains de cette femme, & je la priai de lui aller chercher promptement une nourrice hors d'Aſtracan. Comme je n'étois plus obſervée, il fut aiſé à cette femme d'emporter mon fils, & j'attendois avec impatience qu'elle vînt m'en dire des nouvelles, lorſque, quatre jours s'étant paſſés ſans la revoir, j'appris avec une extrême douleur qu'elle avoit été aſſaſſinée à quelques lieues d'Aſtracan. On ne diſoit point qu'on eût trouvé d'enfant avec cette femme, cela me raſſuroit un peu; mais quelque recherche ſecrète que j'aie pu faire depuis ce temps, pour découvrir ce qu'étoit devenu mon fils, je n'en ai jamais ſu rien apprendre, & je le comptois perdu ſans retour,

lorſqu'en ce moment, ſeigneur, je viens de le reconnoître dans ce jeune homme, à la grenade qu'il a à l'eſtomac, ainſi que Sutchoumé, ſa ſœur jumelle. C'eſt ſans doute la ſeule nature, continua Dugmé, qui agiſſoit en moi, lorſque, paſſant avec votre majeſté, il y a environ deux mois, devant la boutique de Kourban, je reſſentis tout d'un coup pour ce jeune tailleur une extrême tendreſſe qui n'avoit rien de criminel, & dont j'ignorois la cauſe ſecrète. C'eſt moi ſeule, ſeigneur, qui, ſous prétexte de lui faire faire des habits pour ma fille, & pour la belle Zebd-El-Caton, ai gagné vos eunuques pour l'introduire dans le palais : puniſſez donc en moi ſeule l'inſtrument de tous vos malheurs.

Suite de l'hiſtoire de Schems-Eddin.

LE roi d'Aſtracan fut étrangement ſurpris de ce diſcours ; quoique le cruel état où il ſe trouvoit ne dût le faire ſonger qu'à la vengeance, il donna ordre qu'on fît promptement venir le tailleur & ſa femme, qui paſſoient pour père & mère de Schems-Eddin. Pendant qu'on étoit allé les chercher,

on panſa la plaie qui venoit de lui être faite, & ce ne fut pas ſans un violent déſeſpoir, que Schems-Eddin lut dans les yeux de celui qui y mettoit le premier appareil, que ce prince étoit en danger de la vie.

Le tailleur & ſa femme arrivèrent enfin. Ils avouèrent que ce jeune homme n'étoit pas leur fils, qu'il leur avoit été apporté il y avoit environ dix-huit ans, par un derviche ſolitaire, qui leur avoit dit l'avoir trouvé tout nud dans ſa petite loge, en revenant de pêcher à la ligne ſur le fleuve Volga, & que le bon homme étoit mort ſubitement trois mois après, ſans leur en avoir pu apprendre davantage.

Le jour auquel Schems-Eddin avoit été porté chez Kourban, ſe trouva conforme à celui de la naiſſance de Sutchoumé, & la grenade qu'il avoit, ainſi que ſa ſœur jumelle, achevant de faire connoître au roi qu'il étoit ſon fils, il le fit approcher, l'embraſſa tendrement, & le fit couvrir d'une robe magnifique.

Si, d'un côté, Schems-Eddin ſe ſentoit flatter par ſon illuſtre naiſſance, de l'autre, ſon ame étoit remplie de la plus vive douleur. Il ſe jeta aux pieds d'Alfaleh. Seigneur, lui dit-il en fondant en larmes, j'attends

la

la mort avec impatience ; je ne puis me regarder ſans horreur après ce que ma main vient de commettre : purgez la nature d'un monſtre tel que moi; c'eſt la ſeule grace que veuille jamais obtenir de vous un fils auſſi criminel que je le ſuis. Non, non, mon cher Schems-Eddin, reprit le roi en l'embraſſant de nouveau, vous n'êtes point coupable de ma mort, mais ce qui eſt écrit ſur la table de lumière (1) ne ſe peut éviter : vivez, je vous l'ordonne, & faites promptement aſſembler mes viſirs & tous les émirs d'Aſtracan, je veux en leur préſence vous reconnoître pour mon fils & mon ſucceſſeur.

Schems-Eddin, pénétré des bontés du roi ſon père, embraſſoit ſes genoux avec reſpect, & ſe hâtoit peu d'exécuter ſes ordres : mais la ſultane Dugmé ayant, ſans perdre de temps, fait porter ſes commandemens par les douze eſclaves noirs, la chambre du roi fut remplie un moment après des plus conſidérables de ſa cour.

(1) La plupart des orientaux croient que tout ce qui eſt arrivé & arrivera juſqu'à la fin du monde, eſt écrit ſur une table de lumière avec une plume de feu ; & ils appellent cette écriture la prédeſtination inévitable.

Ce prince étoit étendu ſur ſon ſopha. L'ange de la mort n'eſt pas éloigné de moi, leur dit-il, & je ſens que je vais bientôt dormir à l'ombre de la miſéricorde du tout-puiſſant. Voici, viſirs, continua-t-il, d'une voix baſſe; voici votre maître, en leur montrant le jeune Schems-Eddin; c'eſt mon fils, & celui de la ſultane Dugmé, je vous ordonne de le regarder comme votre roi.

Les viſirs & les émirs furent très-ſurpris de la nouvelle de la mort ſi prochaine d'Alſaleh. Ils ignoroient pareillement qu'il eût jamais eu de fils; mais la ſultane leur ayant raconté en peu de mots l'hiſtoire du jeune tailleur, ils ſe proſternèrent tous la face contre terre, & jurèrent ſur leurs têtes de lui obéir juſqu'à la mort.

A peine cette cérémonie fut-elle achevée, que le roi fit approcher de ſon ſopha la ſultane ſon épouſe, Sutchoumé, & Zebd-El-Caton : ma chère Dugmé, dit-il à la première, je connois parfaitement l'injuſtice que j'ai rendue à vos charmes, en aimant la belle Zebd-El-Caton, qui n'a jamais payé mon amour que d'ingratitude; vous ne méritiez pas cette infidélité de ma part, & je meurs avec un extrême regret d'avoir rompu les ſermens que je vous avois faits

tant de fois de n'être jamais qu'à vous. Ah! seigneur, reprit Dugmé, en versant des larmes en abondance, quelque tendresse que j'aie ressentie pour votre majesté, je n'ai jamais prétendu la gêner dans ses plaisirs. Je vous ai aimé, seigneur, pour vous-même; & vous ne m'avez point vu regarder d'un œil d'envie la nouvelle faveur de Zebd-El-Caton; quelque douleur que je ressentisse de la perte de votre cœur, il suffisoit que vous fussiez content, pour que je ne murmurasse pas contre vos volontés souveraines.

Le roi sentit en ce dernier moment redoubler son amour pour la sultane. Il l'embrassa tendrement; je vais, ma chere Dugmé, lui dit-il, vous prouver la vérité de ce que je viens de dire; la charmante Zebd-El-Caton ne me touche plus; & pour vous en donner une marque certaine, je la conjure de vouloir bien, en votre présence, donner la main au prince mon fils. Pour Sutchoumé, le visir Ben-bukar.... Le roi d'Astracan ne put achever d'expliquer ses volontés sur ce qui regardoit sa fille. Il mourut entre les bras de la sultane, en prononçant ces dernières paroles.

Il est impossible de représenter le déses-

poir de Schems-Eddin; on eut toutes les peines imaginables à l'empêcher d'attenter à sa vie. Sa mère, sa sœur & Zebd-El-Caton ne le quittèrent pas un moment; la dernière, sur-tout, délivrée d'un roi dont la tendresse importune, quoique respectueuse, l'avoit fait trembler plus d'une fois, fit tous ses efforts pour dissiper la douleur de Schems-Eddin. Insensible à tous les honneurs qu'on lui rendit, il tomba dans une mélancolie si profonde, que l'on appréhenda tout pour ses jours.

L'on ordonna des prières publiques dans toutes les mosquées d'Astracan. Elles appaisèrent un peu la colère du grand Prophète contre le nouveau roi. Il se trouva plus tranquille au bout de quelques mois: & après avoir récompensé dignement le tailleur & sa femme de la tendresse qu'ils lui avoient toujours témoignée, il maria Sutchoumé au visir Ben-bukar, comme il croyoit que l'avoit souhaité le roi son père, & épousa publiquement la charmante Zebd-El-Caton.

Ce prince passa près de cinq mois avec sa chère épouse dans une félicité digne d'envie. Les jours ne lui paroissoient que des momens auprès d'elle; mais ce bonheur fut tout d'un coup interrompu par des rêves affreux qui lui

représentoient presque toujours son père sanglant. Zebd-El-Caton tâchoit vainement, par les caresses les plus tendres, d'effacer de l'esprit de son époux les noires idées dont il étoit rempli. Il étoit sans cesse agité des remords de son parricide, & ne trouva point d'autres moyens pour le faire cesser, que d'entreprendre le voyage de la Mecque.

Zebd-El-Caton ne voulant point quitter le roi, elle le pria instamment de lui permettre d'être du voyage, & Schems-Eddin ne pouvant lui refuser cette satisfaction, il laissa le visir Ben-bukar, son beau-frère, pour gouverner le royaume en son absence, lui recommanda fort sa mère & sa sœur, & partit d'Astracan.

Après un voyage de très-long cours, pendant lequel le prince & son épouse essuyèrent mille fatigues, ils arrivèrent enfin à la Mecque (1). Schems-Eddin y fit sept fois le tour

(1) La Mecque, ville de l'Arabie Heureuse, à une journée de la Mer Rouge. C'est le lieu de la naissance de Mahomet. Il y a une mosquée magnifique, très-fréquentée par les turcs qui y abordent par dévotion de toutes parts. On y voit un puits appellé Zemzem, que l'on croit être celui d'Abraham, dont l'eau est salée, & qu'ils s'imaginent très-salutaire pour expier les péchés les plus énormes en s'y lavant. Ils vont

du temple ; & après s'être fait purifier avec l'eau du puits Zemzem, il alla sur le soir au mont Arafat, & y fit égorger deux cent moutons qu'il distribua aux pauvres. De-là, il prit le chemin de Médine ; il y fit ses dévotions dans la très-sainte mosquée, & après y avoir laissé un présent de quarante mille pièces d'or, ainsi qu'il avoit fait à la Mecque, il se joignit avec la caravane, & prit la route du grand Caire (1), où l'on arriva sans accident.

Schems-Eddin ne ressentoit plus les cruelles agitations qui interrompoient si souvent son sommeil. Il commençoit à jouir d'un bon-

---

ensuite sur le mont Arafat y sacrifier un ou plusieurs moutons qu'ils distribuent aux pauvres, & de-là passent ordinairement à Médine, où est le tombeau de leur prophète. Il n'y a que quatre journées de la Mecque à Médine.

(1) Le grand Caire est situé sur les confins de la haute & basse Egypte, & presqu'au milieu du royaume, à deux mille pas, ou environ, du Nil. Le grand commerce qui s'y fait, y attire toutes sortes de nations. C'est environ vers le mois d'octobre, que les caravanes qui se sont assemblées au Caire partent pour la Mecque ; & le nombre des pélerins est quelquefois si grand qu'il monte jusqu'à quarante mille. Il n'y a point de bons musulmans qui, une fois en sa vie, ne fasse le pélerinage de la Mecque & de Médine, ou qui n'y envoie quelqu'un pour lui.

heur tranquille, & ſe préparoit à prendre la route de ſon royaume, lorſque la belle Zebd-El-Caton fut attaquée d'une fièvre très-violente. Ce fâcheux contre-temps l'empêcha de partir avec la caravane, qui ne pouvoit différer ſon voyage; mais ce prince eut bientôt lieu d'être juſtement alarmé, quand le mal de ſa chère épouſe redoubla à un point qui fit appréhender pour ſa vie. Cette princeſſe perdit toute connoiſſance: elle fut près de deux jours en cet état, & ne reprit, pour quelques momens, l'uſage de la parole, que pour percer le cœur de Schems-Eddin, de la douleur la plus cruelle.

Je vais vous quitter, mon cher époux, lui dit-elle en l'embraſſant avec une extrême tendreſſe, & je conçois, par avance, toute l'horreur d'une telle ſéparation, mais il faut que vous vous conſoliez de ma perte; vous êtes encore deſtiné à de plus grandes afflictions; c'eſt un avis que j'ai à vous donner de la part du grand prophète, qui m'eſt apparu il y a quelques heures. Il eſt bon, m'a-t-il dit, que les princes éprouvent quelque diſgrace; la mauvaiſe fortune purifie leur vertu, ils en ſavent mieux régner: Schems-Eddin connoîtra bientôt cette vérité. Avertis-le de ma part qu'il commence à s'y préparer.

Voilà, pourſuivit Zebd-El-Caton, en verſant des larmes en abondance, voilà ce que j'ai à vous annoncer; ſervez-vous de toute votre raiſon pour ne point murmurer contre les ordres de la providence. Adieu, mon cher Schems..... La princeſſe n'eut pas le temps d'achever, l'ange qui attendoit ſon ame lui coupa la parole.

Jamais déſeſpoir n'égala celui du roi d'Aſtracan. On ne pouvoit l'arracher d'auprès de ſon épouſe. Il étoit inconſolable de ſa perte, & ne trouva point d'autre remède que de faire faire promptement un grand coffre de bois de canelle, découvert par le deſſus, à l'endroit ſeulement du viſage, d'y enfermer le corps de Zebd-El-Caton, de l'orner d'un grand nombre de pierreries; & avec ſon eſcorte, qui compoſoit près de cinq cent hommes, de tâcher à rejoindre la caravane, qui n'avoit que quelques journées d'avance, dans l'intention, ſitôt qu'il l'auroit jointe, de faire embaumer le corps de ſa chère épouſe.

Il n'y avoit pas deux jours que ce prince étoit en marche, lorſqu'il fut enveloppé par près de deux mille Bedouins (1). Il fit une

(1) Les Bedouins ſont des voleurs arabes, qui

réſiſtance inouie, mais toute ſon eſcorte ayant été taillée en pièces, ſans en excepter aucun, il ſe trouva lui-même au nombre des morts.

Les Bedouins, après leur victoire, dépouillèrent leurs ennemis. Ils enlevèrent tout ce que le prince & ſes gens pouvoient poſſéder, & le coffre dans lequel étoit enfermée Zebd-El-Caton.

Schems-Eddin, qui s'étoit défendu comme un lion, n'avoit pourtant reçu aucune bleſſure mortelle, & ce n'étoit pas tant la quantité de ſang qu'il perdoit, que l'épuiſement de ſes forces qui l'avoient fait tomber au rang des morts. Lorſqu'il eut repris ſes ſens, il fut étonné de ſe trouver tout nud, & entouré des ſiens, dont il n'y en avoit pas un qui ne fût privé de la vie : quel triſte ſpectacle pour ce prince ! Il ſe leva du mieux qu'il lui fut poſſible, & quelque foible qu'il fût, n'oubliant point ſa chère épouſe, il parcourut tous les environs du lieu où s'étoit donné le combat, pour voir ſi les voleurs, après avoir détaché les pierreries, n'auroient point abandonné le coffre où étoit le corps de Zebd-El-Caton. Ses recherches furent

---

s'aſſemblent en très-grand nombre, & tâchent de ſurprendre les caravanes qu'ils pillent ordinairement.

inutiles ; il en penſa mourir de déſeſpoir ; mais quittant à la fin un lieu ſi funeſte pour lui, après avoir marché environ une heure ſans ſavoir où il alloit, il arriva près d'un petit village, à l'entrée duquel il trouva un iman (1). Cet homme fut d'abord effrayé de voir le prince tout nud & couvert de ſang ; mais Schems-Eddin, ſans ſe faire connoître, lui ayant conté qu'il s'étoit ſauvé ſeul de la cruauté des Bedouins, l'iman en eut pitié, l'emmena chez lui, le fit panſer de ſes bleſſures, & lui ayant enſuite donné quelques pièces d'argent, ce prince s'en ſervit pour reprendre la route de ſon royaume.

Après un long & pénible voyage, que Schems-Eddin fit en partie ſeul, & en partie avec quelques petites caravanes qui l'aſſiſtoient dans ſes beſoins, il arriva enfin dans une vaſte campagne qui étoit à une demi-lieue d'Aſtracan. Il y apperçut un neveu du viſir ſon beau-frère, avec une ſuite aſſez nombreuſe ; & courant à lui les bras ouverts : reconnois, lui dit-il, mon cher Zemzin, reconnois le triſte Schems-Eddin, accablé des malheurs les plus cruels, & qui, depuis près de trois

---

(1) Les imans ſont ceux qui deſſervent les moſquées dans tout l'orient. Leurs fonctions ſont à-peu-près pareilles à celles de nos curés.

ans, a été exposé à une misère, dont le seul récit te feroit horreur. Zemzin fut surpris à la vue de son roi; quoique la fatigue du voyage, les maux qu'il avoit soufferts, & les mauvais habits dont il étoit couvert, le changeassent entièrement, il ne put le méconnoître. Il se prosterna devant lui avec toutes les apparences d'un respect sincère; & se dépouillant de sa robe, il en couvrit le prince, & le conduisit au palais par les rues les plus détournées. Mais quel fut l'étonnement de Schems-Eddin, en y entrant, de se voir chargé de chaînes par le même Zemzin qui venoit de le combler d'honneur. Il apprit alors, avec une douleur sans égale, que le cruel Ben-bukar son beau-frère, après avoir lui-même étranglé sa femme & la sultane Dugmé, s'étoit emparé du royaume, avoit fait massacrer tous ses fidèles sujets, & ceux qui avoient voulu s'opposer à son élévation, & qu'il devoit lui-même se préparer bientôt à un pareil sort.

Schems-Eddin devint immobile à cette nouvelle. Il se livra d'abord à la fureur; mais rappelant bientôt les dernières paroles de Zebd-El-Caton, il se résigna dans le moment même aux volontés du tout-puissant. Dieu est grand, dit-il, il est juste, je ne suis pas

encore aſſez puni de mes crimes ; mais qu'avoient fait ma mère & ma ſœur, pour éprouver un ſort ſi tragique ; j'eſpère que leur mort ne ſera pas long-temps impunie.

Le prince n'avoit pas achevé ces mots ; que l'uſurpateur, ſuivi de quatre bourreaux, entra dans le ſallon où étoit Schems-Eddin ; ſa préſence l'épouvanta : ah ! barbare viſir, lui cria-t-il, du plus loin qu'il le vit, viens-tu couronner ton crime ? Le ſang de ta femme & de ma mère, qui s'élève déjà aſſez contre toi, ne peut-il aſſouvir ta rage ; voilà ma tête, frappe, mais ſonge qu'un jour devant le tribunal du grand dieu, je te reprocherai l'énormité de tes actions ; & que, lorſque les anges lui rendront témoignage de la vérité, toute cette puiſſance, ſous qui tremblent & gémiſſent mes ſujets, n'empêchera pas alors que tu ne ſois condamné & ſévèrement puni de ton exécrable parricide.

Ces vifs reproches étonnèrent l'uſurpateur ; il n'eut pas la force en ce moment d'ordonner la mort de ſon roi légitime ; ſes menaces l'épouvantèrent ; il crut déjà voir la main de Dieu levée ſur ſa tête ; il ſe contenta ſeulement, pour mettre Schems-Eddin hors d'état de remonter jamais ſur le trône, de lui faire paſſer pluſieurs fois de-



Ah! barbare Visir viens-tu couronner ton crime, le Sang de ta femme et de ma mere, qui S'éleve déja assez contre toi ne peut-il assouvir ta rage.

C. P. Marillier del. Le Veau sc.

vant les yeux un fer ardent, qui le priva de la vue, & le fit enſuite conduire dans une profonde priſon.

Il n'y avoit point de jour que le roi d'Aſtracan, quoiqu'accablé de maux, & livré à la plus amère affliction, ne reſpectât les ordres de la providence, & ne remerciât dieu de l'avoir puni ſi doucement de ſes crimes; mais une nuit que la douleur avoit, pour quelques momens, fait place au ſommeil, il crut voir en rêve le grand prophète qui tenoit par la main Zebd-El-Caton, l'aſſuroit du changement de ſon état, & lui promettoit un jour un bonheur parfait avec ſon épouſe.

Schems-Eddin ſe réveilla en ſurſaut: ce rêve lui parut ſi extraordinaire, & avoit ſi peu de fondement, qu'il n'y fit preſque aucune attention; il ne fit même que donner de nouvelles forces à ſa douleur; mais il ne fut pas long-temps ſans éprouver l'effet d'une partie de cette prédiction.

Un matin que, proſterné contre terre, ce prince faiſoit ſa prière, il entendit ouvrir avec un grand bruit les portes de ſa priſon: comme il s'imagina qu'on venoit lui donner la mort, il ne changea point de poſture, & attendoit le coup avec intrépidité, lorſ-

que deux de ſes anciens viſirs, dont le zèle & la vertu lui étoient connus, ſe jetèrent à ſes pieds. Seigneur, lui dit l'un d'eux, en les lui embraſſant, reconnoiſſez la voix de Mutamhid & de Cuberghé vos fidelles eſclaves; l'ingrat viſir que vous aviez comblé de vos bienfaits, vient, avec le traître Zemzin, d'expirer ſous nos coups; le peuple, las de ſes cruautés, en témoigne une joie extrême; il ignoroit votre retour que nous avons pris ſoin de lui apprendre, n'ayant feint d'être du parti de Ben-bukar, que pour être plus en état un jour de le faire tomber du trône qu'il avoit ſi lâchement & ſi cruellement uſurpé: venez donc, ſeigneur, y remonter, puiſque tous vos ſujets redemandent leur roi légitime avec un empreſſement extrême.

Schems-Eddin en ce moment loua Dieu, & remercia les viſirs de leur zèle : comment voulez-vous, ſages amis, leur dit-il, que je remonte ſur le trône; un malheureux prince, tel que je ſuis, eſt-il en état de vous commander? Non, non, viſirs, choiſiſſez parmi vous un homme qui en ſoit plus capable, & laiſſez-moi gémir en ſecret de tous mes maux. Ah! ſeigneur, répliqua Mutamhid, le mépris que vous avez pour

la grandeur, eſt une vraie marque que perſonne n'eſt plus digne que vous de régner : nous vous conjurons de ne vous point refuſer à nos vœux ; nous ſommes prêts à ſacrifier & nos biens & nos vies pour vous maintenir ſur un trône que vous avez déjà rempli ſi dignement.

Le roi d'Aſtracan, attendri par ces paroles pleines d'affection, ſe remit entre les mains de ſes deux viſirs : ils le reconduiſirent aux bains du palais, & après l'avoir revêtu d'un habit magnifique, ils le préſentèrent au peuple, qui témoigna, par mille cris de joie, l'impatience qu'il avoit eu de le voir remonter ſur le trône de ſes ancêtres.

Quelque plaiſir que Schems-Eddin reſſentît de connoître l'amour que ſes ſujets avoient pour lui, il pleuroit toujours en ſecret la perte de ſa chère Zebd-El-Caton, & la privation de la vue. En vain les plus habiles médecins & chirurgiens d'Aſtracan eſſayèrent ſur lui leurs remèdes ; ils aſſurèrent à la fin qu'il n'y avoit aucune eſpérance que ce prince pût jamais revoir la lumière du ſoleil : il y en eut un ſeul, nommé Abubeker, qui dit au roi qu'il ſe ſouvenoit d'avoir lu autrefois dans un vieux manuſcrit arabe,

qu'il y avoit dans l'isle de Serendib (1) un oiseau qui pourroit bien lui rendre la vue ; mais qu'outre les difficultés qu'il y avoit de le trouver & d'en approcher, il ne voudroit pas garantir ce secret infaillible. L'oiseau, continua le médecin, est sur le faite d'un arbre extrêmement haut, dont toutes les feuilles sont dures comme du fer, & aussi coupantes que des rasoirs : il faut, seigneur, qu'une femme, pour rendre la vue à son mari aveugle, entreprenne de monter de branche en branche sur cet arbre ; si sa tendresse pour son époux n'a jamais ressenti d'altération, les feuilles s'amolliront entre ses mains, elle parviendra aisément au sommet de l'arbre, & puisera dans un vase d'or, qui est pendu au col de l'oiseau, une liqueur blanche comme du lait, & qui distille perpé-

(1) L'isle de Serendib, selon les géographes modernes, n'est autre chose que l'isle de Ceylan dans la mer des Indes, vers le cap de Comory, en-deçà du golphe de Bengala & de la Ligne, dans le premier climat. Les jours & les nuits y sont toujours de douze heures. La ville capitale est située à l'extrémité d'une belle vallée, formée par une montagne qui est au milieu de l'isle de Serendib, appellée *le Pic d'Adam*, parce qu'on prétend que le premier homme a été créé dessus, & est enterré dessous. Cette montagne passe pour être la plus haute des Indes.

tuellement de ſon bec. Cette liqueur, ſuivant le manuſcrit arabe, eſt ſouveraine pour rendre la vue à ceux qui en ont été privés par quelqu'accident que ce puiſſe être, & pour la donner même aux aveugles-nés. Après avoir puiſé cette liqueur divine, elle deſcendra de l'arbre auſſi facilement qu'elle y aura monté; mais ſi la femme, qui oſe entreprendre d'aller recueillir cette eau ſalutaire, a jamais eu la moindre penſée contraire à la pureté du mariage, ou qu'elle ait ceſſé un ſeul moment d'avoir pour ſon mari un amour extrême, elle ne doit attendre de ſa téméraire entrepriſe qu'une mort certaine; les feuilles, à la vérité, s'amolliront pour la laiſſer monter juſqu'au haut de l'arbre; mais quand elle en voudra deſcendre, elles reprendront alors leur tranchant, & cette femme, en tombant de branche en branche, ſera hachée en mille morceaux. Je crois, au reſte, ſeigneur, pourſuivit Abubeker, que cet arbre, s'il exiſte, eſt encore vierge, & qu'aucune femme juſqu'à préſent ne s'eſt préſentée pour recueillir une eau dont l'acquiſition eſt ſi difficile & ſi périlleuſe.

Schems-Eddin écouta cette hiſtoire avec admiration: il n'eſt pas impoſſible, dit-il,

qu'il se trouve dans cette ville une femme de ce caractère ; quoiqu'elle soit rare, il faut essayer si nous ne pourrions pas découvrir un trésor pareil.

On fit venir par ordre du roi les femmes de tous les aveugles d'Astracan, sans en excepter une seule ; Abubeker, en sa présence, leur exposa de quoi il s'agissoit, & Schems-Eddin promit une récompense sans bornes à celle qui pouvoit contribuer à lui rendre la vue. Il n'y en eut pas une qui voulût s'exposer à monter sur l'arbre ; les conditions en étoient un peu délicates, & la mort trop certaine : elles refusèrent toutes une épreuve si terrible.

Les autres médecins d'Astracan plaisantèrent fort entr'eux sur la crédulité du roi. Ce nouveau genre de remède, dirent-ils, est une fable de l'invention d'Abubeker, qui veut faire l'homme savant ; il donne dans le merveilleux, & se distingue toujours de nous par quelqu'opinion nouvelle & particulière.

Ces discours revinrent à Abubeker ; il en fut piqué au vif. Sera-t-il dit que le zèle que j'ai pour la santé du roi sera tourné en ridicule, dit-il à sa femme & à son fils ; hé bien, je veux entreprendre le voyage

de Serendib, pour voir si le manuscrit accuse juste; si je ne réussis pas dans mon entreprise avec autant d'ardeur que j'en ai, j'aurai du moins la consolation d'avoir plus fait pour mon prince, que tous les autres médecins d'Astracan ensemble.

Rien ne put détourner Abubeker de sa résolution; la longueur du voyage & les difficultés ne l'effrayèrent pas. Il se présenta le lendemain devant le roi, & lui exposa son dessein.

Ce prince loua fort une entreprise aussi grande. Il lui fit donner tout ce qui lui étoit nécessaire pour un voyage de si long cours; lui promit, en cas qu'il mourût en chemin, d'avoir un soin extrême de sa femme & d'un fils unique qu'il aimoit tendrement. Seigneur, dit le médecin en prenant congé de Schems-Eddin, si je ne suis pas de retour avant trois-ans, soyez persuadé que la mort ou quelqu'accident étrange, que je ne puis prévoir, se feront opposés au désir que j'ai de vous redonner la vue; mais une certaine confiance que j'ai au manuscrit arabe me fait espérer que mon voyage ne sera point infructueux. Enfin, Abubeker partit pour Serendib, & ce ne fut pas sans une très-

grande jaloufie des médecins d'Aftracan, de voir le roi fi prévenu en fa faveur.

Schems-Eddin, à la fleur de fon âge, & tout aveugle qu'il étoit, gouvernoit fes fujets avec une prudence admirable. Recueilli dans l'intérieur de fon palais, il méditoit fans ceffe les moyens de les rendre heureux, & s'étoit fait une loi indifpenfable, jufqu'au retour du médecin Abubeker, de ne paroître tous les jours en public qu'une heure, qu'il divifoit en quatre parties prefqu'égales. Pendant la première, il alloit à la grande mofquée d'Aftracan, faire publiquement fa prière. La feconde, la troifième, & quelquefois même une partie de la quatrième, étoient deftinées à faire des libéralités aux pauvres, & à recevoir de bouche, ou par écrit, les plaintes que les particuliers pouvoient faire contre les officiers publics. Il chargeoit enfuite les deux vifirs, Mutamhid & Cuberghé, fur lefquels il fe repofoit de la plus grande partie de fes affaires, de les punir ou de les dépofféder s'ils le méritoient, & rendoit la juftice à tout le monde avec tant d'équité & de pénétration, que fes jugemens paffoient pour autant d'oracles.

A l'égard de ce qui reftoit du dernier quart d'heure, il étoit donné à l'entretien

des gens ſavans; c'étoit le ſeul plaiſir que ce prince prenoit dans toute la journée; &, ſuivant qu'il trouvoit d'agrément dans leur converſation, il leur donnoit des marques de ſa libéralité.

La gloire de divertir le roi, qui paroiſſoit preſque toujours plongé dans une profonde mélancolie, plutôt qu'aucune vue d'intérêt, animoit ſes ſujets à lui chercher des perſonnes qui puſſent diſſiper ſa douleur, en lui racontant des hiſtoires extraordinaires. S'il arrivoit à Aſtracan un voyageur fameux, on le conduiſoit d'abord à Schems-Eddin; & lorſque les habitans même de cette ville ſavoient quelques aventures ſingulières, ils ſe faiſoient auſſitôt préſenter à leur prince, pour avoir le plaiſir de contribuer à ſes plaiſirs.

Il y avoit déjà plus de deux ans qu'Abubeker étoit parti pour l'isle de Serendib, & que le roi, obſervant exactement la règle qu'il s'étoit lui-même preſcrite, ne manquoit jamais tous les jours de donner quelques momens à ces amuſemens d'eſprit, lorſque les deux viſirs favoris, s'entretenant enſemble ſur le motif du voyage d'Abubeker: ſi ce médecin n'étoit qu'un fourbe, diſoit l'un d'eux, ou qu'il ne revînt point à Aſtracan,

nous ne laiſſerions pas d'être fort embarraſſés à produire au roi des ſujets dignes de l'entretenir : c'eſt à nous à qui il a commis ce ſoin, & quoiqu'un quart d'heure ſoit bientôt paſſé, comme il faut recommencer tous les jours, j'appréhenderois qu'à la fin nous ne puſſions plus lui trouver rien de nouveau. Cela ſeroit très-chagrinant, répliqua l'autre viſir, le roi s'eſt fait une douce habitude d'entendre tous les jours quelqu'hiſtoire ; c'eſt, pour ainſi dire, l'unique agrément qu'il ait dans la vie; car de la manière dont ce ſage prince ſe gouverne, il ne jouit du plaiſir de régner, que pour travailler ſans relâche au bonheur de ſes ſujets.

Un des médecins d'Aſtracan étoit préſent à cette converſation : il crut que c'étoit une belle occaſion de ſatisfaire l'envie que tous ſes confrères & lui avoient contre Abubeker : ſeigneurs, dit-il aux viſirs, tous les gens ſages penſent comme vous, & vous tomberez infailliblement dans l'inconvénient que vous appréhendez. Je n'y ſais qu'un ſeul remède ; le fils d'Abubeker ſe moquant de l'embarras où il ne doute pas que vous ne ſoyez bientôt, ſe vanta hier en ma préſence que lui ſeul ſuffiroit, s'il l'avoit entrepris, pour entretenir le roi juſqu'au retour de ſon

père : il eſt vrai que ce jeune homme eſt d'un grand mérite, que depuis l'âge de dix ans il a lu avec une extrême application tout ce qu'il y a de livres curieux ; mais, malgré la prodigieuſe mémoire dont on dit qu'il eſt doué, je doute fort qu'il vienne à bout d'une entrepriſe auſſi difficile.

Cuberghé ne fit que rire de la préſomption du fils d'Abubeker, mais Mutamhid entrant dans une colère extrême : Il ſied bien, dit-il, à ce jeune inſolent, de plaiſanter auſſi mal à propos : hé bien, puiſqu'il le prend ſur ce ton, je prétends lui faire tenir ſa parole, & ſa tête me répondra d'une entrepriſe dont ſa vanité fait tant de parade.

Il ordonna alors qu'on allât chercher Ben-Eridoun (c'eſt ainſi que s'appelloit le fils d'Abubeker). Ce médecin m'aſſure, lui dit-il, ſitôt qu'il fut arrivé, que tu as la hardieſſe de faire des railleries ſur l'embarras où nous pourrons nous trouver un jour, Cuberghé & moi, de fournir au roi de nouveaux ſujets de récréation, & que tu te vantes de ſuffire ſeul à l'entretenir juſqu'au retour de ton père : puiſque tu es aſſez téméraire pour tenir de pareils diſcours, je t'ordonne de prendre ce ſoin, continua Mutamhid, avec une voix capable de faire

trembler Ben-Eridoun. Je ferai préſent à toutes ces converſations ; mais je t'avertis que ſi le prince, ennuyé de ton entretien, m'ordonne de lui en amener une autre que toi, je te ferai couper la tête ſur le champ.

Ben-Eridoun fut étrangement ſurpris de cet ordre. Il vit tant de colère dans les yeux du viſir, qu'il n'oſa pas nier qu'il eût jamais eu cette vanité. Il ſe fia même ſur ſa lecture, & ſur l'heureuſe mémoire que la nature lui avoit donnée, & ſe jetant aux pieds de Mutamhid : ſeigneur, lui dit-il, quelque choſe que je puiſſe dire pour ma juſtification, l'honneur d'entretenir le roi m'eſt aſſez précieux, pour que je ne refuſe pas d'obéir à vos ordres ſouverains : dût-il m'en coûter la vie, je ſuis prêt à paroître devant le trône de Schems-Eddin.

Le perfide médecin qui étoit reſté avec les viſirs pour être témoin de ce qui ſe paſſeroit, fut un peu étonné de la réponſe de Ben-Eridoun : il ne douta cependant pas de ſa perte. Un jeune homme de vingt-cinq ans au plus, dit-il en ſoi-même, ne peut avoir acquis aſſez de fonds pour réuſſir dans ce que celui-ci entreprend. Il courut promptement en avertir ſes confrères, qui en reſſentirent tous une maligne joie, & qui goutèrent

tèrent par avance le plaiſir de ſe voir venger d'Abubeker en la perſonne de ſon fils.

Le viſir Mutamhid voyant la ſoumiſſion & la modeſtie de Ben-Eridoun, rentra un peu en lui-même. Si ta mort eſt sûre, lui dit-il, en cas que tu ne me tiennes pas parole, la récompenſe eſt de l'autre côté très-certaine, ſi tu réuſſis dans tes deſſeins. Chaque fois que tu ſortiras d'avec le roi, je te ferai compter cent pièces d'or; je veux que tu manges à ma table, que tu ſois ſervi comme moi, & il n'y aura aucune différence entre nous deux, ſinon que tu ſeras gardé à vue. Seigneur, répliqua Ben-Eridoun, ce ne ſera jamais l'eſpoir de la récompenſe, ni vos promeſſes magnifiques qui me feront faire mon devoir: la philoſophie dont je fais profeſſion m'a appris à mépriſer les richeſſes. L'honneur & la gloire ſont les ſeuls motifs qui me font agir; & ſi ce que vous me demandez aujourd'hui étoit contraire à ce qu'ils m'ordonnent, vous me verriez courir à la mort la plus cruelle, plutôt que de vous obéir: mais comme il n'y a que de l'honneur dans ce que vous exigez de moi, vous pouvez, quand il vous plaira, me mettre à l'eſſai, je tâcherai de confondre l'artifice de mes ennemis, & j'eſ-

père que mon prince sera content de moi.

Mutamhid fut charmé du sage discours de Ben-Eridoun, il connut bien en ce moment toute la malice du vieux médecin, & que ce jeune homme étoit innocent de ce dont il l'accusoit; mais comme il s'offroit pour ainsi dire lui-même à travailler pour le divertissement de son prince, il le lui présenta le lendemain.

Ben-Eridoun ne fut pas plutôt devant le trône de Schems-Eddin, qu'il se prosterna la face contre terre : il se releva ensuite, & adressant la parole au roi : « Que la miséri» corde du Tout-Puissant se déploie sur » votre majesté, lui dit-il : que l'ange qui » vous présentera un jour devant son trône, » n'oublie pas une seule de vos bonnes » actions, & puissiez-vous jouir à jamais » de la félicité parfaite que notre grand » prophète promet à ceux qui suivent exac» tement ses loix ». On me nomme Ben-Eridoun, fils d'Abubeker, qui depuis deux ans, ou environ, est parti pour l'isle de Serendib; que le ciel le renvoie bientôt en ces lieux, avec le divin remède qu'il est allé chercher pour vous rendre la vue. Jusqu'à ce moment j'ai entrepris, seigneur, d'entretenir votre majesté tous les jours pen-

dant le peu de temps qu'elle prend pour ſe délaſſer l'eſprit. Songes-tu bien à quoi tu t'obliges, lui répondit le roi d'Aſtracan, un peu étonné de ſes promeſſes : ſais-tu qu'une telle entrepriſe eſt au-deſſus de tes forces, & que ton père ne reviendra peut-être pas d'un an ? Seigneur, répliqua le jeune Ben-Eridoun, quelque difficulté qu'il y ait d'occuper dignement mon roi, je ſais un ſi grand nombre d'hiſtoires plus curieuſes les unes que les autres, que quand même mon père mettroit à ſon voyage une fois autant de temps qu'il en a demandé, je ne déſeſpèrerois pas de tenir la parole que j'ai donnée au viſir Mutamhid ; & ſi votre majeſté veut bien agréer que j'aie cet honneur, je commencerai par une hiſtoire aſſez ſingulière.

Schems-Eddin fut encore plus ſurpris qu'auparavant ; il faut, lui dit-il, que tu ſois un homme rare dans ton eſpèce, les difficultés ne te rebutent pas. Au contraire, ſeigneur, elles m'animent, répondit Ben-Eridoun, j'ai la mémoire ſi heureuſe, que je n'ai jamais rien oublié de ce que j'ai lu, ou de ce que j'ai entendu dire ; & comme je me ſuis fait un plaiſir d'avoir des liaiſons avec les plus vieux, & les plus ſages d'Aſtracan, dont la plus grande partie ſont morts,

je ſuis ſi rempli ιévénemens différens ; & de toute ſorte denature, que ſans vouloir me vanter, j'oſeaſſurer votre majeſté qu'il y a peu d'hommes dans cette ville qui me reſſemblent. C'e de quoi je vais juger, répliqua le roi, rets-toi ſur ce ſopha à côté Mutamhid, & raconte l'hiſtoire dont tu viens de me prler.

Ben-Eridoun obéit aux ordres de Schems-Eddin. Il s'affi ſur le ſopha, & commença de cette manire.

PREMIER QUART D'HEURE.

Hiſtoire de Cheref-Eldin, fils du roi d'Ormus & de Gul-Hindy, princeſſe de Tuluphan.

Il y avoit anciennement, ſeigneur, dans la grande Tartarie, deux eſpèces différentes de génies; les uns, portés à faire du bien aux hommes, reconnoiſſoient le grand Géoncha (1) pour leur roi, & les autres, uniquement occupés du plaiſir d'exercer leurs

(1) Géoncha, en perſan, veut dire le roi du monde.

inclinations malfaisantes, n'avoient point d'autre maître que le malin Zéloulou.

Ces deux chefs de génies, depuis près de trois cent ans, se faisoient une guerre continuelle. Géoncha ne protégeoit personne, que Zéloulou ne s'attachât aussitôt à le persécuter; & Zéloulou ne faisoit aucune mauvaise action sur la terre, que Géoncha ne fît ses efforts pour la réparer sur le champ.

Un jour que ces deux génies étoient sur les bords de la rivière de Salgora (1), pour tâcher de terminer leurs différends, Mochzadin, roi de Tuluphan, & la belle Riza, son épouse, qui revenoient ensemble de la chasse aux chevreuils, passèrent par l'endroit où étoient les deux génies.

Zéloulou, toujours attentif à mal faire, ne voulut pas laisser échapper une occasion aussi favorable de se donner du plaisir; malgré les prières de Géoncha, ce malicieux génie s'approchant de Riza, qui étoit à côté de Mochzadin, fit tout d'un coup un si grand bruit dans l'oreille de son cheval, que cet animal épouvanté emporta la princesse, quelques efforts qu'elle fît pour le retenir,

(1) La rivière de Salgora passe auprès de Tuluphan, ville de la grande Tartarie.

& l'alloit précipiter dans la rivière, qui étoit très-profonde en cet endroit, ſi d'un ſeul coup de ſabre, qui partoit d'une main puiſſante, Géoncha accourant à ſon ſecours, n'eût abattu la tête du cheval, & retenu entre ſes bras la princeſſe qui s'étoit évanouie de frayeur. Le ſecourable génie lui ayant alors fait ſentir un bouquet de roſes muſcades, qu'il avoit à la main, elle reprit non-ſeulement l'uſage des ſens, mais ſes habits de verts qu'ils étoient, ſe trouvèrent de couleur de roſe, & ſans que ſes traits fuſſent changés, ſa beauté augmenta à un point que le roi même, qui juſtement alarmé du péril de ſon épouſe, l'avoit ſuivie avec une extrême vîteſſe, eut peine à la reconnoître. Il étoit, ainſi que toute ſa ſuite, dans un étonnement difficile à imaginer. La mort extraordinaire du cheval de Riza, ſon habit couleur de roſe, & ſon excellente beauté, tout cela fait en ſi peu de temps, ſans qu'on eût vu l'auteur de tant de merveilles, (car les génies ne s'étoient pas rendu viſibles) tout cela, dis-je, faiſoit que le roi & la reine doutoient preſque encore d'une vérité dont leurs yeux ne pouvoient diſconvenir.

Après être rentrés dans Tuluphan, &

s'être retirés ſeuls dans leur chambre, ils s'entretenoient encore avec admiration du prodige qui venoit d'arriver, lorſqu'ils furent ſaiſis de frayeur & de reſpect à la vue d'un vieillard vénérable qui parut tout d'un coup auprès d'eux, ſans qu'ils euſſent vu par quel endroit il pouvoit être entré : Raſſurez-vous mes enfans, leur dit-il avec douceur, je ſuis Géoncha, roi des génies; c'eſt moi, qui après avoir préſervé la charmante Riza du péril dans lequel Zéloulou (qui s'eſt rendu fameux ſur la terre par mille traits de malice) l'avoit jettée en épouvantant ſon cheval : c'eſt moi, continua-t-il, qui ai voulu qu'il n'y eût perſonne de ſon ſexe qui la ſurpaſsât en beauté; mais je ne borne pas mes bienfaits à ſi peu de choſe; je prétends encore faire ceſſer la ſtérilité de cette princeſſe. D'aujourd'hui en neuf mois elle donnera le jour à une fille auſſi belle que ſa mère.

Le roi des génies, pourſuivit Ben-Eridoun, n'eut pas ſitôt dit ces paroles qu'il diſparut, laiſſant le roi & la reine de Tuluphan comblés de joie par une ſi flatteuſe eſpérance. Quelques incrédules qu'ils euſſent été, ils ceſsèrent bientôt de l'être; Riza, qui depuis ſept ans de mariage avoit été privée du

doux plaiſir d'être mère, s'apperçut bientôt de l'effet des promeſſes de Géoncha. Au bout des neuf mois juſte, elle accoucha d'une fille d'une beauté achevée, qu'elle nomma Gul-Hindy (1).

Cette petite princeſſe n'eut pas plutôt joui de la lumière, que le même génie ſe fit voir dans la chambre où étoient Riza & Mochzadin. Je viens avec un plaiſir extrême, dit-il, donner la dernière main à un ſi bel ouvrage, & vous annoncer le ſort qui lui eſt préparé; j'aſſiſtai hier à la naiſſance d'un fils du roi d'Ormus, que je nommai Cheref-Eldin. Je trouve tant de reſſemblance & de ſympathie entre lui & cette aimable princeſſe, que j'ai réſolu de les unir un jour par les nœuds les plus ſaints : mais je prévois que le bonheur dont ils doivent jouir ſera traverſé par une amertume cruelle, qui mettra Gul-Hindy à deux doigts de la mort, s'ils ſe connoiſſoient avant qu'ils aient atteint l'âge de dix-ſept ans. C'eſt à vous, ſeigneur, continua le génie, en s'adreſſant à Mochzadin, d'empêcher que la princeſſe voie aucun étranger juſqu'à ce qu'elle ait paſſé le moment fatal

(1) Gul-Hindy, en arabe, ſignifie roſe muſcade.

que les aſtres m'ont marqué lui être ſi contraire. Voilà le ſeul remède que j'y trouve, ſi vous n'aimez mieux la remettre entre mes mains, auquel cas je vous la garantis exempte de tous les caprices de la fortune.

Mochzadin & Riza furent ſurpris du diſcours de Géoncha; quelque foi qu'ils ajoutaſſent à ſa prédiction, ils ne purent conſentir à ſe priver d'un enfant qu'ils avoient ſouhaité depuis tant d'années. Ils prièrent le génie avec beaucoup de politeſſe, de ne point trouver mauvais qu'ils gardaſſent auprès d'eux la petite Gul-Hindy, & l'aſſurèrent qu'ils en auroient un ſi grand ſoin, qu'elle ſeroit en toute sûreté du côté du prince Cheref-Eldin. A la bonne heure, répondit le génie; ſongez ſeulement, ſitôt que cette princeſſe aura dix ans accomplis, à la ſouſtraire aux yeux de tous les mortels. Plus elle approchera de ſa ſeizième année, plus le danger ſera grand pour elle. Alors l'ayant priſe dans ſes bras, il l'enrichit de toutes les belles qualités qui peuvent rendre parfaite une perſonne de ſon ſexe; & après avoir reçu mille remercimens du roi & de la reine, il s'éloigna d'eux comme un éclair.

A peine, ſeigneur, pourſuivit Ben-Eridoun,

le malin Zéloulou, qui n'avoit pu s'accorder avec Géoncha dans leur dernière conférence, fut-il ce qu'il avoit fait pour Gul-Hindy & Cheref-Eldin, qu'il résolut de se réjouir, en traversant la vie de ces deux aimables enfans. Il se rendit pendant la nuit au palais du roi d'Ormus, enleva le petit prince, l'apporta chez Mochzadin, le mit sous les habillemens de Gul-Hindy, & couvrant cette petite princesse de ceux de Cheref-Eldin, il l'alla placer un moment après dans le berceau dont il avoit tiré le prince d'Ormus.

L'on peut aisément juger de la surprise où se trouvèrent les deux nourrices.... Ben-Eridoun, en cet endroit, fut interrompu par l'arrivée d'un esclave noir, qui ne manquoit pas tous les jours de venir avertir le roi d'Astracan qu'il y avoit une heure qu'il étoit sorti. Aussitôt que cet esclave paroissoit, Schems-Eddin se levoit pour rentrer dans son palais; celui qui avoit l'honneur de l'entretenir cessoit de parler, & reprenoit son discours le jour suivant, s'il n'avoit pas fini son histoire, ou bien, on lui en produisoit un autre qui lui racontoit quelqu'aventure nouvelle.

C'est ainsi que sont divisés les mille & un

quart d'heure dans l'original arabe ; mais j'ai cru devoir retrancher tout ce qui ſuit & précède la narration de Ben-Eridoun, perſuadé que le lecteur lira ces contes avec plus de plaiſir que s'il étoit interrompu par des répétitions continuelles, dans leſquelles il eſt preſqu'impoſſible de ne pas tomber.

II QUART D'HEURE.

Les deux nourrices, reprit le jour ſuivant Ben-Eridoun, furent le lendemain matin étrangement ſurpriſes de trouver, chacune en ſon particulier leur nourriſſon, ſi différent de ce qu'elles les avoient vu la veille. Elles les regardoient avec un étonnement ſans pareil, lorſque Zéloulou ſe préſentant à l'une & à l'autre ſous la figure d'un nain affreux, il lés menaça de leur tordre le col, ſi elles parloient jamais de la métamorphoſe qui venoit de ſe paſſer, & diſparut à leurs yeux, après les avoir aſſurées, que ſi avant que ces enfans euſſent atteint l'âge de dix-ſept ans, le myſtère étoit découvert de quelque manière que ce fût, ils tomberoient en ſa puiſſance ſans en pouvoir jamais ſortir.

Ces pauvres femmes étoient ſi effrayées,

qu'elles résolurent de garder religieusement le silence. Il y alloit de leur vie ; & le génie les avoit tellement intimidées, qu'elles auroient tout souffert plutôt que de révéler ce secret.

Cheref-Eldin fut donc élevé à la cour du roi Mochzadin sous le nom de Gul-Hindy, & cette princesse, sous les habits du prince de Perse, se rendit en peu de temps si parfaite dans tous les exercices du corps, qu'à l'âge de quinze ans il n'y avoit aucun des sujets du roi d'Ormus qu'elle n'y surpassât.

Le jeune prince ne recevoit pas des instructions aussi convenables à son sexe ; celui dont il paroissoit être l'engageoit dans des occupations bien différentes. Il s'amusoit ordinairement à broder, &, suivant l'ordre de Géoncha, retiré depuis l'âge de dix ans dans le palais de Mochzadin, qui étoit devenu inaccessible à tout autre homme qu'au roi de Tuluphan, il ne quittoit son ouvrage que pour chasser dans le parc, accompagné de ses femmes & de quelques-uns de ses eunuques.

Sa nourrice, nommée Merou, & qui ne le quittoit jamais, le voyant approcher de sa seizième année, lui recommandoit sou-

vent de bien cacher ſon ſexe, puiſque le repos de ſa vie en dépendoit : mais, lui diſoit Cheref-Eldin, en répandant des larmes, pourquoi m'élever comme une fille, & me priver de l'éducation & des ſciences que l'on communique aux princes tels que moi ? & quel injuſte motif oblige le roi & la reine de me laiſſer ainſi languir dans une vie molle & oiſive ? Ce ſont des choſes que j'ignore, répondoit Merou ; mais, mon cher prince, ou plutôt ma chère princeſſe, car il eſt dangereux que le premier nom m'échappe, tout ce que je puis vous aſſurer, c'eſt que Mochzadin & Riza y ſont trompés les premiers : ils vous croient fille ; ils en ont été convaincus par leurs propres yeux, mais les choſes ont bien changé depuis ce temps. C'eſt tout ce que je puis vous dire pour le préſent ; vous en ſaurez quelque jour davantage ; ſur-tout ne vous expoſez point aux cruels malheurs dont je vous ai tant de fois menacé, ſi vous faites connoître ce que vous êtes avant que vous ayez dix-ſept ans accomplis.

Le prince étoit ſurpris de ce diſcours ; il ſe perdoit dans ſes réflexions, & n'y trouvant aucun jour, il ſe réſolut de ſuivre les ſages conſeils de ſa nourrice ; mais pour

diffiper le chagrin qui le dévoroit, il chaffoit le plus fouvent qu'il lui étoit poffible.

Un foir que Mochzadin & Riza s'entretenoient avec leur prétendue fille, la reine lui raconta, comme elle l'avoit déjà fait plufieurs fois, l'aventure de fa naiffance, & les promeffes que le roi des génies lui avoit faites d'unir un jour fon fort avec celui du roi d'Ormus. Ces difcours fi fouvent répétés défefpéroient le prince : il ne favoit quel parti prendre, & réfolut enfin, quelque chofe qui lui pût arriver, de s'éloigner pour jamais d'un lieu où il paffoit une vie fi indigne de lui. Il n'étoit pas facile d'en venir à bout, toutes les portes du palais étoient gardées par des eunuques incorruptibles; mais pour exécuter ce projet, il choifit le temps de la chaffe; & après avoir pris deux bourfes pleines d'or, & quantité de pierreries, comme il étoit trèsbien monté, il s'écarta aifément de fa fuite, & allant droit à une porte du parc qui donnoit dans la campagne, il commanda à l'eunuque qui la gardoit de la lui ouvrir. Cet efclave refufa d'obéir, mais le prince lui ayant fait voler la tête d'un coup de fabre, qu'il portoit toujours lorfqu'il alloit à la chaffe, fe faifit des clefs, & fe fau-

vant à toute bride, il choiſit le chemin le moins battu, & marcha ſans ſe repoſer tout le jour & toute la nuit ſuivante.

Les dames & les eunuques de la fauſſe princeſſe la cherchoient dans le parc avec le dernier ſoin. Après en avoir vainement parcouru toutes les routes, elles arrivèrent enfin à la porte, qu'elles trouvèrent ouverte; le corps mort de l'eunuque redoubla leur étonnement. L'on ne douta plus qu'il ne fût arrivé quelqu'accident à Gul-Hindy. Perſonne ne vouloit ſe charger d'annoncer cette triſte nouvelle au roi & à la reine. Il fallut pourtant la leur apprendre. Ils en pensèrent mourir de douleur : O ciel, s'écria la reine, en s'arrachant les cheveux, & ſe meurtriſſant le viſage ! Que n'avons-nous cru le ſage Géoncha, nous ne ſerions pas livrés à préſent à la plus amère douleur : ſans doute que l'on a enlevé Gul-Hindy : le génie nous avoit bien prédit ce malheur ! Faſſe le ciel que ma chère fille en évite les ſuites.

Pendant que le roi & la reine perdoient le temps à des regrets & des réflexions inutiles, le prince s'éloignoit toujours : quelque diligence & quelque recherche que l'on fît pour avoir de ſes nouvelles, il marcha

tant que ſon cheval lui put fournir, & ne s'arrêta que lorſqu'il tomba mort de laſſitude. Il étoit à pied bien embarraſſé, quand il paſſa aſſez près de lui un jeune Tartare. Le prince l'aborda : Ne ſauriez-vous m'enſeigner quelque perſonne, lui dit-il, qui eût un cheval à me vendre? Vous ne pouviez mieux vous adreſſer qu'à moi, madame, lui répondit ce jeune homme, trompé par l'habit de femme que portoit Cheref-Eldin; mon père, qui ne demeure qu'à quelques pas d'ici, en fait un aſſez gros commerce. Le prince le ſuivit, ſe pourvut d'un bon cheval chez le père de ce jeune Tartare; & après avoir pris quelques heures de repos, il partit, marcha pluſieurs jours de ſuite ſans preſque s'arrêter, & arriva enfin à un port de mer, où il trouva un vaiſſeau prêt à faire voile pour Surate (1). Le maître du vaiſſeau étoit un homme de bonne mine, d'environ quarante ans. Il reçut le prince avec tout le reſpect poſſible, comme une fille de qualité qui alloit

(1) Surate eſt une ville ſituée ſur le golfe de Cambaye, dans la preſqu'isle des Indes. Cette ville eſt très-célèbre par l'abord de quantité de vaiſſeaux marchands.

aux Indes recueillir une ſucceſſion conſidérable que ſon père y avoit laiſſée, & dont la mère étoit morte ſubitement en apprenant la mort de ſon époux; il lui offrit ſa table, que Cheref-Eldin accepta d'autant plus volontiers, que s'étant embarqué fort précipitamment, il n'avoit point eu le temps de faire aucune proviſion. Elle fut très-délicatement ſervie; mais ſur la fin du repas, il fut ſurpris de voir entrer dans la chambre où ils étoient, une dame d'une extrême beauté, qui adreſſa ces paroles au maître du vaiſſeau.

« Souviens-toi, Sinadab, que Dieu nous » a donné des père & mère pour leur être » ſoumis, c'eſt Dieu qui nous parle par » leur bouche : malheur à celui qui les mé- » priſe, & qui n'obéit pas avec reſpect à » leurs ordres ».

Sinadab à ces paroles ſe leva de table, les larmes lui coulèrent des yeux; il ſe proſterna enſuite, reſta quelque temps dans cet état, & ſe relevant avec une extrême douleur peinte ſur le viſage : Belle Roukia, dit-il à cette dame, je n'oublierai jamais ce ſalutaire conſeil : mes malheurs paſſés l'ont aſſez gravé dans ma mémoire; mais ne laiſſez pas de me le rappeler tous les

jours, ainſi que vous avez coutume de le faire.

III. QUART D'HEURE.

Le prince Cheref-Eldin regardoit Sinadab avec étonnement : il s'en apperçut. Vous cefferiez, madame, lui dit-il, d'être ſurpriſe, ſi je vous avois raconté le ſujet de cette cérémonie, & par quelle raiſon cette dame, à tous mes repas, me répète les mêmes paroles que vous venez d'entendre. Cheref Eldin ayant alors témoigné beaucoup de curioſité de ſavoir cette hiſtoire : voici, ſeigneur, pourſuivit Ben-Eridoun, de quelle manière Sinadab la lui raconta.

Hiſtoire de Sinadab, fils du médecin Sazan.

Mon père, nommé Sazan, étoit médecin de Sués (1). Il exerça cette profeſſion avec beaucoup d'honneur pendant un temps aſſez conſidérable. Il n'eut que moi d'enfans,

(1) Sués eſt une ville dans la moyenne Egypte. Elle donne ſon nom à l'iſthme de Sués, qui ſépare la Mer Rouge de la Méditerranée.

& n'épargna rien pour mon éducation. J'avois déjà près de vingt ans; il auroit souhaité que j'eusse embrassé la même profession que lui, mais outre que j'y avois une extrême répugnance, comme il passoit pour un homme très-riche, je ne crus pas avoir besoin d'un talent pour vivre; je m'imaginai que le bien qu'il me laisseroit un jour seroit plus que suffisant pour passer la vie dans la mollesse & dans les plaisirs, sans que je fusse obligé de me donner aucune peine. Les remontrances de mon père ne purent me détourner de cette résolution. Il en conçut tant de chagrin qu'il en tomba malade, & qu'après avoir gardé le lit cinq ou six mois, il en mourut.

Avant que de rendre les derniers soupirs, il m'appela auprès de lui: « Mon fils, me » dit-il, puisque pendant ma vie je n'ai reçu » de vous aucune satisfaction, donnez-moi » du moins la consolation, en mourant, de » me promettre que vous suivrez ponctuel- » lement trois avis que j'ai à vous donner; » je prévois qu'ils vous seront très-utiles: » Jurez-moi sur l'alcoran qu'ils ne sortiront » jamais de votre mémoire ». Je fondois en larmes, continua Sinadab, je jurai à mon père d'exécuter ses volontés: & voici, madame,

ce que le bon vieillard me dit en m'embraſſant : « Je vous laiſſe aſſez de bien, & » peut-être trop pour vivre en honnête » homme; tâchez, mon cher Sinadab, de » le conſerver ; mais ſi par quelqu'acci- » dent que je ne puis prévoir, vous veniez » à le perdre, ne vous attachez jamais à » un prince dont vous ne connoiſſiez à fond » le bon caractère : Souvenez-vous, pour » quelqu'amour que vous portiez à votre » femme, de ne lui jamais déclarer un » ſecret où il iroit de votre vie : & enfin, » ne nourriſſez point chez vous comme votre » fils, un enfant à qui vous n'aurez pas donné » la naiſſance ».

A peine mon père m'eût-il fait jurer ſur l'alcoran de lui obéir religieuſement dans ces trois points, qu'il ferma les yeux, & remit ſon ame entre les mains de l'ange de la mort. Je redoublai mes larmes à ce triſte ſpectacle, & lui rendis les derniers devoirs avec toute la tendreſſe imaginable.

Je trouvai ſous ſon chevet la copie d'un teſtament qu'il avoit dépoſé chez le cadi. Il me permettoit de diſpoſer à mon gré de tous ſes biens, à la réſerve ſeulement d'un très-petit jardin, qui étoit hors des portes de Suès, au bout duquel étoit un ſallon aſſez

propre, qu'il vouloit que je ne pusse jamais vendre pour quelque raison que ce pût être.

Je ne fis pas grande attention à cet article, qui me parut de très-petite conséquence. Je ne songeai qu'à examiner avec soin les biens qu'il me laissoit. Je trouvai près de cent mille sequins d'or, plusieurs diamans parfaitement beaux, des héritages considérables, & des meubles très-magnifiques. Sitôt que je pus paroître en public avec bienséance, j'assemblai chez moi mes amis au nombre de huit. Je leur fis à chacun présent d'une esclave d'une beauté achevée, & je les retins dix jours de suite dans ma maison, où je les régalai somptueusement. Enfin, madame, poursuivit Sinadab, pour ne point vous ennuyer par un récit exact de toutes mes folies, & des débauches dans lesquelles je me plongeois tous les jours, je vous dirai qu'après avoir mené une pareille vie pendant près de deux ans, je me trouvai tout d'un coup sans argent : mes amis, qui ne m'avoient point quitté pendant mes plaisirs, me conseillèrent de me défaire de mes bijoux & de mes meubles ; je les vendis pièce à pièce pour la moitié de ce qu'ils valoient. Je fis ensuite la même chose des maisons que m'avoit laissées mon

pére, à l'exception du jardin dont je ne pouvois diſpoſer, & enfin, je me vis réduit à n'avoir plus pour tout bien que mes habits, & un ſeul faucon que j'avois dreſſé à la chaſſe.

Quand mes amis me virent dans la misère, ils m'abandonnèrent auſſitôt. J'eus beau leur reprocher leur ingratitude, ils ſe moquèrent encore de moi: il n'y en eut qu'un ſeul, qui, ayant pitié de l'état où j'étois, me donna dix ſequins.

Il y avoit deux jours que je n'avois mangé. Je reçus cet argent comme un préſent du ciel, &, honteux de l'indigne vie que j'avois menée, j'allai au port de Sués, dans le deſſein de m'embarquer ſur le premier vaiſſeau qui partiroit. J'en trouvai un qui prenoit la route d'Adel (1). Je n'eus que le temps, avec le peu d'argent que j'avois, de faire de légères proviſions pour mon embarquement. Je partis avec mon ſeul faucon, & nous arrivâmes à Adel ſans aucun accident.

Il ne m'étoit reſté que trois ſequins des

---

(1) Adel eſt une ville capitale d'un royaume du même nom, dans la nouvelle Arabie, autrement appelé le *pays d'Ayan*.

dix que l'on m'avoit donnés; je résolus de les ménager, & de tâcher de vivre de l'induſtrie de mon faucon. J'avois un talent tout particulier pour dreſſer des oiſeaux à la chaſſe; le mien y étoit excellent. Je l'avois accoutumé à ne point tuer les animaux ſur leſquels il fondoit; il leur arrachoit ſeulement les yeux de deux coups de bec, & je les prenois enſuite tout en vie. Je ne manquai donc point de gibier pour me nourrir, & une pauvre veuve fort âgée, qui m'avoit retiré chez elle; j'en portois même tous les jours au pourvoyeur du roi, qui me le payoit graſſement, & qui, ſurpris de ce que je lui racontois de mon oiſeau, en fit le rapport au roi.

Ce prince, qui aimoit fort la chaſſe, m'envoya chercher. Il me dit qu'il vouloit voir voler mon faucon, & que je me tinſſe prêt le lendemain à la pointe du jour. J'obéis avec joie; & le roi fut tellement charmé de l'adreſſe, de la légèreté & de l'obéiſſance de mon oiſeau, qu'il me demanda combien je voulois le lui vendre. Seigneur, lui répondis-je, c'eſt l'unique bien qui me reſte de plus de deux cent mille ſequins que mon père m'avoit laiſſés en mourant; ce ſeul faucon me fait vivre depuis que je

ſuis dans la misère ; mais puiſqu'il a le bonheur de plaire à votre majeſté, je n'en ſerai que trop payé par l'honneur que j'eſpère qu'elle me fera de l'accepter.

Le roi d'Adel, pourſuivit Sinadab, me fit donner ſur le champ vingt mille ſequins, me logea dans ſon palais, & m'accorda les appointemens de ſon grand veneur. En un mot, madame, ce prince eut tant de bonté pour moi, que je devins, en peu de temps, ſon premier viſir & ſon unique confident. Je l'accompagnois tous les jours à la chaſſe, où il prenoit un plaiſir extrême; & je ne le quittois ordinairement que lorſqu'il ſe retiroit auprès de ſes femmes.

Que je ſerois malheureux, mon cher Sinadab, me diſoit-il un jour, ſi je vous perdois! vous partagez les plus doux momens de ma vie. Seigneur, repris-je, la faveur des grands eſt trop inconſtante pour qu'un homme ſage puiſſe y compter sûrement. Je ſuis aujourd'hui comblé de vos faveurs, demain, peut-être, ſerai-je accablé ſous le poids des chaînes dont vous ordonnerez qu'on me charge. Non, non, viſir, me dit-il, ne craignez rien; je vous aimerai toujours; & pour vous attacher plus fortement à moi, & vous faire entièrement oublier

votre

votre patrie, je veux que vous épousiez une de mes sœurs. J'en ai trois d'une excellente beauté; je vais vous les faire voir sans qu'elles le sachent; & si vous avez le cœur libre, je prétends que celle qui vous plaira le mieux soit demain votre épouse. Je me prosternai aux pieds du roi d'Adel, confus de ses bontés. Il me releva; & m'embrassant avec tendresse, il me fit passer dans son cabinet, me plaça derrière un grand voile de gaze noire, & ordonna au chef de ses eunuques d'aller chercher les trois princesses.

IV. QUART D'HEURE.

LES ordres du roi furent exécutés avec une extrême promptitude. Je vis, un moment après, entrer trois dames d'une beauté sans égale, & brillantes comme des pleines lunes. Ce prince causa quelque temps avec elles sur des choses fort indifférentes. Ensuite, les ayant renvoyées à leurs appartemens, il me fit sortir de derrière le voile où j'étois. Eh bien! mon cher visir, me dit-il, pour laquelle de mes trois sœurs ton cœur a-t-il ressenti quelqu'émotion? Ah! seigneur, repris-je avec transport, ces dames sont

d'une beauté si raviſſante, que je n'ai pu décider en ſi peu de temps..... Non, non, interrompit le roi, quelqu'une des trois a ſu te plaire plus que les deux autres : avoue-le moi, je te l'accorde de tout mon cœur, & je t'ordonne de me découvrir tes ſentimens avec franchiſe. Seigneur, répliquai-je, puiſque vous me le commandez abſolument, la plus jeune des trois princeſſes a ſu percer mon cœur des traits les plus vifs ; mais, quelque bonté que votre majeſté ait pour ſon eſclave, mon bonheur ſeroit imparfait, ſi je n'obtenois pas la princeſſe d'elle-même. Voilà des ſentimens bien délicats, répondit le roi; je veux pourtant te donner encore cette ſatisfaction. Alors il ordonna au chef de ſes eunuques de faire venir Bouzemghir (c'étoit, madame, le nom de la princeſſe). Elle parut un inſtant après. Ma chère Bouzemghir, lui dit le roi en l'embraſſant, j'ai deſſein de vous marier, mais je ne veux point forcer votre inclination. Le viſir Sinadab que voici, à qui je viens de vous propoſer pour épouſe, ne veut auſſi devoir votre main qu'à vous-même. Je vous laiſſe avec lui. Examinez-vous avant que de me donner une réponſe poſitive, & comptez que, de quelque manière que vous décidiez,

je ne vous en ſaurai point mauvais gré.

Le roi d'Adel ſe retira alors, & laiſſa le chef des eunuques à la porte en dehors. Il eſt inutile, madame, continua Sinadab, de vous rapporter la converſation que nous eûmes Bouzemghir & moi. Elle me fit connoître par des diſcours très-tendres qu'elle feroit tout ſon bonheur de m'avoir pour époux, & m'aſſura plus d'une fois, que l'obéiſſance qu'elle devoit au roi ſon frère n'avoit nulle part aux ſentimens qu'elle me découvroit ſi naturellement. Sur cette confiance, je l'épouſai avec toutes les magnificences poſſibles; & la ville d'Adel prit part à ma joie, puiſque le roi en déchargea les habitans du quart de toutes les entrées.

Au bout de quelques mois, Bouzemghir ſe trouva groſſe. Comme je l'aimois tendrement, j'en reſſentis une joie extrême, mais cette joie fut de courte durée; elle ſe laiſſa tomber, ſe bleſſa très-dangereuſement, & penſa mourir d'une fauſſe couche. Par les bons ſoins que l'on eut d'elle, elle recouvra bientôt une ſanté parfaite; mais cinq ans s'étant écoulés ſans que nous euſſions pu avoir d'enfans, nous conſultâmes les plus habiles médecins d'Adel, qui aſſurèrent tous,

d'une commune voix, que la princeſſe mon épouſe ne ſeroit jamais mère.

Cette nouvelle chagrina fort Bouzemghir que j'adorois, & qui avoit pour moi toute la tendreſſe poſſible. Seigneur, me dit-elle un ſoir que nous étions ſeuls enſemble, puiſque je me vois privée pour toujours du doux plaiſir de vous donner des héritiers, adouciſſons du moins nos peines en adoptant le petit Roumy (c'étoit, madame, pourſuivit Sinadab, le fils d'une de mes eſclaves, qui, à quatre ans, promettoit tout ce qu'on pouvoit eſpérer d'un enfant de cet âge). Comme je n'avois jamais contredit Bouzemghir, je conſentis volontiers à cette propoſition, avec l'agrément du roi d'Adel. Je fis donc élever Roumy comme mon fils, & je ne négligeai rien pour le rendre parfait.

Il y avoit déjà près de dix ans que Roumy me regardoit comme ſon père, & que j'en recevois toute la ſatisfaction poſſible, lorſqu'une nuit, que j'étois auprès de Bouzemghir, & que je ne dormois pas, les dernières paroles de mon père, & le ſerment qu'il m'avoit fait faire ſur l'Alcoran, me revinrent dans l'eſprit; je n'en fis que rire. Les vieilles gens radotent, dis-je en

moi-même. J'ai mangé tout mon bien; je me ſuis donné à un prince que je ne connois preſque pas; en ſuis-je plus à plaindre? Au contraire, pouvois-je prétendre à une fortune plus conſidérable, plus ſolide & plus éclatante que celle d'être viſir & beau-frère d'un roi puiſſant, qui fait tout ſon plaiſir de m'avoir auprès de lui? J'ai adopté Roumy malgré la défenſe de mon père. Quelle ſatisfaction ne reçois-je pas de cet enfant, qui, à quinze ans, donne des marques d'un excellent naturel, & dont j'eſpère un jour toute la reconnoiſſance poſſible? Non, non, il ne faut pas s'attacher ſi ſervilement à ſuivre les volontés de nos pères; quand ils ſont parvenus à un certain âge, loin de pouvoir conduire les autres, ils ne ſont plus en état de ſe conduire eux-mêmes.

Je m'endormis, madame, après avoir fait ces belles réflexions. Elles me repaſsèrent dans l'eſprit le lendemain. Voilà déjà deux des conſeils de mon père que je n'ai pas ſuivis, ſans qu'il m'en ſoit arrivé aucun malheur, me dis-je alors : voyons s'il en ſera de même du troiſième. Après avoir rêvé quelque temps, je m'aviſai de l'expédient que vous allez entendre.

Bouzemghir avoit plufieurs fois murmuré contre le roi d'Adel, lorfqu'il m'arrachoit d'entre fes bras pour me mener à la chaffe, d'où je revenois fouvent très-fatigué. Ses plaintes me fournirent le deffein d'éprouver fi ma femme feroit capable de me garder un fecret.

V. QUART D'HEURE.

J'ALLAI à la perche où étoient les oifeaux du roi; je pris celui dont je lui avois fait préfent, fans que perfonne s'en apperçut. Je l'allai porter dans un cabinet au bout d'un jardin que j'avois hors de la ville, & le donnai à nourrir à un muet qui en étoit le concierge, avec ordre de ne point fortir du fallon, que l'on ne vînt le chercher de ma part, & que l'on ne lui montrât mon anneau. Je pris alors la clef du jardin, dont je fermai la porte à double tour, & je la portai à un ami en qui j'avois connu une très-grande probité. Si vous voyez mes jours en danger, lui dis-je, ce que je prévois qui pourra m'arriver avant qu'il foit peu, obligez-moi d'aller à mon jardin dont voilà la clef, faites voir cette bague au muet qui

en eſt le concierge, & amenez-le moi avec le dépôt que je viens de lui confier ; il ſervira à ma juſtification.

Je rentrai enſuite chez-moi, & comme j'avois toujours pluſieurs faucons que j'inſtruiſois, j'en pris un qui reſſembloit parfaitement à celui du roi, je lui tordis le col, & le portai à ma femme. Ma chère Bouzemghir, lui dis-je en l'embraſſant, voilà des marques bien réelles de ma tendreſſe. Vous vous êtes plainte tant de fois du roi d'Adel, que j'ai voulu couper la racine aux chagrins qu'il vous donnoit. Ce ſeul faucon en étoit la cauſe ; c'étoit lui qui, en faiſant tous les plaiſirs du roi, vous privoit des vôtres. Je viens de le tuer ; mais gardez-vous bien de révéler jamais ce ſecret, il y va de ma vie. Si le roi ſavoit mon ingratitude envers lui, il ſongeroit peu au motif qui me l'a fait commettre, & me feroit ſans doute mourir.

Bouzemghir parut d'abord effrayée du parti que j'avois pris ; mais enſuite me ſerrant tendrement la main : mon cher ſeigneur, me dit-elle, lumière de ma vie, s'il n'y a que vous & moi qui ſoyons dépoſitaires de ce ſecret, aſſurez-vous que vous êtes en ſûreté, & que les apprêts de la

mort la plus cruelle ne feroient pas capables de me faire découvrir votre crime. Cela va bien, lui répondis-je, ferrez donc soigneusement le faucon; pour moi, je vais faire ma cour au roi.

Je quittai Bouzemghir pour me rendre auprès du roi d'Adel. Il avoit déjà appris que son faucon ne se trouvoit pas sur la perche. Il m'en témoigna un extrême chagrin. Seigneur, lui dis-je, je ne sache qu'un seul moyen pour retrouver votre oiseau; faites publier dans Adel combien vous êtes sensible à sa perte, & promettez une récompense digne de la générosité d'un monarque tel que vous l'êtes.

Le roi me crut : il fit crier, par tous les carrefours, que quiconque lui donneroit des nouvelles de son faucon mort ou vif, si c'étoit un homme, outre la confiscation de la moitié des biens de celui qui auroit commis le vol, il le feroit un des plus grands seigneurs de son royaume; & que si c'étoit une femme ou une fille, il lui donneroit pour époux le visir Giamy, qui étoit le plus bel homme d'Adel, & qui partageoit sa faveur avec moi.

Cette publication fut bientôt répandue par toute la ville. Je la croyois bien inutile,

comptant sur l'extrême tendresse de Bouzemghir, qui depuis quinze ans n'avoit pas cessé un seul jour de m'en donner des marques; mais avant que le soleil fût couché, je fus dans le dernier étonnement de me voir arrêter de la part du roi, & jeter dans une obscure prison, où je passai la nuit.

A peine le jour commença-t-il à paroître, qu'on me conduisit devant le roi d'Adel, dont la fureur étoit peinte sur le visage. Perfide visir, me dit-il, as-tu sitôt oublié les bontés que j'ai eues pour toi? Quoi! sans aucune reconnoissance de la grandeur où je t'ai élevé, tu oses me frapper par l'endroit le plus sensible! Seigneur, repris-je, de la poussière où j'étois, vous m'avez placé sur le trône des grandeurs, vous pouvez m'en renverser d'un seul souffle; mais permettez-moi de vous représenter que j'ignore entièrement les motifs de votre colère, & que les personnes qui m'accusent devant vous, sont beaucoup moins innocentes que moi. Traître, ingrat, me dit le roi, n'as-tu pas fait mourir mon faucon? Moi, seigneur, repris-je, en contrefaisant l'étonné, suis-je capable de priver mon maître de ses plaisirs, par le seul endroit où j'ai le bonheur de lui plaire? Non,

feigneur, fi c'eft là la raifon de votre reffentiment, je fuis sûr qu'il tombera bientôt fur un autre. Ah! fcélérat, repliqua le roi avec fureur, en tirant le faucon mort de deffous fa robe, tu joins encore l'impudence au crime : tiens, reconnois ton ouvrage. Je demeurai interdit à cette vue. Seigneur, dis-je alors, les apparences font fouvent trompeufes; mais quoiqu'au fujet de la mort de votre faucon je n'aie rien à me reprocher, faites-moi la grâce de m'apprendre le nom de mon accufateur : je veux bien encore te donner cette fatisfaction, ajouta le roi d'Adel, c'eft Bouzemghir, c'eft ta femme elle-même : ofes-tu récufer un tel témoin ? Un coup de foudre n'eft pas plus affommant que me le fut cette nouvelle; je me rappelai en ce moment les dernières paroles de mon père, elles m'accablèrent. Jufte ciel! m'écriai-je, Bouzemghir m'accufe! Bouzemghir me trahit! fe peut-il rien de plus noir & de plus odieux ? Ah! feigneur, pourfuivis-je, j'ai de quoi faire retomber tout le crime fur elle; mais quoique je ne fois point coupable envers vous, je ne veux point me défendre, je refpecte votre fang, je mérite la mort, fi vous n'avez la bonté de vous reffouvenir des pro-

meſſes que votre majeſté m'a faites dans les momens les plus vifs de votre amitié. Non, non, s'écria le roi d'Adel, plus je t'ai aimé, moins ton crime eſt pardonnable; n'eſpère point de grâce, & prépare-toi à perdre la tête. Enfin, madame, continua Sinadab, quelque choſe que je puſſe dire pour émouvoir le cœur du prince, il me tourna le dos, & me laiſſa entre les mains de ſes gardes pour me livrer au bourreau.

Comme, pendant près de quinze ans que j'avois été viſir à Adel, je n'avois jamais fait de mal à perſonne, tous les honnêtes gens ſoupirèrent de me voir condamné à la mort pour ſi peu de choſe. On tâcha vainement d'obtenir ma grâce du roi; il fut inexorable : mes gardes, qui ne pouvoient, ſans verſer des larmes, voir ma mort prochaine, m'offrirent de me ſauver. Non, leur dis-je, je vous remercie d'une bonne volonté dont les effets attireroient immanquablement ſur vous le courroux du roi; je ne ſuis point coupable, j'ai de quoi me juſtifier quand il en ſera temps.

Le roi ordonna vainement que l'on m'ôtât la vie : le bourreau s'abſenta d'Adel pour ne point faire ſa charge; & tous ceux à qui

le roi en donna la commiſſion la refusèrent; de ſorte qu'il fut obligé de faire publier par toute la ville, que quiconque voudroit accepter cet emploi, auroit pour ſa récompenſe l'autre moitié de mes biens, dont il n'avoit pas encore diſpoſé.

Quelques avantageuſes que fuſſent ces offres, perſonne encore ne paroiſſoit pour me donner la mort, lorſque Rowny, mon fils adoptif, alla trouver Bouzemghir. Madame, lui dit-il, ſans vouloir pénétrer ſi Sinadab eſt coupable ou non, ſa tête eſt dévouée à la mort, & je ſouffre de le voir languir par le refus que chacun fait de lui ôter la vie : de ſes biens immenſes la moitié vous appartient comme dénonciatrice de ſon crime; je ſuis donc le ſeul puni, puiſque le roi en promet l'autre moitié à quiconque ôtera la vie à Sinadab : je veux offrir ma main au roi pour cette exécution, je crois que ſa majeſté & Sinadab même me ſauront bon gré de cette réſolution; & je vais terminer le cours d'une vie, qui ſans doute lui eſt odieuſe, & gagner par moi-même des biens qu'il n'eſt pas naturel que je laiſſe paſſer dans des mains étrangères.

Bouzemghir, qui avoit apparemment conçu une paſſion violente pour le viſir Giamy,

ſur le rapport que je lui avois peut-être fait moi-même, que c'étoit le plus bel homme & le mieux fait d'Adel, ne pouvoit contenter ſes déſirs en l'épouſant tant que je ſerois en vie : c'eſt ce qui l'avoit obligée à me trahir avec tant de lâcheté. Elle approuva l'infâme réſolution de Roumy, le conduiſit au roi, & colora ſi bien cette action, que ce prince, altéré de mon ſang, l'amena lui-même dans ma priſon, & ſe fit un plaiſir cruel de m'annoncer mon bourreau.

Je demeurai immobile à la vue de Roumy. J'eus beau, les larmes aux yeux, lui reprocher ſon ingratitude, il eut la dureté de me lier les mains, & de vouloir encore me faire comprendre que je lui avois obligation de s'être offert à me donner la mort.

Le roi étoit préſent à un ſi tendre ſpectacle ſans en être ému ; mes pleurs ne purent le toucher ; & le trouvant inflexible : O Sazan ! Sazan ! m'écriai-je, que ne vous ai-je cru ! Ces paroles qui, ſelon lui, n'avoient aucun ſens, lui firent croire que la frayeur de la mort me faiſoit extravaguer. Que veux-tu ſignifier par ces mots, ô Sazan, Sazan, me dit-il ? Explique-moi ce myſtère ? Seigneur, repris-je, ils me reprochent

ma déſobéiſſance envers mon père, qui ſe nommoit Sazan, dans les trois ſeules choſes qu'il m'avoit recommandées en mourant; j'en dois aujourd'hui porter la peine ſans murmurer: je me ſuis attaché à votre majeſté ſans vous connoître à fond, j'ai révélé mon ſecret à ma femme, & j'ai nourri dans mon ſein une vipère qui va me donner la mort.

Malgré vos promeſſes, vous me livrez au ſupplice pour la mort d'un faucon, dont je ſuis innocent. Bouzemghir, oubliant l'extrême tendreſſe que j'ai eue depuis quinze ans pour elle, me trahit par la plus noire perfidie; & Roumy, cet enfant que j'ai regardé comme mon fils, féduit par un vil intérêt, s'offre pour être mon bourreau. O Sazan! Sazan! encore une fois, que ne vous ai-je cru! Le roi & tous les ſpectateurs étoient immobiles à ce récit, lorſque je me tournai vers Roumy. Frappe, indigne Roumy, frappe, m'écriai-je; ne fais plus languir le malheureux, mais l'innocent Sinadab, dont chaque inſtant de ſa vie doit te couvrir de confuſion.

Roumy, ſans s'attendrir, tira ſon ſabre, & prenoit les meſures pour m'abattre la tête.

VI. QUART D'HEURE.

ROUMY, comme un enfant dénaturé, alloit me donner le coup de la mort, continua Sinadab, lorſque l'ami à qui j'avois confié la clef de mon jardin, entra dans la priſon avec le faucon du roi ſur ſon poing. Seigneur, lui dit-il en arrêtant le bras de Roumy, qui n'étoit plus qu'à deux doigts de mon col, voyez la fauſſeté de l'accuſation que l'on a formée contre Sinadab, & reconnoiſſez votre faucon en vie, à la marque que vous-même lui avez faite à la patte.

Le roi d'Adel fut étrangement ſurpris à cette vue; une extrême confuſion lui couvrit le viſage; il baiſſa les yeux, & rêva profondément à ce qui venoit de ſe paſſer. Pour moi, pourſuivit Sinadab, quelqu'à propos que fût arrivé mon ami, j'y eus preſque regret; la vie m'étoit odieuſe par la perfidie de ma femme & par l'ingratitude de mon fils adoptif. Je me jetai aux genoux du roi. Seigneur, lui dis-je alors, voilà ce miſérable favori que vous aviez tant aſſuré d'une éternelle protection, qui alloit perdre

la vie injuftement. Ce prince, attendri, me releva, & m'ordonna de lui développer tout ce myftère : je le fis en peu de paroles. Il examina toutes les circonftances de mon hiftoire ; & reconnoiffant l'infidélité & la noirceur d'ame de Bouzemghir, il envoya l'arrêter fur le champ, la fit conduire devant lui, & l'ayant fait lier dos à dos avec Roumy, il m'ordonna de leur trancher la tête du même fabre qui avoit été deftiné à m'ôter la vie. Je refufai de tremper ma main dans un fang qui m'avoit été fi cher ; j'implorai même la grâce de ces deux miférables : je ne pus l'obtenir ; & l'un des gardes du roi fit, par fon ordre, voler leurs têtes de deffus leurs épaules.

Le roi, content de cette exécution, que je ne pus voir fans répandre des larmes en abondance, m'embraffa tendrement, & me reconduifit au palais. Seigneur, lui répétai-je encore, avois-je tort de vous repréfenter autrefois, que ceux qui comptent fur la faveur des grands, bâtiffent fur le fable, puifque la mort d'un vil animal dont vous m'avez cru l'auteur, vous a fait oublier en un moment une amitié de quinze années? Brifons-là, vifir, me dit le roi d'Adel, je fuis honteux de ma faute, mais je prétends

la réparer, & t'élever à un ſi haut point de gloire, que ta chûte ne ſera plus à craindre. Non, ſeigneur, repris-je avec reſpect, laiſſez-moi retourner à Sués, jouir d'une vie tranquille & paiſible; c'eſt la ſeule grâce que vous demande Sinadab. Le roi s'oppoſa de tout ſon pouvoir à cette réſolution, mais je demeurai inébranlable; rien ne put m'arrêter auprès de lui, & je m'embarquai huit jours après ſur un vaiſſeau qu'il me donna, & que je fis charger de toutes mes richeſſes, de mes meubles & de quantité de pierreries dont le prince me fit préſent avant que de partir. Cette ſéparation ne ſe fit pas ſans regret; mais enfin je pris la route d'Egypte, & nous touchions preſque au port, lorſqu'une horrible tempête, après nous avoir battus pendant trois jours & trois nuits, engloutit mon vaiſſeau à quelques lieues de Sués. Tous les gens de l'équipage y périrent; je fus le ſeul qui, m'étant ſaiſi d'une planche, me ſauvai du naufrage, & abordai à terre, mais j'y perdis toutes mes richeſſes, & je me vis, en un moment, réduit à la dernière misère.

Ne ſachant où donner de la tête, je me rappelai le teſtament de mon père; je me ſouvins que j'étois encore le maître du petit

jardin & du fallon qui étoit hors des portes de Suès. Je fus curieux de favoir fi perfonne ne s'en étoit emparé en mon abfence. Il y avoit plus de feize ans que j'en étois parti. Je le trouvai au même état que je l'avois laiffé, à la réferve qu'il paroiffoit fort délabré. J'en ouvris les portes par le moyen d'un fecret que mon père m'avoit enfeigné plufieurs fois, & qu'il n'y avoit que lui & moi qui le fuffions. J'y vis l'herbe à la hauteur des murailles, & le cabinet fort en défordre; & comme il étoit affez tard, & que j'étois extrêmement fatigué, je me couchai fur une vieille natte pourrie, où je dormis jufqu'à ce que la faim me reveillât. Je ne favois aucun métier pour gagner ma vie. Je réfolus, ne voulant point me faire connoître, d'aller demander l'aumône de porte en porte. Je fortis pour cet effet du jardin; je me promenai long-temps par la ville; mais j'implorai inutilement le fecours des habitans de Suès, perfonne ne m'aida dans le befoin extrême où j'étois: de forte que je rentrai fur le foir dans ma petite maifon, fort affamé, & de plus très-fatigué d'avoir marché tout le jour. Je m'affis fur une méchante efcabelle qui étoit dans un coin du fallon, & j'y repaffois dans

mon eſprit tout ce que mon père m'avoit ordonné en mourant, & dont j'avois tenu ſi peu de compte, lorſque je jetai les yeux ſur un petit coffre preſque pourri, auquel je n'avois pas encore fait attention. Il étoit fermé à clef; j'en rompis la ſerrure avec précipitation, croyant y trouver quelqu'argent : mais je fus extrêmement étonné de n'y voir qu'une corde de la gr oſſeur du petit doigt, & un billet écrit de la main de mon père, qui contenoit ces mots :

Vous ne m'avez peut-être pas tenu parole, Sinadab, quoique vous en ayez juré ſur l'alcoran. Si votre mauvaiſe économie & votre déſobéiſſance vous réduiſent dans la misère, & que vous ayez aſſez de réſolution pour ſuivre mon dernier conſeil, vous trouverez la fin de vos maux dans ce coffre.

Oui, repris-je avec fureur, oui, mon père, je vous obéirai cette fois, auſſi-bien n'ai-je point d'autre parti à prendre, que de finir mes jours infortunés par ce cordon. Alors, prenant une réſolution déſeſpérée, je montai ſur l'eſcabelle, & après avoir fait un nœud coulant à la corde, je l'attachai à une eſpèce de tirefond qui tenoit au plafond du ſallon où j'étois, & qui ſembloit y avoir été mis exprès pour cet uſage; je paſſai le

col dans le nœud coulant, & reculant l'efcabelle avec un pied, je m'abandonnai fans regret à la rigueur de mon fort.

VII. QUART D'HEURE.

JE croyois par-là, madame, trouver une mort certaine, lorfque la pefanteur de mon corps emportant le tirefond, entraîna avec foi une efpèce de trappe d'un bois très-léger, & qu'il tomba de l'ouverture qui fe fit au plafond, une fi grande quantité de pièces d'or, que je m'en trouvai tout couvert. Cette heureufe découverte fit que je ne me fentis prefque pas de ma chûte. Je me relevai affez promptement. Je montai au-deffus du fallon par l'ouverture de la trappe, & je fus dans un étonnement fans égal d'y trouver des richeffes immenfes, tant en or qu'en pierreries. Je penfai mourir de joie à cette vue, qui faifoit ceffer tous mes malheurs. Je pris une de ces pièces d'or, & après avoir bien fermé la porte du jardin, j'allai acheter ce qu'il me falloit pour faire un bon repas. Je diftribuai enfuite le lendemain aux pauvres derviches mille pièces d'or; & après m'être mis en état de paroître avec hon-

neur dans la ville, je rachetai presque tous les héritages de mon père; & pour me rappeler sans cesse les malheurs dans lesquels j'étois tombé par ma désobéissance, je me fais répéter à tous mes repas les paroles que vous avez entendues, au sujet de la soumission, & du respect que les enfans doivent avoir pour leurs pères.

Il y a près de cinq ans, madame, continua Sinadab, que je retournai à Suès; depuis ce temps, je me suis appliqué à remplir tous les devoirs d'un honnête homme; mes malheurs m'ont rendu sage & économe, & je passe la vie agréablement avec la belle Roukia, que vous avez vue à la fin de notre repas: c'est celle de mes femmes en qui je trouve le plus de mérite. Elle est de Surate, & comme elle y a deux sœurs qu'elle aime tendrement, & qui ne sont pas dans l'opulence, je vais, à sa prière, les chercher pour les conduire à Suès, où je veux les établir.

Quand Sinadab, seigneur, poursuivit Ben-Eridoun, eut achevé de parler, le prince Cheref-Eldin lui témoigna la joie qu'il avoit de le voir heureux, après les traverses cruelles qu'il avoit essuyées; & comme les vents furent très-favorables, le vaisseau ne fut pas

long-temps fans arriver à Surate. Le prince, toujours fous fes habits de fille, y prit congé de Sinadab & de la belle Roukia, à qui il témoigna beaucoup de reconnoiffance de leurs honnêtetés ; & après s'être repofé quelque temps, il prit la route de la Chine.

Cette hiftoire m'a fait un extrême plaifir, interrompit le roi d'Aftracan, en s'adreffant à Ben-Eridoun ; je fuis très-content de toi, & j'ordonne à Mutamhid de te donner cent pièces d'or par jour, tant que tu contribueras à me délaffer l'efprit ; mais je ne fuis pas moins curieux de favoir le fort de Gul-Hindy & de Cheref-Eldin, que je l'ai été ces jours paffés, d'apprendre la fuite des aventures de Sinadab ; puifqu'il nous refte encore du temps aujourd'hui, pourfuis ton hiftoire. Ben-Eridoun, charmé d'avoir le bonheur de plaire à fon roi, continua ainfi.

Suite de l'hiftoire de Cheref-Eldin & de Gul-Hindy.

Il y avoit peu de jours, feigneur, que Cheref-Eldin marchoit toujours vêtu en fille, lorfqu'il arriva dans une prairie charmante. L'Arabie heureufe ne produit pas tant de

richesses & de bonnes senteurs, que la nature en étaloit en cet endroit. La terre y étoit couverte d'une herbe molle, qui paroissoit ne vieillir jamais; les chaleurs de l'été, ni les rigueurs de l'hiver n'y flétrissoient point les roses, les jasmins & les violettes dont la campagne étoit ornée; & ces fleurs, qui charmoient la vue par la diversité de leurs couleurs, réjouissoient en même-temps les sens par l'odeur exquise dont elles embaumoient l'air.

Au bas de cette prairie s'élevoit une espèce de roche cavée en forme de grotte, du milieu de laquelle tomboit une source dans un grand bassin de marbre rustique. L'eau que produisoit cette fontaine étoit si pure & si belle, qu'elle invitoit par son doux murmure à se reposer sur ses bords, qui étoient ornés de gazon, & un grand arbre y étendoit ses branches avec tant d'épaisseur, que son ombre étoit impénétrable aux rayons du soleil le plus chaud.

Ce fut dans cet endroit que le prince essaya de goûter pendant quelques momens le repos que la solitude & la fraîcheur du lieu lui offroient. Il attacha son cheval au premier arbrisseau, & se coucha sur le gazon; mais à peine commençoit-il à jouir d'un

ſommeil tranquille, qu'un géant affreux qui n'avoit qu'un œil, & qui demeuroit aux environs de ce lieu charmant, où il avoit coutume de venir quelquefois ſe rafraîchir, y arriva. Il fut trompé à l'habit du jeune prince, qu'il prit pour une fille d'une beauté raviſſante; il en devint paſſionnément amoureux, & ſe mit en devoir de l'enlever. Il lui avoit déjà détaché ſon ſabre, qu'il avoit jeté loin de lui, & ſe diſpoſoit à exécuter cette entrepriſe, lorſqu'une flèche, qui paroiſſoit partir d'une main inviſible, le frappant dans l'œil qui lui reſtoit, le lui creva, & le priva par ce moyen de ſatisfaire ſa brutale envie.

Le prince ſe réveilla bientôt, aux cris affreux du géant, & cherchant des yeux ſon libérateur, il apperçut un jeune homme qui lui reſſembloit ſi parfaitement, qu'il douta d'abord ſi ce n'étoit pas ſon ombre.

Cet inconnu & la fauſſe princeſſe de Tuluphan s'admirèrent quelque temps ſans ſe parler, mais enfin, la dernière rompant le ſilence: je vous dois l'honneur & la vie, ſeigneur, lui dit-elle; mais apprenez-moi, je vous en conjure, à qui j'ai une obligation qui ſera toujours préſente à ma mémoire.

L'inconnu héſita quelque-temps de répondre

dre au prince, qu'il prenoit auſſi pour une femme; mais pouſſé par un motif ſecret auquel il ne pouvoit réſiſter ; pour tout autre que vous, madame, lui répondit-il, je m'appelle Mobarek , & ſuis fils d'un riche marchand d'Hiſpahan , que le ſeul plaiſir de voyager a fait ſortir de Perſe: mais un certain mouvement dont j'ignore la cauſe, me force à ne point diſſimuler avec vous, & à vous avouer que je ſuis le prince d'Ormus. Je fuyois de la cour du roi mon père, dans le deſſein d'éviter un mariage, pour lequel j'ai une extrême averſion, lorſqu'en paſſant par ces lieux , je vous ai vu arriver aux bords de la fontaine voiſine. Les mêmes traits qui ſe trouvent ſur nos viſages m'ont donné la curioſité de vouloir apprendre qui vous êtes ; & j'allois vous aborder pour le ſavoir, lorſque je vous ai vu accablée de fatigue, chercher du repos par un doux ſommeil, que je n'ai point voulu interrompre , & dont vous jouiriez encore ſans l'inſolence de celui que je viens de priver de la lumière; mais, madame, continua-t-il, permettez-moi de vous dire, que quoique le devoir d'un prince, tel que je le ſuis, m'oblige de donner du ſecours aux perſonnes de votre ſexe, quel-

que chofe de plus m'animoit quand j'ai pris votre défenfe. Pardonnez, madame, cet aveu téméraire, & que cette déclaration n'effarouche pas votre pudeur : un obftacle invincible s'oppofe au bonheur que je pourrois prétendre, en me faifant aimer de vous : je ne vous demande donc que votre amitié; mais, madame, je vous la demande avec toute l'ardeur poffible, & je vous aimerai avec tant de pureté, que votre vertu n'aura jamais lieu de s'en plaindre.

La fauffe princeffe de Tuluphan fut fi interdite, lorfque cet inconnu lui apprit qu'il étoit fils du roi d'Ormus, qu'une extrême rougeur lui monta au vifage; elle fit en ce moment mille cruelles réflexions fur ce que Riza lui avoit dit de ce prince, & fur l'impoffibilité qui fe trouvoit dans l'exécution des volontés du roi des génies : mais ces réflexions fe détruifant d'elles-mêmes à la vue d'un prince fi charmant, pour qui, malgré elle, elle reffentoit déjà une parfaite eftime, elle étoit fur le point de fe démafquer à fes yeux, lorfqu'envifageant les malheurs que Merou lui avoit fait appréhender, elle réfolut de garder le filence feulement fur fon fexe, & d'avoir pour le faux prince de Perfe la même confiance qu'il

avoit eue pour elle : ſeigneur, lui dit-elle, vos manières ſont ſi reſpectueuſes, & je vous ai tant d'obligation, que j'aurois tort de me plaindre de l'aveu que vous venez de me faire ; vous ne me demandez que mon amitié, elle vous eſt due ſans réſerve. A mon égard la chaſſe étoit mon unique occupation, avant que quelques raiſons, que je ne puis vous dire ſans m'expoſer aux plus cruels malheurs, m'euſſent fait quitter la cour du roi mon père : mais, quelque réſolution que j'aie priſe de taire mon nom à tout l'univers, en me cachant ſous celui de la fille d'un émir de Samarcand (1), je ne crois pas, ſeigneur, devoir vous laiſſer ignorer que je ſuis la fille unique du roi de Tuluphan, & que l'on me nomme Gul-Hindy...... Juſte ciel, s'écria le faux prince, en l'interrompant ! quoi, vous êtes cette aimable Gul-Hyndi, dont la renommée a publié la beauté dans tout l'orient ? C'eſt pour vous, madame, que je quitte la cour du roi mon père ! c'eſt par rapport à vous que je fuis par des raiſons qui me déſeſpèrent ! & c'eſt vous que je trouve en ces

(1) Samarcand eſt la capitale de la province de Mauvaralnahar en Tartarie.

lieux. Ah! ma princeſſe, continua-t-il, les yeux remplis de larmes, & le déſeſpoir peint ſur le viſage, pourquoi faut-il que nous ne ſoyons pas nés l'un pour l'autre! O ſouverains arbitres de toutes choſes! vous qui connoiſſez le fond de mon cœur, que vous ai-je donc fait pour le tourmenter ſi cruellement? Et toi, perfide amour, pourquoi y allumer une flamme ſi prompte & ſi vive, puiſque tu ſais bien l'impoſſibilité qu'il y a de l'éteindre? Oui, ma princeſſe, je vous adore, mais je ſerai obligé de vous fuir: mon père vient d'envoyer des ambaſſadeurs au roi Mochzadin, qui doivent vous demander en mariage pour moi. L'ancienne amitié qui régne entre ces deux monarques me fait croire que le roi de Tuluphan ne refuſera pas celui d'Ormus; mais, adorable Gul-Hyndi, je vous le répète encore, quelque choſe qui puiſſe arriver, & quand notre grand prophète même s'en mêleroit, je ne puis être uni avec vous, quoique je donnaſſe tout mon ſang pour être en état d'avoir ce bonheur.

✻

VIII. QUART D'HEURE.

PRINCE, reprit alors la feinte Gul-Hindy, que ce discours jetoit dans un étonnement extrême, je ne pénètre point les raisons qui vous font me parler ainsi; mais ce qui offenseroit peut-être une autre que moi, est justement ce qui me fait vous estimer davantage; sachez que je n'ai pas moins de sujet que vous de fuir le mariage que l'on me prépare, & que ce que je viens d'apprendre m'éloignera pour toujours de la cour du roi mon père. Eh bien, belle princesse, s'écria alors le faux prince, fuyons donc ensemble, & sous des noms empruntés, cachons à toute la terre un prince & une princesse dont je suis sûr que la perte cause bien des larmes aux rois de Tuluphan & d'Ormus : mais, madame, continua-t-il, puisque par une fatalité cruelle je ne puis être à vous, j'en atteste notre grand prophète, je ne serai jamais à personne. Je vous aimerai d'une manière toute pure & sans espérance, & je n'aurai jamais d'autre objet de mes désirs & de ma gloire, que la charmante Gul-Hindy. Que je serois heureux, poursuivit-il

encore, ſi vos ſentimens s'accordoient ſi bien avec les miens, qu'il n'y eût que la ſeule mort qui pût réſoudre une ſi belle union! Mais je m'égare : pardonnez, madame, ces tranſports indiſcrets : quoi! parce que je ne puis vous poſſéder, faut-il que vous priviez un prince plus heureux que moi de ce qu'il y a de plus beau dans la nature? Oui, ſeigneur, reprit la fauſſe Gul-Hindy en rougiſſant, je vous permets de croire que ce que vous me propoſez m'eſt agréable. Puiſque les aſtres s'oppoſent à notre union, jamais je n'engagerai mon cœur qu'au ſeul prince d'Ormus; qu'une amitié inviolable nous joigne, ſi l'amour, par un caprice cruel, a entrepris de nous ſéparer.

Enfin, ſeigneur, continua Ben-Eridoun, ces deux amans, malheureux d'ignorer la condition l'un de l'autre, mais heureux par la ſympathie qui ſe trouvoit entr'eux, & par la tendreſſe réciproque que Géoncha leur avoit inſpirée; ces deux amans, dis-je, après une converſation fort vive, ſe jurèrent une amitié à l'épreuve de tout ce qui pouvoit arriver; & après avoir remonté ſur leurs chevaux, ils s'éloignèrent enſemble de cette charmante prairie.

Ils avoient marché pluſieurs jours ſans

qu'il leur fût arrivé rien de particulier, lorſqu'ils apperçurent, à l'entrée d'une forêt de palmiers, un palais d'une ſtructure antique, mais qui paroiſſoit pourtant magnifique dans ſa ſimplicité. Un homme d'une vieilleſſe vénérable étoit à la porte de ce palais. Il les aborda : mes enfans, leur dit-il, avec une extrême douceur, la nuit approche, il n'y a nulle ville ni village à plus de ſix lieues à la ronde, ni aucune habitation où vous puiſſiez paſſer la nuit : ſi vous voulez entrer dans ce palais, vous vous y repoſerez tranquillement, & demain vous continuerez votre voyage.

Le prince & la princeſſe, charmés de l'honnêteté de leur hôte, acceptèrent ces offres; ils entrèrent dans le palais, où ils trouvèrent une femme d'environ ſoixante ans, & d'une ſimplicité égale à celle de ſon mari : elle s'efforça de les recevoir le mieux qu'elle put, & l'on ſervit quelque temps après un repas très-propre, mais ſans prodigalité, quoique les viandes n'y fuſſent pas épargnées. Sur la fin du repas, le vieillard renvoya les eſclaves qui avoient ſervi à table, & ayant prié ſes hôtes de lui conter le motif de leur voyage, & par quelle raiſon ils ſe trouvoient dans une route qui

étoit abſolument détournée du grand chemin; Cheref-Eldin prit la parole : hélas! ſeigneur, dit-il au vieillard, il eſt facile en peu de mots de vous donner cette ſatisfaction. Nous ſommes frère & ſœur, & nous fuyons de Samarcand pour éviter la perſécution d'un viſir qui, non content d'avoir ôté cruellement la vie à notre père, après s'être emparé de tous ſes biens, en veut encore à nos jours.

Les méchans ſont à craindre, reprit le vieillard, mais tôt ou tard ils périſſent malheureuſement; j'en ai eu dans ma famille une triſte expérience; & ce n'eſt que depuis quelques années que j'ai recouvré la tranquillité que deux de mes fils m'avoient ôtée par leurs crimes. Gul-Hindy s'attendrit en voyant couler des larmes, qu'un tendre ſouvenir arrachoit des yeux de ce bon vieillard. On ſoulage quelquefois ſa douleur en racontant le ſujet qui la fit naître, lui dit-elle, & ſi ce n'étoit point trop exiger de vous, nous vous ſupplierions, ſeigneur, de vouloir nous en faire le récit. Volontiers, mes chers enfans, répliqua le vieillard : ſi vous m'avez vu verſer des larmes, ce ne ſont pas tout-à-fait des larmes de douleur; elles expriment plutôt la joie

que je ressens aujourd'hui de voir mes malheurs finis. Ecoutez-moi seulement avec attention.

Histoire de Badour le Tranquille, roi de Caor.

JE suis né souverain de Caor (1), royaume assez borné, & que l'ambition ne m'a point fait étendre, aimant mieux conserver la paix avec mes voisins, que de hasarder de me détruire par des guerres injustes; c'est pourquoi l'on m'a surnommé Badour le tranquille. J'épousai dans ma jeunesse la princesse Zarad que vous voyez, dont j'eus plusieurs enfans, entr'autres un fils & une fille qui naquirent en même jour. J'appelai mon fils Abouzaïd, & ma fille fut nommée Dajara : je vous parle de ces deux-ci les premiers, quoiqu'ils ne soient pas mes aînés, & même que je ne les aie eus que dans le temps que Zarad n'espéroit plus d'être mère; mais c'est que ce sont eux qui ont heureusement réparé toute l'amertume que leurs frères avoient versée sur ma vie. De mes deux autres fils, l'un s'appeloit Saletk le

---

(1) Caor, royaume dans l'Inde, de-là le Gange.

violent, à cause des excès qu'il commettoit tous les jours, & je ne sais de qui il tenoit; il y a apparence que nos Dieux nous l'avoient donné, ainsi que son frère, pour éprouver notre vertu : l'autre se nommoit Azem; son humeur n'étoit pas bien différente de celle de Saletk, & le penchant que l'un & l'autre avoient au mal, les unissoit tellement, qu'ils étoient toujours ensemble. Je recevois chaque jour des plaintes de leur mauvais déportement : & s'ils avoient été de simples particuliers, je les aurois mille fois fait servir d'exemple à mon peuple, à qui leurs crimes les avoient rendus odieux; mais la qualité de père me retenoit le bras. Enfin, mes remontrances continuelles les fatiguèrent tant, qu'ils résolurent tous deux de s'éloigner de ma cour, & je bénis mille fois l'heure qu'ils exécutèrent ce dessein.

Il y avoit déjà plus de quatre mois qu'ils étoient partis, & je commençois à m'estimer heureux d'être délivré de leur présence, lorsque je fus frappé du coup le plus rude que jamais père puisse ressentir.

Guhullerou, princesse de Nangan (1),

---

(1) Nangan, ville sur la rivière de Chang, dans la province de Quangsi dans la Chine.

venoit d'épouſer le roi Ruſang - Gehun. Ce prince n'étoit plus jeune, mais ſon humeur agréable & complaiſante réparoit ce que l'âge lui avoit ôté de mérite ; & il vivoit avec ſon épouſe dans une union ſi parfaite, qu'elle ſervoit d'exemple à tous ſes ſujets.

Saletk paſſoit par les états de ce monarque ; il en fut reçu ainſi que ſon frère, avec beaucoup de diſtinction : Ruſang-Gehun les retint même pluſieurs jours logés dans le palais ; mais l'imprudence qu'il eut de leur faire voir trop ſouvent la belle Guhullerou, lui coûta la vie. Saletk devint amoureux à l'excès de cette princeſſe. Il la connoiſſoit trop ſage pour eſpérer jamais qu'elle récompensât ſes folles ardeurs ; mais peu accoutumé à vaincre ſes paſſions, il réſolut de les ſatisfaire à quelque prix que ce pût être ; & pour y parvenir, il conçut le plus noir deſſein que l'on puiſſe jamais imaginer, & engagea ſon frère Azem à lui prêter la main pour l'exécuter.

Un ſoir qu'ils ſe promenoient avec le roi de Nangan & ſon épouſe, dans un bois qui étoit au bout des jardins du palais, ils ſe jetèrent bruſquement ſur ce prince, qui n'avoit qu'un petit ſabre à ſon côté, & leur rage ne lui donnant pas le temps de ſe

mettre en défenſe, ils le percèrent de vingt coups de poignards, & ſoit par mépriſe ou par cruauté, ils laiſsèrent les inſtrumens odieux de leur crime dans le corps ſanglant de ce malheureux prince.

Guhullerou en ce moment fit des cris qui alloient juſqu'au ciel, mais ces barbares la ſaiſirent, & étant ſortis dans la campagne par une porte dont ils avoient gagné l'eunuque qui la gardoit, ils faiſoient tous leurs efforts pour la mettre en croupe ſur leurs chevaux que ce malheureux leur tenoit tout prêts, lorſqu'une vingtaine de ſoldats de la garde du roi, attirés par les cris de Guhullerou, arrivèrent en cet endroit.

IX. QUART D'HEURE.

Un ſecours ſi peu attendu effraya Saletk & Azem : ils furent contraints d'abandonner la reine, & cherchèrent leur ſalut dans la fuite. On courut vainement après eux : ils étoient bien montés, ils ſe ſauvèrent & emmenèrent avec eux celui qui les avoit aidés à exécuter leur infame deſſein.

On ne peut exprimer quelle fut la douleur de Guhullerou : ſes plaintes pénétrèrent

jusqu'aux cieux ; elle fit emporter le corps sanglant de son mari, &, au lieu de faire observer toutes les cérémonies funèbres qui sont en usage à la Chine, elle se contenta de l'embaumer elle-même, & le fit enfermer ensuite dans un cercueil d'or, qu'elle orna de ses bijoux les plus précieux. Elle y joignit sa chemise sanglante, & les poignards dont il avoit été assassiné, & jura ensuite solemnellement entre les mains des Bonzes (1), de venger la mort de son époux, non-seulement sur ses meurtriers, mais encore sur toute leur famille. Elle partit ensuite *incognitò* avec le prince Kiahia, son frère, & douze esclaves dévoués à la mort pour ses intérêts, dans le dessein d'exécuter cette cruelle résolution.

Mes fils ne s'attendoient pas à une pareille fureur : sans être touchés d'aucuns remords, ils ne songeoient qu'à s'éloigner d'un pays où ils savoient être en exécration ; mais ils ne portèrent pas loin leur crime. A quelques journées du lieu où ils l'avoient commis, le cheval de Saletk s'étant abattu sous lui, il eut la cuisse cassée, & son frère Azem étant allé à la ville la plus prochaine, pour lui

(1) Les Bonzes sont des espèces de prêtres chinois.

chercher un prompt ſecours, ce malheureux fut porté dans une maiſon voiſine.

Guhullerou qui, ſans perdre de temps, ſuivoit ſes meurtriers comme à la piſte, arriva par haſard dans cette maiſon; elle ignoroit que Saletk fût ſi près d'elle, mais ſur la fin de ſon repas, s'étant fait apporter le cercueil d'or pour renouveller, ſuivant ſa coutume, ſes cruels ſermens, elle fut dans une ſurpriſe ſans pareille de voir le corps de ſon époux jeter pluſieurs gouttes de ſang: juſte ciel! s'écria cette princeſſe, mes aſſaſſins doivent être en ce lieu; alors ſe levant de table comme une furieuſe, elle prit dans chaque main un des poignards qui avoient fait perdre la vie à Ruſſang-Gehun; & après avoir, avec ſon frère & ſes douze eſclaves, parcouru une partie de la maiſon, elle arriva enfin dans la chambre où repoſoit Saletk. Sa vue la tranſporta de rage: perfide, lui dit-elle en ce moment, il eſt temps que tu ſois puni du crime exécrable que tu as commis envers mon époux: les ſupplices les plus longs & les plus cruels ſeroient encore trop doux pour un ſcélérat tel que toi: mais ma vengeance ne ſeroit pas pleinement ſatisfaite, ſi je la différois d'un moment, ou ſi j'en commettois le ſoin

à un autre : alors, ſans lui donner le temps de répondre à des reproches ſi légitimes, elle lui enfonça mille fois ſon poignard dans le cœur : & après lui avoir fait couper la tête, & expoſer ſon corps aux vautours, elle ſortit de cette maiſon, laiſſant l'hôte effrayé de ſa cruauté. Comme elle ſut de lui que mon autre fils étoit allé à la ville la plus prochaine, & que ſur ce qu'il tardoit trop, l'impatient Saletk avoit envoyé au-devant de lui un eſclave qu'il avoit, elle prit la route qu'il devoit tenir ; & les ayant arrêtés dans un petit bois par où il falloit qu'ils paſſaſſent néceſſairement, elle fit au malheureux Azem le même traitement qu'à ſon frère, & fit expirer le traître eunuque, complice de leur crime, dans les tourmens les plus cruels.

Je fus auſſi ſurpris qu'effrayé, en apprenant cette triſte nouvelle ; je ne pouvois blâmer la vengeance de Guhullerou, quelque tendreſſe que j'euſſe pour mes enfans ; mais je penſai mourir de douleur en voyant leurs têtes ſanglantes, qu'elle m'envoya dans une caiſſe, avec une lettre remplie de menaces de me faire périr ainſi avec le reſte de ma famille.

Abouzaïde, le ſeul fils qui me reſtoit,

reſſentit autant de triſteſſe que moi de la mort de ſes frères : ſeigneur, me dit-il, nous n'avons à combattre qu'une femme irritée, & qui ne nous attaquera pas par la force : permettez que je prenne ſoin de vos jours & de ceux de la reine, & que je tâche de vous garantir d'un péril qui me fait trembler pour vous & pour elle.

Ma douleur étoit ſi exceſſive, pourſuivit Badour, qu'elle m'ôtoit l'uſage des ſens : faites ce que vous jugerez à propos, lui dis-je, mon cher Abouzaïd ; pour moi, je vais dans le fond de mon palais pleurer éternellement les mauvaiſes actions de vos frères, & prier nos Dieux qu'ils veuillent les oublier. Je fis enſuite redoubler ma garde, & je me renfermai auſſitôt dans l'intérieur de mon palais avec la reine mon épouſe, accompagné ſeulement de trois ou quatre des principaux de ma cour qui ne voulurent point me quitter dans mon déſeſpoir.

Mon fils, après avoir préparé tout ce qu'il falloit pour le voyage qu'il méditoit, aborda la princeſſe Dajara : ma chère ſœur, lui dit-il, vous n'ignorez pas à quel point eſt montée la fureur de Guhullerou ; notre vie n'eſt point en ſûreté dans ces lieux, allons chercher enſemble les moyens de

garantir le roi & la reine de ſes cruelles menaces. Le célèbre génie Géoncha, protecteur de tous les malheureux, habite dans un palais ſuperbe qui eſt au pied de la fameuſe montagne Jubal-Aſſumoum (1): j'ai réſolu, pendant que mon père eſt renfermé dans ſon palais, d'aller implorer le ſecours de ce roi des génies: partons donc, ma chère Dajara, & ſous des habits qui cachent notre qualité, allons remédier aux maux que nos malheureux frères ont attirés ſur nos têtes.

Abouzaïd & Dajara, avant que de partir, nous embraſsèrent tendrement. Après plus d'un mois de chemin, ils arrivèrent dans une vaſte campagne entrecoupée d'un grand nombre de ruiſſeaux; comme la chaleur étoit extrême, & qu'il y avoit un bois aſſez éloigné du lieu où ils étoient, & qui paroiſſoit d'une grande étendue, ils y entrèrent aſſez avant, & s'y repoſoient à l'ombre avec deux eſclaves qui compoſoient tout

---

(1) C'eſt-à-dire, mont de poiſon, parce que cette terre inſpire le chagrin à ceux qui la ſentent; elle leur noircit même la langue, enſorte qu'elle demeure noire le reſte de leur vie; ce qui fait qu'on approche rarement de cette montagne, qui eſt ſituée entre la Coraſſanne, la Chine & une partie des Indes.

leur train, lorſqu'ils entendirent un bruit épouvantable, comme d'une groſſe roche qui rouleroit du haut d'une montagne. Ils tournèrent les yeux de tous côtés ſans appercevoir le ſujet qui cauſoit ce bruit; mais s'étant avancés dans le bois, ils connurent qu'il procédoit d'une eſpèce de citerne couverte d'une pierre fort mince, mais ſcellée à quatre endroits d'un, cachet, ſur lequel étoit écrit le nom du grand Salomon (1). Ils entendirent alors diminuer le bruit horrible qui les avoit effrayés d'abord: à ce bruit ſuccédèrent les plaintes ſuivantes: « perfide Zéloulou, traître génie, » faut-il que tu abuſes du ſceau de Salo» mon, pour me retenir enfermé en ces » lieux, & le malheureux Géoncha ſera» t-il long-temps renfermé dans les entrailles » de la terre ſans avoir mérité un ſort ſi » cruel? »

Au nom de Géoncha mes enfans treſſaillirent de joie: roi des génies, lui cria Abouzaïd, voici un prince qui voudroit te donner du ſecours aux dépends de ſa vie; inſtruis-moi de quelle manière je dois m'y prendre: Tu

---

(1) Les orientaux attribuent de grandes vertus au cachet de Salomon.

n'as, répondit le génie enfermé, autre chofe à faire qu'à lever cette pierre, en ôtant le plus adroitement qu'il te fera poffible l'empreinte du fceau du grand Salomon. Abouzaïd, tranfporté de joie, leva le cachet fans le rompre, ainfi que le lui avoit expreffément marqué le génie. Une épaiffe fumée s'éleva auffitôt jufqu'aux nues, & s'étendant au-deffus de la cîterne, y forma un brouillard fi noir, que le prince & la princeffe ne fe voyoient plus.

X. QUART D'HEURE.

L'OBSCURITÉ qui règna tout-d'un-coup dans le bois, caufa beaucoup de frayeur au prince & à la princeffe; mais le brouillard s'étant réuni, devint dans le moment un corps folide, dont fe forma le génie.

Abouzaïd & D. jira fe jetèrent promptement au pied de Géoncha : nous allions vous chercher jufque dans votre palais, lui dit le prince mon fils; j'efpérois, puiffant roi des génies, que fans être fujets aux funeftes accidens de la montagne Jubal-Affumoum, la porte m'en feroit ouverte par la vertu des fecrettes paroles que m'a

autrefois enseignées le Jogue Kaykoskao (1) & sans lesquelles tout mortel qui a cette témérité, tombe dans une langueur plus à craindre que la perte de la vie.

Je loue Dieu, interrompit le génie, de vous avoir conduit en ces lieux pour m'y rendre la liberté, que le perfide Zéloulou m'avoit ôtée depuis près de douze ans par un trait de la malice la plus noire; mais je ne serai point ingrat d'un si grand service.

Ce malheureux génie, poursuivit Géoncha, pour se venger de ce que je détruis assez souvent les injustes projets qu'il forme contre de jeunes princes & de jeunes prin-

(1) Les jogues ou joguis, parmi les indiens, sont comme les pélerins ou religieux vagabonds, qui cherchent ordinairement les déserts & la solitude. Ils vivent d'aumônes, & sont en très-grande réputation de sainteté, parce qu'ils passent plusieurs jours dans des abstinences très-austères, quelquefois sans boire & sans manger. Il y en a qui se tiennent plusieurs années à la porte des temples, tout nuds & exposés à toutes les injures de l'air, sans jamais quitter leur poste que pour les nécessités de la nature. Avec ces mortifications, ils ne laissent pas, la plupart, d'être de grands imposteurs, & ne se font pas tant distinguer par cette fausse piété, que par le moyen de quelques herbes ou simples, & de quelques pierres dont ils ont appris la vertu dans leurs voyages, & dont ils se servent pour amuser les peuples.

cesses qu'il persécute pour son seul plaisir, s'y est pris de cette manière. Comme il sait que sa puissance est très-inférieure à la mienne, il a volé sans doute par subtilité au bon roi Zif, l'anneau du grand Salomon, dont il ne se servoit que pour faire du bien à tout le monde, & s'en étant ainsi rendu le maître, il vint me trouver, me demanda pardon de tous les chagrins qu'il avoit donnés tant de fois aux personnes que je protégeois, & me pria de lui accorder mon amitié, avec des protestations si sincères en apparence, que je ne pus la lui refuser.

Après notre réconciliation, nous nous promenions ensemble dans ce bois, lorsque m'ayant insensiblement conduit vers cet endroit, il se reposa sur les bords de cette cîterne; alors le traître qui ne cherchoit qu'à me surprendre, ayant demandé à voir un carcan de diamans que je portois au col, le laissa tomber dans la cîterne, feignant de me le rendre. Je m'y jetai aussitôt pour reprendre mon carcan: c'étoit où le perfide m'attendoit; il profita de ce moment, couvrit promptement la cîterne avec cette pierre, & la scella du sceau du grand Salomon. Jugez, prince, de ma surprise, poursuivit Géoncha; les efforts inutiles que je

fis pour sortir de cette prison me firent bien connoître qu'il n'y avoit qu'une puissance aussi supérieure qui pût avoir la force de m'y retenir : & ce lieu est si écarté, que je comptois y demeurer plusieurs siécles ; mais puisque je vous ai l'obligation d'une liberté si peu espérée, vous pouvez croire, seigneur, que ma reconnoissance sera sans bornes.

Le génie, poursuivit Badour, ayant fait connoître alors à mon fils qu'il n'ignoroit pas le sujet de ses peines, le prévint sur le secours qu'il en espéroit.

La mort de vos frères étoit juste, lui dit-il, & Guhullerou ne devoit pas moins faire que de sacrifier ces scélérats à l'ombre de son époux; mais je modérerai le vif ressentiment qui l'agite, & dès ce moment vous n'avez plus rien à craindre de la fureur de cette princesse.

Alors ayant remis la pierre sur l'embouchure de la cîterne, il y rétablit l'empreinte du sceau de Salomon, afin que Zéloulou ne s'apperçût pas de son évasion ; & par son pouvoir y ayant formé un bruit pareil à celui qu'il y faisoit dans le temps de sa prison, il embrassa le prince & la princesse, & les enlevant à travers l'air avec

une extrême rapidité, il les vint poser dans une charmante prairie qui étoit sur les frontières de mes états. Je ne vous quitterai point, leur dit-il, que je ne vous aie rendus heureux; mais comme il faut que je me cache au traître Zéloulou, pour lui enlever l'anneau de Salomon, je ne paroîtrai point à vos yeux tel que je suis, & je vais me renfermer dans un si petit volume, que la belle Dajara pourra me porter aisément à son côté, & vous n'aurez qu'à souhaiter que je reprenne ma première forme, ou que j'obéisse à vos ordres pour que je les exécute dans le moment même. Le génie alors s'étant dissipé en fumée, la princesse ma fille trouva à ses pieds une boîte d'or, à laquelle pendoit une chaîne de pareil métal. Elle l'ouvrit précipitamment, & eut tout sujet d'être surprise en y voyant au travers d'un crystal, des ressorts qui marquoient toutes les fonctions du corps humain: elle l'attacha à son côté.

Le génie, poursuivit Badour, avoit donné à mes enfans des habits magnifiques, & leur avoit recommandé de ne plus cacher leur qualité. Ils avoient déjà traversé quelques villes de mon royaume, lorsqu'un soir étant arrivés dans une espèce de village où la

nuit les obligea de s'arrêter, ils heurtèrent à la porte de la maifon qui avoit le plus d'apparence. Ils y furent affez bien reçus, mais au moment qu'ils entroient dans la chambre qu'on venoit de leur préparer, trois cavaliers chinois voulurent s'en emparer pour une dame qui étoit à la porte dans un palanquin. Mon fils ne fe fut pas plutôt fait connoître pour le prince de Caor, que ces trois hommes lui cédèrent la place, fortirent de la maifon, & menèrent la dame loger ailleurs.

Mes enfans après le repas cherchèrent à fe repofer, & le fommeil régnoit déjà profondément dans leur chambre, lorfque ces trois mêmes cavaliers chinois, la princeffe Guhullerou (qui étoit la dame du palanquin), fon frère, & le refte de fes domeftiques, arrivèrent à la porte de la maifon où étoient Abouzaïd & Dajara. Elle avoit treffailli de joie en apprenant qu'ils étoient fi près d'elle; mais voulant leur donner le temps de s'endormir, ce ne fut que quand elle jugea à-peu-près qu'ils jouiffoient d'un fommeil tranquille, qu'elle fit heurter à la porte de la maifon où ils étoient.

A peine le maître de cette maifon eut-il ouvert, qu'il fe vit un poignard fur la gorge,

avec

avec menaces de lui ôter la vie s'il faisoit le moindre bruit : nous n'en voulons, lui dit Guhullerou, qu'à deux perfides que tu as retirés chez toi, & qui se font passer pour les enfans du roi de Caor; livre-les à notre vengeance, sinon tu périras à l'instant.

L'hôte effrayé fut obligé de les conduire à la chambre d'Abouzaïd & de Dajara, déplorant en lui-même le triste sort qu'il voyoit bien qu'ils alloient avoir.

La reine de Nangan, poursuivit Badour, à ce qu'elle m'a avoué depuis, faisoit alors de terribles réflexions. Elle étoit combattue par les remords de l'injustice qu'elle alloit commettre : oublie que tu es femme, se disoit-elle en ce moment, ou du moins souviens-toi que tu es femme offensée : alors ayant donné un de ses poignards à Kiahia, & s'armant de l'autre, ils entrèrent dans la chambre de mes enfans, & quoique d'une main tremblante, ils alloient exécuter leur cruelle résolution, lorsque chacun d'eux jetant les yeux sur la personne qu'ils avoient à massacrer, ils sentirent retenir leurs bras par une puissance supérieure.

Jamais Guhullerou ne fut plus interdite, qu'en considérant la régularité des traits d'Abouzaïd; & les charmes de la princesse

de Caor éblouirent tellement Kiahia qui lui alloit percer le cœur, que le poignard lui tomba des mains.

Guhullerou fut un peu plus long-temps à se rendre; mais le génie Géoncha qui veilloit au salut de mes enfans, achevant de toucher le cœur de la reine de Nangan, elle éveilla le prince mon fils : rendez grâces, lui dit-elle, au mouvement secret qui me désarme; le désir de ma vengeance s'évanouit, & je me sens amollir le cœur au moment que j'y pensois le moins : alors se tournant vers son frère : pour vous, lui dit-elle, mon cher Kiahia, je ne vois que trop que l'extrême beauté de la princesse a fait une forte impression sur votre ame! Que je vous fais bon gré de cette heureuse sympathie; je serois morte de douleur si vous aviez exécuté une partie de notre injuste résolution; & je commence à sentir que je poussois trop loin la cruauté; les véritables coupables sont punis, la mort de mon époux est suffisamment vengée.

Dajara s'éveilla en ce moment; elle fut effrayée de voir tant de monde dans sa chambre. Puissant roi des génies, s'écria-t-elle, venez promptement à notre secours.

Elle n'eut pas prononcé ces paroles, que

la boîte d'or s'ouvrant d'elle-même, la chambre fut remplie d'obſcurité, qui ſe diſſipant peu-à-peu, laiſſa voir le redoutable Géoncha. Un ſecours ſi prompt fit trembler Guhullerou & Kiahia; ils commençoient à craindre pour leur vie, lorſque le génie les raſſura avec une extrême bonté.

XI. QUART D'HEURE.

OUBLIEZ, madame, dit Géoncha à Guhullerou, oubliez la mort d'un époux que vous avez aſſez vengé ; qu'Abouzaïd & Dajara ſoient entre vous les liens d'une paix éternelle, & que le champ de bataille ſoit converti en lit nuptial. Guhullerou avoit d'abord été ſi ſurpriſe à l'aſpect du redoutable génie, qu'à peine avoit-elle entendu ce qu'il venoit de lui dire ; mais Abouzaïd qui dans un inſtant avoit été frappé de l'éclat de ſa beauté, s'étant jeté à ſes pieds, laiſſez-vous toucher, madame, lui dit-il, d'un air très-ſoumis ; je m'eſtimerai le plus heureux des mortels, ſi mes ſoins, mon reſpect, & l'amour le plus tendre, peuvent un jour vous déterminer à me donner la place d'un prince que vous avez tout lieu de regretter.

Guhullerou ſe laiſſa fléchir en ce moment, continua Badour, elle releva Abouzaïd ; & Dajara touchée des vives expreſſions du prince Kiahia, lui fit connoître qu'elle ne ſeroit point rebelle à mes volontés, ſi je conſentois à ce mariage.

Le génie alors ayant ordonné à ces quatre nouveaux amans, & à toute leur ſuite, de le prendre par ſa robe, il les tranſporta en un moment dans mon palais, où enfin après que la reine de Nangan eut donné quelque temps pour la bienſéance de ſon veuvage, elle épouſa Abouzaïd, & le même jour Kiahia devint le mari de la princeſſe ma fille.

Ce double mariage remit le calme dans mon cœur, & j'eus tant de joie de voir la tranquillité rétablie dans ma famille, qu'appréhendant que mon repos ne fût troublé davantage par quelqu'accident, je réſolus avec la reine mon épouſe de me retirer dans ce palais champêtre, bâti par le puiſſant Géoncha, où délivrés d'une grandeur importune, & ſous la protection de ce roi des génies, qui s'eſt retiré dans une isle inviſible, juſqu'à ce qu'il ait trouvé l'occaſion favorable de ſe venger du traître Zéloulou, nous jouiſſons, la reine & moi, d'une vie tranquille & paiſible.

Suite de l'hiſtoire de Cheref-Eldin, & de Gul-Hindy.

LA nuit s'avançoit, pourſuivit Ben-Eridoun, & Badour, après avoir achevé ſon hiſtoire, voyant que ſes hôtes avoient beſoin de repos, les conduiſit chacun dans un appartement ſéparé. Celui qu'il donna à la véritable Gul-Hindy étoit d'une propreté ſans égale, & orné de tableaux peints par un Indien, égal en mérite au fameux Many (1). Cet Indien étoit ſi excellent dans ſon art, & dans le ménagement des couleurs & des ombres, qu'il auroit pu exprimer avec ſon pinceau l'haleine même, & la reſpiration des choſes animées. L'on voyoit dans l'un de ſes tableaux un char de triomphe tout embraſé, ſur lequel paroiſſoit un enfant portant une ſphère ſur la tête, & le viſage éclairé de rayons qui le rendoient majeſtueux : ſes mains étoient garnies de flèches enflammées ; il avoit un carquois ſur ſes épaules, un ſabre à ſon côté, & traînoit enchaîné après ſon char un nombre infini de

(1) Many, célèbre peintre chinois, dont il eſt très-ſouvent parlé dans les livres orientaux.

personnes de tous âges, de tous sexes, & de toutes conditions; on lisoit sur leurs visages & dans leurs attitudes les passions les plus vives.

Le célèbre Peintre s'étoit surpassé dans cet ouvrage, & par un rafinement d'esprit qui n'appartenoit qu'à lui seul, les vents qu'il avoit peints aux extrêmités du tableau, paroissoient retenir leurs haleines, & n'oser respirer de peur d'augmenter les flammes répandues sur ce chef-d'œuvre.

Gul-Hindy regarda ce tableau avec attention : elle soupira & rougit en même temps. Elle jeta la vue sur un autre, au bas duquel elle lut ces vers :

D'une tendresse illégitime
Koka (1) ressentit les effets,
Elle aima Cyne, & ses attraits
Ne purent engager son frère dans un crime;
Plus il la fuit avec horreur,
Plus elle fuit avec ardeur.
Mais voyant que sa course est vaine,
De douleur elle fond en eau,

(1) Il y a apparence que l'histoire de Koka & de Cyne n'est autre chose que la fable de Biblis & de Caüne, que les Indiens ont accommodée à leur fantaisie.

Et Vichnou (1) touché de ſa peine,
En ſut former une fontaine,
Où l'amour criminel éteignit ſon flambeau.

Jamais on n'avoit rien vu de plus beau ni de plus touchant que cette peinture : mais quelque délicateſſe de pinceau que l'on y remarquât, la princeſſe en détourna les yeux. Elle en rencontra une autre plus intéreſſante par rapport à l'état où elle ſe trouvoit : elle repréſentoit l'hiſtoire de Foik (2) & d'Onam : elle lut avec attention leurs aventures ; & accablée de mille réflexions cruelles : Juſte ciel ! s'écria-t-elle, faut-il donc que tout ce qui ſe préſente à ma vue, nourriſſe une paſſion dont la ſuite ne peut m'être que funeſte. J'aime, mais qui aime-je ? une fille comme moi ? c'eſt cet obſtacle invincible qui redouble mon amour. Ah ! malheureuſe princeſſe, ne forme que des ſouhaits légitimes, & n'aime que ce qu'une femme peut aimer ſans crime ; puiſque la nature s'oppoſe à tes folles ar-

(1) Vichnou, ou Ram, eſt un des principaux dieux des indiens.

(2) Il faut croire que c'eſt la fable d'Iphis & de Jante, ainſi que l'on peut juger par la ſuite de cette hiſtoire.

deurs. Mais, se disoit-elle aussitôt, l'exemple de Fork qui s'offre à mes yeux, ne peut-il me rassurer dans le trouble où je suis? Pourquoi ressentirois-je une passion aussi extravagante, s'il ne devoit pas se faire un pareil miracle en ma faveur? Fork étoit une aimable fille : le dieu Vichnou, dont elle implora le secours, en fit en un moment le plus charmant de tous les hommes. Ah! je m'égare, continua Gul-Hindy, fuyons cet adorable objet, c'est l'unique remède à mes maux. Pourquoi fuir, reprenoit-elle aussitôt? quel mal y a-t-il donc à aimer la princesse de Tuluphan? Non, non, ne cherchons point le crime où il n'y en peut avoir, & soutenons avec honneur le personnage que je suis contrainte de faire aujourd'hui.

Gul-Hindy passa presque toute la nuit dans ces réflexions, & se levant à la pointe du jour, elle descendit dans le jardin pour y promener ses inquiétudes. Elle trouva ouverte une petite porte qui rendoit dans une forêt : elle y entra, & s'éloigna insensiblement, sa rêverie la conduisit vers un endroit où le bois étoit fort touffu; elle s'y assit, & fatiguée d'avoir si mal passé la nuit, elle s'endormit profondément.

Cheref-Eldin étoit agité d'une pareille paſſion : la nuit lui parut extrêmement longue ; & à peine vit-il paroître l'aurore, que ſautant en bas du lit, ſur lequel il s'étoit ſeulement jeté, il prit ſon arc & ſes flèches, & paſſant du jardin dans le bois, il ſuivit, ſans le ſavoir, la même route qu'avoit tenue Gul-Hindy, & marchoit avec aſſez de précipitation, lorſqu'il entendit un petit bruit dans un endroit écarté. Il s'en approcha de plus près, & voyant remuer le feuillage, il s'imagina que c'étoit quelque bête fauve dans ſon fort, & tira à tout haſard une de ſes flèches.

XII. QUART D'HEURE.

QUEL fut l'étonnement de Cheref-Eldin, pourſuivit Ben-Eridoun, quand il ouït un cri pitoyable qui partoit d'une perſonne dont la voix lui étoit connue ; ſon cœur fut atteint de la douleur la plus vive, il courut promptement vers cet endroit, & trouva qu'il venoit de bleſſer celui qui l'avoit délivré du géant.

De quelle horreur & de quel déſeſpoir le prince ne fut-il point ſaiſi à la vue de ſon

libérateur tout en ſang! ſes yeux furent troublés d'une obſcurité qui l'empêchoit de voir ce que ſa main venoit de commettre: malheureux arc, s'écria-t-il, malheureuſe flèche; mais plutôt malheureux prince! meurs, & porte la peine de ton indiſcrétion. En prononçant, ſeigneur, ces dernières paroles, Cheref-Eldin alloit ſe traverſer l'eſtomac d'une de ſes flèches, lorſqu'il entendit ſoupirer ſon ami; il quitta auſſitôt le deſſein de mourir pour ſauver des jours qui lui étoient ſi chers; il courut l'embraſſer, fondant en larmes, & voulant étancher le ſang qui couloit de la plaie qu'il lui avoit faite à la poitrine, il demeura immobile en voyant qu'il venoit de bleſſer une fille: il penſa expirer de douleur à cette découverte: O ciel! dit-il, les yeux baignés de larmes, falloit-il qu'une aventure auſſi tragique me fît connoître la plus charmante perſonne de l'univers: mais réparons s'il ſe peut mon erreur: alors déchirant la mouſſeline du turban de Gul-Hindy, il en arrêta du mieux qu'il put le ſang qui couloit abondamment de ſa plaie; il chercha enſuite vainement l'ame de cette princeſſe ſur des lèvres où la pâleur de la mort étoit peinte: elle ne donnoit aucun ſigne de vie; mais comme

il y avoit un ruiſſeau qui couloit à quelques pas, il y courut, & en apportoit de l'eau dans le turban de la princeſſe, quand il la vit entre les bras d'un homme affreux.

Cheref-Eldin à cette vue ne balança pas à mettre le ſabre à la main, & ſe diſpoſoit à combattre cette eſpèce de monſtre, qui grandiſſoit à vue d'œil, lorſqu'il lui cria d'une voix terrible : Arrête, jeune téméraire, ſi tu ne veux toi-même être le bourreau de cette princeſſe, à qui je vais tordre le col au moindre mouvement que tu feras. Ah! barbare, s'écria le prince, que tu ſais bien profiter de mes tendres frayeurs, ſans cela je t'arracherois la vie, ou je périrois glorieuſement en ſecourant la divine perſonne que tu m'enlèves avec tant de lâcheté. Je crains peu tes menaces, répondit le raviſſeur; ſache que l'on me nomme Zéloulou, & que je ſuis un des plus puiſſans génies de la terre : je me fis un plaiſir au moment de ta naiſſance & de celle de cette princeſſe, de traverſer votre vie. Je fis un échange de vous deux, je te tranſportai dans le berceau de la princeſſe de Tuluphan, & je l'apportai dans le tien : vous deviez être heureux enſemble, ſi vous aviez été juſqu'à l'âge de dix-ſept ans ſans vous

connoître l'un l'autre pour ce que vous êtes; tu viens, malheureuſement pour toi, de découvrir le ſexe de cette princeſſe avant le terme preſcrit, c'eſt ce qui la met en ma puiſſance, & tu ne dois pas eſpérer de la revoir tant que je ſerai ce que je ſuis.

Zéloulou ayant alors diſparu avec Gul-Hindy, laiſſa le prince dans un déſeſpoir ſi violent, que, réſolu de ne plus ſurvivre à ſon malheur, il tourna bruſquement la pointe de ſon ſabre vers lui, & alloit s'en percer le cœur, lorſqu'il ſe le ſentit arracher par une main inviſible.

Géoncha, qui veilloit ſans ceſſe ſur les malignes actions de Zéloulou, & en empêchoit les ſuites autant qu'il le pouvoit, crut qu'il étoit temps de ſecourir le prince d'Ormus : il le déſarma donc au moment qu'il alloit attenter à ſa vie, & ſe préſentant devant lui ſous la figure d'un vieillard majeſtueux : Cheref-Eldin, lui dit-il, modérez un peu la violence de vos paſſions, & profitez des avis ſalutaires d'un génie de vos amis. C'eſt moi qui préſidai à votre naiſſance, & à celle de Gul-Hindy; c'eſt moi qui, réſolu de vous unir enſemble, formai entre vous de ſi beaux nœuds, & vous inſpirai cette tendreſſe ſi prompte & ſi réci-

proque; mais, comme vous n'avez pu éviter l'un & l'autre ce qui eſt écrit ſur la table de lumière, attendez avec patience le moment qui peut vous rejoindre à votre princeſſe, & par une ſoumiſſion parfaite aux volontés du ciel, méritez le ſort heureux qu'il vous prépare peut-être.

Le prince ſe ſentit conſolé par ces paroles : Puiſſant génie, dit-il, en ſe jetant aux pieds de Géoncha, puiſqu'il faut ſe ſoumettre ſans murmure, apprenez-moi du moins ce que je deviendrai en attendant cet heureux moment ? Vous ſentez-vous, prince, répliqua le génie, aſſez de courage pour affronter la mort pour votre princeſſe ; c'eſt l'unique moyen d'abréger vos malheurs, ou de périr glorieuſement pour elle ? Ah ! c'eſt m'offenſer que d'en douter, répondit Cheref-Eldin, je ſuis prêt à ſacrifier mille vies pour poſſéder l'adorable Gul-Hindy, & la mort la plus terrible n'eſt pas capable de me détourner d'un auſſi noble deſſein. J'admire votre intrépidité, répondit Géoncha, donnez-moi la main, vous allez être bientôt ſatisfait : le prince tendit la main au génie ; il frappa du pied, la terre s'ouvrit ; ils enfoncèrent l'un & l'autre dans ſes abîmes les plus creux, & ſe trouvèrent dans une

caverne, dont l'iſſue donnoit dans une campagne ornée de mille fleurs différentes, qui conduiſoit par une allée de palmiers dans un palais magnifique, dans lequel ils entrèrent.

Pour venir à bout de vous rendre votre princeſſe, dit alors le génie au prince Cheref-Eldin, il faut que je commence par reprendre la ſupériorité que j'ai naturellement ſur le malin Zéloulou; je ne puis y parvenir qu'en lui enlevant adroitement l'anneau de Salomon, que ce perfide a ſans doute dérobé au bon roi Zif; & pour en venir à bout, j'ai beſoin d'un prince tel que vous, qui veuille s'expoſer ſans crainte à une mort preſque certaine; voici de quelle manière il faut vous conduire.

Il y a dans l'isle de Gilolo (1) une ſource appelée la fontaine d'oubli, inconnue à tous les mortels. Il y a peu de ſages, même, & de génies, qui ſachent préciſément où eſt cette fontaine; & quand ils le ſauroient, ils en ignorent la doſe, ce qui eſt le point principal, puiſque l'on trouve le remède

(1) Gilolo eſt une isle de la mer des Indes; la ville capitale de cette isle eſt Gilolo, qui donne auſſi ſon nom à un royaume d'aſſez grande étendue.

dans le mal même; & que ſuivant la quantité que l'on en boit, elle ôte & rend la mémoire. Cette eau eſt gardée par un génie nommé Nehoray, qui étrangle ſans miſéricorde tous ceux qui en approchent; mais comme il tient toute ſon autorité de moi, il ne m'a point refuſé d'eau de cette fontaine; en voici une bouteille ſuffiſante pour ce que je puis en avoir beſoin, la difficulté eſt de la préſenter au perfide Zéloulou, & pas un des génies de ma dépendance n'a voulu accepter cette commiſſion, tant le pouvoir de l'anneau de Salomon les fait trembler. Avez-vous, prince, aſſez de fermeté pour entreprendre une action auſſi périlleuſe? Il y va de votre vie, & peut-être de celle de votre princeſſe, ſi Zéloulou s'apperçoit que vous le vouliez tromper; mais ſi vous parvenez par adreſſe à lui faire boire de l'eau de la fontaine d'oubli, vous deviendrez dans le moment même poſſeſſeur de la princeſſe de Tuluphan.

Cheref-Eldin, continua Ben-Eridoun, accepta ſans héſiter la propoſition de Géoncha, & ce génie l'ayant fait paſſer dans un ſallon ſuperbe, le fit entrer dans un bain.

XIII. QUART D'HEURE.

Il n'y avoit pas une demi-heure que le prince étoit dans l'eau, lorſqu'il s'apperçut d'un changement en ſa perſonne qui l'effraya; il en ſortit promptement, & ſe couvrant avec précipitation d'un linge très-fin: Ah! génie, s'écria-t-il, que veut ſignifier cette nouvelle métamorphoſe? Géoncha ſe prit à rire; quoi donc, dit-il au prince, qui étoit alors changé en la plus belle fille que l'on pût voir, & dont les traits étoient tous différens de ceux qu'il avoit étant homme, avez-vous déjà regret aux promeſſes que vous venez de me faire, & le ſexe que je viens de vous donner pour quelque temps ſeulement, vous fait-il renoncer à la charmante Gul-Hindy? Allez, prince, exécutez ponctuellement ce que je vais vous preſcrire; je vous remettrai bientôt après en votre premier état.

Le génie, ſeigneur, ayant alors inſtruit le prince de ce qu'il devoit faire quand il ſeroit avec Zéloulou, il lui donna l'eau d'oubli, & le tranſporta en moins de quatre minutes auprès de la retraite ordinaire de ce perfide génie.

Zéloulou, dont le pouvoir étoit borné à l'égard de Gul-Hindy, après avoir guéri sa playe d'un seul souffle, l'avoit renfermée dans une tour obscure, & sortoit pour aller chercher nouvelle matière à ses malins plaisirs, lorsqu'il rencontra Cheref-Eldin qui, couché sur l'herbe, feignoit de jouir d'un profond sommeil. Le génie, après l'avoir considéré avec une extrême attention, avoua en lui-même qu'il n'avoit jamais vu une si belle fille. Il en devint passionnément amoureux; & se faisant une idée charmante du bonheur qu'il y auroit d'en être aimé, il prit la figure d'un jeune homme de vingt ans, d'une beauté presqu'égale à la sienne; il l'enleva, la transporta dans son palais, & attendit son réveil pour lui déclarer l'extrême passion qu'il ressentoit pour elle.

Cheref-Eldin, qui étoit préparé à ce qui pouvoit lui arriver, joua parfaitement bien son rôle. Il fit d'abord l'affligé, répandit quantité de larmes, & ensuite, par de feintes résistances, enflamma tellement Zéloulou, que ce génie, qui de moment en moment sentoit redoubler sa passion pour ce prince, qu'il prenoit pour une fille, lui déclara qui il étoit, & lui offrit de partager son pouvoir avec elle, si elle vouloit répondre à sa

tendreſſe. La fauſſe princeſſe feignit d'être ébranlée par la grandeur de ſes promeſſes, & par le mérite perſonnel du génie; elle demanda pour s'y réſoudre quelques jours, qu'elle lui promit de paſſer avec lui; & Zéloulou, aveuglé par ſa paſſion, & ſans avoir le moindre ſoupçon qu'elle cherchât à le tromper, réſolut d'attendre ce fortuné moment, & de procurer juſqu'à ce temps à cette belle fille mille plaiſirs qui puſſent l'engager à la reconnoiſſance. Pour commencer, il fit ſervir une collation magnifique, & lui préſentant d'un vin exquis, elle s'excuſa d'en goûter, & dit au génie qu'elle ne buvoit que de l'eau qu'elle portoit toujours avec elle; mais que cette eau étoit d'un goût ſi excellent, qu'elle ſurpaſſoit les vins les plus délicats; le génie en parut ſurpris: permettez-moi, madame, de douter d'une choſe ſi peu vraiſemblable, reprit-il, juſqu'à ce que j'en aie fait l'expérience; vous en allez juger par vous-même, répliqua le prince d'Ormus; alors, ayant verſé dans une coupe d'or autant d'eau qu'il en falloit pour ôter la mémoire, Zéloulou ne l'eut pas plutôt bue, qu'il devint comme hébêté.

Cheref-Eldin voyant l'opération de ſa liqueur, étoit dans une joie difficile à expri-

mer; il fit des careſſes ſi vives au génie, qu'ému par les charmes de cette belle fille, il avoit peine à ſe contenir auprès d'elle, & vouloit à toute force l'embraſſer, lorſque le repouſſant mollement, elle lui dit qu'elle ne conſentiroit point à ſes déſirs, à moins que, pour gage d'une tendreſſe éternelle, il ne lui fît préſent de la bague qu'il avoit au doigt.

Zéloulou, en ce moment, & par la vertu de l'eau qu'il venoit de boire, oubliant de quelle conſéquence il lui étoit de conſerver l'anneau de Salomon, que toutes les puiſſances du monde ne lui auroient pu ôter malgré lui, tira cet anneau de ſon doigt, & le préſenta à ſa nouvelle maîtreſſe. Elle ne l'eut pas plutôt en ſa poſſeſſion, que lui verſant un ſecond verre de la même eau, mais dont la doſe devoit lui rendre la mémoire, elle le pria avec inſtance de vouloir le boire pour l'amour d'elle, & l'aſſura qu'il ne lui auroit pas plutôt donné cette dernière marque de complaiſance, qu'elle n'héſiteroit plus de ſatisfaire ſa paſſion.

Quelque peu de goût que le génie eût trouvé dans la liqueur qu'il avoit déjà bue, comme il étoit ſi tranſporté à la vue de cette charmante fille, qu'il n'étoit plus le maître

de ses volontés, il avala sans balancer l'eau qu'elle lui présentoit; mais quelle fut sa rage le moment d'ensuite, lorsque Cheref-Eldin disparut à ses yeux, de s'appercevoir qu'il n'avoit plus l'anneau de Salomon, & de se souvenir qu'il s'en étoit privé lui même, en le donnant à la dame dont les faux charmes l'avoient si cruellement trompé. Il s'abandonna alors au désespoir le plus violent, & blasphémoit encore contre les intelligences suprêmes, lorsque Cheref-Eldin ayant donné à Géoncha l'anneau dont il venoit de s'emparer si subtilement, ce roi des génies se transporta, dans le moment même, au lieu où le perfide Zéloulou faisoit encore de tristes regrets de la perte qu'il venoit de faire. Quoique le sceau de Salomon, dont avec une extrême surprise il vit Géoncha possesseur, dût l'humilier & l'engager à recourir à sa clémence, il osa encore se révolter contre lui; & oubliant qu'il étoit son roi, il eut la témérité de le défier au combat; mais Géoncha se servant alors de toute sa supériorité, & du pouvoir immense que lui donnoit l'anneau divin dont il étoit possesseur, le combat ne fut pas de longue durée; il anéantit le traître Zéloulou; & après avoir transporté dans son palais le prince d'Ormus,

pendant qu'il le fit entrer dans un autre bain qui lui rendit ſa première forme, il alla tirer la belle Gul-Hindy de ſa priſon, & les embraſſant tous deux, il les porta en un inſtant dans le palais du roi de Tuluphan.

Mochzadin & Riza, qui pleuroient la perte de leur chère fille, & qui, ſuivant la prédiction de Géoncha, comptoient ne la revoir jamais, pensèrent mourir de joie à une vue ſi peu eſpérée; le génie leur apprit avec un étonnement extrême l'erreur dans laquelle ils avoient toujours été par la malice de Zéloulou, le péril dans lequel leur fille véritable s'étoit trouvée, ainſi qu'il leur avoit prédit, au moment de ſa naiſſance, l'anéantiſſement du malin génie, & leur ordonna d'unir ſur le champ Cheref-Eldin & Gul-Hindy par les nœuds les plus ſaints, puiſqu'auſſi bien ç'avoit été l'intention du roi d'Ormus.

Le roi & la reine de Tuluphan, continua Ben-Eridoun, ne voulurent pas différer d'un moment le bonheur du prince & de la princeſſe; & ces illuſtres époux, ſous la protection du grand Géoncha, paſsèrent le reſte de leur vie dans une union parfaite, & jouirent d'un bonheur, qui juſqu'à la fin de

leurs jours, ne fut interrompu par aucun évènement fâcheux.

Ben-Eridoun ayant alors achevé de conter les aventures de Cheref-Eldin & de Gul-Hindy, le roi d'Aſtracan lui témoigna la ſatisfaction qu'il en avoit reçue. J'aurois voulu pourtant, ajouta ce monarque, qu'il y eût eu un peu plus de merveilleux dans le dénouement de cette hiſtoire; il me ſemble que le génie Zéloulou donne avec bien de la facilité dans le piège qu'on lui tend, & que Cheref-Eldin vient trop aiſément à bout de lui enlever l'anneau de Salomon. Seigneur, reprit Ben-Eridoun, je n'ai point inventé cette hiſtoire, & j'ai eu l'honneur de la raconter à votre majeſté, telle que je l'ai lue dans un de nos auteurs Arabes. Après tout, l'amour eſt une paſſion ſi violente, & qui ôte tellement l'uſage de la raiſon aux perſonnes mêmes les plus ſages, qu'elle les rend ſemblables au commun des hommes.

J'en conviens, répliqua le roi, & je conçois en ce moment qu'il auroit été aſſez difficile d'arracher Gul-Hindy des mains de Zéloulou, par un autre moyen que par l'aveugle paſſion qu'il reſſentit pour Cheref-Eldin, qui repréſentoit une ſi belle fille. Ce génie, par le ſecours du ſceau de Salomon,

pouvoit être en garde contre toutes les ſurpriſes, il n'y avoit guères qu'un amour auſſi prompt & auſſi vif qui pût en venir à bout, & cette réflexion me fait connoître qu'il eſt fort aiſé de critiquer, mais que la plupart du temps il eſt difficile de faire mieux.

Cela eſt vrai, ſeigneur, répondit Ben-Eridoun, mais puiſque votre majeſté n'a pas été d'abord tout-à-fait contente de la fin de cette hiſtoire, je vais lui en conter une dont je ſuis sûr que le dénouement lui plaira fort, & par le merveilleux, & par le plaiſant qui s'y trouve.

Perſonne n'a encore mieux réuſſi que toi à me divertir, répliqua le roi d'Aſtracan; commence donc cette hiſtoire, puiſque j'ai encore quelques momens à te donner. Ben-Eridoun, pour obéir à ſon prince, parla en ces termes.

Hiſtoire des trois boſſus de Damas.

SOUS le caliphat de Watik-Billah (1), petit-fils d'Haroün Arreſchid, il y avoit à

---

(1) Ce calife, qui demeuroit à Bagdad, ne régna que cinq ans & quelques mois, & mourut l'an 845.

Damas (1) un vieillard nommé Behemrillah, qui avoit beaucoup de peine à gagner ſa vie à faire des arcs d'acier, des épées, des ſabres & des lames de couteaux. De treize enfans qu'il avoit eus d'une ſeule femme, il en étoit mort dix en une année. Mais les trois qui lui reſtoient étoient d'une figure ſi ſingulière, qu'on ne pouvoit les regarder ſans rire. Ils étoient boſſus par-devant & par derrière, borgnes de l'œil gauche, boîteux du pied droit; & ſe reſſembloient ſi parfaitement de viſage, de taille & d'habits, ce qu'ils affectoient ordinairement, que leurs père & mère s'y méprenoient quelquefois.

XIV. QUART D'HEURE.

Des trois fils de Behemrillah, reprit le lendemain Ben-Eridoun, l'aîné ſe nommoit Ibad, le ſecond Syahouk, & le troiſième Babekan; & ces trois petits boſſus ne travailloient preſque jamais dans leur boutique,

(1) Damas eſt une ville de Syrie, au pied du Mont-Liban, à quarante lieues d'Alep. C'eſt une des plus anciennes du monde. Elle eſt ſur la petite rivière de Barda. Il s'y fait un grand commerce de couteaux, d'arcs & de ſabres, & l'acier de Damas eſt fort eſtimé.

qu'ils

qu'ils ne serviffent de risée aux jeunes enfans qui alloient & venoient par la ville.

Un jour que le fils unique d'un riche marchand, nommé Mourad (1), revenoit de promenade avec quelques jeunes gens de son âge; comme il se sentoit plus fort que de coutume, il s'appuya sur le bord de la boutique des trois boffus, & les insulta si vivement, que Babekan, qui travailloit en ce moment à une lame de couteau, perdit toute patience; il courut après ces jeunes enfans; choisissant parmi eux son ennemi principal, il lui en porta un coup dans le ventre; & se voyant poursuivi par la populace, il se sauva dans sa boutique, qu'il ferma promptement sur lui.

Comme Mourad étoit dangereusement blessé, on s'empara de toutes les avenues de la maison de Behemrillah, en attendant que le cadi (2), que l'on étoit allé chercher, arrivât. Il y accourut avec ses Azzas (3); & ayant fait enfoncer les portes qu'on refu-

---

(1) Mourad, en arabe, signifie désir.

(2) Les cadis, dans tout l'orient, sont les juges des causes civiles & criminelles; ils connoissent même aussi des affaires qui concernent la religion.

(3) Les Azzas sont des espèces d'archers qui accompagnent ordinairement les cadis.

ſoit d'ouvrir, il entra dans la boutique, & demanda à ceux qui avoient été témoins de l'action qui venoit de ſe commettre, lequel des trois boſſus étoit l'aſſaſſin. Aucun d'eux ne put diſcerner ſi c'étoit l'un plutôt que l'autre. Ils étoient en tout ſi ſemblables, qu'ils s'y trompèrent. Le cadi interrogea Ibad, il aſſura que ce n'étoit pas lui qui avoit bleſſé ce jeune homme : mais qu'il ne pouvoit pas dire ſi c'étoit Syahouk ou Babekan; Syahouk ſoutint la même choſe ; & Babekan ſe voyant hors de danger, eut la hardieſſe de nier auſſi qu'il eût aucune part dans cette action.

Le cadi ſe trouva alors très-embarraſſé. Il n'y avoit qu'un coupable, il en paroiſſoit trois, & aucun ne s'avouoit pour l'auteur du crime. Il crut qu'il ne pouvoit mieux faire, que d'informer le roi de Damas d'une affaire auſſi ſingulière. Il fit conduire les trois boſſus devant ſon trône ; & le prince les ayant interrogés lui-même ſans en pouvoir tirer la vérité, il ordonna, pour tâcher de la découvrir, qu'on leur donnât à chacun cent coups de bâton ſur la plante des pieds. On commença par Syahouk & enſuite par Ibad, mais chacun d'eux ignorant ſi c'étoit Babekan qui étoit criminel, tant il

y avoit entr'eux de reſſemblance, ils ſouffrirent la baſtonade, ſans que le roi en fût plus ſavant. Babekan n'en fut pas quitte à meilleur marché; comme il étoit juge en ſa propre cauſe, il ne crut pas à propos de convenir du fait; il proteſta de ſon innocence; & le roi n'ayant pu connoître l'auteur véritable du crime, & ne voulant pas punir de mort deux innocens avec un coupable, ſe contenta de les bannir tous trois de Damas à perpétuité.

Ibad, Syahouk & Babekan furent obligés d'exécuter promptement cette ſentence. Ils ſortirent de la ville; & après avoir délibéré entr'eux quel parti ils prendroient, Ibad & Syahouk opinèrent qu'ils ne devoient point ſe quitter; mais Babekan leur ayant repréſenté, qu'en quelqu'endroit qu'ils allaſſent, tant qu'ils ſeroient enſemble, ils tomberoient toujours dans le même inconvénient en ſervant de riſée au public, & que, s'ils étoient ſéparés, on feroit beaucoup moins d'attention à chacun d'eux; cette raiſon prévalut ſur le ſentiment des deux autres. Ils ſe quittèrent; & prenant tous trois une route différente, Babekan, après avoir parcouru pluſieurs villes de Syrie, arriva enfin

à Bagdad (1), où j'ai déjà eu l'honneur de dire à votre majeſté que régnoit le calife Watik-Billah, petit-fils d'Haroün-Arreſchid.

Ce petit boſſu ayant ſu qu'il y avoit dans cette ville un coutelier aſſez en réputation, ſe préſenta à lui pour avoir de l'ouvrage: il lui dit qu'il étoit de Damas, & qu'il avoit un ſecret tout particulier pour tremper l'acier. Le coutelier voulut eſſayer ſi Babekan étoit auſſi habile qu'il ſe vantoit de l'être; il le reçut dans ſa boutique; & ayant effectivement connu, que non-ſeulement l'acier qu'il employoit étoit une fois plus dur & plus tranchant que celui dont on ſe ſervoit ordinairement à Bagdad, mais encore que ſon ouvrage étoit beaucoup plus délicat & plus fini, il le retint à ſon ſervice, & lui fit toute ſorte de bons traitemens pour ſe le conſerver.

Depuis ce temps, ſa boutique ſe trouva une fois plus remplie de marchands. Le petit boſſu ne pouvoit ſuffire au travail. Le cou-

(1) Bagdad ou Bagdet, ville d'Aſie ſur le Tigre, dans la province d'Hierac. Pluſieurs l'ont confondue avec l'ancienne Babylone, mais la ſituation doit détruire cette opinion: car Babylone étoit ſur l'Euphrate, & Bagdad eſt ſur le Tigre. Ç'a été long-temps la demeure ordinaire des califes d'Egypte.

telier vendoit tout ce qu'il vouloit ſes arcs & ſes ſabres ; & s'il n'avoit point été un ivrogne & un diſſipateur, il auroit fait une fortune très-conſidérable.

Il n'y avoit guères que deux ans que Babekan étoit à Bagdad, lorſque ſon maître tomba très-dangereuſement malade d'une grande débauche qu'il avoit faite. Son corps étoit ſi uſé par le vin, l'eau-de-vie & les femmes, que tous les ſoins de la ſienne & ceux de Babekan ne purent lui ſauver la vie ; il mourut entre leurs bras.

Quoique Nohoüd, c'eſt ainſi que ſe nommoit la femme du coutelier, ne fût nullement jolie, il y avoit cependant du temps que Babekan en étoit amoureux ; & la mort du maître étant une occaſion favorable de déclarer à ſa veuve la paſſion qu'il reſſentoit pour elle, il ne balança pas à lui faire connoître ſes ſentimens. Elle n'en fut pas trop effrayée ; outre que depuis qu'il demeuroit avec elle, elle s'étoit accoutumée à ſa bizarre figure, elle conſidéroit encore que ſi Babekan l'abandonnoit, ſa boutique ceſſeroit d'avoir la même réputation, & que le peu de gain qu'elle avoit fait avec ſon mari ſeroit bientôt diſſipé. Ces raiſons la déterminèrent, en femme de bon ſens, à

promettre à Babekan de l'époufer, fitôt qu'elle le pourroit faire avec bienféance. Elle le fit en effet quelques mois après; & Babekan, non content de fon négoce de coutellerie, dans lequel en peu de temps il fit des gains confidérables, fe mit encore à faire commerce d'eau-de-vie de datte, dont il avoit un très-grand débit.

Les relations que ce petit boffu avoit dans plufieurs villes de l'orient, parvinrent jufqu'aux oreilles de fes deux frères, qui, après avoir vécu pendant près de cinq ans dans une extrême misère, s'étoient enfin rencontrés à Derbent (1); ils y apprirent avec joie l'établiffement de Babekan; & ne doutant point qu'il ne les aidât dans leur pauvreté, ils prirent la réfolution d'aller enfemble à Bagdad. Ils ne furent pas plutôt arrivés, qu'ils l'envoyèrent chercher par une pauvre femme qui les avoit retirés chez elle par charité.

Babekan fut dans la dernière furprife à la vue de fes frères. Ne vous fouvient-il plus, leur dit-il en entrant dans une colère extrême, de ce qui nous eft arrivé à Damas? Voulez-

---

(1) Derbent eft une ville de la province de Servan en Perfe, au pied du Mont-Caucafe.

vous encore me faire ſervir de riſée à toute cette ville ? Je vous jure par ma tête, que je vous ferai l'un & l'autre expirer ſous le bâton, ſi vous êtes aſſez hardis pour approcher de ma maiſon, & ſi vous ne ſortez ſans délai de Bagdad.

Ibad & ſon frère furent étonnés d'une réception à laquelle ils s'attendoient ſi peu; ils eurent beau repréſenter leur misère à Babekan, & uſer de ſoumiſſion envers lui, il ne ſe laiſſa point attendrir; & tout ce qu'ils en purent obtenir, fut dix ou douze pièces d'or, pour les aider à aller chercher retraite dans quelqu'autre ville.

Babekan étant retourné chez lui, ſa femme s'apperçut de quelqu'altération ſur ſon viſage; elle lui en demanda la cauſe avec douceur; elle apprit qu'elle procédoit de l'arrivée de ſes deux frères, & que craignant à Bagdad les mêmes railleries qu'il avoit eſſuyées à Damas, il leur avoit interdit ſa maiſon, & les avoit obligés de ſortir de la ville.

Nohoüd eut beau lui repréſenter la dureté de ſon procédé, la colère de ſon mari redoubla à ſes remontrances. Je vois bien, lui dit-il, que vous ſeriez d'humeur à les recevoir ici pendant le voyage que je dois

faire à Balſora (1) ; mais je veux que vous ſachiez, ſi cela vous arrivoit, qu'il iroit de votre vie. Je ne vous en dis pas davantage : craignez ſeulement de me déſobéir.

XV. QUART D'HEURE.

La femme de Babekan connoiſſoit trop l'humeur violente de ſon mari, pour le contredire ; elle avoit aſſez ſouvent éprouvé combien ſa main étoit peſante. Elle lui promit qu'elle exécuteroit très-ponctuellement ſes ordres ; mais ces promeſſes ne rendirent pas Babekan plus tranquille ; il paſſa preſque toute la nuit ſans dormir ; & étant retourné le lendemain à la pointe du jour chez la femme où avoient logé ſes frères, il y apprit, avec beaucoup de joie, qu'ils venoient de ſortir de Bagdad, dans le deſſein de n'y revenir jamais.

Ibad & Syahouk étoient effectivement partis, dans la réſolution d'aller chercher

(1) Balſora ou Baſſora, ville capitale d'un royaume du même nom, à l'entrée de l'Arabie déſerte, ſur les confins de la province d'Hiérac, à douze lieues du golfe Perſique. On peut aller & revenir de Bagdad à Balſora en quinze jours.

fortune ailleurs ; mais le dernier étant tombé malade à deux journées de Bagdad, & se trouvant obligés d'y séjourner près de trois semaines, leur argent fut promptement dépensé. Ils se virent bientôt dans leur première misère ; & ne sachant où donner de la tête, quelque sévère défense que leur eût faite Babekan, ils prirent le parti de retourner à Bagdad, revinrent trouver leur hôtesse, & la prièrent d'aller encore chez leur frère, pour tâcher de l'engager à les recevoir chez lui, ou tout au moins, pour en obtenir quelqu'argent qui pût fournir aux fraix de leur voyage.

Cette femme ne put refuser de leur rendre ce service. Elle alla chez Babekan, & ayant appris à sa boutique, qu'il étoit parti il y avoit déjà douze jours pour aller à Balsora retirer plusieurs balles de marchandises, elle retourna promptement annoncer cette nouvelle à ses hôtes, que la nécessité pressoit si fort, qu'ils ne balancèrent pas un moment à aller eux-mêmes implorer le secours de la femme de leur frère.

Nohoüd ne put les méconnoître, ils étoient en tout si semblables à Babekan, qu'il n'y avoit personne qui séparément n'eût pris chacun d'eux pour lui ; mais quelques

défenſes qu'il lui eut faites de leur donner entrée chez elle, elle fut touchée de leur misère & de leurs larmes : elle les reçut, & leur fit apporter à manger. Il étoit déjà nuit; à peine Ibad & Syahouk avoient-ils raſſaſié leur première faim, que l'on heurta aſſez fort à la porte de la rue; la voix de Babekan, qui ſe fit entendre, & qui ne devoit revenir de trois jours, fut un coup de foudre pour ſa femme & ſes frères ; ils étoient plus pâles que la mort; & Nohoüd, qui ne ſavoit où les mettre pour les ſouſtraire à la colère de ſon mari, s'aviſa de les cacher dans un petit caveau, derrière cinq ou ſix piéces d'eau-de-vie.

Babekan s'impatienta à la porte, il redoubla ſes coups, on lui ouvrit à la fin, & ſoupçonnant ſa femme d'avoir chez elle quelque galant caché, il prit un bâton, & l'en frappa rudement; enſuite ſa jalouſie le portant à viſiter toute la maiſon, il chercha avec un ſoin extrême, ſans ſonger à regarder derrière les tonnes d'eau-de-vie, quoiqu'il fût entré dans le caveau. Enfin, ſeigneur, pourſuivit Ben-Eridoun, ce malin boſſu n'ayant rien découvert, s'appaiſa un peu; il ferma toutes les portes, dont il prit toutes les clefs, ſuivant la coutume, s'alla

mettre au lit avec Nohoüd, & le lendemain ne ſortit de ſa maiſon que vers la prière du ſoir, diſant à ſa femme qu'il ſouperoit chez un de ſes amis. Il ne fut pas plutôt dehors, que Nohoüd courut promptement au caveau : elle fut dans la dernière ſurpriſe d'y trouver Ibad & Syahouk ſans aucun ſentiment : ſon embarras augmenta de ne ſavoir ce qu'elle feroit de ces deux corps, mais prenant ſon parti ſur le champ, elle ferma ſa boutique, courut chercher auprès du pont de Bagdad un porte-faix de Sivri-Hiſſard (1), qui paſſoit pour un jeune homme fort niais, & lui ayant conté qu'un petit boſſu, qui étoit venu marchander chez elle quelques couteaux, y étant mort ſubitement, elle appréhendoit qu'on ne l'inquiétât à ce ſujet, elle lui promit quatre ſequins d'or, s'il vouloit le venir prendre dans un ſac, & l'aller enſuite jeter dans le Tigre. Le porte-faix accepta ſes offres, & Nohoüd l'ayant conduit chez elle, lui donna pour arrhes deux ſequins, le fit boire juſqu'à la nuit, lui fit enfermer ſeulement l'un des boſſus dans ſon ſac, le lui mit ſur la tête,

(1) Sivri-Hiſſard eſt une petite ville de la Natolie, dont les habitans ont la réputation d'être très-ſimples.

& lui promit de lui donner les deux autres ſequins, quand elle ſeroit sûre qu'il auroit fait ſa commiſſion.

Le porte-faix, avec le boſſu ſur ſes épaules, s'étant rendu ſur le pont de Bagdad, ouvrit ſon ſac, jeta ſa charge dans le fleuve, & retournant auſſitôt chez Nohoüd, c'en eſt fait, lui dit-il en riant, votre homme ſert déjà de pâture aux poiſſons, donnez-moi les deux ſequins que vous m'avez promis. Nohoüd entra alors dans ſon arrière boutique, ſous prétexte d'aller chercher de l'argent, mais ſortant promptement avec un grand cri, elle feignit d'être évanouïe, le porte-faix étonné la prit entre ſes bras : il s'informa du ſujet de ſa frayeur, après l'avoir fait revenir de ſon évanouiſſement : Ah! lui dit cette ruſée, en jouant parfaitement ſon rôle, entrez dans cette ſalle, vous allez en connoître la cauſe. Le porte-faix étant entré, reſta immobile, lorſqu'à la foible lueur d'une lampe, il apperçut le même corps qu'il croyoit avoir porté dans le Tigre; plus il l'examina, plus ſa ſurpriſe redoubla. J'ai jeté très-sûrement ce malheureux boſſu de deſſus le pont, dit-il à Nohoüd, comment ſe trouve-t-il encore ici! cela ne ſe peut faire ſans magie : n'importe, con-



Ah, ah, compere, vous croyez donc me jouer ainsi toute la nuit?

tinua-t-il, eſſayons s'il en reviendra encore: alors, ayant mis le ſecond boſſu dans le même ſac, il le porta ſur le pont, & ayant choiſi le lieu le plus profond du Tigre, il ouvrit ſon ſac, & jeta dedans le pauvre Syahouk. Il revenoit alors plein de joie vers Nohoüd, ne doutant point que le boſſu ne fût allé à fond, lorſqu'en tournant le coin d'une rue, il vit venir à lui un homme qui tenoit à la main une eſpèce de lanterne: il penſa mourir de frayeur à la vue de Babekan, qui, un peu pris de vin, retournoit chez lui: il le ſuivit pourtant quelque temps, & voyant qu'il prenoit le chemin de la maiſon où il avoit déjà été prendre les deux boſſus, il le ſaiſit bruſquement au collet: Ah, ah, compère, lui dit-il, vous croyez donc me jouer ainſi toute la nuit, voilà déjà deux fois que vous vous moquez de moi, mais il y aura bien du malheur ſi vous m'échappez à la troiſième; alors, comme il étoit vigoureux, il lui jeta ſon ſac ſur la tête, & l'y ayant fait entrer malgré lui, il en lia l'ouverture avec une groſſe corde, & courant droit au pont, il y jeta le boſſu & le ſac. Il fut un temps aſſez conſidérable à ſe promener aux environs de cet endroit, pour voir ſi le boſſu ne reviendroit

pas encore le fruſtrer de ſa récompenſe; mais n'entendant aucun bruit, il retourna chez la coutelière, pour lui demander les deux autres ſequins qu'elle lui avoit promis. Ne craignez plus qu'il en revienne, lui dit-il en entrant, le drôle vouloit encore rire à mes dépends, & feignoit apparemment d'être mort, pour me faire ainſi promener juſqu'au jour; mais je l'ai ſi bien accommodé cette fois, que vous ne devez plus appréhender qu'il retourne jamais à votre maiſon.

Nohoüd, ſurpriſe de ce diſcours, en demanda l'explication au porte-faix: j'avois, repliqua-t-il, jeté pour la ſeconde fois ce malin boſſu dans le Tigre, lorſqu'en revenant chercher mon ſalaire, je l'ai rencontré encore à cinq ou ſix rues d'ici, avec une lanterne à la main, & qui chantoit en contrefaiſant l'ivrogne; je ſuis entré dans une ſi grande colère, que me jetant auſſitôt ſur lui, je l'ai, malgré ſa réſiſtance, fait entrer dans mon ſac, que j'ai lié avec une corde, & je l'ai enſuite précipité ainſi dans le Tigre, d'où je ne crois pas qu'il puiſſe jamais revenir, à moins que ce ne ſoit le Daggial (1) en propre perſonne.

(1) Le Daggial eſt l'Ante-Chriſt des mahométans.

La femme de Babekan fut dans une ſurpriſe ſans pareille à cette nouvelle : Ah! malheureux, lui dit-elle, qu'avez-vous fait, vous venez pour le coup de noyer mon mari, & vous prétendez encore que je vous récompenſe de cet homicide? Non, non, je veux venger ſa mort, & je vais de ce pas m'en plaindre au cadi.

Le porteur fut peu ſurpris de ces menaces, il crut que Nohoüd ne les faiſoit que pour s'exempter de lui payer ce qu'elle lui avoit promis. Tréve de raillerie, lui dit-il, donnez-moi les deux ſequins que j'ai ſi légitimement gagnés; il y a aſſez long-temps que je vous ſers de jouet, il eſt heure que je me retire. La coutelière lui ayant refuſé le paiement: je jure par ma tête, reprit-il, avec une extrême colère, que ſi je n'ai ſur le champ deux ſequins, je vous enverrai bientôt tenir compagnie au boſſu : Ah, ah, continua-t-il, j'en ſuis d'avis que l'on me conteſte encore mon paiement; oh, je ne ſuis pas ſi ſot que je le parois : je ſerai payé tout-à-l'heure, ou nous verrons beau jeu. Plus le porteur inſiſtoit, & plus Nohoüd faiſoit retentir le quartier de ſes cris. Il fut las de tant de réſiſtance, & l'ayant ſaiſie par les cheveux, il la traînoit dans la rue,

& l'alloit jeter dans le Tigre, lorſque quelques voiſins accoururent à ſon ſecours.

Le porteur eut peur, il ſe ſauva fort mécontent d'avoir été, à ce qu'il croyoit, trompé par cette femme, & prenoit le chemin du pont pour retourner chez lui, lorſqu'il fut rencontré par trois hommes qui portoient chacun un fardeau ſur leurs épaules, à ce que l'on pouvoit diſcerner dans l'obſcurité. Celui qui marchoit le premier l'arrêta par le bras; où vas-tu à l'heure qu'il eſt, lui dit-il? De quoi te mêles-tu, répondit le porte-faix, de mauvaiſe humeur, je vais où il me plaît. Tu te trompes fort, répliqua cet homme, tu iras où il me plaira; prends ce paquet que j'ai ſur ma tête, & marche devant moi.

XVI. QUART D'HEURE.

Le porteur, ſurpris de ce diſcours, voulut réſiſter: mais cet homme ayant fait briller à ſes yeux un ſabre large de quatre doigts, & le menaçant de lui couper la tête s'il héſitoit à lui obéir, il fut contraint de ſe charger du paquet, & de marcher de compagnie avec les deux autres, dont l'un

paroiſſoit un eſclave, & l'autre un pêcheur. Ils n'eurent pas fait le chemin de dix rues, qu'ils arrivèrent à une petite porte qui leur fut ouverte dans le moment par une vieille femme; ils paſsèrent par une eſpèce d'allée fort obſcure, & arrivèrent dans un ſallon magnifique: mais quel fut l'étonnement du porteur, à la lueur de plus de quarante bougies, dont il étoit éclairé, de voir les boſſus qu'il venoit de jeter dans le Tigre, dont deux étoient ſur les épaules de l'eſclave & du pêcheur, & le troiſième qu'il avoit apporté ſur ſa tête; il fut ſaiſi d'une ſi grande frayeur, qu'il commença à trembler par tout le corps. Il ſe perſuada, plus qu'il n'avoit fait encore, qu'un événement auſſi extraordinaire ne pouvoit ſe faire ſans magie; mais ſe remettant un peu de ſa ſurpriſe: au diable le malin boſſu, s'écria-t-il d'un ton de voix fort plaiſant, je crois que je paſſerai toute la nuit à le jeter dans la rivière ſans venir à bout de m'en débarraſſer; le coquin a eu la malice d'en revenir déjà deux fois pour m'empêcher de gagner les ſequins que la coutelière m'a promis, & je le trouve encore ici en compagnie de deux autres qui ne valent guère mieux que lui; mais, ſeigneur, continua-t-il, en s'adreſſant à celui qui

paroiſſoit le maître de la maiſon où il étoit, prêtez-moi, je vous prie, votre ſabre pour un moment, je ne veux ſeulement que leur couper à chacun la tête, & les aller enſuite jeter tous trois dans le Tigre, pour voir s'ils en reviendront encore; je joue aujourd'hui d'un ſi grand malheur, que je ſuis sûr que le diable les rapporteroit chez la coutelière ou chez moi.

Le porteur ayant alors ceſſé de parler, le calife Watik-Billah, car c'étoit lui-même, ſeigneur, qui, ſuivant l'exemple d'Haroün-Arreſchid ſon ayeul, ſe promenoit aſſez ſouvent de nuit dans Bagdad, pour voir ce qui ſe paſſoit, & juger par lui-même ſi l'on étoit content de ſon gouvernement; ce calife, dis-je, déguiſé en marchand, fut dans la dernière ſurpriſe d'entendre ces paroles du porteur : il étoit ſorti cette nuit avec ſon premier viſir, & ayant fait la rencontre d'un pêcheur, il lui avoit demandé où il alloit. Je vais, répondit cet homme, retirer mes filets, qui ſont depuis hier matin dans le tigre. Et que feras-tu de ta pêche, repliqua le calife? Demain, lui dit-il, je la vendrai au marché de Bagdad, pour aider à vivre une femme & trois enfans que j'ai. Veux-tu traiter avec moi de ce qui peut

être dans tes filets, & des deux premières fois que tu les rejetteras à l'eau, repartit Watik-Billah? Très volontiers, répondit le pêcheur : hé bien, lui dit le calife, voilà dix ſequins d'or pour le premier coup, je t'en donnerai autant pour chacun des deux autres; es-tu content? Le pêcheur fut étonné d'une pareille généroſité : il ne ſavoit ſi c'étoit un ſonge; mais ſerrant les ſequins dans ſa poche : ſeigneur, repliqua-t-il avec tranſport, ſi j'en recevois autant toutes les fois que je retire mes filets de l'eau, je ſerois bientôt plus riche & plus puiſſant que le ſouverain commandant des fidelles.

Le calife ſourit de cette comparaiſon. Il marcha juſqu'au bord du Tigre, entra dans le bateau du pêcheur, & avec ſon viſir l'ayant aidé à retirer trois fois ſes filets, il fut étonné, au lieu de poiſſons, d'y trouver les deux petits boſſus de Damas, & un ſac dans lequel étoit le troiſième.

Une aventure auſſi ſurprenante lui donna de l'admiration : puiſque cette pêche m'appartient, dit-il au pêcheur, qui étoit auſſi ſurpris que lui, je prétends l'emporter chez moi; mais il faut que tu nous prêtes la main. Cet homme avoit reçu de trop grandes marques de la libéralité du calife,

pour faire difficulté de lui obéir. Le visir & lui, prirent, l'un Ibad, & l'autre Syahouk par les pieds, & les jetèrent sur leurs épaules; & le calife lui-même s'étant chargé du sac où étoit Babekan, ils reprenoient le chemin du palais, lorsqu'ils rencontrèrent le porteur, qui depuis quelques momens venoit de jeter les trois bossus dans le Tigre.

Comme Watik-Billah étoit tout mouillé de l'eau qui sortoit du sac, il arrêta le porteur, & l'ayant contraint de prendre sa charge, il l'avoit conduit jusqu'à une maison qui communiquoit à son palais. Ce fut là, seigneur, où le porteur de Bagdad, par le discours qu'il tint au sujet des trois bossus, ayant excité la curiosité du calife, il lui ordonna de s'expliquer sur une aventure aussi bisarre.

Seigneur, dit alors le porteur, l'explication que vous me demandez n'est pas si facile qu'on le croiroit bien; plus j'y pense, & moins j'y découvre la vérité de cette aventure; à tout hasard, je vais vous raconter la chose comme je crois qu'elle m'est arrivée.

❦

XVII. QUART D'HEURE.

CONNOISSEZ-VOUS, ſeigneur, dit alors le porteur, la femme d'un coutelier, qui demeure au bout de la rue des jouailliers? Non, répliqua le calife. Vous ne perdez pas grand choſe, reprit le porteur, c'eſt la plus maligne bête qui ſoit dans tout Bagdad: tenez, je voudrois pour les deux ſequins que je poſsède, qu'il me fût permis de lui appliquer ſeulement à ma fantaiſie cinq ou ſix gourmades ſur le viſage, pour la peine que cette ſorcière m'a donnée cette nuit; quoique je ſois bien pauvre, je m'en irois coucher content: cette coutelière donc.... mais vraiment, puiſque vous ne la connoiſſez pas, je veux vous en faire le portrait: imaginez-vous, ſeigneur, voir une grande femme ſéche, dont le teint eſt auſſi noir qu'une langue de bœuf enflammée; elle a le front petit, & les yeux ſi enfoncés dans la tête, qu'il faudroit une lunette d'approche pour les appercevoir; ſon nez a une ſi grande amitié pour ſon menton, qu'ils ſe baiſent toujours, & ſa bouche qui exhale une odeur de ſoufre, eſt ſi grande, qu'elle

ne reſſemble pas mal à celle d'un crocodile ; tout cela ne compoſe-t-il pas une fort jolie perſonne ? Aſſurément, lui dit le califfe, qui, quoiqu'impatient de ſavoir l'hiſtoire des trois boſſus, mouroit de rire de la deſcription naïve du porteur. Tu es un ſi excellent peintre, que je m'imagine voir cette coutelière, & que je gagerois la reconnoître entre mille ; mais pourſuis ton diſcours. Et bien donc, reprit le porteur, puiſque vous la connoiſſez à préſent comme ſi vous l'aviez déjà vue, imaginez-vous encore voir cette aimable femme couverte d'un grand voile qui cachoit toutes ſes perfections, me venir choiſir ſur la brune au bout du pont entre cinq ou ſix de mes camarades, & me promettre à l'oreille quatre ſequins ſi je veux la ſuivre. L'appas du gain me touche, je vole vers ſon logis, j'y entre avec elle, elle quitte ſon voile : à ſon aſpect la frayeur me ſaiſit, elle s'en apperçoit ſans doute, & pour me raſſurer, commence par me préſenter un grand flacon de vin. Je vous avoue, ſeigneur, qu'il étoit excellent, & ſans m'informer de quel pays il étoit, je vuidai le flacon ; je ne le buvois pourtant qu'en tremblant ; je craignois qu'elle ne voulût m'enivrer pour me débaucher enſuite, & me faire paſſer la nuit

avec elle, & ce n'étoit pas ſans fondement que je me l'imaginois, elle me faiſoit aſſez de careſſes pour me le faire croire. Après le vin elle apporta ſur la table une groſſe bouteille d'eau-de-vie de datte, elle m'en verſa amoureuſement un grand verre que j'avalai ſans façon, enſuite elle me propoſa... attendez ſeigneur, je crois ma foi que j'en bus deux : Eh bois-en ſix, reprit le calife, & finis ſi tu peux ton hiſtoire. Oh, oh, comme vous y allez, ſeigneur, l'eau-de-vie ne ſe boit pas ſi vîte; elle monte à la tête, je ſuis à demi ivre d'en avoir bu ſeulement deux verres, & vous voudriez après tout le vin que j'ai dans le corps, que j'allaſſe encore boire une bouteille d'eau-de-vie; non, ſeigneur, je n'en ferai rien, quand même le ſouverain commandeur des croyans m'en prieroit à genoux : mais revenons à nos moutons : tant y a que la coutelière me voyant bien conditionné, m'a fait entendre qu'un petit boſſu qui étoit entré chez elle pour y acheter quelqu'ouvrage de coutellerie, étoit mort ſubitement dans ſa boutique, & qu'appréhendant qu'on ne l'accusât de l'avoir tué, elle me donneroit les quatre ſequins qu'elle m'avoit promis, ſi je voulois l'aller porter dans le tigre. Je n'avois

pas tant bu, que je ne vouluſſe être sûr de la récompenſe; j'ai demandé deux ſequins pour arrhes, elle me les a donnés; j'ai mis le boſſu dans un ſac, j'ai exécuté ſes ordres, & je venois recevoir le reſte de mon ſalaire, lorſqu'elle m'a fait voir le même boſſu. Je vous laiſſe à penſer, ſeigneur, quelle a été ma ſurpriſe; je l'ai remis dans le ſac, je l'ai porté une ſeconde fois ſur le pont, & choiſiſſant l'endroit le plus rapide du fleuve, je l'y ai jeté, & je revenois chez la coutelière, lorſque j'ai encore rencontré le maudit boſſu avec une lanterne à la main, & qui feignoit d'être ivre; je me ſuis laſſé de tant de plaiſanteries, je l'ai bruſquement ſaiſi au corps, & le faiſant entrer malgré lui dans mon ſac, dont j'ai lié l'ouverture, je l'ai jeté pour la troiſième fois dans le tigre, comptant que le ſac dans lequel il étoit, l'empêcheroit d'en revenir. De retour chez la coutelière, je lui ai appris la rencontre du boſſu en vie, & de quelle manière je m'en étois défait; mais au lieu de me donner les deux ſequins que j'attendois d'elle, elle a feint de s'arracher les cheveux de déſeſpoir, & m'a menacé du cadi, en me diſant que j'avois noyé ſon mari: je me ſuis moqué de ſes larmes; j'ai voulu être payé;

j'ai

j'ai fait du bruit; les voisins sont venus à ses cris; je me suis sauvé, & je revenois chez moi fort triste, lorsque vous m'avez contraint, seigneur, de prendre ce sac sur ma tête, & de l'apporter jusqu'ici.

XVIII. QUART D'HEURE.

Vous pouvez maintenant, seigneur, poursuivit le porteur, deviner facilement le sujet de ma frayeur, lorsqu'en arrivant en ces lieux je me suis trouvé chargé du même bossu que j'ai déjà jeté trois fois dans le tigre, & que j'en ai vu encore deux autres qui lui ressemblent si fort, que l'on ne peut les distinguer que par les habits.

Quoique le calife ne pût pénétrer le fond de cette aventure, il prit un plaisir extrême au récit du porteur. Ensuite ayant examiné de plus près les trois bossus, il crut appercevoir en eux quelques signes de vie, & ordonna promptement que l'on fît venir un médecin. Il arriva un moment après, & reconnoissant qu'Ibad & Syahouk rejetoient parmi l'eau qu'ils avoient avalée, une grande quantité d'eau-de-vie, il se douta, comme il étoit vrai, que leur ivresse les

avoit fait croire morts: pour Babekan, la seule privation d'air l'avoit presque suffoqué; mais sitôt qu'il eut la tête hors du sac, il revint peu à peu; de sorte qu'au bout d'une demi-heure ses frères & lui se trouvèrent hors de danger.

Jamais on n'a été si étonné que le fut Babekan à la vue de ses frères qui étoient couchés sur des sophas: il ouvroit de grands yeux, & ne pouvant comprendre comment il se trouvoit avec eux dans un lieu inconnu, il se laissa déshabiller sans dire une seule parole, pendant qu'on faisoit la même chose à Ibad & à Syahouk.

Le calife, après avoir fait porter les trois bossus dans trois chambres différentes, les fit mettre au lit, & enfermer sous la clef. Il renvoya ensuite le pêcheur, & ayant ordonné au visir de retenir le porteur, & de lui faire toute sorte de bons traitemens, il se prépara à se donner du plaisir aux dépens des bossus & de la coutelière qu'il envoya arrêter le lendemain à la pointe du jour.

Pour avoir un divertissement complet, le calife fit faire pendant la nuit deux habits tous pareils à celui qu'avoit Babekan, lorsque le porteur l'avoit jeté dans le tigre. Il

en fit revêtir Ibad & Syahouk, dont l'ivresse étoit entièrement dissipée; & se trouvant tous trois habillés d'une manière uniforme, il les fit placer derrière trois portières différentes, qui répondoient dans un sallon magnifique du palais, & donna des ordres pour les faire paroître quand il feroit un certain signal.

Le visir, qui avec le porteur & plusieurs gardes, avoit été arrêter la coutelière dès le grand matin, la fit conduire dans le sallon où le calife étoit déjà sur son trône. Il l'interrogea sur ce qui s'étoit passé entre elle & le porteur; elle lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé sans rien déguiser de la vérité, & lui témoigna beaucoup de regret de la perte de son mari. Mais, lui dit le calife, n'est-ce point une histoire faite à plaisir que tu me racontes! comment est-il possible que ces bossus se ressemblent si fort que le porteur s'y soit mépris? Ah! seigneur, reprit Nohoüd, il étoit à moitié ivre quand je lui donnai cette commission; & de plus, mon mari & ses frères étoient en tout si semblables, que s'ils avoient été tous trois vêtus de même, je n'aurois peut-être pas pu moi-même les distinguer. Cela seroit fort plaisant, dit alors le calife en frappant

des mains ; & je voudrois être témoin d'une pareille reconnoissance.

C'étoit le signal qu'avoit donné Watik-Billah pour faire paroître les bossus. On leva en ce moment les portières, & la coutelière pensa mourir de frayeur à cette vue : ô ciel, s'écria-t-elle ! quel prodige est-ce ici ? depuis quand voit-on les morts ressusciter ? Est-ce une illusion, seigneur, & mes yeux sont-ils de sûrs garans de ce que je vois ? Tu ne te trompes pas, répliqua Watik-Billah ; de ces trois bossus, l'un est ton mari, & les deux autres sont ses frères ; c'est à toi à reconnoître celui qui t'appartient ; regarde-les bien tous trois ; mais je leur défends sous peine de la vie, de parler ni de faire aucun signe.

La coutelière étonnée au dernier point, les examina l'un après l'autre ; elle ne put jamais distinguer son mari, & le calife qui s'y méprenoit pareillement, ordonnant alors à celui des trois, qui étoit Babekan, de venir embrasser sa femme, fut extrêmement surpris de voir les trois bossus sauter dans le même moment au col de la coutelière, & chacun d'eux assurer qu'il étoit son mari.

XIX. QUART D'HEURE.

IBAD & Syahouk n'ignoroient pas qu'ils étoient en la préſence du ſouverain commandeur des croyans; mais quelque reſpect qu'ils lui duſſent, ils ne crurent pas pouvoir mieux ſe venger de Babekan, qu'en ſe faiſant paſſer pour lui, & ce dernier eut beau ſe mettre en colère, ſes deux frères s'obſtinèrent à lui voler ſon nom.

Le calife ne pouvoit s'empêcher de rire à cette plaiſante conteſtation des trois boſſus; mais ayant enfin repris ſon ſérieux : il n'y auroit peut-être pas tant de preſſe parmi vous à vouloir être Babekan, leur dit-il, ſi vous ſaviez que je ne veux le connoître qu'afin de lui faire donner mille coups de bâton pour la dureté qu'il a eue envers ſes frères, & pour la défenſe qu'il avoit faite à ſa femme de les recevoir chez lui en ſon abſence.

Watik-Billah, ſeigneur, continua le fils d'Abubeker, prononça ces paroles d'un ton ſi ſévère en apparence, qu'Ibad & Siahouk crurent devoir ceſſer leur jeu : ſi cela eſt ainſi, ſeigneur, dit chacun d'eux ſéparé-

ment, nous ne ſommes plus ce que nous ne feignions d'être que pour punir notre frère de ſes mauvais traitemens : s'il y a des coups à recevoir, qu'il les reçoive ſeul, il les mérite; pour nous, ſeigneur, nous implorons votre généroſité, & nous eſpérons de votre auguſte majeſté, de devant laquelle perſonne ne s'eſt jamais retiré mécontent, qu'elle aura la bonté de ſoulager notre extrême miſère.

Le calife en ce moment jeta la vue ſur Babekan, il le vit dans une étrange confuſion. Eh bien, qu'as-tu à répondre, lui dit-il? Puiſſant roi des rois, répliqua ce boſſu, le viſage proſterné contre terre, quelque punition que je doive attendre de votre juſtice, je n'en ſuis pas moins le mari de cette coutelière : mon crime eſt d'autant plus grand, qu'étant la ſeule cauſe du banniſſement de mes frères de la ville de Damas, pour un meurtre dont notre parfaite reſſemblance empêcha de connoître l'auteur, je devois les faire participans de ma fortune, comme ils l'ont été de mes malheurs; mais ſi un repentir ſincère peut obtenir ma grâce, j'offre du meilleur de mon cœur de partager avec eux tous les biens que j'ai acquis avec peine depuis que je ſuis à Bagdad, & j'eſ-

père que votre majesté me pardonnera mon ingratitude en faveur du regret que j'ai de l'avoir commise.

Le calife, qui n'avoit nulle intention de faire maltraiter Babekan, fut très-content de le voir dans cette disposition; il lui fit grâce, & voulant qu'Ibad & Syahouk, pour le plaisir qu'ils lui avoient donné, ressentissent les effets de sa libéralité, il fit publier dans Bagdad, que s'il y avoit quelques filles qui voulussent épouser ces deux bossus, il leur donneroit à chacune dix mille pièces d'or. Il s'en trouva plus de vingt qui s'estimèrent heureuses d'avoir une dot si considérable; mais Ibad & Syahouk ayant choisi dans ce nombre celles qu'ils crurent leur mieux convenir, ils reçurent encore du calife vingt mille sequins qu'ils mirent en société avec Babekan, & ces trois frères passèrent tranquillement le reste de leurs jours sous la protection du souverain commandeur des croyans, qui fit tant de bien au porteur, qu'il vécut à son aise depuis ce temps, sans avoir besoin de continuer son métier.

Quand Ben-Eridoun eut achevé le récit

des aventures des trois boſſus : je jure par Aly (1), lui dit Schems-Eddin, que depuis que j'ai perdu ma chère Zebd-El-Caton, ſi j'ai été ſenſible à quelque plaiſir, ç'a été à celui de t'écouter. Rien n'eſt plus plaiſant, ſelon moi, que le dénouement de cette hiſtoire : tu avois raiſon de me promettre du merveilleux, il s'y trouve preſque partout ; & comme je ne ſaurois trop payer un homme tel que toi, je veux .... Ah! ſeigneur, interrompit Ben-Eridoun, ſans donner au roi d'Aſtracan le temps d'achever, ce n'eſt point l'intérêt qui me fait agir ; des récompenſes trop fortes ne feroient qu'exciter de plus en plus la haine des médecins de cette ville contre mon père & contre votre fidèle eſclave ; je ne l'ai déjà que trop éprouvée depuis ſon départ, & ſi je ſuis encore en vie, je ne dois cet avantage qu'au bonheur que j'ai eu de plaire à votre majeſté. Qu'eſt-ce à dire, reprit Schems-Eddin, ſurpris de ce diſcours, quelqu'un dans Aſtracan feroit-il aſſez hardi pour chercher à te faire du déplaiſir? ſeigneur, dit alors le viſir Mutamhid en pre-

(1) Aly étoit gendre de Mahomet. Ce ſerment eſt très-uſité chez les orientaux.

nant la parole, Ben-Eridoun doit être rassuré par la conduite que j'ai tenue avec lui : un de vos médecins m'avoit rapporté qu'il se railloit de l'embarras où nous étions, Cuberghé & moi, de vous fournir tous les jours de nouveaux sujets pour vous entretenir, & m'assura qu'il se vantoit d'y suffire lui seul, jusqu'au retour de son père. Le premier mouvement me mit dans une colère terrible contre Ben-Eridoun; je voulus lui faire craindre la punition que méritoit sa témérité; mais je le vis tranquille sur mes menaces, & si docile à exécuter ce dont par la suite j'ai connu que le médecin l'accusoit faussement, que je lui ai rendu toute la justice due à son mérite, & que depuis ce temps je l'ai regardé comme mon propre fils.

Il est vrai, seigneur, reprit le fils d'Abubeker, en s'adressant au roi d'Astracan, que j'aurois tort de me plaindre de Mutamid, j'en ai reçu toutes les faveurs possibles, mais cependant on me garde à vue, & le perfide médecin qui ne cherche qu'à me faire périr jouit de la liberté.

Cela n'est pas juste, interrompit Schems-Eddin, je prétends qu'il soit enfermé dans une obscure prison, jusqu'au retour d'Abu-

beker; & pour te mettre à l'abri des effets de l'envie des autres médecins, je te fais visir, & je t'égale à Mutamhid & à Cuberghé, à condition que tu n'auras aucun ressentiment contre le premier; ses intentions n'étoient pas mauvaises, & je le connois trop humain pour présumer qu'il t'eût jamais fait punir de mort, si je n'avois pas été content de toi.

Ben-Eridoun, comblé des bienfaits du roi, se jeta à ses pieds : il refusa d'abord l'honneur qu'il venoit d'en recevoir; il fallut obéir : seigneur, lui dit-il, puisque votre majesté me force d'accepter une dignité dont je me sens incapable, je souscris à ses suprêmes volontés, & commence par assurer Mutamhid d'une amitié éternelle & inviolable; mais comme l'oubli des injures est la principale marque d'un bon cœur, je vous supplie de pardonner, à ma prière, au médecin qui m'a voulu perdre : qu'il sache seulement que j'ai pu le punir de sa perfidie, & que je n'ai pas voulu le faire. Non, non, reprit Schems-Eddin, je veux être obéi sur ce point : il ne verra le jour que lorsqu'Abubeker sera revenu de Serendib; & ce calomniateur souhaitera autant son retour qu'il l'a appréhendé; mais jus-

qu'à ce moment, mon cher Ben-Eridoun, poursuivit ce prince, ne m'abandonne pas aux cruels maux auxquels je suis livré, & tâche de contribuer, par la douceur de ta conversation, à me tirer de la sombre mélancolie où me plonge sans cesse le triste souvenir des pertes que j'ai faites. Seigneur, reprit Ben-Eridoun, après s'être prosterné contre terre, puisque votre majesté a bien voulu s'abaisser à écouter avec quelque complaisance le plus humble de ses esclaves, je jure que je ne la quitterai jamais, tant que j'aurai l'honneur de lui plaire, & que tous les instans de ma vie seront dévoués à son service. Continue donc, répliqua Schems-Eddin, à me donner des marques de ton attachement, en me racontant quelque nouvelle histoire qui me fasse autant de plaisir que m'en ont fait celles que j'ai déjà entendues.

Je vais obéir à votre majesté, reprit Ben-Eridoun.



Hiſtoire de deux bouchers de Candahar.

Il y avoit autrefois à Candahar (1) deux bouchers, dont l'un croyoit à l'aſtrologie judiciaire, & l'autre n'y ajoutoit aucune foi.

L'un ne faiſoit jamais rien ſans conſulter un habile aſtrologue, ſon voiſin, & ſe régloit ordinairement par des conſeils dont il s'étoit toujours bien trouvé; l'autre au contraire n'agiſſoit que ſuivant ſes propres mouvemens. Un jour que de compagnie ces deux bouchers devoient aller faire emplette de marchandiſes de leur profeſſion, le premier, appelé Sahed, ne manqua pas d'aller conſulter ſon oracle; il avoit engagé ſon camarade, nommé Giamé, à lui tenir compagnie; ils entrèrent chez l'aſtrologue, & lui ayant demandé ſon avis ſur leur voyage, il répondit qu'ils ne devoient point quitter le grand chemin, quelque commodité qu'ils puſſent trouver à prendre les petits ſentiers; qu'ils ne remiſſent point au lendemain ce qu'ils pourroient faire dans le jour même;

(1) Cette ville eſt la capitale d'une des provinces de Perſe; elle eſt d'un très-grand trafic, & fort peuplée.

& qu'ils ne se fiassent à personne dans une affaire d'importance.

XX. QUART D'HEURE.

SAHED, seigneur, après avoir payé la consultation de l'astrologue, partit avec son camarade, bien résolu d'observer exactement les trois conseils qu'ils avoient reçus. Voici de quelle manière il en fut récompensé.

A peine ces deux hommes furent-ils à une lieue de Candahar, qu'ils trouvèrent un chemin qui paroissoit impraticable par la quantité de boue qu'il y avoit; quoiqu'il se présentât sur la gauche un beau sentier que Giamé prit sans balancer, Sahed n'hésita pas à se déchausser pour passer à travers la fange; il n'eut pas fait trente pas, qu'il se trouva les jambes embarrassées dans des cordes; il se baissa pour se rendre le passage libre; & ayant levé ces cordes, il fut étonné d'y trouver attachée une petite valise, dans laquelle il y avoit trois cent pièces d'or. L'heureux succès de ce premier conseil lui faisant espérer autant des autres, il résolut encore plus fortement de les suivre, & après avoir employé son argent en mar-

chandiſes, il ſe mit en état de les reconduire à Candahar. Giamé, à qui il avoit raconté ſon aventure, ne pouvoit la croire; il s'imagina que c'étoit une plaiſanterie de Sahed, & le raillant ſur la crédulité qu'il exigeoit de lui, il l'aſſura qu'il n'ajoutoit aucune foi à cette prétendue bonne fortune. Au bout de deux jours, ils arrivèrent ſur la brune à une petite ville qui étoit ſéparée de ſon fauxbourg par la rivière : Giamé, las & fatigué du voyage, propoſa à Sahed de reſter dans ce lieu avec leurs beſtiaux. Je le ferois volontiers, répondit-il, mais l'aſtrologue m'a ordonné de ne point remettre au lendemain ce que je pourrois faire dans le même jour; je ſuivrai exactement ſon avis, & je vous conſeille de faire de même. Quand ce ne feroit que pour contrecarrer l'aſtrologue, répliqua Giamé, je veux reſter dans le fauxbourg. Reſtez-y ſi vous voulez, lui dit Sahed, pour moi je vais paſſer le pont avec toutes nos bêtes, & je vous attendrai demain de grand matin à la porte de la ville qui conduit à Candahar.

Ces deux marchands ſuivirent chacun leur deſſein; mais Giamé fut bien étonné le lendemain, quand il s'apperçut qu'une horrible tempête, & une pluie affreuſe qui avoit

fait gonfler la rivière, avoient emporté le pont: il eut pour lors regret de n'avoir pas cru Sahed; & ayant été obligé de rester cinq jours à cet endroit, jusqu'à ce que l'on eût fait un grand bateau capable de transporter les voitures d'un côté de la rivière à l'autre; il se consomma en frais, & quelques-unes de ses bêtes moururent, pendant que Sahed, plus sage & plus heureux, étoit déjà à Candahar.

Sahed, seigneur, avoit une méchante femme appelée Amid; il la soupçonnoit d'un mauvais commerce avec un jeune persan de ses voisins, il se proposa d'éprouver sa fidélité au sujet du troisième conseil. Comme elle savoit à-peu-près l'argent qu'il avoit emporté, & qu'il revenoit avec quatre fois plus de bestiaux que de coutume, elle s'informa de lui d'où lui venoit tant de biens. Après quelques airs mystérieux, Sahed résolut de la tromper: Je vais, lui dit-il, vous confier un grand secret, mais il y va de ma vie de savoir bien le garder; j'ai eu querelle avec Giamé; dans la chaleur de l'action je l'ai tué, & de son argent & du mien j'en ai acheté les bestiaux que vous voyez.

La femme de Sahed fut d'abord étonnée

d'une pareille confidence ; mais ensuite prenant un air riant : mon cher ami, lui dit-elle, tu as bien fait, Giamé empêchoit que tu ne fourniſſes les plus groſſes maiſons de cette ville ; il donnoit toujours ſa viande à quelque choſe de meilleur marché que nous, & par ce moyen il nous enlevoit nos meilleures pratiques ; lui mort, nous allons faire une fortune très-conſidérable ; mais que deviendrois-je, ſi la juſtice alloit découvrir que c'eſt toi qui lui as ôté la vie ? Comment cela ſe pourroit-il faire, dit Sahed, nous étions ſeuls dans un bois, lorſque j'ai fait le coup, il n'y avoit pas de témoins, j'ai enterré ſon corps, & de tout Candahar il n'y a que notre voiſin l'aſtrologue qui ſache que nous ſoyons partis enſemble ; moyenant vingt pièces d'or, il m'a juré par des ſermens affreux qu'il ne me découvriroit à perſonne ; je ſuis sûr de lui, & je ne te crois pas capable d'aller révéler un ſecret de cette importance. Ah ! le ciel m'en préſerve, s'écria Amid, je me laiſſerois déchirer à coups de verges, & je verrois ruiſſeler mon ſang de tous les côtés avant que d'en parler à qui que ce ſoit. A la bonne heure, reprit Sahed, je vais donc dormir en repos ſur cette parole ; alors il

ſe mit au lit auprès de cette méchante femme, qui ne le crut pas plutôt bien endormi, que ſe levant doucement, elle prit ſeulement une robe légère, & ouvrant les portes ſans faire aucun bruit, elle alla heurter à celle de ſon amant. Sahed qui l'avoit ſuivie ſans qu'elle s'en apperçût, & qui l'avoit vue entrer chez le voiſin, fut convaincu de ſa mauvaiſe volonté; il ſe douta bien qu'elle étoit allée lui apprendre la mort de Giamé, & que pour jouir plus librement de leurs amours, il ſeroit le lendemain dénoncé au cadi; il ſe recoucha, & feignit de dormir profondément au moment qu'elle revint ſe mettre à ſes côtés. Sahed ne ſe trompa point dans ſes conjectures; à peine le jour commençoit à paroître, que le cadi & ſes hazzas (1) enfoncèrent ſes portes. Amid feignit une frayeur extrême, ſauta en bas du lit : Ah! mon cher mari, lui dit-elle, vous êtes trahi; ſans-doute que l'aſtrologue aura parlé, ou que vous avez eu quelque témoin du meurtre de Giamé. Je ſuis certainement trahi, dit-il à ſa femme, mais je ſaurai bien me venger de mes ennemis. On ne lui donna pas le temps d'en

(1) Archers.

dire davantage : on le lia comme un aſſaſſin & on le traîna dans les priſons.

XXI. QUART D'HEURE.

Amid, ſeigneur, la perfide Amid feignoit de répandre des larmes en abondance ; elle s'arrachoit les cheveux, contrefaiſoit parfaitement l'affligée, pendant que Sahed, d'un air tranquille, étoit entre les mains de la juſtice. On l'interrogea ſur le meurtre de Giamé, & on lui cita les mêmes circonſtances qu'il avoit dites à ſa femme. Il nia le fait, & demanda un délai de huit jours pour prouver ſon innocence ; après lequel temps il conſentoit de mourir dans les plus cruels tourmens, s'il ne prouvoit pas clairement l'impoſſibilité qu'il y avoit qu'il eût commis cet aſſaſſinat.

Le cadi, ſurpris de la fermeté de cet homme, ne put lui refuſer cette grâce ; mais le temps étoit près d'expirer, & la potence étoit déjà toute dreſſée devant ſa maiſon, lorſque l'on vit arriver Giamé dans Candahar, avec les beſtiaux qu'il avoit achetés. Il apprit, en entrant dans la ville, que Sahed, ſoupçonné de l'avoir aſſaſſiné,

étoit prêt à recevoir la mort. Surpris de cette nouvelle, il courut chez le cadi, qui fut dans un étonnement extrême en le voyant paroître. Il se transporta sur le champ à la prison; & ayant fait venir Sahed : voilà Giamé en vie, lui dit-il : puisque tu es innocent, jouis de la liberté dont tes ennemis vouloient te priver. Seigneur, reprit Sahed, je n'ai jamais craint la mort pour le crime dont on m'accusoit; je n'ai demandé un délai de huit jours, que pour faire voir plus clairement l'imposture; j'étois sûr que mon camarade seroit à Candahar avant le terme que j'avois obtenu. Mais il ne me suffit pas d'être justifié, je demande que l'on punisse mon dénonciateur : c'est un scélérat, qui, non content d'avoir corrompu ma femme, & de vivre avec elle depuis long-temps dans le désordre, comme je l'en avois soupçonné, a complotté ma mort avec cette misérable, pour jouir plus librement de leurs plaisirs. C'est un fait dont je suis bien certain, puisque la nuit même que, pour éprouver la fidélité d'Amid, je lui supposai avoir tué Giamé, je la vis se lever d'auprès de moi, & courir chez son amant pour lui apprendre cette nouvelle. Non-seulement, seigneur, je la répudie, mais je

demande vengeance contre ſon corrupteur. Cela eſt trop juſte, reprit le cadi. Alors, ayant fait arrêter Amid & ſon amant, qui n'eurent pas le front de nier le fait, la même potence deſtinée pour Sahed, ſervit au ſupplice de ſon accuſateur; & l'indigne Amid, après avoir été battue de verges par tous les carrefours de Candahar, fut bannie pour toujours de cette ville.

Le cadi ne rendit pas tout-à-fait juſtice à Sahed, reprit Schems-Eddin, l'accuſateur & Amid méritoient également la mort. Cela eſt vrai, ſeigneur, reprit Ben-Eridoun, mais Sahed intercéda pour ſa femme; elle s'étoit elle-même condamnée au fouet, en cas qu'elle révélât ſon ſecret; & ce mari trop généreux, ſuppliant le cadi de ne pas pouſſer plus loin la vengeance de ſon crime, en obtint cette grâce, moyennant quelques pièces d'or qu'il lui mit dans la main. Preſque tous les cadis ont des ames de boue; ils s'embarraſſent peu que la juſtice ſe rende bien exactement, pourvu qu'ils y trouvent leur compte. Les préſens de toute ſorte de nature & l'or leur ferment la bouche & leur lient les mains; & à ce propos, je

vais, seigneur, vous conter une plaisante aventure qui arriva à Sahed avec le même cadi : mais il faut prendre cette histoire d'un peu plus haut.

Histoire du chien de Sahed & du cadi de Candahar.

LORSQUE le cadi de Candahar, qui étoit d'une très basse extraction, fut nommé par le sultan Kara Koulak (1) pour rendre la justice à Candahar, où il vint demeurer sur la place du marché; il alla d'abord rendre visite au Gouverneur de cette ville. Après les premiers complimens; savez-vous, lui dit ce dernier, comment je m'appelle ? Oui, seigneur, reprit le cadi, vous vous nommez Zezer Zemin (2). Cela est vrai, reprit-il, mais je porte encore le nom d'Asraïl (3). Le cadi entendant ce nom si terrible, n'en fit que rire. Nous nous

(1) Ces mots signifient, en arabe, oreille noire.

(2) Ce nom, en persan, signifie le poison de la terre.

(3) C'est le nom de l'ange de la mort, lequel, selon la tradition des orientaux, sépare les ames d'avec les corps.

accorderons donc parfaitement enſemble, repliqua-t-il, puiſque je m'appelle Scheïtan (1); nous travaillerons de concert à tourmenter le peuple ; & ce ne ſera qu'à proportion des préſens que nous en recevrons, qu'ils commettront impunément toute ſorte de mauvaiſes actions.

Scheïtan, avec de pareilles diſpoſitions, étoit né pour être cadi. Sa taille étoit médiocre, le viſage laid, un peu baſané & tirant ſur le jaune, le nez camus, l'œil aſſez vif & la barbe noire. Comme il n'avoit jamais eu grande éducation, ſa mine & ſes manières baſſes ſe reſſentoient de ſon origine. Il étoit capricieux à l'excès, emporté & violent juſqu'à la fureur, brutal avec ſes femmes, & mauvais maître envers ſes eſclaves, qu'il maltraitoit pour les plus légères fautes. Mais cet homme ſi terrible & ſi inexorable envers le peuple, étoit doux comme un agneau lorſque l'on faiſoit paroître devant lui une bourſe pleine d'or: alors il devenoit liant; ce n'étoit plus un animal farouche; les préſens l'apprivoiſoient en un moment, & l'on en obtenoit tout

(1) Ce nom ſignifie le diable, en arabe. Les hébreux, en changeant quelques lettres, le nomment ſathan.

ce que l'on vouloit. Enfin, ſeigneur, cet eſprit de Caméléon ſut ſi bien faire, qu'après s'être enrichi aux dépens des plus honnêtes gens de Candahar, il devint d'un orgueil & d'une arrogance ſi inſupportable, qu'il ſe rendit l'objet de la haine de tous ceux qui l'approchoient. Mais, ſeigneur, je reviens à l'aventure de Sahed. Cet homme avoit un chien (1) qu'il aimoit extraordinairement, & qui le ſuivoit par-tout. Comme il lui avoit pluſieurs fois ſauvé la vie, il n'y avoit rien qu'il n'eût donné pour ne le point perdre; cependant ce fidelle animal mourut, & Sahed en fut inconſolable. Rien ne pouvoit appaiſer ſa douleur. Ses amis le vinrent voir; il les retint à ſouper. On ne parla, pendant le repas, que des louanges

---

(1) Ce conte, qui eſt rapporté dans un ancien poëte turc, appelé Lamâi, en a été tiré par l'auteur des *Cent Nouvelles nouvelles*, qui, dans ſa quatre-vingt-ſeizième, raconte cette aventure entre un curé & un évêque. Lamâi ſe nommoit Abdala-ben-Mamoud; il eſt l'auteur d'un livre turc de facéties & de bons mots, compoſé partie en vers & partie en proſe. Il a diviſé ſon ouvrage en cinq chapitres, & y a ajouté une préface, ou il prouve, par l'exemple des prophètes & des plus grands peaſonnages, que la raillerie ingénieuſe & innocente a toujours été fort eſtimée.

du chien : & enfin il se termina par ses obsèques. On l'enterra dans le jardin de Sahed.

Un de nos poëtes a dit fort sagement que l'eau dort, mais qu'un ennemi ne dort jamais. Quelques gens mal intentionnés allèrent le lendemain faire leur rapport au cadi Scheïtan, de ce qui s'étoit passé la veille chez Sahed, & ajoutèrent à la vérité du fait, un détail de toutes les cérémonies funèbres des persans, qu'ils dirent avoir été pratiquées à l'enterrement de son chien.

Le cadi parut très-scandalisé d'une action si étrange, qui intéressoit la police & la religion. Il envoya aussitôt chercher l'accusé par ses hazzas (1). Infâme, lui dit-il d'un ton de fureur, ne rougis-tu pas de ton crime ? Sans doute que tu es de quelque secte nouvelle qui adore les chiens, puisque tu as rendu plus d'honneur au tien, que l'on n'en a jamais fait à celui (2) des sept

---

(1) Archers.

(2) Les musulmans, qui savent embellir les narrations, disent, pour exprimer la force de l'éducation & de la fréquentation des honnêtes gens, que le chien des sept dormans, qui restèrent pendant cent quarante ans dans une caverne du Mont-Cavoüs, devint raisonnable par le long séjour qu'il fit avec les

dormans.

dormans. Je ſuis bien informé de la déviſion que tu as faite de nos pompes funèbres ; ton châtiment eſt tout prêt, & tu vas expirer ton crime par mille coups de bâton ſur la plante des pieds.

Sahed auroit été effrayé des menaces du cadi, s'il n'avoit pas connu combien ſon ame étoit intéreſſée. Seigneur, lui dit-il, d'un air tranquille, vous avez été mal informé de ce qui s'eſt paſſé chez moi hier au ſoir. L'hiſtoire merveilleuſe de mon chien ſeroit trop longue à vous raconter devant tant de monde ; on ne vous a pas, ſans doute, inſtruit de ſes rares qualités, des talens qu'il avoit pour ſe faire entendre, ni qu'il ait fait un teſtament, où, entr'autres legs, je ſuis chargé, de ſa part, de vous apporter ces trente pièces d'or : voilà comme les envieux empoiſonnent toute choſe.

Le cadi voyant les pièces d'or que Sahed avoit miſes ſur ſa table, fut ſurpris de ſon adreſſe à ſe tirer d'un ſi mauvais pas. Il ſe tourna vers les hazzas : Voyez, leur dit-il en riant, comme les gens de bien ſont

---

hommes. Ils ont auſſi une eſpèce de proverbe pour déſigner un avare, qui eſt : *il ne jetteroit pas un os au chien des ſept dormans.*

expofés à la calomnie, & quel mauvais difcours on m'eft venu rapporter de cet honnête homme : je me rappelle en ce moment que j'ai ouï raconter vingt hiftoires plus fingulières les unes que les autres de fon chien ; fans doute, puifque cet animal a fi bien expliqué fes intentions avant que de mourir, il étoit d'une nature extraordinaire, ou bien il renfermoit dans fon corps quelques-uns de ces génies bienfaifans envers les hommes ; & je ne trouve point qu'il y ait eu fi grand mal à lui rendre les honneurs qu'il a reçus. Quoiqu'il en foit, dit-il alors en adreffant la parole à Sahed, je fuis fâché de l'infulte que l'on vous a faite, & je vais la réparer ; mais comme il faut que chacun vive de fon métier, vous ne fauriez éviter de donner une couple de pièces d'or à ces gens-ci ; ils ont pris la peine de vous aller chercher jufques chez vous, & je prétends qu'ils vous y reconduifent pour juftifier votre innocence.

XXII. QUART D'HEURE.

A ce compliment fcélérat, Sahed ne répondit que par de profondes foumiffions & par

une prompte obéiſſance. Il jeta les deux pièces d'or aux hazzas. Je vous quitte, meſſieurs, leur dit-il, du ſoin de me remettre chez moi; j'y retournerai bien ſans vous. Alors, ſeigneur, continua Ben-Eridoun, le pauvre boucher ſe retira, & ſatisfit la police & la religion aux dépens de ſa bourſe.

O gens iniques, s'écria Schems-Eddin! vous devriez être des épées toujours nues pour être la terreur & la punition des méchans; mais vous n'êtes que des fourreaux vuides, qui ne cherchez qu'à vous remplir de l'argent des miſérables. Que n'ont-ils la hardieſſe de ſe plaindre de vos vexations à un tribunal ſupérieur, devant lequel vous êtes auſſi ſouples & auſſi rampans, que vous êtes orgueilleux chez vous! Vous tremblez à ſon ſeul nom, & la crainte du châtiment qui vous eſt dû, vous feroit rendre plus exactement la juſtice. Oui, je fais plus de cas du chien de Sahed, que d'un homme du caractère de Scheïtan, à qui vous reſſemblez preſque tous. Le chien, de tous les biens de ce monde, ne prétend qu'un ſeul os; & toutes les richeſſes de la terre ne ſont pas capables de remplir vos yeux & vos cœurs. Vous briguez ces emplois pour

acquérir les honneurs, les richeſſes & les plaiſirs; mais ne ſavez-vous pas que celui qui vit retiré du monde acquiert de l'honneur; que celui qui ſe contente de ce qu'il a, eſt riche; & que celui qui mépriſe les plaiſirs, & qui s'en occupe le moins, a trouvé ſon repos? Faites donc de bonnes actions pendant que vous êtes dans ce monde; & loin de vous rendre l'horreur de vos frères par la tyrannie & la vexation, ne cherchez qu'à les ſoulager. Songez que toutes les choſes qui ſubſiſtent dans ce monde ne font que du bruit, & ne cauſent que du trouble. Fuyez, & faites votre retraite dans le royaume du néant dont vous tirez votre origine, & ayez toujours préſentes à la mémoire, ces paroles qu'un de nos poëtes dit avoir été écrites autour de la couronne de Feridoün (1). « Ce » monde, ô mon frère, ne demeure à » perſonne : attache ton cœur à celui qui » en eſt l'auteur; cela ſuffit : ne te fie, ni » ne t'aſſure ſur la poſſeſſion de ſes biens » trompeurs : combien de gens ſemblables » à toi n'a-t-il pas engraiſſés pour les égorger » enſuite »? Mais je m'emporte un peu

(1) Roi de Perſe de la première dynaſtie.

trop, mon cher Ben-Eridoun, dit alors le roi d'Aſtracan; comme les monarques ſont reſponſables à dieu des miniſtres qu'ils donnent à leurs peuples, je tremble que quelques-uns de mes cadis ne ſoient du caractère de Scheïtan. Ah! ſi j'en connoiſſois un qui lui reſſemblât, je ne le laiſſerois pas vivre un quart d'heure. Mais il n'eſt pas encore temps que je me retire; ſi tu ſais quelque hiſtoire intéreſſante, profite, je te prie, des momens que je puis te donner.

J'en ſais une, ſeigneur, répondit Ben-Eridoun, qui eſt aſſez particulière; mais j'ai déjà héſité plus d'une fois à vous la dire; j'ai craint de vous retracer l'image de vos malheurs par la conformité qu'elle a, dans ſon commencement, avec ce qui vous eſt arrivé de plus funeſte. Il eſt vrai que la ſuite en eſt très-différente, & qu'elle vous fera bientôt oublier ce qu'elle aura d'abord eu de triſte; mais je n'oſe, ſeigneur, vous la raconter ſans un ordre exprès de votre majeſté.

Schems-Eddin rêva quelques momens: il prit enſuite la parole. Mes malheurs me ſont toujours ſi préſens, dit-il, que ton récit ne ſauroit les augmenter: ainſi, mon cher Ben-Eridoun, tu peux hardiment com-

mencer ton hiſtoire, de quelque nature qu'elle puiſſe être, je t'écouterai avec attention. Ben-Eridoun obéit à un commandement ſi précis, & parla en ces termes au roi d'Aſtracan.

Hiſtoire d'Outzim-Ochantey, prince de la Chine.

FANFUR (1), empereur de la Chine, avoit épouſé Katifé, une des plus charmantes princeſſes de la terre. Jamais rien n'avoit paru de plus achevé dans la nature; & lorſqu'on avoit une fois jeté les yeux ſur le globe de ſon viſage, on perdoit l'idée de tout ce que l'on avoit vu de beau, pour ne plus ſonger qu'aux perfections de cette princeſſe, dont les qualités de l'eſprit étoient encore ſupérieures à celles du corps. De pareilles femmes devroient être immortelles; mais, ſeigneur, l'incomparable Katifé ne parut preſque dans la Chine que pour y laiſſer un regret éternel de ſa perte. Elle mourut la première année de ſon mariage,

(1) Il y a eu un prince nommé Fanfur, qui régnoit à la Chine en l'année 1269.

en donnant la vie à un prince que l'on nomma Outzim-Ochantey.

Fanfur eut tant de douleur de la mort de ſon épouſe, qu'il abandonna le ſoin de ſes états pour ſe livrer tout entier à ſon déſeſpoir. Il fit bâtir dans ſon palais un tombeau magnifique, ſur lequel étoit en marbre blanc la repréſentation de Katifé, & ne manquoit jamais d'aller deux fois par jour l'arroſer de ſes larmes.

Il y avoit près de cinq ans que ce prince vivoit de cette manière, lorſque ſon grand viſir, qui étoit un homme d'une probité achevée, vint ſe préſenter devant lui. Il ſe proſterna d'abord la face contre terre; & s'étant enſuite relevé: ſeigneur, lui dit-il, ton humble eſclave oſera-t-il te remontrer que ta douleur eſt de trop longue durée, & qu'elle te fait tort dans l'eſprit de tes peuples. Quelque mérite qu'ait eu l'incomparable Katifé, ils ſont indignés de te voir verſer ſi long-temps des larmes, qui conviennent mieux à une femme qu'à un grand prince tel que tu es. Katifé étoit belle par excellence; mais n'y a-t-il plus de femmes ſur la terre qui puiſſent l'égaler? Si tu es inſenſible à toute autre beauté, ſonge du moins que tu es reſponſable, envers ton fils,

d'un trône dont je vois tes ſujets prêts à te priver, ſi tu continues à vouloir vivre dans la retraite.

XXIII. QUART D'HEURE.

FANFUR, étonné du diſcours du viſir, ſe réveilla comme d'un profond aſſoupiſſement. Il n'en falloit pas moins pour le retirer de l'état léthargique dans lequel il étoit. Je te ſais bon gré, viſir, lui dit-il, de la ſincérité avec laquelle tu viens de me parler. L'intérêt ſeul de mon fils me rappelle à la vie; je ſerois coupable ſi mon déſeſpoir étoit cauſe qu'il tombât dans la misère. Fais donc ſavoir au peuple que je vais me montrer à lui, & que je veux déſormais vivre autrement que je n'ai fait depuis la mort de ma chère Katifé.

Le viſir n'eut pas plutôt annoncé cette nouvelle, que l'air retentit de mille cris de joie. Fanfur étoit fort aimé; & ſes ſujets, quelque contens qu'ils fuſſent de l'adminiſtration du viſir, marquèrent, par mille fêtes galantes, l'allégreſſe où ils étoient de voir leur prince gouverner ſon royaume par lui-même.

Comme dans toutes les actions de Fanfur il régnoit toujours un air de triſteſſe, le viſir, pour tâcher de la diſſiper, lui préſenta les plus belles perſonnes du monde; leurs attraits ne purent effacer de ſon cœur l'image de la charmante Katifé, dont la mémoire lui étoit ſi chère. Il les regarda toutes avec une inſenſibilité qui étonnoit les mandarins; & tournant toutes ſes affections vers le ſeul Outzim-Ochantey, il déclara que tant que ce prince vivroit, il n'auroit commerce avec aucune femme.

Enfin, ſeigneur, l'unique héritier du royaume de la Chine avoit à peine atteint ſa ſeizième année, qu'il ſe ſentit une inclination violente de voyager. Il en demanda un jour la permiſſion à Fanfur; mais ce monarque, ſurpris d'une pareille demande, après lui avoir repréſenté, avec une extrême tendreſſe, tous les dangers auxquels il ſeroit expoſé, & les inquiétudes cruelles que lui cauſeroit ſon abſence, le conjura de ne plus penſer à ce deſſein.

XXIV. QUART D'HEURE.

Ces remontrances, loin de toucher Outzim-Ochantey, irritèrent ſes déſirs. Réſolu, quand il en trouveroit l'occaſion, de partir ſans le conſentement de Fanſur, il ſe munit d'un très-grand nombre de pierreries, prit de l'or autant qu'il crut en avoir beſoin; & ayant ſu engager dans ſes intérêts ſix de ſes amis, ils furent les ſeuls avec leſquels il s'embarqua ſur un petit vaiſſeau qu'il avoit fait acheter ſecrètement par l'un d'eux.

De ces ſix perſonnes, l'une, qui avoit été ſon gouverneur, eut beau s'oppoſer à ſes deſſeins, ce prince le menaça de toute ſon indignation, s'il en ouvroit jamais la bouche au roi ſon père; & comme Bakmas, c'eſt ainſi qu'il ſe nommoit, aimoit tendrement ſon élève, plutôt que de l'abandonner à la violence des paſſions, auxquelles ſe livroit une bouillante jeuneſſe, il réſolut de s'expoſer aux mêmes dangers que lui.

Le ſecond compagnon du voyage du prince s'appeloit Ahmedy; c'étoit un mandarin de la ſcience; il poſſédoit preſque toutes les langues vivantes; & jamais on n'avoit

vu un homme dont l'éloquence égalât la ſienne.

Le troiſième étoit fils de la nourrice du prince, & d'un riche marchand.

Le quatrième excelloit dans la muſique, & touchoit des inſtrumens avec une délicateſſe qui raviſſoit les ſens.

Le cinquième étoit un peintre comparable au célèbre Many. Et le dernier étoit ſi léger à la courſe, qu'il auroit arrêté les animaux les plus vîtes.

Les vents étant très-favorables, & le vaiſſeau très-bon voilier, le prince fit plus de huit cent lieues en moins de dix jours. Il arriva à un port de mer, où, après être débarqué, il fit préſent du vaiſſeau & de tout l'équipage au pilote, avec défenſes expreſſes de retourner à la Chine de ſix années.

Bakmas & Ahmedy voyant que Outzim-Ochantey répandoit avec profuſion l'or & l'argent par toutes les villes où ils paſſoient, lui repréſentèrent bientôt que, puiſqu'il vouloit voyager en homme privé, il ne devoit pas faire de ſi fortes dépenſes, & que s'il vivoit avec auſſi peu d'économie qu'il commençoit à le faire, ſes richeſſes, telles qu'elles puſſent être, ſeroient bientôt épui-

fées. Le prince n'en voulut rien croire; il fut si prodigue, qu'il fallut avoir recours aux pierreries, dont la valeur montoit si haut, qu'il s'imaginoit ne devoir jamais manquer d'argent. Cependant, après avoir fait environ douze mille lieues dans différens pays, tant par mer que par terre, il commença trop tard à s'appercevoir qu'il auroit dû suivre les sages conseils du mandarin & de son gouverneur. Il reconnut alors sa faute avec une douleur extrême, & se vit dans la situation la plus triste où se puisse trouver un prince. Pour surcroît de déplaisir, il avoit rendu ses six compagnons de voyage aussi misérables que lui; mais il eut encore la consolation de voir qu'aucun d'eux ne lui reprocha son peu de conduite, & qu'au contraire, tous s'offrirent à l'aider à vivre en travaillant chacun de leur art.

En effet, ils ne furent pas plutôt arrivés dans une grande ville, que le coureur ayant su que l'on cherchoit partout un homme qui pût en diligence expédier quelques affaires pressées, s'offrit de le faire. Il entreprit, en moins de vingt-quatre heures, un voyage de plus de soixante lieues. On accepta ses offres; le prince & ses compagnons furent sa caution. On lui compta de l'argent, dont

il leur laiſſa la plus grande partie, ayant exécuté ce qu'il avoit promis, au grand contentement de ceux qui l'avoient employé. Le prince profita de ſa diligence, & vivant avec un extrême ménage, ils abordèrent à une autre ville, comme ils n'avoient plus que quatre pièces d'argent.

XXV. QUART D'HEURE.

DÈS qu'ils y furent arrivés, le fils du marchand, qui ſavoit parfaitement l'arithmétique, alla chez un fameux négociant; il s'offrit de ſolder, en trois jours, tous les comptes qu'il avoit avec ſes correſpondans. Quoique cela parût preſqu'impoſſible, le négociant le fit travailler, fut content de lui, le paya très-honnêtement; & cette ſomme fit vivre une quinzaine de jours le prince & ſa ſuite, au bout deſquels il ſe trouva réduit à la même néceſſité. Le muſicien prit alors ſon luth, & ſe mit à chanter avec tant de graces & de méthode, que les principaux de la ville le firent venir dans leurs maiſons. Ils le récompensèrent dignement du plaiſir qu'ils en avoient reçu; & cet argent les aida à vivre quelques ſemaines. Le peintre, alors, voyant

qu'ils alloient être dans le même besoin, alla trouver le roi de la même province où ils étoient alors; il s'offrit de faire son portrait, & le représenta avec tant d'art, & si ressemblant, que ce prince, étonné de cette nouveauté, le regarda comme un homme divin. Il ne pouvoit comprendre que l'on sût former des traits si justes & si naturels, qu'il n'y eût personne qui ne le reconnût dans ce tableau. Il donna au peintre un diamant d'un grand prix, & la valeur de trois mille sequins. Tous les plus grands seigneurs de la cour, à l'exemple du prince, voulurent aussi se faire peindre; il y réussit parfaitement, & il en reçut des présens si considérables, qu'il emporta de cette ville plus de dix mille pièces d'or. C'étoit une grande somme, par rapport à l'état où étoit le prince, mais très-modique, eu égard aux richesses immenses qu'il avoit indiscrètement dissipées.

Ils s'habillèrent tous très-proprement, ménagèrent leur argent, & résolurent de reprendre la route de la Chine. Ils avoient déjà fait plus de cinq cent lieues, & étoient prêts d'arriver à Zoffala (1), lorsqu'ils furent

(1) Zoffala est une ville située dans un royaume

enveloppés par une troupe de près de deux cent voleurs.

Quoiqu'Outzim-Ochantey ne fût accompagné que de ses six camarades, le nombre ne l'effraya pas; il résolut de se mettre en défense, mais Ahmedy lui ayant remontré la témérité qu'il y avoit de l'entreprendre, le prince mit bas les armes. Un homme d'assez bonne mine, qui paroissoit le chef de ces scélérats, l'aborda assez civilement pour une personne de sa sorte : Nous n'en voulons point à votre vie, lui dit-il, puisque vous ne faites aucune résistance; nous nous contenterons de vos biens ; mais si quelqu'un de vous avoit été assez hardi pour se défendre, je jure que vous seriez déja exterminés. Outzim-Ochantey regarda cet homme avec fierté: si vous n'étiez que cinquante contre nous sept, dit-il, je ne vous craindrois pas ; mais il faut céder à la force, vous êtes le maître de notre fortune.

---

du même nom, dans le pays des Cafres en Afrique. Plusieurs géographes croient que c'est l'Ophir où Salomon envoyoit ses vaisseaux, & d'où il tiroit tant d'or & d'ivoire. Deux raisons appuyent cette opinion ; premièrement, parce qu'il n'y a point de pays où il y ait tant d'or & d'éléphans ; & secondement, parce que c'est la route que ses vaisseaux prenoient par la Mer Rouge.

Une réponſe auſſi hardie plut au capitaine de ces voleurs : Je vois bien, lui dit-il, que tu as du courage, je t'en ſais bon gré ; en faveur de cela, j'en uſerai bien avec toi. Alors, ayant examiné à quoi pouvoit ſe monter tout le butin, il rendit au prince cent ſequins d'or, cinquante à chacun de ceux qui l'accompagnoient, permit qu'ils conſervaſſent leurs chevaux, & les laiſſa continuer leur chemin.

Ils arrivèrent enfin à Zoffala, où le prince de la Chine étant tombé dangereuſement malade, ils y dépensèrent la meilleure partie de leur argent, & ſe trouvèrent réduits à leur première misère.

C'étoit à Bakmas à employer ſon talent pour les mettre en état de pourſuivre leur route ; mais comme la ville n'étoit habitée que par des marchands dont l'eſprit étoit uniquement rempli de leur commerce, qui ne ſavoient ce que c'étoit que la politeſſe qu'il avoit étudiée à la cour de la Chine, & dont il prétendoit donner des leçons ; il eut beau promener ſa nobleſſe par toute la ville, il perdit ſes peines, & ne trouva perſonne qui lui offrît ſeulement un verre d'eau. Il mordoit ſes lèvres de déplaiſir.

XXVI. QUART D'HEURE.

BAKMAS, ſeigneur, continua Ben-Eridoun, ſe retiroit pénétré de douleur de ne pouvoir rendre à ſon prince le même ſervice que ſes compagnons, lorſqu'il fut rencontré par un vénérable vieillard, dont l'air étranger faiſoit connoître qu'il n'étoit pas de Zoffala; il jugea à l'air de Bakmas qu'il étoit accablé de chagrin, & en ayant appris à peu près le ſujet, il le pria avec ſa compagnie de venir ſe repoſer chez lui; le prince y alla avec ſa ſuite, & pendant le repas, ce bon vieillard voyant que Bakmas vantoit tant les prérogatives que donne une illuſtre naiſſance: mes amis, dit-il à ſes hôtes, le pauvre eſt toujours mépriſé, de quelque condition qu'il ſoit; ſi vous n'êtes pas à votre aiſe, vous ferez beaucoup mieux de ne pas publier votre nobleſſe: ſi, au contraire, vous êtes opulens, fuſſiez-vous de la lie du peuple, vous ſerez révérés de chacun comme les plus nobles de la terre. Cela dit, il mit vingt piéces d'or dans la main de Bakmas, & ſe levant de table pour vaquer à ſes affaires, le prince & ſes gens ſortirent avec lui.

Quelles triſtes réflexions cet avis ne fit-il point faire à Outzim-Ochantey ! il en pleuroit de honte. Quoi ! ſe diſoit-il, il faut que par ma ſeule faute je me trouve obligé de ne ſubſiſter que par les talens de mes compagnons ! ſans leur ſecours, je ſerois donc réduit à la dernière misère ? Ahmedy voyant le prince dans une extrême douleur, ſe ſervit de toute ſon éloquence pour le conſoler. Il lui reprocha même ſon peu de courage dans l'adverſité, & étant partis de Zoffala, ils arrivèrent quelques jours après dans une petite ville fort jolie. Ahmedy n'y fut pas plutôt entré, qu'il envoya publier qu'il diſputeroit pendant huit jours ſur toutes ſortes de matières contre les perſonnes les plus doctes. On ne fit d'abord que rire de ſa préſomption ; mais quand il en fut venu aux effets, il ravit tellement en admiration ſes auditeurs, & fit voir une ſcience ſi univerſelle, qu'il rendit confus tous ceux qui parlèrent contre lui. Au bout du compte ſa ſcience ne ſervit qu'à exciter l'envie des ſavans ; il ne remporta de cette diſpute qu'une gloire vaine & infructueuſe, & l'on cabala tellement contre lui, ſous prétexte que ſa doctrine étoit contraire aux intérêts de l'état, qu'il fut obligé de prendre la fuite pour met-

tre ſa vie en sûreté, & ſi nos ſept voyageurs n'avoient encore eu quelqu'argent, ils ſe ſeroient trouvés très-embarraſſés.

Le docte Ahmedy étoit dans une confuſion extrême; il déclama long-temps contre l'ingratitude & l'ignorance du ſiècle; mais enfin, après avoir marché pendant onze jours, ils arrivèrent aux portes de Zeb (1).

Accablé des cruelles réflexions que le prince de la Chine faiſoit ſur ſon malheur, ô ciel! s'écria-t-il, chacun de vous, à l'exception d'Ahmedy, a trouvé de quoi nous faire ſubſiſter, & moi je ſuis encore à éprouver ſi la fortune me refuſera de quoi me venger de votre ſecours. Non, non, il ne ſera pas écrit dans le ciel, que je vous ſois toujours à charge; alors, leur ayant dit qu'il vouloit les quitter pour une heure ſeulement, il leur ordonna de le venir joindre dans la principale place de Zeb; & voulant être obéi, malgré leur oppoſition, il ſe ſépara d'eux. Après avoir traverſé une grande partie de la ville, il s'aſſit ſur un banc de pierre qu'il trouva en ſon chemin, & rêvoit pro-

(1) Zeb eſt une des principales provinces de Biledulgerid, auprès des déſerts de Barca en Afrique, dont la capitale porte le nom.

fondément à ſon malheur, lorſqu'une pompe funèbre, d'une grande magnificence, paſſa par la rue où il étoit alors. Le chagrin l'accabloit tellement, qu'inſenſible à tous les objets préſens, il n'eut pas la moindre curioſité de s'informer pour qui les habitans de Zeb verſoient des larmes; & quand le chariot ſur lequel étoit le cercueil paſſa devant lui, il ne ſe leva point comme tous les autres ſpectateurs.

On fut ſi ſcandaliſé de cette action, que l'on imputoit à mépris, que l'on dit mille injures au prince; il ne daigna point y répondre, conſidérant en lui-même à quoi nous expoſe la misère; mais ſon ſilence étant encore mal interprêté, l'un des officiers de la pompe funèbre le frappa rudement au viſage, d'une baguette qu'il portoit à la main.

Outzim-Ochantey fut alors ſi tranſporté de colère, que, tirant ſon ſabre, il en fit voler la tête de cet inſolent. Un coup ſi hardi étonna tous les ſpectateurs; on voulut ſe jeter ſur le prince; mais ſe défendant comme un lion furieux, il mit plus de trente hommes hors de combat avant que l'on pût l'arrêter. Cependant le nombre l'accabla; on le ſaiſit, on lui lia les mains, & l'on alloit le conduire dans une infâme priſon,

quand ſes ſix compagnons arrivèrent heureuſement à l'endroit où cette ſanglante ſcène venoit de ſe paſſer.

XXVII. QUART D'HEURE.

Ils n'héſitèrent pas à mettre tous le ſabre à la main, fondant inopinément ſur ceux qui s'étoient rendus maîtres d'Outzim-Ochantey, ils le délivrèrent bientôt de leurs mains: ce prince reprit alors ſon ſabre, & ſe joignant à ſes défenſeurs, ils répandirent tellement la terreur dans la ville, que l'on abandonna la pompe funèbre, & que chacun ſe mit à fuir de toutes ſes forces.

Ahmedy s'informant alors d'Outzim-Ochantey par quelle raiſon on l'avoit ainſi maltraité, fut très-ſurpris d'entendre qu'il l'ignoroit; mais ayant appris par le conducteur du char ſur lequel étoit le cercueil, que c'étoit pour n'avoir pas porté le reſpect dû au corps du roi de Zeb, nommé Méruan, qui venoit de mourir ſans héritiers, il réſolut de profiter de l'épouvante générale, & conſeillant au prince & à ſes compagnons de remettre le ſabre dans le fourreau, il les conduiſit vers le lieu où le peuple avoit pris la

fuite. Ils arrivèrent dans une grande place où il étoit aſſemblé, & marchant d'un pas grave, ils abordèrent les principaux de la ville, qui les regardoient avec une eſpèce de reſpect mêlé de frayeur.

Ahmedy fit alors ſigne qu'il avoit quelque choſe d'important à leur dire; il ſe fit un ſilence univerſel, & ce ſage chinois leur parla en leur langue avec tant d'éloquence, que tout le peuple qui l'entouroit, ne ſe laſſoit point de l'écouter, & témoignoit le regarder comme un homme inſpiré. Il ſut bientôt faire valoir cette crédulité, & feignant d'avoir été averti par notre grand prophète de tout ce qui devoit arriver après la mort de Méruan, & que pour terminer les différends qui devoient naître entre les principaux de la province pour le choix d'un nouveau roi, il avoit reçu ordre de leur amener, des extrémités du monde, un jeune prince d'une bravoure inouie. Il leur commanda alors d'un ton ſi abſolu de recevoir Outzim-Ochantey pour leur roi, que perſonne n'oſa le contredire; il leur fit enſuite un très-beau portrait de la ſageſſe, & ſurtout de la valeur dont il venoit de donner des marques éclatantes, & finit par leur

promettre toutes ſortes de proſpérités ſous ſon règne.

Ce diſcours, prononcé d'un air de prophète, avec une grâce & une adreſſe extrême, ſurprit les moins crédules eſprits. Le peuple pouſſa mille cris de joie; que ce jeune héros que Mahomet nous envoie, règne ſur nous & nos deſcendans, s'écria-t-il, & que quiconque s'oppoſera à ſon élévation ſoit réputé ennemi du grand prophète. Quand même les prétendans à la royauté auroient voulu cabaler contre le prince de la Chine, ils n'auroient pu déſabuſer le peuple de la prévention où il étoit; mais ajoutant foi eux-mêmes aux paroles du mandarin, il n'y eut plus qu'une voix pour proclamer roi Outzim-Ochantey, & on le conduiſit ſur le champ par toute la ville qui le reconnut pour ſon maître.

Ce prince étoit dans un étonnement difficile à exprimer. Il regardoit cette aventure comme ces rêves agréables dont on appréhende de voir la fin; mais y trouvant de la réalité, il reçut avec gravité les reſpects qu'on lui rendoit, fit achever la pompe funèbre de Méruan, à laquelle il voulut aſſiſter avec ſes compagnons, & ayant fait tirer

du trésor cent mille sequins d'or, il les répandit parmi le peuple.

Pour qu'il n'y eût personne de mécontent dans toute la ville de Zeb, le nouveau roi, après avoir fait lever le corps de ceux que lui & ses compagnons avoient privés de la vie, ordonna qu'on leur dressât un tombeau magnifique, & faisant assurer par Ahmedy qu'ils jouissoient tous de la récompense promise aux bons musulmans, il voulut encore consoler leur famille autrement que par des paroles, & fit donner à leurs veuves, & à chacun de leurs enfans, dix mille sequins d'or.

XXVIII. QUART D'HEURE.

Ahmedy & Bakmas ne quittèrent presque point le prince, qui ne se gouvernoit que par leurs sages conseils; il récompensa libéralement les autres compagnons de ses voyages, & fut près de cinq ans sur le trône, adoré de tous ses sujets. Mais l'amour de la patrie agissant tout d'un coup sur lui, & se rappelant sans-cesse l'inquiétude cruelle où devoit être le roi son père depuis qu'il l'avoit quitté, il résolut de retourner à la Chine.

Chine. Il aſſembla pour cela les principaux de ſon royaume, & leur ayant expoſé ſon deſſein, il les pria de choiſir deux d'entr'eux pour gouverner l'état avec Ahmedy & Bakmas, juſqu'à ce qu'il leur eût donné de ſes nouvelles, & les pria, en cas qu'ils fuſſent trois ans ſans en avoir, d'élire pour roi qui ils jugeroient à propos.

Je paſſe ſous ſilence, ſeigneur, pourſuivit Ben-Eridoun, les oppoſitions que l'on apporta à laiſſer partir le prince, & le regret que l'on témoigna de le perdre ; quelque douleur qu'il vît ſur le viſage de ſes ſujets, & quelque peine qu'il reſſentît lui-même à les quitter, il demeura ferme dans ſes ſentimens, embraſſa ſes ſix amis, qui vouloient le ſuivre malgré lui, prit quantité d'or & de pierreries, & s'éloigna ſeul & incognito de ſa capitale. Ahmedy, qui l'avoit élevé ſur le trône, fut le plus ſenſible à l'éloignement du prince : mon cher ſeigneur, lui dit-il, en recevant ſes adieux, puiſque vous êtes inflexible, & que je vais vous perdre, & peut-être pour toujours, recevez, je vous prie, de moi cette eſcarboucle ; il préſenta en même temps à Outzim-Ochantey une pierre précieuſe de la groſſeur d'une noix, & chargée de caractères taliſmani-

ques : la lumière du ſoleil, lui dit-il, n'eſt pas plus vive que celle que cette eſcarboucle répand dans l'obſcurité ; c'eſt un préſent que m'a fait un grand philoſophe, & je le remets, ſeigneur, entre vos mains, comme ce que j'ai de plus rare; vous en aurez peut-être beſoin dans un voyage d'auſſi long cours que celui que vous entreprenez. Le prince accepta le préſent d'Ahmedy, & après l'avoir embraſſé tendrement, il prit la route des états du roi ſon père.

Il n'arriva rien d'extraordinaire au prince de la Chine dans pluſieurs cours étrangères où il paſſa. Il s'y arrêtoit ordinairement quelque temps, & y faiſoit fort belle figure ; mais il s'étoit bien corrigé des prodigalités qui l'avoient autrefois rendu ſi miſérable.

Enfin, après un an de voyage, tant par mer que par terre, il arriva dans les états d'un prince nommé Kuſeh (1). A l'entrée de ſa capitale étoit une grande place ouverte de tous côtés, & que l'on avoit rendue ſpacieuſe par la ruine d'un vieux temple que les idolâtres avoient autrefois dédié à une divinité nommée Pudorine. C'étoit ſur

(1) Kuſeh, en arabe, ſignifie efféminé, qui a peu de barbe.

ſes fondemens mêmes que Kuſeh avoit fait bâtir un palais ſuperbe. Au devant du palais on voyoit un grand obéliſque de marbre noir, ſur lequel, d'un côté, étoient gravées en lettres d'or les loix fondamentales de l'état, & de l'autre, pluſieurs maximes de galanterie.

Le jeune prince de la Chine s'amuſoit à examiner cette plaiſante pyramide, lorſqu'il apperçut aux fenêtres du palais deux femmes d'une beauté peu commune. Il en fut d'abord ébloui; & s'informant qui elles étoient, il apprit que c'étoit les deux filles du roi, dont l'ainée s'appeloit Modir, & la cadette Gulpenhé (1) : il trouvoit la première tout-à-fait à ſon gré; mais quelques étrangers lui en firent un ſi vilain portrait, qu'il effaça bientôt de ſon cœur l'impreſſion qu'elle y avoit déjà faite. Cette princeſſe, lui dit-on, n'eſt jamais la même, tantôt blonde, tantôt brune, elle condamne aiſément, & ſans aucun ſujet, ce que quelques jours auparavant elle avoit aimé avec fureur. Son ſeul caprice fait une loi indiſpenſable par-tout le royaume; elle étend même ſon pouvoir juſques ſur le langage, & tient tellement

(1) Gulpenhé ſignifie fleur de pêcher.

ſous ſa dépendance les ſujets du roi ſon père, que ſous peine de paſſer pour ridicule, l'on n'eſt plus en droit de rien faire ni de rien dire, s'il n'eſt approuvé par cette biſarre princeſſe.

Pour Gulpenhé, lui dit un bon vieillard des plus ſenſés, quoique moins belle, elle eſt bien plus à craindre que ſa ſœur, il eſt preſqu'impoſſible de ſe défendre de ſes charmes : elle a auprès d'elle une vieille eſclave noire, nommée Kouroüm (1), qui change de figure & d'habits à tous momens pour ſurprendre les jeunes étrangers qui arrivent en cette ville. Cette dangereuſe princeſſe a fait bâtir un palais magnifique, joignant à celui du roi : les jardins en ſont ſuperbes; il s'y trouve pluſieurs labyrinthes ingénieuſement conſtruits, & où l'on s'égare ordinairement avec elle; mais l'on n'eſt pas plutôt entré dans un petit chemin bordé de roſes, que l'on va ſe rendre dans une vaſte campagne appelée la prairie de Satiété: on ne voit plus de roſes en cet endroit; elles ſont dépouillées de leurs feuilles; l'on n'y trouve à la place qu'un vilain fruit long & rougeâtre; & l'on y perd tellement le

(1) Kouroüm, en arabe, ſignifie ſuie de cheminée.

goût des plaiſirs, que l'on n'aſpire qu'à en ſortir pour n'y plus rentrer. En vain Gulpenhé a fait mettre un large foſſé au bout du chemin de roſes, il n'y a preſque perſonne, & ſur-tout les hommes, qui ne le franchiſſe aiſément.

Après avoir quitté ce vieillard de bon ſens, le prince faiſoit encore réflexion ſur ce qu'il venoit d'entendre, lorſqu'il fut abordé par une femme couverte d'un voile très-épais.

XXIX QUART D'HEURE.

MON fils, dit cette femme au prince, en lui prenant la main, & le tirant à part, vous êtes nouvellement arrivé en ce pays, je le connois à votre indifférence, & au peu d'empreſſement que vous avez à chercher les bonnes fortunes qui n'y ſont pas rares pour des hommes comme vous, je viens vous en annoncer une qui doit faire le bonheur de votre vie : ſuivez-moi ſeulement, & ſoyez diſcret.

La curioſité emporta Outzim-Ochantey, il ſuivit cette femme ſans raiſonner; & après avoir marché aſſez long-temps, il arriva

enfin dans une rue fort étroite, au bout de laquelle ſa conductrice ayant ouvert une petite porte, elle le fit entrer par un eſcalier & par une allée très-obſcure, dans un ſallon éclairé de cent bougies, enrichi de tout ce que l'art & la nature peuvent fournir de plus brillant. On y reſpiroit des odeurs ſi douces qu'elles enchantoient les ſens; & cette femme l'ayant quitté pour aller avertir ſa maîtreſſe de ſon arrivée, le prince s'attacha à conſidérer toutes les beautés de ce lieu. Il fut bientôt diſtrait de cette occupation par l'arrivée d'une jeune perſonne qui entra dans le ſallon : il en fut d'abord enchanté, & ſe jetant à ſes pieds avec précipitation : que mon bonheur eſt digne d'envie, madame, lui dit-il, que vous ayez bien voulu me faire conduire en ces lieux pour vous y jurer un amour éternel; non, madame, tout ce qu'il y a de plus beau ſur la terre n'approche pas..... Le prince alloit continuer, lorſque cette jeune fille le releva promptement : ſeigneur, lui dit-elle toute émue, & le viſage couvert de cette aimable rougeur que la pudeur ſeule fait naître, prenez garde à ce que vous faites, ce n'eſt point moi qui dois cauſer ces violens tranſports ; je ne ſuis

qu'une malheureuſe eſclave, mais quelque baſſe que ſoit aujourd'hui ma condition, je ne la changerois pas contre celle de la dame que vous allez voir paroître : ſi ſon rang eſt élevé, ſa conduite en eſt ſi éloignée, que j'en ai à tous momens honte pour elle : ſongez ſeulement à répondre à la tendreſſe qu'elle prodigue indiſcrètement à tous les hommes.

Le prince de la Chine écoutoit avec ſurpriſe cette belle perſonne, lorſque la vieille eſclave qui l'avoit conduit en ces lieux, y entra avec la princeſſe Gulpenhé qui s'appuyoit ſur ſon bras : imaginez-vous, ſeigneur, pourſuivit Ben-Eridoun, quelle fut la ſurpriſe & le chagrin du prince, quoiqu'il eût été déjà prévenu par le vieillard qu'il avoit trouvé dans la place qui étoit au-devant du palais, & par cette aimable fille ; il demeura ſi interdit, que la princeſſe auroit pu s'en appercevoir aiſément, ſi, moins accoutumée à ſe flatter, elle n'eût interprêté ſon ſilence en ſa faveur.

Quoiqu'elle fût vêtue de la manière du monde la plus galante, & que le prince lui trouvât mille agrémens capables d'émouvoir le plus inſenſible de tous les hommes, il reçut ſes careſſes avec une ſtupidité qui paſ-

ſoit l'imagination. L'eſprit frappé de cette jeune beauté à qui il avoit d'abord adreſſé ſes vœux, il trouvoit ſes manières ſi nobles & ſi différentes de celles de Gulpenhé, qu'il étoit ſur le point, même en ſa préſence, de donner à cette charmante fille des marques de ſon amour; mais faiſant réflexion que cette imprudence la lui feroit peut-être perdre pour toujours, il ſut ſe contraindre, & feignit pour quelques momens de répondre aux tendres empreſſemens de Gulpenhé. Ce prince étoit honteux de ſes avances; mais malgré ſa répugnance, elles étoient ſi engageantes qu'il y auroit peut-être ſuccombé, ſi l'une des eſclaves de la princeſſe ne fût venue lui dire que le roi ſon père vouloit lui parler dans le moment même.

XXX QUART D'HEURE.

GULPENHÉ parut chagrine de ce contre-temps : je reviendrai bientôt, dit-elle au prince, & vous n'aurez pas le temps de vous ennuyer dans la compagnie que je vous laiſſe. Elle ordonna alors à la jeune perſonne qu'Outzim-Ochantey adoroit déjà,

de l'entretenir jufqu'à fon retour, & fortit en même temps avec Kouroüm, qui étoit la vieille efclave qui l'avoit abordé dans la place.

Le prince vit Gulpenhé s'éloigner fans regret, & profitant de fon abfence, il fe jeta une feconde fois aux genoux de cette fille incomparable : que j'ai fouffert, madame, lui dit-il, dans le peu de temps que je me fuis trouvé avec la princeffe ; elle me prodigue vainement fes charmes, jamais elle ne fera la maîtreffe d'un cœur fur lequel vous avez feule un fouverain empire. Seigneur, répliqua avec fierté cette jeune perfonne, je ne fuis pas auffi facile que Gulpenhé; dans le honteux efclavage où je fuis réduite, mon ame eft plus libre que la fienne, & la molleffe & l'oifiveté qui règnent fouverainement en cette cour n'ont pas encore corrompu mon cœur; il eft deftiné, ainfi que ma main, à celui qui aura le courage de me mettre en poffeffion de mes états, après avoir vengé la mort du roi mon père.

Les larmes qui coulèrent en ce moment avec abondance des yeux de cette princeffe, percèrent vivement l'ame du jeune prince : rien ne me paroîtra impoffible, charmante

princeſſe, lui dit-il, pour vous rétablir dans tous vos droits ; nommez-moi ſeulement vos ennemis, & je vous convaincrai que le ſeul héritier du roi de la Chine n'eſt pas indigne de toute votre tendreſſe. La princeſſe conſidéra fixement le prince : ah ! ſeigneur, lui dit-elle, ma fierté combattoit vainement le penchant qui m'entraînoit vers vous, je viens de m'appercevoir en ce moment que vous êtes deſtiné pour être mon époux : oui, prince, je vous accepte pour mon défenſeur, & je le fais avec d'autant plus de joie, que je ſuis sûre d'être bientôt vengée d'un ſcélérat qui fait tout le malheur de ma vie. L'abſence de Gulpenhé, continua-t-elle, me donnera le temps de vous inſtruire du détail de mes aventures : je n'ignore pas le ſujet pour lequel le roi ſon père l'a fait appeler.

Un jeune prince, nommé Atabek, eſt arrivé d'hier en cette cour, pour traiter de quelques affaires avec le roi Kuſeh. Ce monarque, peu propre à voir interrompre ſes plaiſirs, & à ſoutenir une guerre qu'Atabek vient lui déclarer de la part d'un roi très-puiſſant, s'il n'en obtient pas la ſatisfaction qu'il déſire ; cet indigne monarque, dis-je, eſt convenu avec ſa fille qu'elle mettra

tout en uſage pour ſéduire, par ſes artifices, le cœur de ce jeune prince ; elle y réuſſira ſans doute, & pendant qu'elle travaillera ſans répugnance à faire cette nouvelle conquête, j'aurai peut-être aſſez de loiſir pour vous conter mes infortunes.

Outzim-Ochantey embraſſa mille fois les genoux de la princeſſe, elle lui ſut bon gré de ces tranſports, & l'ayant fait aſſeoir ſur un ſopha à côté d'elle, elle commença ainſi ſon hiſtoire.

Hiſtoire de Gulguli-Chemamé, princeſſe de Tefflis.

JE dois le jour, ſeigneur, au ſage Gomer-Y-Souph, roi de Tefflis (1), & à la prin-

(1) Tefflis, autrefois Artaxata, capitale de la Géorgie. Elle eſt ſituée au bas d'une montagne dont le fleuve Kur lave le pied. Le ſang de Géorgie eſt le plus beau de tout l'orient. L'on ne voit aucun laid viſage dans tout ce pays-là parmi l'un & l'autre ſexe. La nature y a répandu, ſur la plupart des femmes, des graces que l'on ne voit point ailleurs, & il eſt impoſſible de les voir ſans les aimer. Elles ſont ordinairement grandes, dégagées, nullement gâtées d'embonpoint, & extrémement déliées de la ceinture ; de ſorte qu'on ne leur voit preſque point de hanches,

ceſſe Ayna, fille de l'enchanteur Zal-Reka, roi de Paladab (1); mais, quoique ma naiſſance ſoit illuſtre, je n'en ai jamais été plus heureuſe; au contraire, à peine commençai-je à voir la lumière, que le ciel, obſtiné à me perſécuter, répandit ſur moi ſes plus noires influences.

L'enchanteur Zal-Reka mon aïeul, après m'avoir donné en naiſſant toutes les qualités requiſes en une princeſſe, me doua encore d'une patience extrême, prévoyant ſans doute que ce ſeroit une des vertus qui me ſeroit le plus néceſſaire, & me nomma Gulguli-Chemamé (2).

---

mais elles ſe gâtent par le fard. Leurs habits reſſemblent à ceux des perſanes; en un mot, l'on ne peut peindre de plus charmans viſages, ni de plus belles tailles qu'en ont les géorgiennes.

(1) Paladab eſt la preſqu'isle entre le Gange dans les Indes.

(2) Chemamé, en arabe, ſignifie pomme de ſenteur; & Gulguli, couleur de roſe.

XXXI. QUART D'HEURE.

LE ſage Gomer-Y-Souph mon père, mettoit toute ſon occupation à m'inſtruire de ce qu'il y avoit de plus relevé dans la nature & dans la religion. A quinze ans je poſſédois preſque toutes les ſciences, outre les talens que j'avois cultivés dans les autres occupations de mon ſexe. Un jour que je me promenois avec le roi mon père dans les jardins du palais, je le vis s'arrêter pour entendre le ramage de pluſieurs oiſeaux, je remarquai qu'il les écoutoit avec une extrême attention, & je fus étonnée de le voir rire tout-d'un-coup ſans ſujet. Cette ſaillie, dans un homme auſſi ſage, me ſurprit; je l'importunai tant pour en ſavoir la cauſe, que j'appris qu'il entendoit le langage de tous les animaux, & que deux roitelets venoient d'annoncer une bonne nouvelle à quantité d'autres petits oiſeaux : & quelle eſt cette nouvelle, m'écriai-je en riant, dans la penſée que mon père plaiſantoit? C'eſt, me dit-il, que la mule d'un meûnier s'étant laiſſée tomber auprès de la fontaine des jaſſemins, le ſac qu'elle avoit ſur ſon dos

s'eſt rompu, & qu'il y a quantité de grains répandus par terre. Je priai Gomer-Y-Souph, pourſuivit la belle Georgienne, de vouloir me conduire à la fontaine : il eut cette complaiſance, & je vis effectivement un ſi grand nombre d'oiſeaux attachés à ramaſſer le grain que le meûnier n'avoit pu recueillir, que je demeurai dans la dernière ſurpriſe. Je perſécutai mon père pour m'apprendre cette langue ; & négligeant preſque toutes les autres ſciences pour m'attacher uniquement à celle-la, j'y devins en moins d'un an auſſi habile que Gomer-Y-Souph. Il eſt impoſſible, ſeigneur, continua Gulguli-Chemamé, de comprendre quel eſt le plaiſir de développer les différens jargons des animaux, l'on y trouve mille fois plus de ſageſſe & de naturel que dans les hommes ; & je vous en raconterai peut-être quelque jour des traits qui vous feront plaiſir ; mais pour le préſent revenons à mon hiſtoire.

J'avois déjà atteint ma ſeizième année, & nous ne ſongions à rien moins qu'au malheur qui nous arriva, lorſqu'un traître enchanteur, nommé Bizeg-El-Kaſak (1), pouſſé par une vieille haine qu'il avoit contre

(1) Kaſak, en arabe, ſignifie inhumain.

notre famille, nous ſurprit une nuit avec une nombreuſe armée. Il étrangla le ſage Gomer-Y-Souph, la reine ma mère, & m'alloit pareillement priver de la vie, lorſque touché de mes cris, ou peut-être de quelques attraits qu'il remarqua en moi, il ſe contenta de m'enlever, me transporta dans une isle au milieu de la mer Caſpie, & m'enferma dans une forte tour. Cette isle étoit gardée par des fantômes qui veilloient inceſſamment; d'horribles tempêtes en battoient continuellement les côtes, & nul mortel n'en pouvoit approcher impunément, ſi ce n'étoit un ſeul jour de l'année, auquel tous les Enchanteurs, Fées, Génies & autres eſprits de cette nature, étoient indiſpenſablement obligés de s'aſſembler dans une grotte de la Cochinchine, pour y rendre compte de leurs actions à celui qu'ils avoient élu leur roi l'année précédente, & pour en choiſir un autre parmi eux.

Le perfide Kaſak ne m'eut pas plutôt tranſportée dans cette triſte priſon, qu'il tâcha d'adoucir ma douleur par des manières très-reſpectueuſes; mon déſeſpoir étoit ſi violent que je l'accablai des reproches les plus piquans, & je lui marquai tant d'horreur pour ſa perſonne, qu'il fut vingt fois

ſur le point de me donner la mort ; mais eſpérant apparemment que le temps fléchiroit mon eſprit irrité, il ne fit que rire de tout ce que je lui dis ; & me laiſſant en proie à la plus vive affliction, il ne ſe préſenta devant moi qu'au bout de huit jours : tout le corps me friſſonne encore, ſeigneur, quand je me rappelle cet affreux moment. Ce ſcélérat tenta vainement de me fléchir ; mais voyant que ma douleur, loin de diminuer, augmentoit encore par ſa préſence, il entra dans une fureur extrême, & m'apprit nettement qu'il falloit que je conſentiſſe ſur le champ à ſes infâmes déſirs, ſinon qu'il m'alloit faire brûler toute vive.

Cette alternative ne m'effraya pas : je vis avec une grande tranquillité les préparatifs de ma mort, & j'y courois avec joie, lorſque l'enchanteur, qui n'avoit pas deſſein de m'ôter la vie, me fit reconduire dans la tour : je parts pour la Cochinchine, me dit-il, dont je ſerai de retour dans vingt-quatre heures : je te donne encore ce temps pour te réſoudre ; & ſi je ne te trouve pas ſoumiſe à mes volontés abſolues, j'uſerai avec toi de la dernière violence.

Je ne daignai pas répondre à ces inſolentes menaces ; &, réſolue à me percer le cœur

plutôt que d'essuyer les brutalités de ce scélérat, je le vis partir sans appréhender son retour.

Zal-Reka, mon aïeul, n'ignoroit pas le lieu de ma prison, ni l'auteur de mes malheurs.

XXXII. QUART D'HEURE.

CET enchanteur attendoit avec impatience l'absence de Kasak : il ne l'eut pas plutôt vu partir pour la Cochinchine, que par la force de son art, il écarta les épais nuages qui me cachoient aux yeux de toute la terre, & il me tira de l'affreuse tour où j'étois : après m'avoir transportée en terre ferme, il fit abymer en ma présence l'isle où le perfide enchanteur faisoit sa demeure; & me faisant traverser les airs avec une rapidité incroyable, il me posa dans une vaste campagne, d'où l'on voyoit à découvert la ville de Palimban (1).

Il est impossible de bien exprimer l'excès de ma joie ; j'embrassai alors mon aïeul

(1) Palimban est une ville capitale d'un royaume du même nom, dans l'isle de Sumatra.

avec toute la senſibilité poſſible : ma fille, me dit-il, le temps me preſſe, il faut que je me rende ſans différer à la Cochinchine, où nous ſommes tous obligés de nous trouver avant le lever du ſoleil : j'y porterai mes plaintes contre votre perſécuteur : vous n'êtes plus ſoumiſe à ſa puiſſance, allez à préſent chercher le prince...... A ces mots, ſeigneur, continua Gulguli-Chemamé, en verſant abondamment des larmes, Zal-Reka s'arrêta tout court. Une ſueur froide lui couvrit le viſage, il perdit l'uſage de la parole pour quelques momens ; & revenant enſuite à lui : ah ! ma chère fille, me dit-il d'une voix baſſe & foible, mon heure eſt venue, je vois l'épée de l'Ange de la mort prête à trancher le fil de mes jours : tout mon art ne peut m'empêcher d'aller rendre compte de mes actions devant le tribunal de notre juge ſouverain ; mais j'ai la conſolation en mourant de connoître qu'un jeune prince, après avoir arraché la vie à votre tyran, vous épouſera, & vous remettra en poſſeſſion des états que le traître a uſurpés ſur vous. Alors mon aïeul frappant la terre de ſon pied, il en ſortit une mule iſabelle, harnachée magnifiquement : voilà, me dit-il d'une voix mourante, & en m'embraſſant

pour la dernière fois, voilà de quoi vous conduire où votre ſort vous appelle, ſouvenez-vous ſeulement, ma chère Gulguli-Chemamé, ajouta-t-il, que vous êtes née princeſſe : cet avertiſſement renferme tous vos devoirs.

A peine Zal-Reka eut achevé ces paroles, qu'il expira entre mes bras. Jugez, ſeigneur, de l'excès de ma douleur & de ma crainte : je perdois le ſeul appui que j'euſſe au monde, dans le temps qu'il m'étoit le plus néceſſaire. Mon déſeſpoir redoubla encore en conſidérant l'impoſſibilité où j'étois de lui rendre les derniers devoirs, & je ne pouvois me réſoudre à abandonner ſon corps aux bêtes féroces, lorſque je vis ſortir de terre un tombeau magnifique de porphyre & de jaſpe ; j'y renfermai Zal-Reka dans un cercueil de cèdre, & fermant la porte du tombeau, que j'arroſai de mes larmes, je vis s'élever à l'oppoſite un groupe de bronze, repréſentant le cruel Kaſak, dont la tête étoit ſéparée du corps, & un jeune homme le ſabre à la main. Comme les figures étoient aſſez élevées, je ne pus diſtinguer les traits du vainqueur de mon tyran ; je remarquai ſeulement qu'il avoit un doigt de moins à la main gauche, & comme avant de vous

faire le récit de mes malheurs, je me ſuis apperçue que le petit doigt de cette main vous manquoit, j'ai jugé que c'étoit vous, ſeigneur, que le grand prophète a choiſi pour me venger; & je me ſuis alors livrée ſans réſerve à toute la tendreſſe que mérite celui qui doit être un jour mon époux.

Le prince de la Chine, ſeigneur, pourſuivit Ben-Eridoun, ſe jeta en ce moment aux pieds de la princeſſe de Tefflis : il ne trouvoit point de termes aſſez forts pour lui exprimer l'excès de ſa joie, lorſqu'elle le releva avec une extrême bonté : laiſſez-moi profiter, lui dit-elle tendrement, de l'abſence de Galpenhé, pour vous achever mon hiſtoire, je trouverai enſuite aſſez de temps pour répondre à des proteſtations de tendreſſe qui font tout le bonheur de ma vie. La princeſſe alors reprenant le fil de ſon diſcours, pourſuivit ainſi.

Je montai ſur ma mule; & j'avois fait près de trois cent lieues ſans qu'il m'arrivât aucune aventure, lorſqu'un matin, m'étant arrêtée pour la faire boire à une fontaine, dont l'eau étoit extrêmement claire, elle ne voulut jamais en approcher; pour moi qui avois très-ſoif, & qui ignorois les conſéquences qu'il y avoit de boire de cette eau,

je descendis de dessus ma mule, & j'en puisai dans le creux de ma main. Je ne l'eus pas plutôt portée à ma bouche, que je tombai à la renverse. J'ignore, seigneur, ce que je devins en ce moment; je sais seulement qu'au sortir de l'espèce d'assoupissement dans lequel j'avois été, je me trouvai entre les bras d'un grand homme noir, dont la lèvre de dessous cachoit presque tout le menton, tant elle étoit épaisse; je poussai un cri terrible à la vue de ce monstre; il n'en fit que rire, & me jetant dans un grand sac de cuir qu'il ferma ensuite, il en passa les cordons dans son bras gauche; & je ne sais, seigneur, où il m'alloit porter, lorsqu'un homme si petit qu'il eût aisément passé entre les jambes du noir, accourut à toute bride sur un cheval proportionné à sa taille: arrête, cruel Cosayb, lui cria-t-il de très-loin, il est temps que ta tyrannie finisse.

XXXIII. QUART D'HEURE.

COSAYB, c'est ainsi que se nommoit l'affreux noir, fit d'abord très-peu de cas des menaces de ce petit homme; cependant, quand il fut à une certaine distance de lui,

je crus m'appercevoir, au mouvement de ſon bras, qu'il trembloit par tout le corps. Il accrocha promptement le ſac dans lequel j'étois, à une branche d'arbre, & ſe mit en défenſe avec une maſſue de fer à pointes d'acier; pour moi, ſeigneur, je ne perdis pas le jugement, avec un poignard que j'avois à la ceinture, je fis au ſac un trou aſſez grand, pour être ſpectatrice d'un combat que je croyois bien devoir être tout-à-fait à l'avantage du noir; mais jugez de ma ſurpriſe, quand, après une défenſe opiniâtre de part & d'autre, je vis ce petit héros couper d'un ſeul revers de ſon ſabre les deux jambes de ſon ennemi, & enſuite lui ſéparer la tête d'avec le corps. Je ne puis vous témoigner la joie que je reſſentis d'une victoire auſſi incroyable; je fendis le ſac aſſez pour y paſſer la tête, & m'adreſſant à mon libérateur, je lui marquai en peu de mots l'obligation infinie que je lui avois.

Ce petit homme fut ſurpris de me voir dans cette poſture; il me témoigna la peine où il étoit de ne pouvoir m'aider à deſcendre; mais moi, plus fertile que lui en inventions, je coupai le ſac de manière qu'en ayant fait deux fortes & larges couroyes, je me laiſſai gliſſer juſqu'à terre ſans me

bleſſer : madame, me dit alors le petit nain, quelque plaiſir que je reſſente d'être arrivé aſſez à propos pour vous empêcher d'être le dernier objet de la cruauté de Coſayb, je n'aurois pas été aſſez heureux pour vous ſauver la vie, ſi je n'avois eu à venger une ſœur qui éprouve depuis trop long-temps la tyrannie du ſcélérat à qui je viens de donner la mort. Le haſard m'eſt bien favorable, repris-je alors; mais, ſeigneur, pardonnez ma curioſité : comment eſt-il poſſible qu'avec autant de diſproportion qu'il y avoit entre Coſayb & vous, vous ayez pu le priver de la vie ? Il eſt aiſé, madame, repliqua le petit homme, de vous donner ſatisfaction : ſi vous voulez venir à Achem (1), où règne le roi mon père, je m'offre, en chemin faiſant, de vous apprendre les motifs de ma vengeance, & par quels ſecours ſurnaturels j'ai pu vaincre le traître Coſayb. Je remontai ſur ma mule, continua Gulguli-Chemamé, & voici ce que me raconta mon libérateur.

---

(1) Achem, ville célèbre par ſon port, & capitale d'un royaume du même nom, dans la partie ſeptentrionale de Sumatra, avec un port de mer très-fréquenté des indiens.

Hiſtoire de Boulaman-Sang Hier, prince d'Achem.

Qui croiroit, madame, à voir ma taille & ma figure, que je fuſſe né d'une géante; cependant, rien n'eſt plus vrai que je dois le jour à Fag Houry, princeſſe de Serendib, qui a près de huit pieds de haut; mais il faut vous dire qu'en récompenſe, mon père, nommé Kouter-Aaſmaï, roi d'Achem, eſt encore plus petit que moi.

L'amour rend tout égal : mon père qui, en voyageant, devint éperduement amoureux de Fag-Houry, ne crut pas qu'elle fût trop grande pour lui, & la princeſſe ma mère ſe laiſſant attendrir aux proteſtations qu'il lui fit de l'aimer toute ſa vie, ne fit pas attention à l'extrême inégalité qui ſe trouvoit dans leurs tailles; comme elle étoit maîtreſſe de ſes volontés, parce que le roi ſon frère, qui régnoit alors à Serendib, n'avoit que ſept ans, elle conſentit que mon père la conduisît à Achem, où il l'épouſa.

Ma mère, quatre mois & demi après ſon mariage, accoucha de moi à la mode des Pigmées, dont mon père tiroit de loin ſon origine,

origine, & l'on me nomma Boulaman-Sang-Hier; mais comme elle avoit conçu deux enfans tout à la fois, après quatre autres mois & demi elle mit encore au monde une fille, qui tenant d'elle, & venant suivant l'ordre ordinaire de la nature, fut appelée Agazir à la belle taille; ainsi, quoique ma sœur & moi nous fussions nés en différens temps, & de diverses grandeurs, nous ne laissâmes pas d'être jumeaux.

Quand Agazir eut atteint l'âge nubile, sa beauté fit tant de bruit, qu'elle fut recherchée en mariage par tous les princes nos voisins; mais un de nos parens, qui se nommoit Badem, & qui régnoit à Pedir (1), l'emportant par dessus les autres, étoit prêt de voir couronner sa flamme, lorsque le cruel Cosayb devint malheureusement amoureux d'Agazir. Le refus qu'il reçut du roi mon père le rendit furieux. Il déclara que personne n'eût à prétendre à épouser la princesse, sous peine de son indignation; mais l'on se moqua de ses menaces, & mon père ayant résolu le mariage de Badem

(1) Pedir est un royaume fameux, qui fait porter son nom à sa ville principale. Elle est située à vingt lieues environ d'Achem, & à l'extrémité de l'isle de Sumatra, du côté du nord, & presque sous la ligne.

avec ma ſœur, on les conduiſit à la Pagode.

Une partie de la cérémonie étoit déjà achevée, le Bonze avoit fait toutes les prières, & Badem alloit donner la main à Agazir, lorſqu'on fut dans un extrême étonnement de trouver le prince immobile, & de reconnoître qu'il n'étoit plus qu'une ſtatue de marbre.

XXXIV. QUART D'HEURE.

Un ſi triſte événement fit frémir mon père & toute la cour. Ma ſœur, qui aimoit tendrement Badem, en penſa mourir de douleur, & les plus braves d'Achem voyant à quel point mon père étoit ſenſible à cet accident, réſolurent d'aller chercher Coſayb pour lui ôter la vie; mais de tous ceux qui ſont partis dans ce deſſein, je ſuis le ſeul qui en ſoit revenu. Il eſt bon que vous ſachiez, madame, continua le prince Boulaman-Sang-Hier, que l'on ne peut aborder par terre dans nos états, que par l'endroit où s'eſt paſſé mon combat avec Coſayb: ce perfide, à ce que j'ai ſu depuis, s'attendoit bien qu'on chercheroit à le punir de ſon crime, il y forma l'enchantement que

vous avez ſans doute éprouvé; on n'y eſt pas plutôt arrivé, qu'une ſoif ardente vous oblige de vous rafraîchir à cette pernicieuſe fontaine, dont l'eau ôte ſur le champ l'uſage de la raiſon, & pluſieurs braves d'Achem ſont apparemment péris par cette ſurpriſe, qui les a livrés au pouvoir du cruel Coſayb. Enfin, ma ſœur étoit preſque réduite à être ſa victime, lorſque me promenant avant-hier avec agitation ſur le bord d'un canal qui eſt au bout des jardins du palais, j'y trouvai un jeune enfant de neuf à dix ans, qui faiſoit des efforts pour arracher une petite tortue de ſes écailles, & qui n'ayant pu en venir à bout, la jeta pluſieurs fois de toutes ſes forces contre une groſſe pierre: l'écaille de cette tortue étoit ſi brillante, qu'elle paroiſſoit ſemée de diamans; je l'ôtai des mains de cet enfant, & je la conſidérois avec attention, lorſque je crus en entendre ſortir quelques plaintes : je l'approchai de mon oreille, & j'ouïs effectivement qu'elle me prioit de la rejeter dans le canal. Je fus d'abord un peu ému d'une aventure auſſi extraordinaire : mais quelqu'envie que j'euſſe de la garder, j'obéis avec promptitude, peu accoutumé à de pareilles prières; à peine eus-je remis la tortue dans l'eau,

que je la vis reparoître, & me remercier du service que je venois de lui rendre : demande-moi tout ce que tu voudras, me dit ce petit animal, tu éprouveras ce que peut sur la Fée Mulladine un service aussi essentiel que celui que tu viens de lui rendre. Je demeurai quelque temps immobile, poursuivit Boulaman-Sang-Hier : mais animé de ma vengeance, secourable Fée, repartis-je, puisque vous mettez à prix un si petit bienfait, donnez-moi, je vous en conjure, les moyens de délivrer ma sœur & le prince Badem des persécutions de Cosayb : attends-moi ici un moment, reprit la tortue, je vais te chercher le secours dont tu as besoin. Alors s'étant plongée quelque temps dans l'eau, elle revint ensuite au-dessus, tenant dans ses petites pattes le sabre dont je viens de me servir ; & après m'avoir instruit au sujet de la fontaine enchantée, elle m'ordonna d'aller combattre Cosayb, &, sans attendre ma réponse, elle se replongea dans le canal.

Je n'ai point hésité de suivre les ordres de Mulladine, continua le petit prince d'Achem ; j'ai volé à la vengeance, malgré le roi & la reine qui regardoient ma mort comme certaine, & je suis arrivé assez à propos

pour vous délivrer, madame, de la brutalité de ce scélérat.

Continuation de l'histoire de Gulguli-Chemamé, princesse de Tefflis.

COMME le prince achevoit son histoire, poursuivit la belle Géorgienne, nous arrivâmes au palais de Kouter-Asmay, roi d'Achem.

L'on y avoit traité de vision l'apparition de la Fée Mulladine au prince, & l'on doutoit tellement de la réussite de son combat, que l'on pleuroit sa mort, lorsqu'on s'apperçut que le roi de Pedir venoit de reprendre sa première forme. Ce monarque, qui avoit cessé d'être statue au moment même que le monstre étoit expiré, vint au-devant de nous avec le roi, la reine & la princesse Agazir. Sitôt qu'on eut appris au prince d'Achem le détail de sa victoire, que je confirmai, ce ne furent que réjouissances; chacun s'empressa d'aller voir le noir, qui, tout mort qu'il étoit, avoit encore quelque chose de si menaçant dans le visage, qu'il effrayoit les plus intrépides. Le roi fit allumer un grand feu, dans lequel on jeta le corps de ce scélérat; &

après avoir donné ordre qu'on dressât en cet endroit un monument éternel de la victoire du prince d'Achem, il fit célébrer cet heureux jour par mille fêtes galantes. Badem & son illustre épouse me comblèrent de marques d'amitié, & j'aurois volontiers passé un temps considérable avec eux, si, toujours animée de ma vengeance, je n'eusse résolu d'aller chercher mon libérateur.

Ce ne fut pas sans une extrême violence que Boulaman-Sang-Hier put se résoudre à me laisser partir : il étoit devenu passionnément amoureux de moi; mais quoique sa petite personne fût fort agréable, qu'il eût infiniment d'esprit, & que je lui dusse la vie, comme je savois bien qu'il n'étoit pas destiné à me venger de mon tyran, je le priai instamment de ne plus songer à m'aimer.

XXXV. QUART D'HEURE.

Le petit prince pensa mourir de douleur à mes pieds : il fit pourtant ses efforts pour m'obéir; & se contentant de toute mon estime, il me vit embarquer avec assez de tranquillité, en apparence.

J'étois née, seigneur, pour tomber de malheurs en malheurs. A peine avions-nous fait cent cinquante lieues, que notre vaisseau fut attaqué par un célèbre corsaire; comme nous lui étions beaucoup inférieurs, il fallut nous rendre & subir la loi du vainqueur; ce ne fut pas sans verser des larmes que je me vis encore privée de la liberté; mais un instant après j'eus moins lieu de me plaindre, quand Faruk (c'est ainsi que se nommoit le corsaire) m'aborda avec une certaine timidité que n'ont point les gens de sa profession. Il n'est pas juste, madame, me dit-il très-civilement, que de si belles mains que les vôtres soient chargées de chaînes; vous êtes libre dans ce moment: heureux si votre cœur l'étoit autant que votre personne, & si mon respect & ma complaisance pouvoient un jour mériter votre tendresse.

Quelque surprise que je fusse d'une déclaration aussi prompte & aussi vive, je crus devoir dissimuler avec Faruk: je lui laissai entrevoir quelqu'espérance d'être sensible à son amour, & sur cette confiance je jouis d'une entière liberté.

Je commençai à exercer le pouvoir que j'avois sur son esprit, par délivrer des

chaînes, non-ſeulement tous ceux qui s'étoient trouvés dans notre vaiſſeau, mais encore quelques eſclaves qu'il avoit faits dans d'autres occaſions. Il fit plus, il leur rendit la moitié de ce qu'on leur avoit ôté, les fit monter ſur un petit brigantin, leur donna des armes & des proviſions, leur permit de prendre telle route qu'il leur plairoit, & ne réſerva de toutes ſes priſes, qu'une jeune Indienne qu'il garda pour me tenir compagnie.

Cette fille, pourſuivit la princeſſe de Tefflis, étoit d'une beauté raviſſante; un port majeſtueux, l'air noble, les yeux vifs, la bouche & les dents extrêmement belles, les cheveux noirs, qui relevoient l'éclat d'un teint d'une blancheur à éblouir, & une gorge charmante, formoient une des plus aimables perſonnes que j'euſſe encore vues; & tant de perfections étoient encore relevées par un parler gracieux qui enlevoit tous les cœurs.

Quelqu'affligée que je fuſſe, la jeune indienne l'étoit encore plus que moi; ſes beaux yeux étoient ſans ceſſe baignés de larmes; &, quoique je lui fiſſe mille careſſes pour en tarir la ſource, je ne pus d'abord y réuſſir. Je lui repréſentai que

j'étois peut-être encore plus malheureuſe qu'elle, mais que cédant au temps, je me faiſois une extrême violence pour cacher ma douleur à Faruk. Ah ! madame, me dit-elle, je n'ai point tant de force d'eſprit que vous, & je ne ſais pas me faire une pareille raiſon : l'état où je ſuis me réduit au déſeſpoir. Je preſſai cette aimable fille de me conter le ſujet d'une affliction ſi vive. Epargnez-moi, madame, ce récit, me répondit-elle ; mes malheurs ne méritent pas de vous occuper un ſeul moment. Enfin, continua Gulguli-Chemamé, j'embraſſai tant de fois cette jeune indienne, en mêlant mes larmes avec les ſiennes, que je l'engageai à me parler ainſi.

Hiſtoire de Satché-Cara (1), *princeſſe de Bornéo* (2).

BRUNINGHIR, roi de Bornéo, ayant épouſé Gulbeas (3), princeſſe de Sumatra,

---

(1) Satché-Cara, en arabe, ſignifie cheveux noirs.

(2) Bornéo eſt une isle dont la capitale, qui porte le même nom, eſt ſituée dans l'Océan indien.

(3) Gulbeas veut dire roſe blanche.

(1), en eut deux filles, dont je suis la cadette. Le roi & la reine, qui s'aimoient tendrement, moururent après douze ans de mariage, & nous laissèrent par conséquent dans un âge fort tendre. Quoique ma sœur n'eût alors que neuf ans, & que je fusse seulement plus jeune qu'elle d'une année, nous ressentîmes toute la douleur possible de cette perte; & si quelque chose put la diminuer, ce fut qu'on ne nous sépara point ma sœur & moi.

Ghiouluk, roi de Java, qui avoit épousé la sœur de ma mère, & qu'en mourant elle avoit fait prier de prendre soin de nous, vint lui-même à Bornéo: il y laissa un vice-roi, & nous ayant conduit à Java, il nous remit entre les mains de la reine son épouse.

Ce monarque n'avoit qu'un fils unique un peu plus âgé que ma sœur aînée. Il étoit continuellement auprès d'elle, & crut voir avec plaisir que Sirma (2), (c'est le nom de la princesse ma sœur), répondoit à ses tendres empressemens: elle auroit eu de la

(1) Sumatra, Java & Bornéo sont les trois principales isles de la Sonde.

(2) Sirma signifie or-trait.

peine à refuser son cœur à un prince qui avoit autant de bonnes qualités. Il étoit d'une figure charmante, & sa physionomie marquoit quelque chose de si engageant, qu'on ne pouvoit le voir sans l'aimer; mais ce qui le rendoit encore le plus recommandable auprès de ma sœur, étoit son caractère & son esprit.

Le roi de Java chérissoit notre mère dans ses enfans; il avoit autrefois voulu l'épouser, à ce que l'on m'a assuré; mais étant tombé dans une maladie très-longue & très-dangereuse, pendant laquelle on désespéra plusieurs fois de sa vie, il fut surpris, étant revenu en santé, d'apprendre qu'il avoit été prévenu par le roi de Bornéo notre père, & que celui de Sumatra avoit disposé de Gulbas en sa faveur: il en conçut un extrême chagrin; mais la princesse Gulnad-Hare, sœur cadette de ma mère, étant une vive image de son aînée, Ghiouluk ne put se consoler de ce qu'il venoit de perdre, qu'en la demandant en mariage: il l'obtint aisément, & en eut au bout de dix mois Samir-Agib, le modèle de toutes les perfections.

Ce prince avoit déjà plus de vingt ans, & le roi son père songeant à le marier,

jeta les yeux ſur la princeſſe de Biſnagar (1), ſeule & unique héritière du royaume de ce nom.

C'étoit en effet un avantage ſi conſidérable pour le prince de Java, que Ghiouluk s'imagina que l'ambition de ſon fils ſeroit très-ſatisfaite de cette alliance; il lui parla du deſſein qu'il avoit d'envoyer des ambaſſadeurs au roi de Biſnagar, pour tâcher d'en obtenir la princeſſe; mais il trouva le prince ſi interdit à cette propoſition, qu'il vit bien qu'elle ne lui faiſoit pas plaiſir. Un engagement vous effraye peut-être, mon fils, lui dit-il avec douceur; mais ſi vous connoiſſiez la princeſſe de Biſnagar, à qui l'on n'a donné le nom de Donei Kerin (2), que parce qu'il n'y a rien dans la nature au-deſſus d'elle, vous changeriez bientôt de réſolution. Je vous donne un mois pour vous y réſoudre; rendez-moi réponſe après ce temps, & faites enſorte que j'aie lieu de me louer de votre obéiſſance.

Le prince fit une profonde inclination ſans répondre au roi ſon père; il ſe retira dans

---

(1) Le royaume de Biſnagar eſt dans l'Inde en-deçà du Gange, il eſt d'une très-grande étendue.

(2) Perle parfaite.

ſon appartement, où, après s'être un peu remis du trouble où il étoit, il paſſa dans celui où nous étions ma ſœur & moi. Il nous regarda quelque temps avec triſteſſe ſans nous parler, & ſes larmes commençant à couler malgré lui, Sirma toute émue, lui demanda tendrement le ſujet de ſon affliction. Ah! madame, lui dit Samir-Agib, en redoublant ſes pleurs, quel ordre barbare viens-je de recevoir! Le roi de Java me deſtine à la princeſſe de Biſnagar, & je n'ai qu'un mois pour me réſoudre à une union qui feroit tout le malheur de ma vie, ſi je n'avois pas aſſez de force pour réſiſter aux volontés de mon père. Ma ſœur, pourſuivit Satché-Cara, fut étourdie à cette nouvelle; elle regarda fixement le prince, & le voyant dans un accablement extrême: Ah! Samir-Agib, lui dit-elle, que je vais être malheureuſe; vous obéirez, & je vous aime avec trop de délicateſſe pour ne vous pas conſeiller de le faire. Qu'eſt-ce que Bornéo au prix de Biſnagar, & quelle comparaiſon y a-t-il entre une perle baroque & une perle parfaite? ..... Arrêtez, madame, s'écria le prince de Java; toute comparaiſon m'eſt odieuſe; jamais Donei-Kerin, quelque mérite qu'on lui vante, n'aura ma

main ni mon cœur, l'un & l'autre ſont réſervés pour la ſeule Sirma, & je mourrai plutôt que de rompre les ſermens que j'ai faits ſi ſouvent de l'aimer toute ma vie.

XXXVI. QUART D'HEURE.

QUE cette converſation fut tendre & généreuſe! & que ma ſœur fut ſenſible aux nouvelles proteſtations du prince ſon couſin! Il venoit à tout moment l'aſſurer de ſon amour; & il s'étoit déjà paſſé plus de trois ſemaines du temps que Ghiouluk lui avoit donné pour prendre ſa réſolution, lorſque ce monarque ſe promenant un ſoir dans les jardins de ſon palais, apperçut le prince ſon fils qui entroit ſeul dans un petit boſquet: il avoit remarqué qu'il étoit devenu triſte, rêveur, & qu'il cherchoit la ſolitude depuis qu'il lui avoit parlé de la belle Donei-Kerin. Il voulut en découvrir la cauſe; & ordonnant à ceux de ſa ſuite de l'attendre, il ſe gliſſa derrière une paliſſade, d'où il pouvoit aiſément voir & entendre Samir-Agib.

Ce prince, qui ſe croyoit ſeul & en liberté de ſe plaindre, s'étoit d'abord abandonné à une profonde rêverie; il parut enſuite

écouter avec attention de petits oiseaux qui remplissoient l'air de leurs tendres accens : heureux oiseaux, leur dit-il, qui n'êtes point contraints dans vos amours, & ne recevez d'autres loix que celles que votre penchant vous inspire, portez plus loin votre agréable ramage; mon ame, plongée dans la plus vive douleur, ne sauroit voir votre félicité sans envie, elle ne fait que renouveller mes tourmens : le temps s'approche, continua-t-il tristement, qu'il faut que je rende réponse au roi mon père. O ciel ! comment lui déclarerai-je une passion si contraire aux intérêts de sa grandeur ! La princesse de Bisnagar balancera sans doute dans son cœur les bontés qu'il auroit pour moi dans toute autre occasion; mais quelle autre que la princesse de Bornéo pouvoit toucher une ame aussi insensible que la mienne ? Sur quelles roses se voient des couleurs aussi vives que celles qui brillent sur le teint de la charmante Sirma ? Et en qui trouvera-t-on ces beautés divines qui éclatent sur son visage, & d'où le ciel semble emprunter sa sérénité ? N'espérez pas, foibles mortelles, l'emporter sur mon adorable princesse, elle mérite de donner des loix à tout l'univers..... Où m'emporte ma passion, reprit Samir-

Agib, par un triſte retour ſur lui-même ? Hélas! plus cette princeſſe a de charmes, plus ſa privation doit me coûter de pleurs ! Mais pourquoi répandre des larmes, puis-je brûler de plus beaux feux ? Ah ! charmante princeſſe de Bornéo, vous n'avez pas encore aſſez de pouvoir ſur mon cœur ; un amour auſſi violent que le mien doit ſervir d'exemple à tout l'univers : rompons un injurieux ſilence ; tâchons de vous obtenir du roi mon père ; & ſi mes prières, mes ſoumiſſions & mes larmes ne peuvent le fléchir, faiſons connoître par un beau déſeſpoir, qu'il eſt ſouvent dangereux d'irriter un jeune courage qui regarde la mort comme la fin de tous ſes maux.

Samir-Agib ſortit du boſquet dans cette réſolution, & laiſſa Ghiouluk auſſi ſurpris qu'affligé de ce qu'il venoit d'apprendre. Le prince ſon fils lui étoit très-cher ; il nous aimoit tendrement, ma ſœur & moi, pourſuivit Satché-Cara ; mais le royaume de Biſnagar le faiſoit pencher en faveur de Donei-Kerin. Il ſe retira cependant fort incertain ; & après avoir rejoint ſa ſuite, il s'enferma dans ſon appartement ſans vouloir parler à perſonne. Il fut fort agité le reſte de la journée & la nuit ſuivante ; mais la

ſatisfaction de ſon fils lui étant plus chère que celle qu'il eſpéroit en l'uniſſant avec Donei-Kerin, il n'héſita plus ſur ce qu'il avoit à faire; & fit appeler Samir-Agib. Mon fils, lui dit-il, je ſais ce qui ſe paſſe dans le fond de votre cœur; vous aimez Sirma; & quelque raiſon que j'euſſe de m'oppoſer à cet amour, je ne laiſſe pas de l'approuver, puiſqu'il fait, ſelon vous, le bonheur de votre vie. Mais comme l'autorité que j'ai ſur les princeſſes de Bornéo pourroit faire croire que j'aurois uſé de mon pouvoir pour vous unir enſemble, il faut prendre des tempéramens pour y parvenir ſans engager mon honneur.

XXXVII. QUART D'HEURE.

SAMIR-AGIB fut, dans ce moment, auſſi étonné qu'il pouvoit l'être. Il rougit, baiſſa les yeux, & fut quelque temps ſans répondre au roi ſon père, appréhendant que ce monarque n'usât d'artifice pour découvrir la paſſion qu'il reſſentoit pour Sirma; mais ayant enſuite repris ſes ſens, il crut voir tant de bonne foi dans les actions de Ghiouluk, que, ſe jetant à ſes pieds: Ah! ſeigneur,

lui dit-il en les lui embraſſant, que ne dois-je point à vos bontés ! vous me rendez la vie, au moment où j'allois peut-être me livrer au déſeſpoir le plus funeſte : oui, mon père, j'adore l'aimable Sirma ; le ſang qui nous joint a tellement lié nos cœurs, qu'il n'y a que la mort ſeule qui puiſſe rompre une ſi belle union ; & puiſque votre majeſté veut bien y conſentir, il eſt un moyen sûr pour ne point bleſſer ſur cela ſa délicateſſe. La princeſſe eſt dans un âge capable de remplir un trône. Permettez, ſeigneur, que j'aille la placer ſur celui de ſes ancêtres ; c'eſt à Borneo que je dois l'obtenir d'elle ; c'eſt-là que j'eſpère que l'amour ſeul la déterminera en ma faveur.

Que votre paſſion eſt ingénieuſe, reprit Ghiouluk, en embraſſant le prince ſon fils : allez donc, lui dit-il, annoncer vous-même cette nouvelle à votre princeſſe, & diſpoſez tout ce qu'il faut pour la conduire à Borneo.

J'étois auprès de ma ſœur, pourſuivit la jeune princeſſe indienne, lorſque Samir-Agib entra dans ſon appartement. La joie brilloit dans ſes yeux, & il étoit ſi tranſporté de la converſation qu'il venoit d'avoir avec le roi ſon père, qu'il fut long-temps ſans pou-

voir parler. Il embraſſa les genoux de Sirma avec tranſport : charmante princeſſe , lui dit-il, enfin tout conſpire à mon bonheur, il n'eſt plus fait mention de Donei-Kerin, vous êtes aujourd'hui reine de Borneo ; je viens de recevoir l'ordre de faire tout préparer pour vous y mettre ſur le trône : c'eſt-là que vous ſerez maîtreſſe abſolue de vos volontés ; c'eſt-là où je veux mourir eſclave des vôtres. Ma ſœur reſſentit une joie infinie à cette nouvelle ; elle releva Samir-Agib : mon cher couſin, lui dit-elle tendrement, mes volontés ſeront toujours ſoumiſes aux vôtres, puiſque dès aujourd'hui je vous accepte pour mon ſeigneur & mon époux, & que je ne m'eſtimerai jamais heureuſe qu'autant que je poſſéderai votre tendreſſe.

J'étois préſente à cette converſation, dont je reſſentis tout le plaiſir poſſible, pourſuivit Satché-Cara ; elle ſe termina par de nouvelles aſſurances de tendreſſe, & le prince ſe retira enſuite pour donner les ordres néceſſaires pour notre départ, qui fut fixé au quinzième jour ſuivant. Pendant ce temps, ma ſœur reçut les complimens des principaux ſeigneurs de Java ; chacun d'eux, pour faire la cour au jeune prince, dont on n'ignoroit pas la paſſion, fit des

préfens magnifiques à la nouvelle reine de Borneo, & notre appartement qui n'étoit ordinairement acceffible qu'à Samir-Agid, fut ouvert à tout le monde pendant tout le temps que nous reftâmes à Java.

Voici, madame, continua la jeune princeffe indienne, le commencement de mes malheurs. Un juif, nommé Ifaac Mier, à ce que j'ai fu depuis, profita de cette liberté. Il me vit, j'eus le malheur de lui plaire; & cet infolent ofa porter fes vœux jufqu'à moi. Comme il ne favoit par quel moyen venir à bout de fes défirs, il eut recours à une fameufe magicienne nommée Doubana, & lui promit une fomme confidérable, fi par fon art elle pouvoit me rendre fenfible pour lui.

Doubana, fous l'extérieur d'une modeftie achevée, s'infinua dans le palais; elle fit connoiffance avec quelques-unes de mes efclaves, & les engagea, avec ma permiffion, à aller fe réjouir à une petite maifon qu'elle avoit dans un endroit délicieux, appelé la fontaine aux rofiers, parce qu'effectivement il y en avoit là une qui prenoit fa fource au pied d'un rofier qui portoit des fleurs pendant toute l'année. Il n'y avoit pas deux lieues de Java à cette mai-

ſon; mes femmes à leur retour m'en firent un récit ſi charmant, qu'elles m'inſpirèrent la curioſité d'en juger par moi-même. Je propoſai à ma ſœur d'être de la partie; elle étoit trop occupée des préparatifs de ſon départ, & je fis ſavoir à Doubana que j'irois le lendemain à ſa maiſon de campagne, accompagnée ſeulement de huit de mes femmes, & de douze eunuques noirs.

XXXVIII. QUART D'HEURE.

JE fus reçue par cette perfide avec toutes les apparences d'un reſpect ſincère. Après avoir examiné les appartemens qui me parurent d'une très-grande propreté, je deſcendis dans les jardins. Comme il faiſoit encore aſſez chaud, Doubana me préſenta un voile de couleur de roſes: je le mis ſur ma tête; mais à peine en fus-je couverte, que je reſſentis un feu inconnu qui me couroit de veine en veine: j'ignorois ce que je ſentois, une tendre langueur s'étoit emparée de tous mes ſens, j'avois honte de m'arrêter aux réflexions qui occupoient alors mon eſprit. Enfin, madame, je m'éloignai ſeule de ma ſuite, rêvant à la ſituation extraordinaire où

je me trouvois. La pudeur me fit chercher la ſolitude, je m'enfonçai dans un petit bois, & j'en avois déjà pluſieurs fois parcouru les allées, lorſqu'Iſaac Mier, que je ne connoiſſois pas encore pour ce qu'il étoit, m'aborda d'un air fort embarraſſé; je connus en ce moment mon imprudence, & je voulois éviter la vue de cet homme en me cachant de mon voile, lorſque je le vis à mes genoux me déclarer ſon amour en des termes aſſez nouveaux pour moi. Je le rebutai d'abord ſans me faire connoître; mais comme il me ſuivoit par-tout, je ne voulus pas différer davantage à l'inſtruire de ma qualité; je crus par-là mettre fin à ſes importunités; mais que devins-je quand cet inſolent me parla ainſi? Je n'ignore pas, madame, que je m'adreſſe à la princeſſe Satché-Cara, ni l'extrême diſtance qu'il y a d'elle à moi; mais mon amour eſt plus fort que toutes les réflexions que j'ai pu faire pour l'éteindre : conſentez de bonne grâce, madame, continua-t-il effrontément, à unir votre ſort au mien, puiſqu'auſſi-bien toutes les puiſſances de la terre ne peuvent empêcher que cela ne ſoit.

Je frémis à ces inſolentes menaces; mais quelque venin qui fût répandu ſur le voile

de Doubana, il ne fit pas apparemment tout l'effet qu'elle en attendoit; je ne pus souffrir la hardiesse du juif: malheureux, lui dis-je, en élevant la voix, & d'un ton très-irrité: qui que tu sois, fuis ma présence, si tu veux éviter la punition que tu mérites.

Isaac-Mier fut étonné de la fermeté avec laquelle je lui parlois: il me quitta en tremblant, & courut rendre compte à la magicienne du peu de succès qu'il avoit eu auprès de moi.

Je demeurai abymée en ce moment dans mes réflexions, & je ne pouvois revenir de ma surprise, lorsque Sidhim, l'une de mes filles, me rejoignit avec empressement. Ah! madame, me dit-elle toute effrayée, en quel lieu sommes-nous? la fameuse magicienne, qui en est la maîtresse, nous a cruellement trompées par des dehors de sagesse & de vertu qui auroient ébloui tout le monde; cette perfide conspire contre votre honneur; j'étois derrière une grosse touffe de rosiers, lorsque j'ai vu un homme assez en désordre l'aborder & lui parler bas: Doubana a rêvé quelques momens; ensuite lui adressant la parole: que la résistance de la princesse ne vous inquiète pas, lui a-t-elle dit, je la livrerai bientôt à vos désirs;

prenez garde à une ſeule choſe, il n'y a qu'un demi-quart de lieue au plus d'ici à la demeure de Firnaz, ſurnommé le génie de la raiſon, empêchez que la princeſſe ne tourne ſes pas vers ſon palais, tout mon pouvoir deveint inutile quand on y a mis le pied, & nous pourrions nous repentir tous deux le reſte de nos jours de l'entrepriſe où nous ſommes embarqués; retournez donc promptement vers Satché-Cara, & ne la quittez point que je ne vous aie rejoint; je vais pendant ce temps donner ordre à ce qu'il faut pour réduire cet eſprit ſi fier. Ah! fuyons au plus vîte, ma chère Sidhim, m'écriai-je, tout le corps me friſſonne; ſauvons-nous, s'il eſt poſſible, de ce pernicieux ſéjour, & cherchons promptement la protection de Firnaz.

Deux jeunes biches épouvantées par le bruit des chaſſeurs, ne courent pas plus promptement que nous fîmes en cette occaſion. Nous trouvâmes heureuſement ouverte une petite porte du jardin qui donnoit dans une avenue de ronces & d'épines, & dont dans de certains endroits, le paſſage étoit ſi étroit, qu'elles nous déchiroient le viſage & les mains: cet obſtacle nous parut léger: nous nous fîmes jour à travers mille pointes qui

qui nous mirent tout en ſang, & nous apperçûmes bientôt un palais fort petit & très-antique, que je jugeai être celui de Firmaz, par la difficulté qu'il y avoit d'y aborder. Nous n'avions plus que quelques pas à faire pour y entrer, lorſque la perfide magicienne qui nous le rendit tout-d'un-coup inviſible, fit paroître à nos yeux une large rivière qui nous boucha le paſſage. Je m'arrêtai d'abord, mais aimant mieux mourir que de tomber ſous le pouvoir de Doubana, je pris Sidhim par la main, & je me précipitois avec elle dans cette rivière, lorſque je me ſentis arrêtée par mes habits : vous fuyez inutilement, me dit alors la malheureuſe magicienne, je ſaurai bien vous ſoumettre à mes volontés. Je tâchai vainement, madame, de la fléchir par mes larmes & par mes prières ; le traître juif qui l'accompagnoit, me fit connoître que rien n'étoit capable de le détourner de ſa réſolution, & l'on nous reconduiſoit Sidhim & moi, avec menaces, vers la fontaine des roſiers, quand un roſſignol volant à tire d'ailes vint ſe percher ſur mon épaule, & me laiſſa tomber dans le ſein un anneau d'or.

Je regardai cette bague comme un ſecours divin ; je la mis promptement à mon

doigt, & je n'eus pas plutôt imploré le ſecours de Firnaz, que Doubana & le juif tombèrent à la renverſe, que la rivière qui m'avoit empêchée d'aborder au palais du génie diſparut à mes yeux, & que je ne vis plus ſur ma tête le pernicieux voile de la magicienne.

XXXIX. QUART D'HEURE.

Je laiſſai, madame, continua la jeune princeſſe de Borneo, la miſérable Doubana & le traître juif dans l'état où ils étoient, & entrant promptement dans le palais de Firnaz, je me trouvai toute autre qu'auparavant.

Le génie nous reçut Sidhim & moi avec une extrême bonté : mes chers enfans, me dit-il, peu de perſonnes de votre âge & de votre ſexe viennent me rendre viſite : mon nom ſeul les effraye; je ne vois ordinairement dans mon palais que des vieillards uſés par les plaiſirs, & des femmes de la dernière décrépitude : mais puiſque vous veniez me chercher, il étoit bien juſte que je vous tiraſſe des mains de l'infâme Doubana, en vous envoyant, comme je l'ai fait, l'anneau de réflexion; cette bague a

des vertus merveilleuſes ; elle diſſipe toutes les erreurs dans leſquelles nous plongent ordinairement une jeuneſſe inconſidérée, & des paſſions toujours violentes, & elle nous fait ſuivre ſcrupuleuſement, & ſans peine nos devoirs les plus étroits ; quoique vous ayez moins beſoin qu'un autre d'un tel anneau, continua-t-il, en m'adreſſant la parole, gardez-le, je vous prie, comme un gage éternel de mon amitié, il vous ſera bientôt utile pour vous déterminer à faire un choix digne de vous.

Puiſſant Firnaz, ſecourable génie, lui dis-je alors en me proſternant à ſes pieds, quelles obligations ne vous ai-je point ? J'en ſerai reconnoiſſante juſqu'au dernier ſoupir : mais joignez à tant de bontés celle de m'apprendre quel eſt l'indigne mortel avec qui la magicienne vouloit m'unir.

Le génie m'apprit alors, comme je vous l'ai raconté, madame, il y a quelques momens, que cet inſolent s'appeloit Iſaac-Mier, qu'il étoit le fils d'un juif, & me fit un ſi vilain portrait du caractère de cet audacieux, que je tremble encore au ſeul récit du danger que j'ai couru. Mais, juſte Firnaz, pourſuivis-je, en m'adreſſant au génie, cette perfide magicienne tentera-t-elle

encore impunément de féduire de jeunes cœurs; & l'infâme Ifaac-Mier ne portera-t-il point la peine de fon crime ?

Que ce noble courroux me plaît, reprit le génie, j'ai déjà pourvu à votre vengeance, ma chère fille ; Doubana vient d'être punie par l'endroit le plus fenfible à une femme ; outre que je l'ai privée de tout fon pouvoir, & chaffée honteufement de la fontaine aux rofiers, je l'ai rendue encore fi affreufe, qu'elle fera déformais l'horreur du genre-humain. Pour le juif, à l'heure que je vous parle, il eft enfermé dans une grande cage de fer, dans laquelle quatre monftres affamés lui fucent le plus pur de fon fang, s'il y en peut avoir de pur dans un corps auffi vil & auffi abject que le fien, & je veux qu'il y finiffe fes jours, accablé du remord de tous fes crimes.

J'appris avec fatisfaction, pourfuivit la jeune princeffe indienne, que le génie avoit pris foin de ma vengeance; je l'en remerciai, & le priai de fouffrir que je retournaffe au palais de Ghiouluk. Il m'y fit tranfporter dans le moment; il y raffembla les femmes & les eunuques qui m'avoient fuivie à la fontaine aux rofiers, & l'on apprit à Java cette aventure avec une extrême furprife,

Comme Firnaz avoit puni lui-même les coupables, on ne ſongea plus à eux, & nous partîmes quelques jours après pour Borneo, où nous arrivâmes heureuſement. Ma ſœur y fut proclamée reine, & elle déclara ſur le champ qu'elle épouſoit le prince ſon couſin.

La renommée qui avoit déjà répandu à Borneo les rares qualités de Samir-Agib, fit que l'on fut charmé de ſe voir ſous la domination de ce prince. Les plaiſirs ſe ſuccédèrent les uns aux autres pendant plus d'un mois, & les principaux ſeigneurs de Borneo inventoient tous les jours des divertiſſemens pour réjouir leur nouveau roi.

Je vous avouerai, madame, que je ne voyois pas ſans envie le bonheur de ma ſœur; & je le trouvois ſi parfait, que je ſouhaitois inceſſamment d'en avoir un pareil.

Un ſoir que je me promenois avec Sidhim dans les jardins du palais, je vis briller à mes pieds quelque choſe ſur le ſable; je le ramaſſai précipitamment, & je trouvai un portrait en mignature enrichi de diamans d'une groſſeur extraordinaire.

XL. QUART D'HEURE.

Je ne pus regarder ſans émotion cette peinture qui repréſentoit un jeune homme d'une beauté achevée. Je conſultai alors l'anneau de réflexion, & je ſentis augmenter dans mon cœur une paſſion très-violente pour l'original de ce portrait ; mais me défiant de la ſurpriſe de mes ſens ; puiſſant Firnaz, m'écriai-je, où êtes-vous ? Ah ! vous n'approuverez jamais que je m'abandonne avec autant de promptitude au penchant flatteur qui m'entraîne vers un objet ſi charmant ! Tu peux te livrer ſans réſerve aux ſecrets mouvemens que l'amour t'inſpire, me répondit une voix que je reconnus être celle du génie ſans le voir. Le prince, dont tu vois la peinture, ſera ton époux. Je fus tranſportée de joie à cette agréable nouvelle, pourſuivit la jeune princeſſe de Borneo ; autoriſée par le génie de la raiſon à aimer un prince qui me paroiſſoit ſi parfait, je m'imaginai par avance jouir avec lui d'une félicité ſuprême.

Jugez, madame, par vous-même, ſi je me flattois à tort, me dit Satché-Cara, en

me mettant alors en main une petite boîte d'or, dans laquelle étoit le portrait de ſon amant. Je ne l'eus pas plutôt ouverte, continua la princeſſe de Tefflis, que je fis un grand cri : ô ciel, m'écriai-je, que vois-je! Quoi! c'eſt-là le portrait de celui qui doit être votre époux; Satché-Cara fut dans un étonnement extrême au cri que je fis. Connoîtriez-vous ce prince, me dit-elle avec empreſſement? Ah! madame, je vous conjure de ſatisfaire au plutôt ma curioſité ſur ce point. J'héſitai quelques momens à lui répondre, mais j'en fus priée avec tant d'inſtance, que je ne pus cacher à cette jeune princeſſe que je devois la vie au prince ſon amant, puiſque c'étoit le petit-Boulaman-Sang-Hier. Ce prince, lui dis-je, a tout le mérite poſſible; il eſt très-bien fait dans ſa taille, je ne vous dirai rien de ſes traits, puiſqu'il reſſemble parfaitement à ce portrait; mais il renferme une grande ame dans un corps trop petit, c'eſt-là ſon ſeul défaut. Je fis alors à Satché-Cara le récit du combat du prince d'Achem contre Coſayb, & je lui racontai en peu de mots les obligations infinies que je lui avois.

La jeune indienne fut quelque temps in-

terdite; mais confidérant avec attention fon anneau : qu'importe, me dit-elle, que le prince foit auffi petit que vous me l'affurez, pourvu que l'efprit & le bon caractère réparent les défauts de fa taille; le génie mon protecteur eft trop fage pour permettre que je fois unie avec une perfonne qui ne me convienne pas. Suivons fans nous plaindre les arrêts de notre deftinée, & attendons qu'il plaife au dieu Vichnou de difpofer de nous à fa fantaifie; elle continua enfuite fon hiftoire en ces termes.

J'avois à tous momens ce portrait devant les yeux, & fouvent même à la chaffe, où j'allois avec ma fœur & le prince fon époux, je m'écartois la plupart du temps pour avoir le plaifir de le confidérer fans témoins.

Un jour que j'étois dans cette occupation, je fus furprife par une pluie furieufe. L'obfcurité fuccéda bientôt à l'orage, je voulus regagner le gros de la chaffe, mais les éclairs & le tonnerre effrayèrent fi fort le cheval fur lequel j'étois montée, que je n'en fus plus la maîtreffe. Il s'éloigna tellement des routes ordinaires, que je me perdis; la nuit vint, je me trouvai très-embarraffée, je mis pied à terre, & apperce-

vant de loin une foible lumière à travers quelques arbres, je tournai mes pas vers cet endroit en conduisant mon cheval par la bride. Plus je marchois, plus la lumière paroissoit s'éloigner; je la suivis près d'une heure sans savoir le péril que je courois; mais enfin, fatiguée d'un si long chemin, j'attachai mon cheval à un arbre, je me couchai sur l'herbe, & je m'endormis tranquillement. Jugez, madame, de ma frayeur à mon réveil, de me voir au bord d'un précipice des plus affreux, & dans lequel j'aurois trouvé une mort infaillible si j'avois fait quelques pas de plus.

Je compris alors que quelqu'un de ces esprits élémentaires, qui se plaisent à faire périr les personnes qui marchent de nuit, m'avoit conduite en ces lieux, je rebroussai chemin, & suivant une pente assez douce, je me trouvai au bout d'une heure sur le bord de la mer. J'étois dans une inquiétude extrême de ne trouver personne qui pût me remettre dans mon chemin, lorsque quatre noirs sortant de derrière quelques rochers, saisirent la bride de mon cheval, & me prirent entre leurs bras. Je fis des cris & des efforts inutiles pour leur échapper. Ils me transportèrent dans une chaloupe

qui n'étoit pas éloignée, & deux de ces miſérables ramant de toutes leurs forces, pendant que les autres m'empêchoient de me précipiter dans la mer, ils abordèrent un vaiſſeau qui étoit à la rade à une demi-lieue environ de l'endroit où j'avois eu le malheur de perdre ma liberté.

On me préſenta au maître de ce vaiſſeau; c'étoit un homme d'une taille extraordinairement haute, le ſourcil épais, le regard farouche, le col court, un peu voûté, & dont la phyſionomie avoit quelque choſe d'affreux. Il me entrer dans ſa chambre, & m'abordant d'un air inſolent : sèche tes pleurs, me dit-il bruſquement, & loue le grand prophète de t'avoir deſtinée à l'honneur de ma couche. Loin d'obéir à ſes ordres, je redoublai mes larmes; mais ce ſcélérat peu ſenſible à ma douleur, s'étant approché de moi pour m'embraſſer, j'en fus ſi indignée, que me ſaiſiſſant d'un poignard qu'il avoit à ſa ceinture, je le frappai droit au cœur.

❧

XLI. QUART D'HEURE.

LE bruit de sa chute fit entrer dans sa chambre quelques personnes de l'équipage ; elle retentit bientôt de leurs cris. J'avois encore le poignard à la main, & j'en tournois la pointe contre moi-même, pour ne pas mourir par des mains indignes d'être trempées dans mon sang, lorsque l'on me saisit le bras ; c'étoit le cruel Nakour, digne fils de celui que je venois de tuer : perfide, me dit-il, écumant de rage, la mort que tu te préparois te seroit trop douce & trop glorieuse, je veux te faire expier dans les tourmens les plus affreux le crime que tu viens de commettre envers mon père. Alors m'ayant fait attacher les fers aux pieds & aux mains, il me fit descendre à fond de cale, & assembla les principaux du vaisseau pour décider de quel genre de supplice on me feroit mourir. Pendant que l'on étoit au conseil pour délibérer sur ma mort, l'on apperçut un vaisseau qui venoit à nous à pleines voiles. Le désir du butin fit suspendre celui de la vengeance. Nakour se prépara à l'attaquer ; mais quand

au pavillon il reconnut que celui qui le montoit devoit être le célèbre Faruk, la peur commença à s'emparer de ſon ame. Ce dernier n'avoit jamais été vaincu ; il ſembloit que la fortune & la mer, qui ſont ſi inconſtantes pour les autres, lui fuſſent aſſujetties. On ſe battit pourtant dans notre vaiſſeau avec beaucoup de valeur ; mais enfin, Nakour, & les plus braves de ſes gens, ayant paſſé ſous le ſabre de Faruk, les autres furent obligés de mettre bas les armes. Le vainqueur entra dans notre vaiſſeau, le viſita d'un bout à l'autre ; & s'étant informé du ſujet de mes chaînes, il admira la réſolution que j'avois témoignée, & m'ayant fait détacher & paſſer dans ſon bord avec tous les autres eſclaves, il fit couler à fond le vaiſſeau de Nakour. Voilà, madame, continua Satché-Cara, voilà le ſujet de mes larmes ; vous voyez que les aſtres m'ont toujours perſécutée ; en butte aux déſirs d'un malheureux juif, je n'ai évité ſes perſécutions par une protection ſurnaturelle, que pour tomber preſqu'auſſitôt entre les mains d'un brutal corſaire, & je n'en ſuis délivrée que pour devenir eſclave d'un autre qui paroît, à la vérité, honnête homme, mais dont l'humeur ten-

dre ne laisse pas de m'allarmer. Un enchaînement de disgrâces fait tout le cours de ma vie, & quelque promesse que m'ait faite le génie Firnaz, je ne vois que trop que mes malheurs ne finiront pas encore sitôt.

Suite de l'Histoire de Gulguli-Chemamé, princesse de Tefflis.

JE fis mon possible, seigneur, poursuivit la belle Georgienne, pour rendre la tranquillité d'esprit à la jeune princesse de Borneo; elle commençoit un peu à oublier sa douleur, lorsque nous fûmes rencontrés par un vaisseau dont la poupe & les mâts étoient dorés, & les voiles de satin couleur de feu. Cette singularité auroit donné envie à Faruk de l'attaquer, quand même il n'auroit pas fait le métier de corsaire; il n'hésita donc pas à donner le signal du combat. On s'accrocha, & l'on se battit de part & d'autre avec une intrépidité achevée.

Un noir de six pieds de haut, & qui paroissoit commander le vaisseau doré, se trouvoit par-tout où le danger étoit le plus grand, & sa présence animoit ses soldats, qui sembloient tous autant de héros.

Ce guerrier ſauta dans notre vaiſſeau, & paroiſſant prendre de nouvelles forces, en nous appercevant Satché-Cara & moi, il renverſa tout ce qui ſe préſenta devant lui.

Faruk, juſtement allarmé de la bravoure de ce jeune homme, & croyant être le ſeul qui pût lui tenir tête, s'attacha à lui: jamais, ſeigneur, l'on n'a vu ſe battre avec tant de courage & d'égalité; tous les ſoldats ſuſpendirent leurs coups pour être témoins de ceux de ces illuſtres guerriers; mais enfin, la fortune en décidant, ou pour mieux dire, les armes du noir ſe trouvant d'une meilleure trempe, il fit de larges bleſſures à Faruk, & le mit ſous lui. Le corſaire, en cet état, ne crut pas qu'il lui fût honteux de ſe rendre: Je ſuis vaincu pour la première fois, dit-il, mais j'eſpère, ſeigneur, de votre généroſité, un reſte de vie dont je vous ferai éternellement redevable. Levez-vous, lui répondit tranquillement le redoutable noir, en lui tendant la main, & recevez mon amitié, au lieu des chaînes dont un autre vous accableroit peut-être; je fais plus, je vous rends votre vaiſſeau & votre équipage, à l'exception de ces deux princeſſes, que je vous demande pour le prix de ma victoire.

Quelque paſſion que j'euſſe inſpirée à Faruk, continua Gulguli-Chemamé, car c'étoit la jeune princeſſe de Borneo & moi que le vainqueur ſe réſervoit, ce corſaire fit un effort ſur lui-même. La vie que vous m'offrez, ſeigneur, dit-il au noir, m'eſt moins chère que l'une de ces princeſſes; cependant je vous la cède; & quoique pénétré de la douleur la plus vive, je ne murmurerai point de votre bonheur.

Nous reſtâmes plus mortes que vives, la jeune princeſſe & moi, & nous étant tendrement embraſſées, nous étions ſur le point de nous précipiter dans la mer, plutôt que de devenir la proie du vainqueur, lorſque ce brave guerrier ôtant ſon turban, & ſe découvrant le viſage qu'il avoit entièrement caché d'un crêpe noir très-délié, nous fûmes dans un étonnement ſans égal, Satché-Cara & moi, de reconnoître dans notre vainqueur, elle l'original de ſon portrait, & moi tous les traits du petit prince d'Achem.

XLII. QUART D'HEURE,

Nous étions toutes deux immobiles, lorſque ce héros riant de ma ſurpriſe, m'adreſſa ainſi ſa parole.

Vous ne vous trompez pas, me dit-il, aimable Gulguli-Chemamé, vous voyez devant vos yeux un prince qui ne vous eſt point inconnu; mais il ne paroît plus devant vous tel que vous l'avez vu autrefois : la même fée Mulladine, qui m'a protégé contre la tyrannie de Coſayb, a étendu ſes bienfaits au-delà de mes eſpérances; c'eſt ce que je vais vous raconter. Nous paſsâmes alors, continua la belle géorgienne, Satché-Cara, Faruk & moi, dans le vaiſſeau du prince; & nous étant aſſis ſur des couſſins brodés d'or, il nous parla en ces termes, après que l'on eut panſé les plaies de Faruk, dont aucune ne ſe trouva dangereuſe.

Concluſion de l'hiſtoire de Boulaman-Sang-Hier, prince d'Achem.

Je ne vous eus pas plutôt vue, madame, monter ſur mon vaiſſeau, que l'extrême douleur que je reſſentis de votre perte, me réduiſit au déſeſpoir; je réſolus de mourir, puiſque je n'avois pas eu le bonheur de vous plaire, & je retournai au palais dans ce deſſein. Je me promenois en rêvant au bord du même canal où j'avois été aſſez

heureux pour obliger la fée Mulladine, lorſqu'agité par un mouvement inconnu, je pris tout d'un coup la réſolution d'éteindre ma vie dans les eaux. Je n'eus pas plutôt conçu ce deſſein, que je l'exécutai; je me précipitai dans le canal, où après avoir combattu aſſez longtemps contre les eaux, j'allai ſans doute au fond. Je m'imaginai bientôt, madame, n'avoir exécuté ma réſolution qu'en ſonge, lorſque je me trouvai dans un palais qui me parut de criſtal de roche, & que je me vis couché ſur un ſopha d'ambre jaune. Etonné de ces merveilles, j'y rêvois encore, lorſque la fée Mulladine ſe préſenta devant moi. J'ai pitié de vous, prince, me dit-elle, je ne puis avec tout mon art vous faire aimer de Gulguli-Chemamé, un autre eſt deſtiné à poſſéder ſon cœur & ſa main; mais pour vous conſoler de ſa perte, je veux vous donner le choix entre les plus belles princeſſes de l'univers.

A peine Mulladine eut-elle parlé ainſi, qu'elle prononça à demi bas certains mots inconnus: l'avouerai-je, madame, au même inſtant je ſentis mourir dans mon cœur l'extrême paſſion que j'avois pour vous; la ſeule eſtime en prit la place.

La fée alors me voyant changé, me

conduisit dans un cabinet reculé, où elle me fit paroître dans une glace enchantée les plus charmantes personnes de l'univers. J'en laissai passer un grand nombre sans y faire la moindre attention; & ce ne fut qu'en y voyant la belle Satché-Cara, que je ressentis les transports les plus vifs.

La jeune princesse de Bornéo, continua Gulguli-Chemamé, rougit extrêmement à ces dernières paroles; elle alloit interrompre le prince, lorsque s'appercevant de l'émotion où elle étoit: permettez, madame, lui dit-il, que j'achève une histoire aussi particulière que la mienne; alors reprenant son discours, la fée, poursuivit-il, qui m'examinoit, remarqua mon trouble & la surprise de mes sens; il ne falloit pas moins que cette belle brune, me dit-elle en souriant, pour vous faire oublier Gulguli-Chemamé; mais, prince, pour votre bonheur plus parfait, je veux encore réparer l'injustice que la nature vous a faite; avalez avec confiance cette liqueur, vous en connoîtrez bientôt la vertu. Je n'eus pas plutôt obéi à la fée, que je ressentis par-tout le corps des mouvemens extraordinaires; mes membres se déboîtèrent, pour ainsi dire, & mon corps prenant une forme nouvelle, je me

trouvai auſſi bien proportionné que vous me voyez aujourd'hui, ſans avoir rien perdu des traits que j'avois étant nain. Ce n'eſt pas encore faire aſſez pour vous, me dit Mulladine; je veux envoyer votre portrait à la princeſſe qui doit faire votre bonheur, & que vous receviez le ſien; alors elle me préſenta une boîte de diamans, au fond de laquelle étoit peinte la charmante Satché-Cara, avec toutes les grâces dont elle eſt ornée; & m'ayant montré le mien dans une pareille boîte: dans peu, me dit-elle, cette peinture fera autant d'effet ſur le cœur de la princeſſe, que la ſienne en a déjà fait ſur le vôtre.

J'étois ſi pénétré des bontés de la fée, que je me proſternai à ſes pieds ſans pouvoir proférer une ſeule parole: elle me releva & m'embraſſa avec bonté. Allez, prince, continua-t-elle, allez au ſecours de votre princeſſe; courez la délivrer de la captivité où je la vois réduite, & rendez en même-temps la liberté à Gulguli-Chemamé. La fée m'ayant encore couvert le viſage de ce voile, pour vous ſurprendre plus agréablement, me tranſporta dans un vaiſſeau doré que les vents ont pouſſé où ma préſence étoit néceſſaire. J'ai obéi,

madame, aux ordres de Mulladine, & j'ai été aſſez heureux pour exécuter en peu de temps tout ce qui peut contribuer au repos de ma vie, ſi la charmante Satché-Cara veut ſuivre ſans répugnance les conſeils de la fée ma protectrice.

Le prince d'Achem ayant ceſſé de parler, continua Gulguli-Chemamé, la jeune princeſſe de Bornéo, dont la pudeur combattoit les ſentimens de tendreſſe que lui avoient inſpirés pour Bolaman-Sang-Hier l'anneau de réflexion, & la fée Mulladine, héſitoit à répondre aux empreſſemens du prince; mais me joignant à lui, je l'engageai à ne plus diſſimuler ce que ſon cœur reſſentoit pour un prince ſi charmant, depuis le moment qu'elle avoit trouvé ſon portrait.

Bolaman-Sang-Hier penſa mourir de joie, en apprenant ſon bonheur de la bouche même de Satché-Cara; il lui marquoit tendrement les obligations infinies qu'il avoit à Mulladine, lorſque cette fée parut tout d'un coup dans un vaiſſeau encore plus magnifique que celui du prince d'Achem, & qui juſqu'alors avoit été enveloppé d'un nuage qui le cachoit à mes yeux.

XLIII. QUART D'HEURE.

MULLADINE étoit accompagnée du roi & de la reine de Java, du prince Samir-Agib, & de la princeſſe ſon épouſe. Je viens couronner mon ouvrage, dit-elle à Bolaman-Sang-Hier; voilà, ſeigneur, les ſeules perſonnes qui pourroient s'oppoſer à votre bonheur; je les ai diſpoſées à vous être favorables; ils conſentent que vous ſoyez uni avec la belle Satché-Cara.

On s'embraſſa, ſeigneur, de part & d'autre avec beaucoup de tendreſſe; & la fée ne voulant plus différer la ſatisfaction du prince d'Achem, elle nous tranſporta en un inſtant à Bornéo, où, après avoir guéri Faruk de ſes bleſſures, l'on célébra par mille fêtes les nôces de ces tendres époux.

Suite de l'Hiſtoire de Gulguli-Chemamé, princeſſe de Teſſlis.

POUR moi, continua la belle géorgienne, quelqu'empreſſement que j'euſſe de trouver le prince qui m'étoit deſtiné, je ne m'ennuyois

pas dans une auſſi aimable compagnie. Faruk; qui, ſuivant l'exemple du prince d'Achem, avoit, avec moi, paſſé de l'amour le plus violent à l'eſtime la plus parfaite, ne me quittoit preſque pas. Madame, me dit-il un jour, puiſque je n'ai pas le bonheur d'être choiſi par notre grand prophète pour vous remettre dans vos états, ne puis-je du moins contribuer à votre bonheur, en vous aidant à trouver le prince que les aſtres vous promettent? Je ne crus pas devoir refuſer les offres de Faruk; je l'avois reconnu ſi honnête homme, & j'avois trouvé ſes manières ſi peu corſaires, que je n'héſitai point à m'engager de me remettre entre ſes mains.

Enfin, ſeigneur, après un aſſez long ſéjour à Bornéo, je m'embarquai dans le vaiſſeau de Faruk. Les vents nous furent très-favorables les trois ou quatre premiers jours; mais, au cinquième un calme ſi grand nous ſurprit, que nous ne pûmes avancer ni reculer. Faruk, qui ſouffroit autant que moi du retardement des vents, ne négligea aucune occaſion de me plaire pendant neuf jours que dura cette bonace. Il cherchoit à m'amuſer par quelques hiſtoires qui puſſent diminuer ma mauvaiſe humeur; & comme il avoit beaucoup d'eſprit & de politeſſe, &

qu'il racontoit fort agréablement, je l'écoutai avec plaisir. Mais, seigneur, lui dis-je, parmi ces histoires si singulières, me laisserez-vous ignorer la vôtre? La conduite que vous avez tenue jusqu'à present avec moi, me fait croire que vous êtes tout autre que ce que vous paroissez; & je suis beaucoup plus curieuse de savoir vos aventures, que celles que vous m'avez contées jusqu'à présent.

Faruk, en ce moment me fit connoître par un soupir qui lui échappa malgré lui, la peine que lui causoit ma curiosité. Je ne puis vous refuser, me dit-il; vous avez, madame, trop d'empire sur moi pour vous cacher davantage qui je suis. Préparez-vous donc à écouter la vie d'un malheureux prince dont presque tous les momens sont marqués par quelque triste catastrophe.

Continuation de l'histoire d'Outzim-Ochantey, prince de la Chine.

La princesse de Tefflis, poursuivit Ben-Eridoun, alloit raconter à Outzim-Ochantey l'histoire de Faruk, lorsque Gulpenhé rentra dans le sallon. Elle présenta la main au jeune

prince de la Chine ; le conduisit dans un cabinet dont les tapis de pied, relevés d'or & de soie, étoient semés des fleurs les plus douces à l'odorat: on apporta de l'eau rose pour lui laver les mains ; on lui parfuma la barbe avec une cassolette d'or, ensuite l'on servit une colation magnifique & des liqueurs, après quoi Gulpenhé ordonna à toutes les femmes de les laisser seuls.

Le prince trembla à cet ordre ; & Gulguli-Chemamé, qui n'avoit point été exceptée, le regarda si tristement en sortant du cabinet, qu'il fut prêt à se lever de dessus son sopha, & à quitter brusquement Gulpenhé. Il sentit pourtant toute l'imprudence qu'il y auroit d'en agir ainsi, & resta auprès d'elle ; mais quelqu'artifice dont cette princesse se servît pour séduire son cœur, il demeura dans un respect stupide, que toutes ses caresses ne purent détruire.

Une pareille conduite auroit piqué au vif toute autre que Gulpenhé ; mais cette princesse feignant de ne se pas appercevoir de l'insensibilité du prince, ou l'attribuant à toute autre chose qu'au mépris qu'il avoit pour elle, elle parut contente de sa conversation ; & l'heure étant venue de se séparer, elle remit Outzim - Ochantey entre les mains de

la

la vieille Kouroüm, la fidelle confidente de ses plaisirs. Le prince la suivoit, lorsqu'en passant dans une espèce de corridor assez obscur, on lui glissa adroitement dans la main un billet à-peu-près en ces termes :

Il est assez difficile de résister long-temps aux tendres empressemens de la personne que vous quittez ; mais je compte, seigneur, qu'il vous aura été facile de démêler ses artifices. Dissimulez cependant avec elle, jusqu'à ce que vous ayez trouvé le moyen de me tirer de la triste servitude où je suis. J'espère vous voir demain au combat des tigres dont le roi Kuseh régale Atabek ; si je ne puis vous y parler, je ferai ensorte de vous faire couler, sur la brune, dans mon appartement, où j'ai mille choses à vous dire.

LA PRINCESSE DE TEFFLIS.

Outzim-Ochantey baisa mille fois cette lettre ; elle l'affermit encore dans la résolution d'être fidelle à sa chère princesse ; & il se coucha, le cœur rempli d'une joie excessive. A peine ce prince fut-il éveillé le lendemain, que Gulpenhé, poursuivant son dessein, lui envoya, dans une corbeille brodée d'or, une écharpe magnifique, &

lui fit dire qu'elle ſouhaitoit qu'il ſe trouvât à ſon lever.

Comme les hommes abordoient avec liberté à ſon appartement, le prince s'y rendit de très-bonne heure, comptant bien y trouver Gulguli-Chemamé. Il ne ſe trompoit pas; elle avoit reçu ordre de le recevoir en cas que la princeſſe ne fût pas encore éveillée; mais comme cette dernière ſe faiſoit une affaire eſſentielle d'engager le jeune Outzim-Ochantey, elle dormit peu, & ne lui donna qu'autant de temps qu'il lui en falloit pour aſſurer Gulguli-Chemamé qu'il l'aimeroit éternellement.

XLIV. QUART D'HEURE.

GULPENHÉ, piquée de l'indifférence du prince, ne vouloit pas que cette conquête lui échappât; elle ne fut pas plutôt qu'il étoit avec la princeſſe de Tefflis, qu'elle le fit appeler. Il y avoit peu de monde dans ſa chambre, elle ſortit du lit, & elle étoit dans un négligé affecté, mais ſi charmant, qu'elle auroit ſans doute ſurpris les ſens d'Outzim-Ochantey, s'il eût été moins prévenu contr'elle. Cette princeſſe, ſans paroître

rebutée des froideurs de la veille, reçût le prince avec beaucoup de joie; elle le fit asseoir sur son sopha, & se penchant vers son oreille, elle lui demanda obligeamment pourquoi il n'avoit pas sur lui son écharpe, & lui dit qu'il n'en connoissoit pas tout le prix; je n'ai osé, madame, lui répondit le prince, me parer en cette cour d'une faveur si glorieuse & si peu méritée, mais puisque vous me le permettez, je me ferai honneur de porter ces illustres marques de votre bonté.

Le prince Atabek qui savoit la facilité avec laquelle on entroit presqu'à toute heure chez Gulpenhé, s'étant fait annoncer dans le moment, cette princesse n'eut que le temps de dire à Outzim-Ochantey qu'il se trouvât l'après-dînée au combat des tigres, & qu'il fît ensorte de ne se pas éloigner d'elle, parce qu'elle souhaitoit lui parler après ce divertissement.

Le prince obéit à ses ordres, il trouva moyen d'avoir une place au-dessous du balcon de la princesse, & comme Gulguli-Chemamé étoit à ses côtés, il eut toujours les yeux tournés vers elle, sans que Gulpenhé pût en prendre aucun ombrage.

Atabek paroissoit entretenir la princesse

avec beaucoup de vivacité, lorſqu'après plufieurs petits combats de différens animaux, on lâcha dans l'arène un tigre monſtrueux, & un lion d'une groſſeur prodigieuſe. Après avoir combattu plus d'une heure & demie avec une rage inconcevable, & un avantage preſqu'égal, ils roulèrent l'un ſur l'autre juſque ſous le balcon de Gulpenhé ; & toutes les dames s'étant alors baiſſées comme pour regarder le combat de plus près, dans cette attitude, la princeſſe de Teſflis laiſſa échapper de ſon doigt un anneau d'or, dans lequel étoit enchaſſée une pierre d'aigle : ô ciel ! s'écria-t-elle triſtement, en la voyant auprès de ces deux cruels animaux ! faut-il donc que je perde aujourd'hui par ma faute le ſeul bien que je poſsède.

Gulpenhé voyant une extrême douleur peinte ſur le viſage de ſa favorite, ordonna vainement à ceux qui avoient ſoin de ces bêtes farouches, d'aller ramaſſer la bague. Perſonne n'étoit aſſez hardi pour exécuter ſes ordres, quoiqu'elle promît une récompenſe conſidérable, lorſque le prince de la Chine, ſautant de ſon balcon dans l'arène, ramaſſa promptement la bague de Gulguli-Chemamé qu'il mit à ſon doigt. Il étoit néceſſaire pour lui que la plus grande partie

des forces du lion & du tigre fussent épuisées par un long combat : ces animaux quittant, comme de concert, la fureur qui régnoit entr'eux, tournèrent toute leur rage contre Outzim-Ochantey. Le prince n'étoit armé que d'un seul sabre, mais il se trouva heureusement de si bonne trempe, & il combattit avec tant d'adresse, qu'ayant achevé de tuer ces cruelles bêtes, sans en avoir été que légèrement offensé, il rapporta la bague à la princesse de Tefflis.

Si l'intrépidité d'Outzim-Ochantey avoit étonné le roi & tous les spectateurs, elle surprit Gulpenhé au dernier point, & lui fit ouvrir les yeux. Dès ce moment, elle jugea bien que sa froideur n'avoit procédé que des charmes qu'il avoit trouvés dans sa favorite ; mais ne pouvant publiquement désapprouver une action aussi hardie que celle du prince, elle l'en loua hautement, & fut renfermer en elle-même le vif ressentiment qu'elle en conçut.

A l'égard du roi Kuseh, peu accoutumé à voir de pareils exemples d'intrépidité, il en fut si charmé qu'il combla de caresses le jeune prince. Une action aussi héroïque, lui dit-il, mérite des louanges infinies, & des récompenses sans bornes ; & je voudrois,

jeune étranger, trouver de quoi reconnoître tant de valeur : s'il eſt quelque choſe dans mon royaume digne de toi, demande-le moi hardiment, & fût-ce même une de mes filles, ſois sûr que je ne te refuſerai rien.

Outzim-Ochantey répondit avec beaucoup de modeſtie aux louanges du roi : ſeigneur, lui dit-il, un ſimple particulier, tel que je ſuis, ne doit point aſpirer à l'honneur de vous être allié, je ne ſais point porter mes vœux ſi haut ; mais puiſque votre majeſté m'aſſure de toutes ſes bontés, j'oſe la ſupplier de m'accorder une choſe dont il me paroît qu'elle fait très-peu de cas, c'eſt la liberté de Gulguli-Chemamé.

Le roi, ſeigneur, fut encore plus ſurpris de voir que ce jeune homme bornoit ſa demande à ce qu'il eſtimoit ſi peu de choſe, lorſqu'il pouvoit obtenir de lui des richeſſes immenſes.

Gulguli-Chemamé dès ce moment eſt maîtreſſe de ſon ſort, répondit-il au prince en l'embraſſant ; je ſouhaite qu'elle reconnoiſſe ta générosité, & je crois que la princeſſe ma fille ne s'oppoſera pas à mes volontés.

La rage ſuffoquoit Gulpenhé ; le mépris viſible qu'Outzim-Ochantey faiſoit paroître

de ſes charmes, la mettoit au déſeſpoir; mais diſſimulant parfaitement ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur, elle embraſſa la princeſſe de Tefflis avec toutes les marques apparentes d'une amitié tendre & ſincère; & détachant de ſes cheveux un bouquet de pierreries d'un prix conſidérable, elle joignit ce préſent au don qu'elle lui fit de ſa liberté.

La belle géorgienne étoit interdite au dernier point; la frayeur & la joie avoient ſucceſſivement fait ſur ſon ame une ſi forte impreſſion, qu'elle en étoit tombée évanouie. Elle revint à elle, & avoit peine à croire encore que ſon cher prince eût évité la mort à laquelle il venoit de s'expoſer pour elle, lorſqu'elle apprit qu'elle lui devoit la liberté.

L'on rentra au palais; le roi voulut que le prince y eût ſon appartement, & il l'invita au repas qui étoit préparé pour le prince Atabek; Gulguli-Chemamé que le roi Kuſeh, pour faire plaiſir à Outzim-Ochantey, avoit fait mettre à table, étoit moins attentive aux honneurs qu'on rendoit au prince ſon amant, qu'à examiner les actions de Gulpenhé; elle crut s'appercevoir, malgré la diſſimulation de cette princeſſe, qu'il y avoit quelque choſe de gêné dans ſes manières, & lut dans ſes yeux la fureur qui

l'animoit ; elle en conçut une inquiétude extrême , connoiſſant à fond le génie de cette princeſſe.

XLV. QUART D'HEURE.

Le ſouper fini , on paſſa dans un magnifique ſallon pour y entendre un concert qui devoit être compoſé de tout ce qu'il y avoit de plus belles voix & de meilleurs inſtrumens. Gulguli-Chemamé profita de ce temps pour dire au prince de la Chine qu'il ne manquât pas au rendez-vous marqué par ſa lettre , & lui donna la clef d'une garderobe qui communiquoit à ſon appartement.

Après le concert , le prince ſe retira dans la chambre qu'on lui avoit préparée ; il demanda qu'on l'y laiſsât ſeul , & profitant de ce moment , il ſe coula dans la garderobe de la princeſſe de Teſſlis. Comme il étoit fatigué , & que pour n'être point apperçu , il s'étoit caché ſous une table couverte d'un grand tapis , il s'y endormit ſi profondément , que Gulguli-Chemamé , après avoir été au coucher de Gulpenhé , entra dans cette garderobe ſans le réveiller ; comme elle n'y trouva point le prince ſon amant , elle crut

qu'il n'avoit pu encore exécuter ſa promeſſe ; mais ne déſeſpérant pas qu'il vînt, elle alluma deux bougies qu'elle poſa ſur la table, & s'aſſit ſur un ſopha, où peu de temps après elle s'abandonna à un ſommeil tranquille ; mais, ſeigneur, quelle fut la ſurpriſe de ces deux amans, quand, à leur réveil, qui fut cauſé par la chute violente d'une perſonne qui tomba de toute ſa hauteur ſur le plancher, ils reconnurent la princeſſe Gulpenhé mourante. Juſte ciel ! s'écria le prince tout effrayé, en ſortant de deſſous la table où il s'étoit caché, quel funeſte objet ſe préſente à mes yeux ? Les vapeurs du ſommeil ne troublent-elles point encore mon imagination ? Hélas, reprit Gulguli-Chemamé, plût à Dieu que tout ceci ne fût qu'un rêve qui pût être diſſipé par le réveil ; mais c'eſt malheureuſement pour nous une triſte vérité ! Cette princeſſe, animée de ſa vengeance, a voulu apparemment me procurer la mort, & le ciel, toujours équitable envers les innocens, en a décidé d'une autre manière. J'en juge par les fragmens de cette ſarbacanne de verre, & par les convulſions de la malheureuſe Gulpenhé.

Je m'étois aſſoupie, ſeigneur, en vous

attendant, ſans croire que vous fuſſiez ſi proche de moi, & je dormois paiſiblement, lorſque cette princeſſe, qui a une double clef de ma garderobe, a entrepris ſans doute de m'ôter la vie. Elle avoit empli, à ce qu'on peut croire, cette ſarbacanne d'une poudre empoiſonnée, & ſe préparoit à me la ſouffler dans le nez, quand, me réveillant en ſurſaut, j'ai éternué avec tant de violence, qu'au lieu de recevoir la poudre, je la lui ai envoyée toute dans la bouche. Ce poiſon, ſuivant les apparences, eſt ſi ſubtil, que ſur le champ elle eſt tombée à la renverſe, & que vous la voyez prête à expirer.

Outzim-Ochantey connoiſſant la noirceur d'ame de Gulpenhé, réſolut de l'abandonner à ſon triſte deſtin : fuyons cet objet plein d'horreur, dit-il à la princeſſe de Tefflis, évitons la fureur du roi; quoique nous ne ſoyons pas coupables, les apparences nous condamnent, & ce prince ne nous pardonneroit jamais la mort de ſa fille. Eh! comment fuir, reprit triſtement Gulguli-Chemamé, les portes du palais ne ſont-elles pas gardées? Mais que vois-je, continua-t-elle, en jetant les yeux ſur ſon écharpe: ah, ſeigneur! le remède nous vient de la ſource du mal. Cette écharpe enchantée

nous tirera du péril où nous sommes, elle a le don de rendre invisible en la retournant, & c'étoit pour vous mettre à l'abri de la médisance, & vous faire entrer & sortir à toute heure dans le palais, que la princesse vous avoit envoyé ce rare présent, dont sans doute elle ne vous avoit pas encore expliqué les vertus.

La belle géorgienne en fit l'essai sur le champ; elle détacha l'écharpe, & ne l'eut pas plutôt mise sur elle à l'envers, qu'elle disparut aux yeux du prince, & ne fut visible qu'après l'avoir retournée.

Pendant quelques heures d'intervalle qu'il restoit au prince de la Chine & à Gulguli-Chemamé pour attendre le jour, & se soustraire à la vengeance de Kuseh, les convulsions de Gulpenhé redoublèrent. L'on ne voyoit plus dans ses yeux qu'un reste de lumière égarée, qui, enfin, après un dernier soupir qu'elle poussa, s'éteignit pour jamais: elle mourut entre leurs bras, & devint en un moment si affreuse, que quelque mauvaise volonté qu'elle eût eue pour ces deux amans, ils ne purent lui refuser des larmes.

Les portes du palais ayant enfin été ouvertes, le prince de la Chine, & Gulguli-

Chemamé fortirent, à la faveur de l'écharpe, fans avoir été apperçus, & marchèrent ainfi jufqu'au premier village, où ayant pris quelque nourriture, ils s'éloignèrent promptement, & n'eurent point de repos que quand ils furent hors des états du roi de Kufeh. Alors ils commencèrent à refpirer, & le prince fe rappelant l'aventure de l'anneau de la belle géorgienne, la pria de lui expliquer la raifon pour laquelle il lui étoit fi précieux. C'eft un préfent de l'enchanteur Zal-Reka mon aïeul, dit-elle, il me le mit au doigt en mourant, & c'eft une circonftance de mon hiftoire que j'ai oublié de vous raconter : il m'affura que quand la fin de mes malheurs approcheroit, je verrois dans cette bague comme dans une glace, de quelle manière il faudroit que je me conduififfe, mais que je priffe bien garde d'y laiffer tomber deffus la moindre goutte de fang, parce que dès ce moment elle perdroit tout fon pouvoir. Je ne fais quelle fantaifie me prit de la porter le jour du combat des tigres; mais vous pouvez à préfent, feigneur, vous imaginer quelle étoit mon inquiétude, lorfque je la laiffai échapper de mon doigt, & vous devez croire que je me fouviendrai éternellement des

marques que vous m'avez données en cette occasion de votre amour & de votre intrépidité.

Permettez, madame, reprit Outzim-Ochantey, que j'examine une bague si précieuse, peut-être même est-il temps de la consulter?

La princesse de Tefflis alors tira de sa poche une petite bourse de senteur où étoit renfermée sa bague; elle la présenta au prince en prononçant les paroles mystérieuses que son aïeul lui avoit enseignées; & dans ce moment il en sortit une lumière si vive, qu'ils en furent l'un & l'autre éblouis quelque temps.

XLVI. QUART D'HEURE.

Après que cette lumière fut dissipée, le prince examina la bague avec attention; il vit en petit, successivement toute l'histoire de Gulguli-Chemamé jusqu'à leur dernière aventure; le roi Kuseh y paroissoit au désespoir de la mort de Gulpenhé, il lui faisoit dresser un monument superbe; & ne pouvant accuser d'une mort si précipitée que le prince de la Chine & la belle geor-

gienne, que leur fuite rendoit criminels, il avoit fait mettre leurs têtes à prix.

Cette nouvelle découverte qu'ils firent de la vertu de la bague, leur donna une joie extrême. Ils y lurent, pour ainsi dire, tous les jours la conduite qu'ils devoient tenir, & se réglant sur ses instructions, ils prirent la route de Georgie.

Il y avoit déjà plus de deux mois qu'ils marchoient, lorsqu'oubliant un matin de consulter leur bague, ils se mirent en chemin; à peine avoient-ils fait une lieue, qu'un grand brouillard obscurcit tout-à-fait le jour, & que d'épaisses ténèbres les enveloppèrent; un pareil prodige les étonna; mais le prince ayant alors découvert l'escarboucle dont Ahmedy lui avoit fait présent, elle rendit, à vingt pas à la ronde, une lumière si éclatante, qu'ils purent aisément consulter leur oracle.

Si l'escarboucle leur fut utile en cette occasion, de quelle douleur ne furent-ils pas saisis, quand ils apperçurent dans leur bague qu'ils alloient être séparés, & qu'avant que d'être rejoints ensemble, ils auroient l'un & l'autre des aventures très-périlleuses. L'idée de cette séparation leur causoit une tristesse mortelle, & ils en versoient encore des

larmes, lorſque le cheval ſur lequel étoit monté Outzim-Ochantey, prenant tout d'un coup le mors aux dents, l'emporta malgré lui, quelqu'effort qu'il fît pour le retenir. La princeſſe le ſuivit quelque temps à la lueur de l'eſcarboucle, mais cette lumière ayant ceſſé de paroître, & l'obſcurité régnant toujours, elle fut obligée d'attendre qu'elle fût diſſipée; & ce ne fut tout au plus qu'au bout d'une heure que le jour recommença à paroître. La princeſſe entra alors dans un violent déſeſpoir d'avoir perdu ſon amant. Pour comble de malheurs, il avoit emporté ſa bague, & elle ne ſavoit plus quel parti prendre, lorſqu'après avoir inutilement cherché ce prince, elle réſolut de tourner ſes pas vers le royaume de la Chine, où elle arriva après un long voyage, ne doutant pas qu'il ne s'y rendît tôt ou tard.

Suite de l'hiſtoire de Gulguli-Chemamé princeſſe de Teſflis.

LE bon roi Fanfur, ſeigneur, pourſuivit Ben-Eridoun, après plus de ſix ans d'abſence du prince Outzim-Ochantey, qu'il ne comptoit plus en vie, s'étoit enfin déter-

miné à se donner un autre héritier. Il n'y avoit guères de trois mois qu'il avoit fait choix d'une esclave d'une beauté ravissante qu'il avoit élevée sur le trône, lorsque Gulguli-Chemamé entra dans Nanquin, (1), capitale de la Chine, où ce prince faisoit sa résidence. Comme elle ne vouloit point s'y faire connoître, elle avoit pris soin de cacher son sexe sous un habit d'homme; malgré ce déguisement, sa bonne grâce, & l'air charmant qui étoit répandu sur sa personne, ne la firent pas moins remarquer de tous les habitans de Nanquin.

Fansur, qui avec sa nouvelle épouse étoit à la fenêtre de son palais, au moment que la princesse de Tefflis passoit par devant, fut curieux de savoir qui étoit cet étranger de si bonne mine; il lui fit dire qu'il vouloit lui parler, & Gulguli-Chemamé s'étant présentée devant ce monarque avec un air dont il fut charmé, elle lui dit qu'elle étoit fils d'un prince de Georgie, qu'elle se nommoit Souffel, & que voyageant pour son seul plaisir, elle comptoit de faire un assez long séjour à Nanquin.

(1) Nanquin est une des principales villes de la Chine, où il est très-certain que Fanfur a régné.

La reine Kamzem (c'étoit le nom de cette esclave) à qui Fanfur avoit fait part de son trône, étoit avec ce monarque, lorsqu'il fit appeler Gulguli - Chemamé : elle lui représenta qu'il étoit de sa grandeur de ne pas souffrir qu'un étranger tel que Souffel logeât ailleurs que dans son palais; & ce bon roi, qui suivant l'usage des gens d'un certain âge, qui épousent de jeunes personnes, se laissoit entièrement dominer par sa femme, approuva un conseil auquel l'amour de Kamzem avoit beaucoup plus de part que la générosité. Elle n'avoit pu jeter les yeux sur un homme si accompli, sans en faire comparaison avec le roi Fanfur. Ce prince pour qui elle n'avoit nulle inclination, lui parut affreux en ce moment, & elle sentit naître dans son cœur la passion la plus violente pour le jeune Souffel.

L'accueil favorable qu'elle lui faisoit n'alarmoit point Fanfur; persuadé de la sagesse de la reine, il lui fournissoit lui - même à tous momens les moyens d'entretenir Souffel, & Kamzem n'attendit pas long-temps à lui déclarer ce qui se passoit dans son cœur.

Gulguli-Chemamé, qui avoit attribué les honnêtetés de cette princesse à tout autre motif qu'à celui qui la faisoit agir, fut étonné

d'une déclaration auffi prompte & auffi preffante; elle étoit immobile, lorfque Kamzem, interprétant favorablement fon filence, pourfuivit ainfi : je vous aime, feigneur, je hais le roi, & je fuis toute puiffante dans Nanquin; fi vous êtes homme de réfolution, il m'eft aifé de vous mettre fur le trône; je me charge moi-même d'empoifonner Fanfur, & je n'attends que votre aveu pour exécuter ce projet.

XLVII. QUART D'HEURE.

Un pareil difcours fit frémir la princeffe de Tefflis; elle recula en arrière avec une furprife extrême : ô ciel! madame, dit-elle à Kamzem, un deffein auffi noir peut-il vous entrer dans l'efprit? Et me croyez-vous digne d'y avoir part? Connoiffez mieux le prince Souffel; je ne fuis point né pour de fi grandes actions; & fi j'étois capable de donner les mains à une entreprife auffi exécrable, fachez que je n'accepterois le trône que pour vous punir d'un crime dont la feule propofition me fait horreur.

La reine de Nanquin connut bien en ce moment toute fon imprudence; l'amour s'étei-

gnit dans ſon cœur pour faire place à la rage & à la vengeance, mais diſſimulant ſon reſſentiment : ſeigneur, reprit-elle, on oublie aiſément ſon devoir quand on aime ; ne vous prenez qu'à vous-même de l'étrange projet que j'avois formé pour vous prouver juſqu'où va l'excès de ma paſſion. J'ai cru que c'étoit trop peu de vous offrir ma ſeule perſonne, & qu'un trône vous éblouiroit ; de quelque manière qu'on y parvienne, il eſt beau de régner, & je ne pouvois vous mettre la couronne ſur la tête que par la mort de mon époux ; mais puiſque vous déſapprouvez ma propoſition, ſoyez du moins reconnoiſſant des bontés qu'une femme de mon rang veut bien avoir pour vous, & ſongez qu'on ne peut la payer de refus que par l'effuſion de ſon ſang.

La princeſſe de Teſflis outrée de l'effronterie de Kamzem, marquoit ſur ſon viſage toute l'indignation qu'elle en avoit, lorſque le roi de Nanquin entra dans l'appartement de la reine. Son arrivée imprévue déconcerta Kamzem. Elle en fut ſi interdite, & la princeſſe de Teſflis ſi émue, que ce monarque ne ſut qu'augurer de leur ſurpriſe. Qu'eſt-ce donc, madame, dit-il à la reine, que je lis ſur votre viſage & ſur celui du

prince Souffel ? ma préſence vous gêne-t-elle ? Non, ſeigneur, interrompit bruſquement Kamzem, en prenant ſon parti ſur le champ ; ſi vous me voyez étonnée, c'eſt de ce que ce jeune héros vient de me propoſer ; il eſt venu, continua-t-elle, ſe jeter à mes pieds, pour obtenir de vous la permiſſion d'aller combattre le centaure bleu qui doit paroître après demain aux portes de cette ville ; il veut perdre la tête, s'il ne le conduit en vie dans vos priſons.

La princeſſe de Tefflis, que le commencement du diſcours de la reine avoit fait trembler, lui coupa la parole en ce moment. Quoiqu'elle ignorât ce que c'étoit que le centaure bleu : ſeigneur, dit-elle à Fanfur, je ne dédirai point la reine, & je vous ſupplie inſtamment de ne vous point oppoſer au deſſein que j'ai conçu de vous délivrer de ce monſtre.

Le roi, étonné du courage de Souffel, s'oppoſa d'abord à ſa réſolution ; j'admire votre intrépidité, lui dit-il, & je doute fort de la réuſſite de vos deſſeins ; mais puiſque la reine m'en prie, allez, ſeigneur, & ſoyez ſûr de toute ma reconnoiſſance, ſi vous venez à bout d'une entrepriſe auſſi difficile.

Histoire du Centaure Bleu.

IL faut savoir, seigneur, poursuivit Ben-Eridoun, qu'il y avoit aux environs de Nanquin une petite montagne, au bas de laquelle étoit une caverne, d'où depuis cinq ans à un certain jour, sortoit un centaure bleu, qui venoit jusqu'aux portes de la ville, & y enlevoit quelques vaches & quelques bœufs. On avoit beau tirer des flèches contre le centaure, il avoit la peau plus dure que du fer. Le roi Fanfur lui avoit plusieurs fois fait tendre des piéges, il les évitoit avec adresse; & quoique ce monarque eût promis des récompenses considérables à quiconque le lui livreroit mort ou vif, personne n'avoit pu en venir à bout, & tous ceux qui l'avoient entrepris y étoient péris. Mais revenons à Gulguli-Chemamé; cette princesse, après avoir salué respectueusement le roi Fanfur, se retira dans son appartement: elle s'y fit instruire de l'histoire du centaure, & concevant qu'elle en viendroit plus aisément à bout par la ruse que par la force; aidée de l'écharpe enchantée de Gulpenhé, qui lui étoit restée au moment de sa séparation

d'avec le prince de la Chine, elle se détermina aux moyens que je vais raconter à votre majesté. Elle fit demander au roi de la Chine un chariot attelé de deux forts chevaux, de grosses chaînes de fer, quatre grands vases de cuivre, une tonne du meilleur vin, & des gâteaux composés de la plus fine farine.

Fanfur fit donner à Gulguli-Chemamé tout ce qu'elle lui demandoit; elle fit charger le tout sur le chariot, & s'étant fait enseigner la retraite du centaure, elle y conduisit elle-même son chariot la veille du jour qu'il devoit paroître; elle mit d'abord les vases à terre, elle les remplit ensuite du vin qu'elle avoit apporté; & y ayant jeté les gâteaux qu'elle avoit rompus par monceaux, elle se retira dans un petit bois voisin; & après avoir retourné son écharpe pour se rendre invisible, elle y passa la nuit sans inquiétude.

A peine l'aurore commençoit-elle à paroître, que la princesse se réveilla; elle vit distinctement, du lieu où elle étoit, le centaure bleu sortir de sa caverne. Il fut étonné de voir les quatre vases de cuivre, l'odeur du vin l'en fit approcher; il mangea d'abord quelques-uns de ces gâteaux qu'il trouva d'un goût exquis; il dévora avidement le

reſte, & avala enſuite tout le vin; mais il y en avoit une ſi grande quantité, qu'il lui porta bientôt à la tête; & ne pouvant plus ſe ſoutenir, il fut obligé, quelques momens après, de ſe coucher par terre, & de s'abandonner à un profond ſommeil.

La princeſſe de Géorgie qui voyoit tout ce manège, accourut bientôt après avec ſes chaînes; elle en lia le centaure bleu, de manière que quand même il auroit eu toutes ſes forces, il n'auroit jamais pu s'en débarraſſer, & l'ayant mis avec aſſez de peine ſur le chariot, elle monta dedans, & le mena ainſi à Nanquin, dont on lui ouvrit toutes les portes.

Le mouvement rude du chariot avoit un peu diſſipé l'ivreſſe du centaure; il parut dans un étonnement extrême de ſe voir ainſi lié; ne pouvant ſe procurer la liberté, quelqu'effort qu'il fît pour y parvenir, il ſe laiſſa conduire comme une bête.

Tous les habitans de Nanquin étoient remplis d'admiration & de frayeur; la ſeule Gulguli-Chemamé paroiſſoit avec un viſage tranquille & modeſte ſur le chariot avec le centaure, & ils avoient déjà traverſé une bonne partie de la ville, lorſque leur marche fut interrompue par celle des obsèques

d'un jeune chinois, dont le père pleuroit amèrement la mort, pendant que l'un des bonzes, qui conduifoit la pompe funèbre, chantoit d'un air affez gai des efpèces d'hymnes à la louange de Ram (1) & de Vichnou. Le centaure bleu leva la tête en ce moment, il regarda quelque temps avec attention cette cérémonie, & fe prenant enfuite à rire avec tant de force qu'il en perdit prefque la refpiration, il jeta la princeffe dans un étonnement extrême.

XLVIII. QUART D'HEURE.

Gulguli-Chemamé vit avec furprife une telle faillie; elle augmenta, lorfqu'un peu plus loin, en paffant par une grande place, le centaure fit encore de plus grands éclats de rire à la vue du peuple qui regardoit avec joie un jeune voleur attaché au gibet, où on venoit de le pendre.

Plus le centaure rioit, plus l'étonnement de la princeffe de Teffis, & du peuple qui la fuivoit en foule, redoubloit : ils continuoient toujours leur chemin; mais quand

(1) Un des principaux dieux des indiens.

ils furent devant le palais de Fanfur, & que l'on se fût écrié, vive, vive mille fois le brave & l'intrépide Souffel, ce fut alors que le centaure éclata plus fort qu'auparavant.

A ces cris le roi descendit dans la cour de son palais, il tenoit la reine Kamzem par la main. Le centaure la regarda fixement, jeta ensuite la vue sur les dames de la suite, & les examinant les unes après les autres, ses ris redoublèrent tellement alors, que le roi & tous les assistans en furent dans une surprise sans égale.

Fanfur demanda à Gulguli-Chemamé l'explication de ces ris démesurés; elle lui dit qu'elle en ignoroit la cause, & lui ayant raconté tout ce qui s'étoit passé depuis la prise du centaure, le roi l'interrogea lui-même; il n'en put tirer aucune réponse, & l'ayant fait enfermer dans une double cage de fer, dont il fit faire deux clefs, il en garda une, & donna l'autre à Gulguli-Chemamé, qui ne manquoit pas, ainsi que ce monarque, d'aller deux fois par jour voir le centaure à qui l'on fit toutes sortes de bons traitemens.

Kamzem, qui avoit compté s'être défaite de Souffel, avoit été étrangement surprise de le voir revenir d'un lieu où elle ne l'avoit envoyé que pour le faire périr; son amour

reprit de nouvelles forces à la vue d'un prince ſi accompli; elle réſolut de faire un dernier effort pour ſe l'attacher, & le fit appeller ſous prétexte de le féliciter ſur ſa victoire.

Gulguli-Chemamé n'oſa déſobéir, elle ſe rendit au cabinet de Kamzem; elle l'y trouva ſeule; ſeigneur, lui dit cette femme, je vous ai couvert de gloire en cherchant à vous procurer la mort; que cette épreuve vous ſuffiſe; je vous aime encore malgré vos mépris, & je ne feindrai point de vous avouer que je ſerois morte de douleur, ſi vous aviez été la proie du monſtre; mais croyez que j'ai de nouveaux moyens pour rendre votre perte certaine, en cas que votre inſenſible cœur ne réponde point à l'extrême tendreſſe que je reſſens pour vous. Laiſſez-vous fléchir, ſeigneur..... Non, madame, interrompit Souffel, quelque pouvoir que vous ayez ſur l'eſprit du roi, vos prières ni vos menaces ne m'obligeront pas à rien faire contre mon devoir; perdez l'eſpérance de me ſéduire, & tremblez que je n'avertiſſe à la fin ce monarque de votre indigne paſſion.

Kamzem devint furieuſe à ces remontrances: perfide, lui dit-elle, tu ne porteras pas loin l'inſulte que tu fais à ma beauté; en

même-temps elle s'égratigna le visage, cria de toutes ses forces, & commandant à plusieurs eunuques, qui à ses cris étoient entrés dans son appartement, d'arrêter Souffel, elle courut toute en pleurs demander au roi vengeance de l'outrage que le prince de Géorgie venoit de lui faire, en attentant à son honneur.

Fanfur étoit si prévenu de la sagesse de Kamzem, qu'il ne douta pas un moment de la vérité de ses plaintes; il entra dans une fureur extrême contre Souffel, le fit charger de chaînes sans vouloir l'entendre, le conduisit lui-même à la prison du centaure bleu, & lui reprochant son attentat contre l'honneur de Kamzem, il l'assura qu'il alloit bientôt lui faire souffrir la mort la plus honteuse.

A ces menaces, le centaure ayant éclaté de rire d'une telle force, qu'il en fit retentir les voûtes de sa prison, le roi fut encore plus étonné qu'auparavant; ces ris extraordinaires redoublèrent sa curiosité; il le pria instamment de lui en expliquer les raisons, lui promit à cette condition, de lui donner la liberté, pourvu qu'il n'enlevât plus ses troupeaux, & l'assura que, s'il s'obstinoit à à se taire, il le feroit mourir avant la fin du jour.

Le centaure bleu, plus flatté des promesses de Fanfur, qu'effrayé de ses menaces, s'approcha des barreaux de sa cage. Roi de Nanquin, lui répondit-il, me tiendras-tu parole? Je le jure par ma tête, répliqua Fanfur, surpris d'entendre parler le centaure pour la première fois. Fais donc venir ici les principaux de ta cour, la reine Kamzem, & toutes les esclaves de sa suite, sans en excepter aucune, répliqua le centaure, je te promets, en leur présence, de te donner la satisfaction que tu désires.

Le roi avoit une si forte envie de savoir la cause de ces ris, qu'il envoya, dans le moment même, chercher tous ceux que demandoit le centaure bleu. Quand l'assemblée fut complette, le roi le somma de sa parole; mais ayant déclaré qu'il ne s'expliqueroit point que l'on n'eût ôté auparavant les fers à Souffel, on n'eut pas plutôt éxécuté ses volontés, qu'il adressa ainsi la parole à Fanfur : Roi de Nanquin, si j'ai éclaté de rire à la rencontre des funérailles d'un jeune enfant, c'étoit de voir pleurer amèrement celui qui se croyoit le père, pendant qu'un des prêtres qui y assistoit, qui est encore actuellement en commerce criminel avec la femme de ce bon homme, dont il a eu cet

enfant, chantoit de toutes ſes forces, & ne pouvoit s'empêcher de rire en lui-même de la douleur du mari de ſa maîtreſſe, pour la perte d'un fils auquel il n'a aucune part.

Qui n'auroit pas ri encore, en entendant mille larrons qui ont dérobé & dérobent tous les jours des ſommes immenſes au public dont ils ſont les ſang-ſues? Qui n'auroit pas ri, dis-je, de les entendre louer ta juſtice pour avoir fait pendre un jeune homme, que la néceſſité de ſe nourrir, lui, ſa femme & quatre enfans, a forcé de prendre à l'un d'eux dix ſequins, pendant que, s'ils diſoient la vérité, celui qui a été volé, devroit, pour ſes concuſſions, être à la place du voleur. En cet endroit, le centaure s'arrêta, & feignit de ne pas vouloir parler davantage; mais Fanſur ayant redoublé ſes prières envers lui: Roi de Nanquin, lui dit-il, ne me force point à m'expliquer ſur le reſte, j'aime mieux garder le ſilence que de te découvrir des choſes qui te feront de la peine.

Ce diſcours excita encore davantage la curioſité du roi. Quelque déſagréable que puiſſe être ce que tu as à me dire, lui répondit-il, ne différe plus, je t'en conjure, à m'en éclaircir. Tu le veux, continua le

centaure : hé bien donc, pouvois-je ne pas rire de bon cœur, en entendant ton peuple crier à haute voix, vive le brave Souffel, vive le vainqueur du centaure bleu, sachant que les habits de ce jeune homme ne cachent qu'une princesse d'un rare mérite, d'une beauté exquise, & pour laquelle le prince ton fils, qui n'est pas mort, ressent une passion violente.

XLIX. QUART D'HEURE.

Si Gulguli-Chemamé, seigneur, rougit en ce moment, une pâle froideur couvrit en récompense le visage de Kamzem, que le roi regarda avec indignation. Comme elle étoit proche de la cage de fer, le centaure la saisit par le bras : femme cruelle & lascive, lui dit il, ce n'est pas assez de découvrir ton imposture à ce monarque ; quand j'ai redoublé mes ris en te voyant avec les dames de ta suite, qui sont toutes complices de tes débauches, & lorsqu'on a jeté l'innocent Souffel en prison pour t'avoir voulu faire violence, n'en avois-je pas un très-juste sujet, puisqu'il étoit impossible qu'une fille eût attenté à ton honneur ; tu le ména-

ges ſi peu, que parmi les eſclaves il y a deux hommes cachés qui te dédommagent journellement du peu de tendreſſe que tu reſſens pour le roi. Kamzem étoit demi-morte de frayeur. Comme il fut aiſé de découvrir la vérité de tout ce que le centaure bleu venoit de dire contr'elle, le roi la fit ôter de ſa préſence; & malgré les ſupplications de Gulguli-Chemamé pour cette indigne princeſſe, il la condamna à être ſur le champ brûlée vive avec ſes deux galans déguiſés, & fit étrangler toutes les eſclaves de ſa ſuite. Comment pourrai-je, madame, dit-il alors à la princeſſe de Tefflis, réparer la faute que mon aveugle paſſion pour l'infâme Kamzem m'a fait commettre contre vous?

Heureux ſi mon fils, ce cher fils, que j'ai perdu depuis ſi long-temps, à qui je viens d'apprendre que vous êtes ſi chère, par un retour ineſpéré, pouvoit m'acquitter envers vous, en partageant avec une ſi charmante princeſſe, une couronne dont le poids m'a toujours accablé depuis ſa perte.

Gulguli-Chemamé laiſſoit couler quelques larmes au ſouvenir du prince de la Chine, lorſque le centaure que l'on venoit de mettre en liberté, prit la parole: Roi de Nan-

quin, dit-il, ceſſe de t'affliger ; & toi, belle, princeſſe, ne verſe plus de larmes, vous reverrez bientôt celui qui cauſe vos douleurs, & vous retrouverez en lui un fils reſpectueux & un amant tendre & fidelle : allez au-devant de ce prince, continua-t-il, il entre dans Nanquin à l'heure que je vous parle. Alors partant comme un éclair, le centaure diſparut aux yeux de tout le monde.

Fanfur & Gulguli-Chemamé ne pouvoient reſſentir une joie plus parfaite ; ils avoient vu des choſes ſi extraordinaires du centaure, qu'il ne leur étoit pas permis de douter de l'agréable nouvelle qu'il venoit de leur apprendre : ils ſe mirent promptement en chemin pour joindre le prince, & ils le trouvèrent bientôt après entouré du peuple, qui marquoit par mille cris d'allégreſſe la joie qu'il avoit de ſon retour.

Outzim-Ochantey voulut d'abord ſe jeter aux pieds du roi ſon père ; ce bon prince l'en empêcha, & l'embraſſant tendrement : ô mon fils, lui dit-il, que votre abſence m'a coûté de larmes, & qu'elle a penſé cauſer de maux à mes ſujets ; mais je vous revois, j'oublie en ce moment tout ce que j'ai ſouffert depuis votre départ, pour ne plus ſonger qu'à ce que je retrouve aujourd'hui : je

ſais tous vos chagrins, ſeigneur, répondit le prince de la Chine, & de quelle manière ils ont été términés par la princeſſe de Tefflis : un célèbre enchanteur, qui m'a aidé à punir le perſécuteur de cette belle princeſſe, me vient inſtruire de tout ce qui s'eſt paſſé en cette cour; comme il étoit attentif à mes intérêts, & qu'il n'eſt rien qu'il ne ſoit en état de découvrir par la force de ſon art, en me tranſportant en ces lieux avec une rapidité incroyable; il m'a appris la juſte vengeance que vous venez de prendre de l'infidelle Kamzem.

Gulguli-Chemamé reſſentoit un plaiſir parfait; elle recouvroit ſon amant ſans plus appréhender de le perdre, & le revoyoit vainqueur du perfide Bizeg-El-Kazak. Elle marqua à ce prince tant d'empreſſement de ſavoir le détail d'une victoire auſſi glorieuſe, qu'après être rentré au palais, & avoir raconté au roi ſon père toutes ſes aventures juſqu'au moment de ſa ſéparation d'avec la princeſſe de Tefflis, il continua en ces termes.



Suite de l'hiſtoire d'Outzim - Ochantey, prince de la Chine.

VOUS vous ſouvenez bien, madame, que je ne fus pas le maître de mon cheval, lorſqu'il m'emporta malgré ce que je pus faire pour le retenir : la clarté que répandoit mon eſcarboucle diſſipoit, à la vérité, les ténèbres qui couvroient la terre; mais mon cheval alloit d'une ſi grande vîteſſe, que je ne voyois preſque pas les objets qui m'environnoient. Autant que j'en ai d'idées, il ne paroiſſoit à droite & à gauche du chemin que je tenois, que d'affreux précipices qui ne me permettoient pas, ſans haſarder ma vie, de me jeter en bas de mon cheval : je ne ſais, à la fin, ſi la terre manqua ſous ſes pieds, mais étant tombé de deſſus lui, je roulai l'eſpace d'un bon quart d'heure ſans pouvoir m'arrêter ; & après avoir perdu la reſpiration par un mouvement ſi rapide, je me trouvai ſur une eſpèce de gazon à l'entrée d'une caverne affreuſe. Je fus ſans doute long-temps à revenir de l'évanouiſſement que m'avoit cauſé cette chûte ; & à mon réveil, ne voyant autour de moi

que des abymes, j'entrai dans la caverne à la faveur de mon eſcarboucle. Je marchai plus d'une heure ſans rencontrer que des reptiles de toutes ſortes d'eſpèces, qui fuyoient devant moi; j'arrivai enfin auprès d'une roche ſi brillante, qu'elle paroiſſoit toute couverte de diamans, & ſur laquelle étoit aſſis un ſinge de couleur de feu, grand comme un homme. Cet animal ne m'eût pas plutôt apperçu qu'il deſcendit promptement de la roche, ſe proſterna à mes pieds, & me fit mille careſſes.

J'avois mis le ſabre à la main, crainte de ſurpriſe, en entrant dans la caverne; le ſinge me fit ſigne d'en frapper le rocher dans l'endroit le plus brillant; je ne l'eus pas plutôt fait, que je vis qu'il ſe fendit en deux, & que par cette ouverture il parut un eſcalier de marbre noir avec une rampe toute d'or.

L. QUART D'HEURE.

Je n'héſitai point, pourſuivit le prince de la Chine, de prendre cette route, ayant le ſinge pour guide. Après avoir deſcendu près de ſept cent marches, j'arrivai dans un

grand ſallon éclairé de douze lampes de cryſtal de roche, au milieu duquel s'élevoit un tombeau de marbre blanc, dont tous les groupes repréſentoient des ſinges dans différentes attitudes. Cette vue me ſurprit un peu; mais le ſinge de couleur de feu ayant été puiſer de l'eau dans une fontaine qui étoit à un coin du ſallon, & l'ayant répandue ſur ces figures, elles s'animèrent auſſitôt; & portant le ſinge en triomphe, elles ſe jetèrent avec lui dans le baſſin de cette fontaine.

Une cérémonie auſſi burleſque me ſurprit; j'en attendois la fin avec impatience, lorſque voyant ſortir du tombeau un homme tout couvert de lames d'acier, beaucoup plus grand que nature, & qui venoit à moi le ſabre à la main, je me mis en devoir de le prévenir; après un combat aſſez opiniâtre, je le terraſſai, & lui ayant délacé les courroies d'une eſpèce de caſque qu'il portoit, je m'apperçus avec étonnement que je n'avois combattu que contre des armes vuides & diſpoſées de cette manière, ſans qu'il y eût dedans aucun corps.

Un enchantement de cette nature eut lieu de me ſurprendre; je coupai promptement toutes les courroies qui joignoient enſemble

cette armure ; & les ayant jetées dans la fontaine , j'entendis tout d'un coup une douce harmonie, après laquelle j'en vis ſortir autant d'hommes & de femmes qu'il s'y étoit précipité de ſinges & de guenons.

A la tête de cette compagnie étoit un homme d'une taille majeſtueuſe , vêtu d'une longue ſimarre couleur de feu , brodée d'or & enrichie de perles & de diamans; il m'aborda d'un air noble : ſeigneur, me dit-il, je vous attendois depuis long-temps avec impatience pour achever une aventure dont dépend tout le repos de mes jours & des vôtres, puiſqu'en arrachant mon épouſe au cruel Kazak, & en détruiſant ce monſtre , vous rétablirez la princeſſe de Tefflis dans ſes états, & deviendrez poſſeſſeur de cette charmante perſonne.

Vous êtes peut-être ſurpris , ſeigneur, continua-t-il, de me voir ſi bien inſtruit de votre paſſion; vous ceſſerez de l'être quand vous ſaurez qui je ſuis : alors m'ayant fait aſſeoir à côté de lui ſur un ſopha, il pourſuivit ainſi.

❁

Hiſtoire du ſinge couleur de feu.

MON nom eſt aſſez connu parmi les enchanteurs, on m'appelle Bizeg-Hel-Aſnâ (1), non pas pour quelque beauté qui ſoit en moi, mais plutôt pour me diſtinguer du perfide Bizeg-Hel-Kazak mon frère, qui fut ainſi ſurnommé à cauſe de la dépravation de ſes mœurs. Son pouvoir a toujours été ſupérieur au mien, parce que les mauvais génies avec leſquels il a lié un commerce très-étroit, lui ont donné une ſublimité de malice à laquelle je n'ai jamais voulu parvenir.

J'avois pour voiſine une charmante perſonne nommée Sahik; je la voyois ſouvent, & il ſe trouva tant de ſympathie dans toutes nos inclinations, que nous nous donnâmes bientôt des marques de l'eſtime la plus parfaite. Il n'y a guères de chemin à faire, comme vous ſavez, ſeigneur, de l'eſtime à l'amour; auſſi ne fûmes-nous pas long-temps ſans nous aimer avec toute la tendreſſe poſſible; je lui propoſai de nous lier par les

(1) Aſnâ, en arabe, ſignifie beau.

nœuds les plus ſaints ; elle y conſentit, & nous prîmes jour pour conclure cette cérémonie.

Quoique nous euſſions très-peu de relation enſemble, mon frère & moi, je crus par honnêteté devoir lui en faire part : il approuva mon choix, & voulut ſe trouver à mes noces ; je le connoiſſois bien d'un génie capable des actions les plus noires, mais je croyois du moins qu'il reſpecteroit en moi les liens du ſang, & je ne ſongeois nullement à la ſanglante trahiſon qu'il me fit.

Nous autres enchanteurs, d'une ſcience à peu près égale, nous ne pouvons guères nous nuire entre nous, ni détruire ce que l'un de nous a fait ; mais lorſque nous nous marions, tout notre pouvoir nous devient inutile le jour de nos noces, ſeulement, à moins que nous n'épouſions une Fée ou quelqu'eſprit élémentaire qui ne nous faſſe point dégénérer ; c'eſt ce qui fait que nous nous marions très-rarement à de ſimples mortelles, ou que nous les épouſons à petit bruit.

Mon frère profita de cette conjoncture ; ſoit qu'il fût devenu amoureux de ma femme, ou que ſa ſeule inclination malfaiſante le pouſsàt à en agir ainſi avec moi : il eut l'in-

ſolence de tenir à Sahik des diſcours très-peu reſpectueux ; je ne ſus d'abord à quoi attribuer cette folie, mais voyant que ma préſence n'en arrêtoit pas le cours, je lui en témoignai quelque chagrin : il me railla, me traita de jaloux, & pouſſant enfin l'impudence juſqu'à l'extrêmité, j'en fus ſi outré, que mettant le ſabre à la main, j'allois fondre ſur lui, lorſqu'en me touchant de ſa baguette : Arrête, téméraire, s'écria-t-il, je ne veux pas ſouiller mes mains dans ton ſang, il faut te punir par un endroit plus ſenſible ; deviens ſinge couleur de feu, & ſois témoin du bonheur dont je vais jouir avec ton épouſe.

Mon perfide frère n'eut pas plutôt prononcé ces paroles, que je pris la figure du ſinge qui vous a conduit en ces lieux ; mais ce traître ne recevant de l'aimable Sahik que des marques d'averſion & d'horreur, il fit ſortir de terre un tombeau de marbre blanc, dans lequel il la contraignit d'entrer, forma l'enchantement des armes que vous avez combattues, changea en ſinges & en guenons toutes les perſonnes de ma ſuite, enfonça dans le plus profond de la terre le palais dans lequel ſe célébroient nos noces, & me conduiſit par l'eſcalier à rampe d'or

jusque sur la roche brillante où je suis depuis plus d'un an.

Jugez, seigneur, de ma douleur, & de la cruelle situation où je suis depuis ce moment; votre courage a terminé déjà une partie de mes malheurs; il ne vous reste plus qu'à rompre l'enchantement du tombeau de marbre blanc; pour y parvenir, vous n'aurez qu'à tirer à vous cette chaîne d'or; mais il faut auparavant vous délasser du combat d'où vous venez de sortir.

Suite des aventures du prince de la Chine.

JE suivis l'enchanteur Bizeg-Hel-Asnâ dans un petit cabinet, poursuivit le prince de la Chine, j'y trouvai une collation magnifique, qui répara les forces que j'avois perdues; & étant ensuite retourné dans le sallon, je n'eus pas plutôt tiré à moi la chaîne d'or, qu'il tomba du plancher douze globes de feu, qui s'étant ouverts par le milieu, vomirent, pour ainsi dire, chacun un monstre de différente espèce, ayant tous, du haut jusqu'à la ceinture, la forme humaine.

Les douze monstres s'étant rangés alors autour du tombeau de marbre blanc, pour

empêcher que j'en approchaſſe, je vis dans le moment s'élever du milieu du tombeau une colonne de jaſpe, ſur laquelle étoit écrit en lettres d'or ces trois mots : *Frappez*, *détruiſez*, *deſcendez*. Quoique je fuſſe déjà réſolu d'attaquer les douze monſtres, cela m'anima encore davantage à le faire; ſecondé par Bizeg-Hel-Aſnâ, qui ne frappoit aucun coup à faux, nous eûmes bientôt détruit tous les obſtacles qui ſe préſentoient devant nous : & les globes de feu & les monſtres s'étant abymés ſous le plancher, nous approchâmes de la colonne. Je ne l'eus pas plutôt touchée de mon ſabre, qu'elle fut réduite en poudre, ainſi que le tombeau.

LI. QUART D'HEURE.

Nous deſcendîmes alors par une eſpèce de trape, dans un eſcalier taillé dans le roc; il nous conduiſit ſur les bords d'un fleuve dont les eaux nous parurent extrêmement noires : nous y trouvâmes un petit bateau fourni de toutes les proviſions de bouche néceſſaires pour un aſſez long voyage, & l'Enchanteur & moi ſeulement étant entrés dans ce bateau, nous prîmes le large; &

ſuivant le cours du fleuve, nous fûmes plus d'un mois à voguer de cette manière; après ce temps nous arrivâmes enfin à l'embouchure d'une caverne où les eaux s'engloutiſſoient.

Quoique leur courant nous y portât avec une extrême rapidité, nous fûmes cinq jours à la traverſer, à la lueur de mon eſcarboucle, & nous ne trouvâmes la lumière qu'au bout de ce temps. Nous voyagions alors plus lentement; & nous cotoyions le rivage, lorſque nous vîmes deux femmes tout en pleurs accourir vers nous, & nous faire ſigne d'aborder; nous conduisîmes notre bateau vers elles; & ayant mis pied à terre, nous les joignîmes bientôt. Ah, ſeigneur, s'écria l'une de ces femmes! ſi quelque pitié vous touche, venez ſecourir promptement la belle Sahik, qu'un perfide Enchanteur perſécute depuis un an entier; elle touche au dernier moment de ſa vie, puiſqu'elle eſt réſolue de ſouffrir aujourd'hui la mort la plus affreuſe, plutôt que de conſentir à épouſer le cruel Kazak. Que la charmante Sahik s'en garde bien, m'écriai-je alors! Il eſt temps, ſeigneur, pourſuivis-je, en m'adreſſant à Bizeg-Hel-Aſnâ, de vous venger de la trahiſon de votre perfide frère;

volons au ſecours de votre épouſe, & n'épargnons pas un monſtre .... Je vous ſuis infiniment obligé de ce zèle, interrompit l'Enchanteur; mais il eſt un autre moyen plus sûr & moins dangereux de me venger: la brutale paſſion de Kazak l'aveugle tellement, qu'il ne penſe plus à moi, il faut le laiſſer dépouiller lui-même de tout ſon pouvoir; je veux qu'il épouſe ma chère princeſſe, & je ſaurai bien après punir ce ſcélérat du crime qu'il a commis envers moi.

Bizeg-Hel-Aſnâ, tirant alors des tablettes, écrivit à Sahik la réſolution qu'il venoit de prendre, & les moyens dont elle devoit ſe ſervir pour tromper Kazak, & remettant ces tablettes entre les mains de l'eſclave qui avoit imploré ſon ſecours: Portez ceci à votre belle maîtreſſe, lui dit-il, elle y trouvera le remède à tous ſes maux. L'eſclave ne perdit pas un moment, elle s'acquitta promptement de ſa commiſſion, & Sahik ayant ouvert les tablettes avec précipitation, penſa mourir de joie en y apprenant que ſon époux avoit repris ſa première forme. Elle diſſimula parfaitement ſes ſentimens, lorſque Kazah entra dans ſon appartement: Puiſqu'il faut donc s'y réſoudre, lui dit-elle d'un air aſſez tranquille en appa-

rence, je consens, seigneur, à vous épouser aujourd'hui, mais à condition que de trois jours d'ici vous n'userez point des droits que le mariage vous donne sur ma personne; ma main est à vous à ce seul prix. Ah! je le jure, madame, s'écria Kazak transporté de plaisir; quelqu'empressement que j'aie de vous posséder, que je sois à jamais privé de toute ma puissance, si je ne vous tiens religieusement ma parole. Sur cette assurance, Kazak ayant alors épousé Sahik, rassembla en un moment, par la force de son art, tous les plaisirs imaginables.

Il étoit auprès d'elle, & tâchoit de dissiper la tristesse qui paroissoit sur son visage, lorsque cette princesse, qui étoit extrêmement inquiète du retard des promesses de son véritable époux, le vit entrer avec moi dans son appartement. A cette vue terrible pour le perfide Kazak, il voulut s'échapper; mais Bizeg-Hel-Asnâ l'ayant à son tour frappé de sa baguette: demeure, traître, lui dit-il, & reconnois toute l'étendue de ton crime.

Kazak alors qui se trouva, pour ainsi dire, les pieds attachés au parquet, sans pouvoir avancer ni reculer, loin de marquer quelque repentir, vomit contre son frère tout

ce que la rage & le déſeſpoir lui ſuggérèrent. Je ne pus ſouffrir ſes inſolens diſcours : c'eſt trop long-temps, ſeigneur, m'écriai-je, c'eſt trop long-temps laiſſer vivre ce ſcélérat, je vais ſur le champ purger la terre de ce monſtre : alors, ſans attendre le conſentement de Bizeg-Hel-Aſnâ, qui ſembloit s'oppoſer à mes deſſeins, je tranchai la tête à Kazak.

A peine ce malheureux Enchanteur fut-il mort, que ceux de ſa ſuite, qui gémiſſoient ſous ſa tyrannie, ſe jetèrent à nos pieds, & implorèrent la clémence de Bizeg-Hel-Aſnâ : il les reçut avec bonté, & nous ayant en un moment tranſportés dans ſon palais, il en bannit par ſa préſence la triſteſſe qui y avoit regné ſi long-temps. Après y avoir donné quelques momens à ſa tendreſſe pour ſon épouſe, cet Enchanteur me conduiſit en un inſtant à Teffiis, où ayant aſſemblé les principaux de votre royaume, il leur annonça la mort de l'uſurpateur, & leur fit renouveller entre mes mains le ſerment de fidélité qu'ils vous doivent. Il m'apprit enſuite, madame, la cruelle épreuve à laquelle l'infidélité de Kamzem devoit vous mettre pour avoir mépriſé ſon amour. Il m'inſtruiſit de la victoire que vous remporteriez ſur le Centaure, & que c'étoit un

Enchanteur, qui, pour quelque faute qu'il avoit faite, avoit été condamné à rester neuf ans ſous cette forme, à moins qu'il ne fût vaincu par l'adreſſe d'une fille, & qu'il n'obtint enſuite la liberté dont elle l'auroit privé; après quoi Bizeg-Hel-Aſnâ m'ayant fait traverſer les airs avec une extrême rapidité, il m'a apporté aux portes de Nanquin dans le moment que la perfide Kamzem venoit d'expier ſes crimes par le feu.

Fanſur & Gulguli-Chemamé avoient écouté le prince de la Chine avec un extrême plaiſir. Je ne veux pas, mon cher fils, lui dit alors ce bon père, différer votre ſatisfaction d'un ſeul moment, j'ai trop d'obligation à cette princeſſe pour ne la pas accepter avec joie pour ma fille; mais je prétends faire plus pour vous, je remets entre vos mains le royaume de la Chine, & je veux..... Non, non, ſeigneur, reprit Outzim-Ochantey en ſe jetant aux genoux de ſon père, vous ne quitterez point le trône; ſi l'ambition m'avoit dominé, je poſſédois un royaume où je puis dire que j'étois adoré, je l'ai abandonné ſans regrêt pour vous revoir: celui de Tefflis a ſuffiſamment de quoi remplir mes vœux; mais ſi la princeſſe vou-

loit déférer à mes conſeils, je ſerois encore, ſeigneur, plus content d'être ici votre premier ſujet, que de régner en Georgie.

LII. QUART D'HEURE.

Gulguli-Chemamé fut touchée de la grandeur d'ame du prince; elle ſe rangea de ſon parti, & Fanfur ayant été obligé de céder à leurs inſtantes prières, ne voulut pourtant le faire qu'aux conditions que le prince ſon fils régneroit avec lui; il fallut obéir pour la dernière fois. Outzim-Ochantey fut proclamé roi, il épouſa Gulguli-Chemamé, & jouit avec cette charmante princeſſe d'une félicité qui ne fut interrompue par aucun des accidens auxquels la vie des princes eſt ſi ſujette.

Le nouveau viſir ayant ceſſé de parler, Schems-Eddin marqua une extrême ſatisfaction de ſon entretien: ta converſation m'enchante, lui dit-il en l'embraſſant; mais comment eſt-il poſſible, mon cher Ben-Eridoun, que toutes ces aventures ſoient auſſi préſentes à ta mémoire; je t'avoue que j'en ſuis ſurpris, & que j'admire la netteté avec laquelle tu m'as raconté l'hiſtoire

du

du prince de la Chine, & toutes celles qui y ſont compriſes : ah, Seigneur, reprit modeſtement le fils d'Abubeker ! j'appréhende bien plutôt que par cette réflexion que fait votre majeſté, elle ne veuille me faire entendre que j'ai trop chargé cette hiſtoire, & que je me ſerois bien paſſé de raconter celles du prince d'Achem & de la jeune princeſſe de Borneo ; je m'en ſuis apperçu moi-même ; c'eſt ce qui m'a fait laiſſer en arrière des aventures qui n'auroient encore fait que reculer le dénouement de celle d'Outzim-Ochantey. Ne crois pas, répliqua le roi d'Aſtracan, que je t'en tienne quitte ; je me ſouviens fort bien que tu as fait revenir adroitement Gulpenhé dans le ſallon où étoit la princeſſe de Tefflis, au moment qu'elle alloit raconter à l'héritier de la Chine l'hiſtoire du corſaire Faruk ; & je me rappelle en ce moment, que tu ne m'as point expliqué de quelle manière cette princeſſe, ayant pour protecteur un auſſi brave homme que Faruk, devient eſclave de la fille du roi Kuſeh : c'eſt une circonſtance, Seigneur, reprit Ben-Eridoun, que j'avois omiſe à deſſein d'éloigner le récit des aventures du corſaire ; mais puiſque votre majeſté ſouhaite en être inſtruite, voici comment

la belle Géorgienne devint esclave de Gulpenhé.

Le calme qui avoit duré assez long-temps cessa bientôt ; & le vaisseau où étoit Faruk & Gulguli-Chemamé, alloit une nuit à toutes voiles, lorsque cette princesse se trouvant attaquée d'un grand mal de cœur, sortit de sa chambre pour prendre l'air ; elle se promena quelque temps sur le pont, & s'étant baissée pour rejeter plus facilement ce qui pouvoit l'incommoder, un coup de vent qui mit presque le vaisseau sur le côté, la précipita dans la mer. La nuit étoit fort obscure, on ne s'apperçut point de la chûte de la princesse, on entendit seulement tomber quelque chose dans la mer, & le pilote croyant que ce pouvoit être un matelot que le vent avoit renversé, fit jeter promptement à l'eau plusieurs planches, d'une desquelles la princesse se saisit heureusement. Elle vogua ainsi entre la mort & la vie jusqu'à la pointe du jour. Ayant alors été apperçue par un petit bâtiment, on vint à son secours. Le maître de ce bâtiment étoit un marchand d'esclaves, il trouva Gulguli-Chemamé, quoique demi-morte, assez belle pour en tirer un gain considérable ; il en prit beaucoup de soin,

& la capitale du royaume de Kuſeh étant le premier port où il aborda, il la vendit huit cent ſequins d'or à la princeſſe Gulpenhé. Voilà, ſeigneur, pourſuivit le fils d'Abubeker, toutes les aventures de la belle Gulguli-Chemamé; quant à celle du corſaire, permettez, Seigneur, que j'en retarde le récit de quelques jours, & qu'employant le temps qui me reſte aujourd'hui, je commence une hiſtoire des plus intéreſſantes : très-volontiers, mon cher Ben-Eridoun, répliqua le roi, tu m'obligeras infiniment : le nouveau viſir ayant alors pris la parole, raconta l'hiſtoire ſuivante.

Hiſtoire de Mir-Bahadin, roi d'Ormuz.

MIR-BAHADIN, roi d'Ormuz, faiſoit ordinairement ſa réſidence à Dagma, petite ville de ſes états, pour laquelle il avoit une inclination particulière. Ce prince avoit coutume d'aller ſouvent ſe délaſſer dans un château qu'il avoit ſur le bord de la mer, lorſqu'un ſoir aſſez tard qu'il revenoit à pied de la chaſſe, où il s'étoit égaré, il apperçut un calender d'environ ſoixante ans, précédé d'un eſclave noir, qui portoit ſur ſes épaules un grand ſac de cuir.

Le roi d'Ormuz voulant connoître ce qu'il y avoit dans le ſac, ſe coucha le ventre contre terre, avec ſa ſuite, qui étoit ſeulement composée d'un de ſes viſirs & de deux eſclaves; il entendit quelques momens après le noir poſer ſon ſac à terre, & parler ainſi au calender: ce ſac pèſe extrêmement, Seigneur; permettez que je me repoſe un peu pour reprendre haleine. Maſaoul, reprit le calender, tu t'arrêtes bien mal à propos, nous n'avons plus que quelques pas à faire, gagnons la barque qui nous attend, pour nous débarraſſer du monſtre qui eſt enfermé dans ce ſac: mais, ſeigneur, répliqua le noir, faites-vous bien attention que cé monſtre eſt votre fille; pour moi je vous avoue que je n'obéis qu'à regret à des ordres auſſi cruels, & que je ne puis vous croire aſſez inhumain pour faire jeter à la mer tout ce que la nature a jamais formé de plus parfait. Dis donc de plus pernicieux & de plus déteſtable: que tu connois mal Ak-Beyaz (1)! La beauté n'eſt recommandable qu'autant qu'elle eſt accompagnée d'une belle ame; & cette malheureuſe, que j'ai honte d'appeler ma fille, s'eſt tellement noircie

(1) Blanc vif.

par ſes crimes, qu'après avoir cauſé la mort de ſes deux frères, il ne lui reſte plus, pour remplir ſon horoſcope, qu'à me percer le cœur. Reprends donc ton ſac, mon cher Mazaoul, & redoublons nos pas pour regagner le rivage de la mer.

Mazaoul, quoiqu'avec répugnance, ſe diſpoſoit à charger le ſac ſur ſes épaules, lorſque Ak-Beyaz qui y étoit enfermée, & qui juſqu'alors avoit gardé le ſilence, demanda la vie au calender, dans les termes les plus tendres & les plus ſoumis.

Si cette voix, dont les accens auroient touché les plus barbares, ne fit aucun effet ſur le cœur de ſon père, elle fit une telle impreſſion ſur celui de Mir-Bahadin, que ſe levant ſans balancer, & ſe ſaiſiſſant du ſac; cruel vieillard, s'écria-t-il, le ſabre à la main, abandonne une réſolution auſſi lâche que celle que je viens d'entendre: je prends ta fille ſous ma protection, elle ne mourra pas.

Le calender, ſurpris d'une rencontre à laquelle il s'attendoit ſi peu, tira auſſitôt ſon poignard: qui que tu ſois, dit-il, tu ne m'empêcheras pas de faire juſtice à mon propre ſang, en même-temps il ſe jeta ſur le ſac, qu'il perça de pluſieurs coups.

LIII. QUART D'HEURE.

Aux cris de la perſonne qui étoit enfermée dans le ſac, & qui ſe ſentoit bleſſée, le roi d'Ormuz, ſeigneur, fut ſi ému, qu'il porta ſur la tête du calender un coup de ſabre dont il fut renverſé & mis hors de combat : enſuite ayant fait ſaiſir le noir, il ouvrit lui-même le ſac, dont il tira une femme à demi-évanouie que l'obſcurité de la nuit l'empêchoit de voir diſtinctement, mais qui paroiſſoit d'une blancheur éclatante. Il ordonna alors à ſon viſir de prendre cette perſonne entre ſes bras, & s'étant fait connoître à Mazaoul, il lui fit charger ſur ſes épaules le calender qu'il venoit de bleſſer, & faiſant doubler le pas à toute ſa ſuite, il arriva en peu de temps à ſon château. A peine ce prince y fut-il entré, qu'il fit venir ſes chirurgiens ; Ak-Beyaz ſe trouva légèrement bleſſée de pluſieurs coups de poignard au bras, mais pour le calender, le coup qu'il avoit reçu étoit parti d'une main ſi puiſſante, que l'on jugea qu'il n'avoit que quelques heures à vivre : en effet, il mourut peu de temps après ſans connoiſſance.

Pour Ak-Beyaz, à peine fut-elle revenue de son évanouissement, que le roi d'Ormuz fut dans la dernière surprise de trouver en elle tant de beauté; en effet, Seigneur, jamais la nature n'avoit comblé aucun sujet de ses faveurs avec autant de profusion, & les sultanes du sérail de ce prince, quoiqu'en très-grand nombre, n'étoient pas dignes d'entrer en comparaison avec une personne qui auroit même emporté le prix de la beauté sur les houris. (1)

La voir, & en être éperduement amoureux, ne furent qu'une même chose pour Mir-Bahadin. Quelque frappé qu'il eût été des dernières paroles du calender, il ne balança pas un seul moment à donner son cœur à cette belle fille: quoi! s'écria-t-il, un père peut être assez cruel pour vouloir ôter la vie à ce miracle de la nature! ah, père barbare! quelles grâces n'ai-je pas à rendre au grand prophète, de m'être trouvé assez à propos pour t'empêcher de commettre un crime si noir; tu n'as que trop mérité la mort que tu as reçue de ma main.

(1) Ce sont des filles d'une excellente beauté, dont Mahomet promet la jouissance, dans son paradis, aux bons musulmans.

Pour toi, Mazaoul, continua-t-il à l'esclave, toi qui par ton retardement & ta juste pitié, as sauvé la vie à cette divine personne, reçois de ton roi ce diamant & la liberté; c'est le moindre prix que mérite la compassion que tu as eue du sort de ta maîtresse. Mazaoul reçut avec un profond respect le diamant qui valoit au moins dix mille pièces d'or, & se retira ensuite, pour laisser au roi une pleine liberté d'entretenir Ak-Beyaz. Cette belle personne regardoit avec étonnement ce qui se passoit dans le palais du roi. La présence de son père mort n'étoit pas capable de diminuer la joie où elle étoit de voir les transports de Mir-Bahadin ; elle comprit d'abord toute l'étendue de son amour, & résolue de se prévaloir du pouvoir qu'elle avoit déjà sur le cœur de ce monarque, pour en effacer les mauvaises impressions que le discours du calender pouvoit y avoir laissées : Seigneur, dit-elle au sultan, qui lui baisoit les mains avec une tendresse extrême, je ne suis pas digne de cet excès d'amour ; quoiqu'innocente de la mort de mes frères, leur sang, ainsi que celui du calender, s'élève contre moi : permettez donc que je prenne le parti de la retraite, & que j'aille éternellement pleurer

des crimes dont les aſtres ſeuls m'ont rendue capable.

Non, charmante lumière de ma vie, reprit le roi, votre éloignement vous rendroit plus criminelle devant notre prophète, que vous ne l'êtes jusqu'à préſent; ſi l'on en doit croire votre père, vous causerez infailliblement la mort d'un roi qui vous adore, & qui ne peut vivre un ſeul moment éloigné de vos beaux yeux. Ak-Beyaz rougit en ce moment, & voulant ſe lever pour ſe proſterner devant Mir-Bahadin, il l'en empêcha, & l'obligea de ſe tenir ſur ſon ſopha. Seigneur, dit-elle en ce moment, il m'eſt impoſſible de ne pas oublier tous mes malheurs, vous vous abaiſſez jusqu'à aimer votre eſclave.... Ah! je veux l'élever dans un rang ſi haut, s'écria le roi d'Ormuz, qu'elle ſera déſormais l'envie de toutes les beautés de la terre; alors la prenant par la main, il la fit paſſer dans le ſallon le plus prochain, pendant qu'on retiroit le corps du calender. L'on avoit panſé Ak-Beyaz de ſes bleſſures, elles n'avoient fait qu'effleurer la peau, & comme le roi d'Ormuz paroiſſoit fort curieux de ſavoir ſes aventures, pourvu que le récit n'inté-

resſât pas ſa ſanté : voici, ſeigneur, de quelle manière elle les lui raconta.

Hiſtoire d'Ak-Beyaz, fille d'Addalla-Youſouf.

AVANT de commencer mon hiſtoire, il eſt néceſſaire, ſeigneur, de vous rappeler quelques événemens dont le ſouvenir ne peut que vous être glorieux. Il y a environ quatorze ans qu'Amir-Maſſaud (1) occupoit le trône d'Ormuz; ce prince s'étoit rendu tellement en horreur à ſes peuples par mille cruautés inouies, qu'ils réſolurent de le dépoſſéder. Vous étiez, ſeigneur, en ce temps-là gouverneur de Calayate (2), où votre prudence, votre juſtice, & tant de belles qualités que l'on remarque en vous, vous faiſoient adorer de tous les peuples dont vous aviez l'adminiſtration. Les principaux du royaume, las de la tyrannie de Maſſaud, recoururent à vous, ſeigneur, & vous mirent

(1) Ce prince régna à Ormuz environ l'an 1291. Il fut chaſſé du trône par Mir-Bahadin-Ayaz-Séyfin, qui avoit été eſclave du roi Nocerat, & depuis gouverneur de Calayate.

(2) Port d'Arabie.

à la tête d'une nombreuse armée, avec laquelle vous contraignîtes Maſſaud de s'enfuir; ſes deux frères eſſayèrent vainement de le rétablir ſur un trône dont il s'étoit rendu indigne : votre valeur leur fit trouver la mort dans leur téméraire entrepriſe, & les ſujets de Maſſaud qui connoiſſoient toutes vos belles qualités, vous conjurèrent de vouloir bien être leur roi.

LIV. QUART D'HEURE.

Mon père, continua Ak-Beyaz, que l'on nommoit Abdalla-Youſouf, & que votre majeſté vient de priver de la vie, étoit un des favoris de Maſſaud; miniſtre ſecret de ſes cruautés, il en faiſoit retomber toute l'horreur ſur ſes viſirs, ou ſur le roi même. Excuſez, ſeigneur, ſi je parle ainſi d'un homme qui m'a donné la vie; la manière cruelle dont il a voulu me l'ôter, me fait oublier qu'il ait été mon père; je ne ſais que depuis quelques heures que je lui dois le jour, & je n'avois appris les circonſtances que je viens de vous raconter que par les bruits publics, & dans le temps que j'ignorois que je fuſſe ſa fille.

Abdalla-Youfouf donc, avec d'auffi mauvaifes inclinations, ne pouvoit manquer d'être riche; il avoit les plus belles efclaves d'Ormuz, & ce fut d'une d'elles, nommée Indgi (1), que je reçus la lumière, il y a près de dix-neuf ans. Abdalla-Youfouf voyant que ma mère avoit été très-incommodée pendant fa groffeffe, eut la curiofité de confulter fur ma naiffance un vieux Mufulman appelé Moubarek (2), qui étoit en réputation d'habile Aftrologue. Ce bon vieillard lui répondit; que la femme, pour laquelle il s'intéreffoit, accoucheroit d'une fille qui feroit caufe de la mort de fes frères & de fon père : le mien, effrayé d'une pareille prédiction, en vint faire le rapport à Indgi, qui moins fuperftitieufe que lui, combattit fa crédulité par des raifons fi fortes, qu'elle le détourna de m'ôter la vie que je n'avois pas encore entièrement reçue; enfin, feigneur, je vis la lumière au bout du temps prefcrit, & je parus fi belle, que le plus barbare n'auroit pas exécuté la cruelle réfolution dans laquelle Abdalla-Youfouf étoit peu de jours auparavant à mon fujet.

---

(1) Perle.
(2) Béni.

On m'éleva avec tout le ſoin imaginable jusqu'à trois ans, mais l'ange de la mort ayant ſéparé l'ame d'Indgi de ſon corps, mon père en conçut une affliction ſi violente qu'il en penſa perdre l'eſprit. Pour n'avoir rien devant ſes yeux qui lui rappelât un ſouvenir ſi tendre, il me fit porter dans un village qui n'eſt pas éloigné d'Ormuz. On me mit entre les mains d'une bonne femme à qui l'on cacha qui j'étois, & on lui ordonna de m'élever comme ſa propre fille.

Abdalla-Youſouf avoit eu deux fils d'une autre de ſes femmes; il ne m'eut pas plutôt perdue de vue, que tournant toutes ſes affections vers eux, il rendit à leur mère toute la tendreſſe qu'il avoit eue pour elle, avant que d'aimer Indgi. Quoique Calaf-Haray (1), (c'eſt le nom de cette femme) eût l'eſprit pernicieux & le cœur cruel, Abdalla-Youſouf, aveuglé ſur ſes mauvaiſes qualités, s'étoit tellement attaché à elle, qu'elle avoit un pouvoir abſolu ſur toutes ſes volontés. Un jour, dans un moment de tendreſſe & d'épanchement de cœur, mon père lui ayant raconté la prédiction

(1) Cœur couleur de fiel.

de Moubarek, & appris le lieu où il m'avoit réléguée pour en empêcher les effets, Calaf-Haray lui témoigna une extrême ſurpriſe de ſa clémence envers moi : comment Seigneur, lui dit-elle, vous ajoutez ſi peu de foi aux prédictions de ce divin oracle du ciel, & vous conſervez la vie à un monſtre qui doit vous donner la mort à vous & à mes enfans? Ah! ſeigneur, je le jure par notre grand prophète, ſi cet homme béni de Dieu en avoit prédit autant de ceux à qui j'ai donné le jour; pour prévenir un parricide qui me fait horreur, je leur aurois déjà moi-même enfoncé un poignard dans le ſein.

Abdalla-Youſouf fut vivement touché de la manière preſſante dont la ſultane lui parloit; cependant la nature, apparemment plus forte en lui que les larmes de Calaf-Haray, l'empêcha de donner les mains à une auſſi cruélle réſolution, & voici ce qu'il exécuta pour me ſauver la vie, & pour mettre l'eſprit de ſa femme en repos. Son premier viſir avoit un château magnifique à douze lieues de Dagma; il y fit bâtir une tour aſſez obſcure dans le fort du bois, & m'ayant fait porter pendant une nuit très-noire, dans cette ſombre demeure, accompagnée

ſeulement de la femme qui avoit eu ſoin de mon enfance, j'y fus renfermée pendant quatorze ans, avec toute l'exactitude poſſible. Comme j'en avois à peine trois quand j'entrai dans la tour, je m'accoutumois ſans répugnance à un genre de vie auſſi triſte; je regardois comme ma mère la femme qui avoit ſoin de moi, & elle m'aimoit avec autant de tendreſſe que ſi j'euſſe été ſa fille. Quand, dans un âge plus avancé, je commençai à raiſonner, je lui faiſois mille queſtions auxquelles elle étoit toujours muette; les larmes lui venoient ſouvent aux yeux, quand je lui demandois ſi nous reſterions toujours dans cette tour, & par quelle raiſon nous étions renfermées; elle ne ſavoit que me répondre, & ſouvent ſes réponſes étoient ſi énigmatiques que je n'y comprenois rien. Je lui avois pluſieurs fois ouï dire que nous y étions gardées par des hommes impitoyables; mais comme ils habitoient les dehors de la tour, je ne les avois jamais vus, & je ne m'imaginois pas même ce que c'étoit qu'un homme. La curioſité me fit chercher toutes ſortes de moyens pour faire cette découverte, cela paroiſſoit impoſſible à ma gouvernante; on nous paſſoit à manger par une fenêtre baſſe & grillée que l'on

refermoit auſſitôt, ſans que nous puſſions voir la main qui nous ſervoit, & il n'y avoit pas la moindre ouverture à la tour par où je puſſe ſatisfaire mes déſirs. J'en étois dans un chagrin mortel; mais enfin, ayant trouvé un morceau de fer propre à fouir la terre, dans une eſpèce de petit jardin qui étoit en terraſſe au haut de la tour, j'eſſayai de m'en ſervir pour me faire un petit jour à travers le mur. Après un travail & une patience de plus d'un mois, je parvins enfin, ſeigneur, à détacher une pierre de deux pieds en carré, dans un petit cabinet du donjon de la tour. La muraille en cet endroit étoit beaucoup moins épaiſſe, de ſorte que je ne fus pas long-temps ſans faire une ouverture à pouvoir paſſer la tête; quoique ma vue fût très-bornée, je m'imaginai voir un nouveau monde; mais quelle fut ma ſurpriſe! en appercevant ce que ma gouvernante m'avoit dit être des hommes, de ne voir que des monſtres affreux, c'eſt-à-dire, ſeigneur, des eſclaves noirs les plus laids que l'on eût pu choiſir; je m'imaginai que toute la terre n'étoit remplie que de ces hideuſes figures; & dans cette croyance, je commençai à ne plus me plaindre de ma captivité; mais quoique mon averſion ne

diminuât pas pour ces noirs, je m'accoutumai peu à peu à les regarder avec moins de frayeur, & je paſſois la plus grande partie du jour à ma petite fenêtre. Mais que devins-je un matin, il y a environ deux ans, lorſque j'apperçus au pied de ma tour un jeune homme mille fois plus beau que l'amour; j'appelai promptement Lelalu (c'eſt le nom de ma gouvernante) : elle ne put elle-même le regarder ſans admiration, & me dit que c'étoit-là un de ces hommes dont elle m'avoit parlé quelquefois, mais qu'elle n'avoit jamais rien vu de ſi parfait que celui-là.

LV. QUART D'HEURE.

MON cœur fut tellement ému à cette vue, continua Ak-Beyaz, que je ne me connus plus. Ah! ma bonne mère, m'écriai-je, je mourrai de déſeſpoir, ſi vous ne trouvez le moyen de me faire parler à ce jeune homme. Lelalu fut très-interdite de m'entendre ainſi raiſonner; elle m'aimoit infiniment; & voyant que mon chagrin augmentoit: je vais, me dit-elle, ma chère fille, tâcher de vous donner ſatisfaction. Alors prenant une pelotte de ſoie blanche avec laquelle nous travail-

lions en broderie; elle enveloppa dans un morceau de taffetas jaune, un grain de raisin, un petit morceau de gingembre, du charbon & de l'alun, & le descendit par le moyen de la pelotte de soie, à travers le trou que j'avois fait. Ce jeune homme regardoit attentivement cette tour, lorsqu'il vit descendre le paquet jusqu'à terre; il ne douta point qu'il ne s'adressât à lui, & profitant du sommeil des gardes de la tour, il s'en approcha de plus près, & le développa: j'étois fort attentive à ses gestes, qui me paroissoient extraordinaires, & j'en demandai l'explication à Lelalu, qui me dit qu'ils témoignoient son admiration & l'envie qu'il avoit de voir de plus près la personne qui lui avoit envoyé ce paquet mystérieux: ensuite je pensai mourir de joie en lui voyant ôter sa bague de son doigt, qu'il attacha, pour toute réponse, à la soie dont nous avions le bout. Je la retirai promptement vers le haut de la tour, & transportée de plaisir, je baisai mille fois cette bague: mais le jeune homme entendant du bruit, se retira promptement, & me laissa fort inquiète de son départ.

Lelalu me regardoit avec tristesse: Ah! ma chère fille, me dit-elle en m'embrassant,

que de maux je prévois que vous allez vous donner par une paſſion ſi vive & ſi ſubite! tout eſpoir de ſortir d'ici vous eſt interdit, l'entrée de cette tour eſt inacceſſible à votre amant, & vous allez vainement languir & vous conſumer pour un homme qui ne vous donne peut-être des marques de ſa tendreſſe, que pour répondre à la galanterie que je viens de lui faire en votre nom, en lui envoyant le petit paquet que j'ai deſcendu avec cette ſoie. Comment, m'écriai-je! ces bagatelles que vous avez renfermées dans un morceau de ſoie, ſignifient quelque choſe? Sans-doute, me répondit Lelalu, & je vais vous l'expliquer.

Il y a pluſieurs manières différentes d'exprimer l'amour; la nature, cette maîtreſſe univerſelle, eſt la première école qui ait régné dans le monde; elle a mis en uſage toutes ſortes de moyens pour faire connoître à l'objet aimé, les troubles qu'il cauſe dans l'ame d'un amant. L'écriture ou la voix ſervent à peindre, par des traits vifs & touchans, l'ardeur qui conſume deux perſonnes qui s'aiment dans un pays libre, où l'on peut ſe voir & ſe parler: mais comme dans tout l'orient, l'on ne jouit pas de cet avantage, l'on a recours à des inventions dont

vous ignorez encore l'ufage. Les amans en ce pays, plus fufceptibles d'amour que toute autre nation, pouffent leurs paffions jufqu'à la fureur; ils s'y abandonnent fans aucune réferve; & en font leur fouverain plaifir. Il ne faut donc pas s'étonner fi la captivité où l'on tient ici les femmes, fournit aux hommes mille manières ingénieufes de fe faire entendre; la feule nature leur en fait inventer d'extraordinaires; prefque tout ce qui entre dans le commerce de la vie fert à celui de l'amour: l'or, l'argent, les fruits, les infectes, en un mot, les chofes les plus fimples ont leur fignification, & leur valeur naturelle ou allégorique; c'eft ce que dans notre langue l'on appelle le Selam, de forte qu'un petit paquet gros comme le doigt renferme un difcours fort expreffif, & qui fait plus d'impreffion fur le cœur que les caractères les plus tendres d'une lettre. L'amour muet trouve ici dans chaque amant un dictionnaire galant & fpirituel; & dans l'orient, les filles font tellement inftruites de la force des expréffions du Selam, qu'il eft rare d'en trouver une à douze ans qui ne foit en état d'écrire de cette manière à l'objet de fa tendreffe; on la préfère même à l'écriture ordinaire, parce que, quand même les

ſurveillans les plus exacts trouveroient le Selam, ils ne peuvent jamais ſavoir préciſément de qui il vient, ni à qui il s'adreſſe. J'écoutai le diſcours de Lelalu avec une extrême ſurpriſe, continua Ak-Beyaz; quoi! m'écriai-je, eſt-il poſſible qu'un grain de raiſin, du gingembre, du charbon, de la ſoie blanche, & un morceau d'étoffe jaune, puiſſent ſignifier quelque choſe? Oui, ma chère fille, me dit ma gouvernante, voici, mot pour mot, leur explication:

« Je voudrois que vous fuſſiez informé de » la tendreſſe que je viens de concevoir » pour vous; je ne ſuis plus à moi-même » depuis que je vous ai vu; mais dans la » cruelle ſituation où je me trouve, je vais » languir, pendant que vous jouiſſez d'une » vie charmante; faites-moi réponſe, & » finiſſez, s'il ſe peut, tous mes malheurs ».

Et que veut dire la bague que ce jeune homme m'a envoyée, dis-je à Lelalu? Que vous devez avoir toute confiance en lui, me répondit-elle, & qu'il va faire ſes efforts pour vous tirer d'où vous êtes.

Ah! m'écriai-je, tranſportée de joie, je ne ſuis plus ſurpriſe des geſtes qu'il faiſoit en développant le morceau de taffetas jaune; voilà, ſans doute, une manière bien mer-

veilleuſe de ſe faire entendre ; inſtruiſez-moi, je vous prie, promptement dans cette langue, l'amour perd plus de la moitié de ſa force, quand il a beſoin d'interprête.

Que vous dirai-je, ſeigneur, pourſuivit Ak-Beyaz, en adreſſant toujours la parole au roi d'Ormuz ; j'avois une telle impatience de devenir ſavante dans ce langage muet, qu'en moins de quatre jours j'en ſus preſque autant que Lelalu : mon amant profitant de l'extrême chaleur du jour, pendant lequel les noirs s'abandonnoient au ſommeil, ne manquoit jamais d'être au pied de la tour : le Selam alloit & venoit de part & d'autre, & nous nous diſions les plus jolies choſes du monde, lorſqu'il me fit entendre qu'impatient de ne me voir que de loin, il avoit trouvé le ſecret de s'engager au gardien de la tour, & qu'il eſpéroit, avant quelques jours, pouvoir me parler en toute liberté : en effet, il ſe noircit tout le corps, & s'étant préſenté au géolier de ma priſon, à la place d'un de ſes eſclaves qui étoit mort, il en fut reçu avec plaiſir.

Il y avoit déjà trois jours que je n'avois eu de ſes nouvelles, lorſque, vers le milieu de la nuit, j'entendis ouvrir la porte qui étoit au pied de mon eſcalier ; je prêtois

une oreille attentive à un bruit ſi agréable, lorſque j'apperçus mon amant avec une lampe à la main; ſa couleur ne m'effraya pas, il m'avoit averti que cette noirceur s'effaceroit aiſément; je m'avançai précipitamment au-devant de lui; mais, ſeigneur, il fut tellement ébloui de quelques traits de beauté qu'il trouva ſur mon viſage, que s'appuyant contre la muraille de l'eſcalier, je vis le moment qu'il alloit s'évanouir.

LVI. QUART D'HEURE.

JE retins mon amant dans mes bras, je le fis entrer dans ma chambre, où après lui avoir lavé le viſage, je reconnus ces traits charmans qui m'avoient percé le cœur: belle perſonne, s'écria-t-il alors, en ſe jetant à mes genoux! Lumière de ma vie, profitons du ſommeil que j'ai procuré à tous vos gardes par une boiſſon ſoporative, & venez avec moi dans un lieu digne de vous recevoir comme mon épouſe.

Alors, ſeigneur, me prenant par la main, il me fit deſcendre avec ma gouvernante; nous ſortîmes de la tour ſans aucun obſtacle; & après avoir marché dans le bois pendant

une bonne heure, nous entrâmes dans une cabane de charbonniers, où ayant trouvé des chevaux tout prêts, nous employâmes le reste de la nuit & le jour suivant pour arriver dans les fauxbourgs de Dagma : là, mon amant m'ayant conduit dans une très-jolie maison, où il me fit prendre quelque nourriture, il se retira ensuite pour aller se mettre dans le bain, pendant que Lelalu & moi nous nous reposâmes de la fatigue de notre marche. A peine eus-je fait connoître que j'étois éveillée, qu'Agib (c'est ainsi, seigneur, que se nommoit mon amant) entra dans ma chambre, mille fois plus brillant que le soleil : ma chère ame, me dit-il, voulez-vous différer davantage mon bonheur? Mon silence lui ayant fait alors assez connoître que je ne m'opposois pas à ses désirs : permettez, me dit-il, que la seule personne que j'aime presque autant que vous, soit témoin de notre mariage. Alors allant prendre par la main un jeune persan, il me le présenta, en me disant que c'étoit son frère, & me conjurant d'avoir pour lui toute la tendresse possible; je l'assurai de ma parfaite estime, & quelques esclaves ayant apporté un repas très-propre, nous les renvoyâmes, afin qu'ils ne

ne fuſſent pas les témoins de nos plaiſirs. J'en attendois du moins ; mais, ſeigneur, que je me vis éloignée de mes eſpérances ! Il y avoit quatre ou cinq heures que nous étions à table : mon époux étoit à côté de moi ſur le même ſopha : il aſſaiſonnoit tous ſes diſcours de careſſes ſi tendres, que ſon frère ne put voir notre bonheur ſans jalouſie ; le vin lui avoit déjà échauffé la tête, il vint ſe placer à mes côtés, & crut pouvoir prendre avec moi les mêmes libertés que ſon frère. Je le reçus d'abord ſans conſéquence, mais voyant qu'il perdoit le reſpect, je le priai ſérieuſement d'être ſage. Agib fut ému de la hardieſſe de ſon frère : Rezéné, lui dit-il, ſongez, je vous prie, que cette belle perſonne va être ma femme, & qu'il ne vous eſt pas permis de vous émanciper ainſi auprès d'elle : elle ne l'eſt pas encore, lui dit Rezené, étourdi du vin & de l'amour qu'il avoit conçu pour moi, & je ne prétends pas vous céder une fille ſur laquelle vous n'avez pas plus de droit que moi : vous imaginez-vous que je ne ſache pas bien que ces noces ſont imaginaires, & que cette perſonne eſt une de ces filles qui pour de l'argent ſe livrent au premier venu ; croyez-moi, Agib, cédez-là moi pour au-

jourd'hui ſeulement, demain elle ſera entièrement à vous. Nous fûmes tellement étonnés des inſolens diſcours de Rezené, que nous en reſtâmes immobiles; je voulus enſuite me lever pour paſſer dans une autre chambre, Rezené s'oppoſa à mon paſſage. Agib eut beau employer la douceur auprès de ſon frère, il ſembloit qu'un démon ſe fût emparé de ſes ſens, & Lelalu, que j'appelai à mon ſecours, voulant lui faire entendre raiſon, elle en reçut pour toute réponſe un coup de cangiar qui lui perça le bras. Je fis des cris affreux, en voyant couler le ſang de ma gouvernante, je lui ordonnai d'appeler les eſclaves d'Agib, ils étoient retournés à Dagma par ſon ordre : en vain nous eſſayâmes de déſarmer le furieux Rezené, ce perfide oublia en ce moment toute la tendreſſe qu'il devoit à mon époux, ſe jeta ſur lui, & lui porta un coup dans la gorge. Agib ſe ſentant alors dangereuſement bleſſé, mit le ſabre à la main, & devenant furieux à ſon tour, en fendit la tête à ſon frère, qui tomba mort à mes pieds. Jugez, ſeigneur, de mon extrême douleur, pourſuivit Ak-Beyaz en fondant en larmes, je voyois Rezené ſans vie, & mon époux mourant; il n'eut que la force

de faire quelques pas, il ſe laiſſa tomber ſur le ſopha, & me tendant la main : Ak-Beyaz, me dit-il, ma chère Ak-Beyaz, je n'ai plus que quelques momens à vivre, & j'ignore par quel ſecret mouvement je me trouve conſolé de n'être pas entièrement votre époux. Je ſouhaitois ce bonheur avec tant de paſſion, que je ne comprends point la raiſon d'une pareille indifférence. J'attendois un iman à la pointe du jour, pour vous donner ma foi dans les formes; mais, ma chère ame, ſa préſence nous eſt bien inutile; fuyez de cette maiſon déſolée; prenez toutes les pierreries qui ſont ſur mon turban & ſur mes habits; voilà encore deux mille pièces d'or dans cette bourſe : oubliez, s'il ſe peut, le crime de mon perfide frère, & ſouvenez-vous quelquefois du tendre Agib. Je vois déjà Modard (1) qui me tend ſa main; adieu mon adorable Ak-Beyaz, adieu.... Pardonnez, ſeigneur, ſi je ne puis ici retenir des larmes que mon cher Agib mérite avec tant de juſtice; il perdit la parole en ce moment, & remit ſon ame entre les mains de l'ange de la mort. Je tombai évanouie

(1) L'ange de la mort, ſuivant les perſans; c'eſt le même qu'Azrail.

ſur mon époux. Lelalu, quoique bleſſée au bras, ne perdit pas le jugement, elle me fit revenir de mon évanouiſſement ; je lui panſai le bras avec de l'huile & du vin. Elle détacha enſuite toutes les pierreries d'Agib & de Rezené, & les mettant dans la bourſe où étoient les pièces d'or, elle m'emmena hors de cette maiſon malgré l'obſcurité de la nuit ; & en ayant fermé la porte, nous prîmes le premier chemin que nous trouvâmes devant nous. Le petit jour commençoit à paroître, & l'on venoit d'ouvrir les portes de Dagma : nous y entrâmes, & ayant rencontré une bonne femme nommée Sumana, qui étoit de la connoiſſance de Lelalu, elle la pria de nous recevoir chez elle; nous y entrâmes laſſes & fatiguées ; je me jetai ſur un petit lit, où repaſſant tous les malheurs qui m'accabloient depuis le premier moment de ma naiſſance, je m'abandonnai aux larmes & aux ſoupirs. Je tombai malade à l'extrêmité, & ce ne fut que par les ſoins de Lelalu que je pus ſurvivre à tant de diſgraces. Nous reſtâmes dans cette maiſon près d'un an, c'eſt-à-dire, juſqu'au moment que votre majeſté vint demeurer dans cette ville qui, depuis ce temps a toujours été honorée de la préſence de ſon ſouverain.

LVII. QUART D'HEURE.

La maiſon où je logeois étoit dans le quartier du palais de votre majeſté ; je réſolus, ſeigneur, de m'éloigner de la foule & du grand bruit, avec d'autant plus de raiſon, qu'une fièvre ardente m'enleva quelques jours après ma chère Lelalu. Je fus inconſolable de ſa perte ; mais Sumana me donna tant de marques d'une véritable tendreſſe, qu'elle remplit bientôt dans mon cœur la place que Lelalu y avoit occupée. Cette bonne femme avoit une petite maiſon dans un village à deux lieues de Dagma : elle me propoſa d'y venir demeurer, je m'y tranſportai avec plaiſir, & j'en trouvai la ſituation ſi charmante, que je la fis embellir pour y pouvoir loger plus commodément.

Comme depuis deux ans que j'étois dans ce village, & pendant le ſéjour que j'avois fait à Dagma, j'avois fait beaucoup de dépenſe, je commençois à manquer d'argent ; je réſolus de vendre quelques-unes des pierreries de mon époux, & je priai Sumana d'aller chez les Juifs de Dagma, pour leur montrer une très-belle émeraude dont je

voulois me défaire. En allant à la ville, elle rencontra un Calender qui portoit un ſac ſur ſon bras; il l'aborda, ils lièrent enſemble converſation, & cette femme lui ayant dit qu'elle alloit vendre quelques pierreries à Dagma, il l'aſſura qu'il s'y connoiſſoit parfaitement, & que même il en faiſoit commerce. Vous, lui dit Sumana, un Calender marchand de diamans? Je croyois que tout votre bonheur conſiſtoit dans une extrême pauvreté, mais il me paroît que vous avez bien d'autres idées de votre état.

Le Calender, ſurpris de ſa réponſe, lui avoua qu'il étoit marchand de diamans; que pour ſe mettre à l'abri des voleurs, il ſe déguiſoit ſous un habit auſſi ſimple, & que ſi elle ſouhaitoit lui montrer ce qu'elle avoit à vendre, il lui en diroit la juſte valeur. Sumana ne fit aucune difficulté de lui mettre mon émeraude entre les mains; mais il n'eut pas jeté la vue deſſus, que changeant de couleur; perſonne, dit-il, ne peut mieux connoître le prix de cette pierre précieuſe que moi, puiſque je l'ai vendue avec pluſieurs autres, il y a environ trois ans, à un jeune ſeigneur d'Ormuz; il ne m'en a payé que cent ſequins d'or, mais j'en donnerai bien aujourd'hui cent trente.

La vieille crut qu'elle ne pouvoit mieux faire que de la lui livrer pour cette ſomme, qu'il lui paya comptant : vous voyez, lui dit le Calender, que je ſuis homme de parole ; ſi vous avez encore des pierreries, je vous les achetterai toutes. Ce n'eſt point à moi que cette émeraude appartient, lui répliqua Sumana, mais la perſonne de qui je la tiens en a encore pluſieurs que je ne doute point qu'elle ne vende l'une après l'autre. Eh ! de grâce, conduiſez-moi vers elle, reprit le Calender : Sumana ne fit nulle difficulté de me l'amener ; il examina tous mes diamans, & m'aſſura les avoir vendus à un jeune Perſan nommé Agib. Ce nom renouvella mes douleurs ; je ne pus retenir mes larmes, & le Calender me regardant avec ſurpriſe : Oſerois-je, madame, me dit-il, vous demander la raiſon d'une pareille triſteſſe. Ah ! mon père, lui répondis-je, en redoublant mes pleurs, n'exigez pas de moi un récit auſſi cruel ; qu'il vous ſuffiſe de ſavoir qu'Agib a été mon époux pendant quelques inſtans ſeulement, & qu'un ſort cruel me l'a enlevé au moment que j'allois lui donner les dernières preuves de ma tendreſſe. Sa mort & celle de ſon frère ont fait du bruit dans Dagma, reprit le Calender, mais l'on

ignore les auteurs de leur aſſaſſinat. Ils ne furent pas aſſaſſinés, m'écriai-je, je ſuis la ſeule cauſe de leur mort. Je ne pus, ſeigneur, achever en ce moment de ſatisfaire la curioſité du Calender; je fus ſi ſaiſie de douleur, que je tombai évanouie entre les bras de Sumana. Cette pauvre fille étant entrée dans un cabinet à côté, pour m'aller chercher quelqu'eau cordiale, le Calender l'y enferma à double tour, me mit promptement dans ſon ſac, me jeta ſur ſes épaules, & m'apporta dans une petite maiſon qui ne doit pas être éloignée de ce château.

Je fus très-étonnée, après être revenue de mon évanouiſſement, de me trouver dans un lieu tout à fait inconnu, entre quatre eſclaves noirs & le Calender, qui tenoit un poignard prêt à me l'enfoncer dans le cœur. Scélérate, me dit-il, reconnois le père malheureux d'Agib & de Rezené, & prépare-toi à ſouffrir la mort que tu mérites de ton propre aveu. La vie m'étoit ſi indifférente, que je ne lui demandai pas qu'il me laiſsât vivre : hélas! lui dis-je, après avoir perdu mon cher Agib, je meurs ſans regret; mais permettez-moi du moins que je vous raconte de quelle manière mon époux & ſon frère ont ceſſé de vivre; il

voulut bien ſuſpendre ſa fureur pour un moment, & m'ordonna de parler. Je lui racontai l'hiſtoire de la tour, mes amours avec Agib, mon enlèvement, l'ivreſſe de Rezené, & la manière cruelle dont ces deux miſérables frères s'étoient donné la mort : les yeux du Calender ſe troublèrent à ce récit, il tomba évanoui à ſon tour entre les bras de ſes eſclaves ; mais enſuite ayant recouvré l'uſage des ſens, il entra dans une fureur extrême : Perfide Ak-Beyaz, s'écria-t-il alors, reconnois aujourd'hui le malheureux Abdalla-Youſouf qui t'a donné la vie. Je t'avois confiné dans une tour pour empêcher la prédiction des aſtres qui m'avoient aſſuré que tu cauſerois la mort de tes frères & de ton père même. La révolution qui eſt arrivée dans ce royaume, m'a empêché de détourner l'effet de ces malheurs, j'ai été obligé de fuir avec Maſſaud, dont un autre occupe le trône : un ami s'étoit chargé du ſoin de te tenir exactement enfermée ; tes deux frères étoient confiés à ſes ſoins. Hélas ! ſous cet habit de Calender, je venois les voir de temps en temps ; ils promettoient tout ce que l'on peut attendre des jeunes gens bien nés : ils avoient travaillé à faire un parti conſidérable contre l'uſurpateur :

(pardonnez, ſeigneur, dit en cet endroit Ak-Beyaz, ſi je repète les mêmes paroles de mon père). Maſſaud devoit avec moi ſurprendre Dagma le ſurlendemain de la mort de mes fils; & c'eſt toi, fille inceſtueuſe, qui m'aſſaſſines, moi, mes chers Agib & Rezené. Ah! je devois croire Calaf-Haray leur mère; ſi j'avois ſuivi ſes ſages conſeils, il y a quinze ans que j'aurois étouffé un monſtre tel que toi, & mes chers enfans vivroient encore. Maſſaud auroit ſans doute remonté ſur le trône, dont les conjurés, épouvantés de la mort ſi extraordinaire de leurs chefs, laiſſent jouir Mir-Bahadin, & je ne ſerois pas errant, fugitif, & réduit à me cacher à la fureur de mes ennemis, ſous de vils habits que je déteſte: mais, perfide, tu ne porteras pas loin ton crime, & j'empêcherai bien l'accompliſſement entier de la prédiction de Moubarek; enſuite, après m'avoir appris en peu de mots ſes amours avec ma mère, & tout ce que j'ai eu l'honneur de vous raconter au commencement de mes aventures: ta mort, pourſuivit-il, fait ma ſeule ſûreté, je ne veux pourtant point plonger ma main dans ton ſang, je ſais un autre moyen de purger la terre d'un monſtre que j'aurois dû empêcher de voir jamais la lumière.

LVIII. QUART D'HEURE.

ALORS, ſeigneur, ſans écouter ni mes prières ni mes larmes, il me fit mettre par ſes eſclaves dans un ſac, me chargea ſur les épaules de Mazaoul, l'un d'eux, & m'alloit jeter dans la mer, lorſque votre majeſté s'eſt heureuſement oppoſée à ſes cruels deſſeins; ſa barbarie, ſeigneur, vous a fait horreur; vous lui avez ôté la vie, & vous l'avez rendue à une perſonne qui fera toujours des vœux ardens & ſincères pour la conſervation de la vôtre. Voilà le récit fidelle des aventures de la malheureuſe Ak-Beyaz, dont juſqu'à préſent le ſeul bonheur a été de n'être pas tombée dans l'inceſte, & qui doit, tout le reſte de ſa vie, gémir contre les aſtres, de l'avoir forcée à remplir ſes cruelles deſtinées, en cauſant la mort de ſon père & de ſes frères.

Le ſultan d'Ormuz, ajouta Ben-Eridoun, avoit écouté avec une extrême attention l'hiſtoire d'Ak-Beyaz; les larmes qu'elle répandoit en abondance l'attendrirent, il l'embraſſa avec toutes les marques d'un véritable amour. Ah! charmante Ak-Beyaz

lui dit il, que les ſituations où vous vous êtes trouvée avec Agib ont cruellement intéreſſé mon cœur : non, tout mort qu'il eſt, la tendreſſe que vous avez témoignée pour lui, m'auroit cauſé une extrême jalouſie, ſi la fin de vos malheurs ne m'avoit appris qu'il étoit votre frère. Je ſais que les prédictions de Moubarek ont preſque toujours été accomplies, mais je blâme fort ceux qui le vont conſulter ; le bien ou le mal que nous avons ſur la terre, nous vient de nos bonnes ou mauvaiſes inclinations ; & puiſque notre liberté ne peut être contrainte, nous avons plus à craindre de notre propre malice, que de la malignité des étoiles. Nos actions ſont écrites ſur la table de lumière, pourquoi vouloir pénétrer dans un avenir qui ne peut, la plupart du temps, que nous chagriner ? Si nous devons être heureux, l'impatience que nous avons de toucher à ce fortuné moment prédit par les aſtres, nous ôte plus de la moitié de notre bonheur ; ſi le deſtin nous annonce quelque choſe de funeſte, ces triſtes prédictions dérangent tous les plaiſirs de notre vie, & les précautions que l'on prend pour éviter les malheurs auxquels nous ſommes deſtinés, ne font que les avancer : ils ne

ſont pas même toujours l'effet de la prédiction, mais bien la peine de la curioſité qui la recherche, ou de la crédulité qui la reçoit.

C'eſt ce qui eſt arrivé à Abdalla-Youſouf, que le grand prophète a voulu punir de tous ſes crimes, par la curioſité qu'il lui a inſpirée de conſulter Moubarek; s'il n'avoit pas voulu pénétrer dans l'avenir, vous auriez été élevée avec Agib & Rezené; vous les auriez connus pour vos frères : le premier, loin de reſſentir une paſſion inceſtueuſe, ne vous auroit regardée qu'avec reſpect; Rezené n'auroit jamais diſputé à ſon frère la poſſeſſion d'une perſonne que les loix divines & humaines lui défendoient d'aimer criminellement; ils ne ſe ſeroient pas tués l'un l'autre auſſi cruellement, & Abdalla-Youſouf n'auroit pas trouvé la fin de ſa vie ſous le tranchant de mon ſabre : mais, divine Ak-Beyaz, éloignons, je vous en conjure, ces triſtes idées, ne ſongez plus uniquement qu'au tendre roi d'Ormuz, renfermez en lui ſeul tous vos plaiſirs, & comptez qu'il fait ſon unique bonheur de vous plaire & d'être uniquement aimé de vous.

Ak-Beyaz obéit au ſultan, elle eſſuya ſes

larmes, & ne put s'empêcher de témoigner, par des tranſports de joïe, combien elle étoit ſenſible à l'amour de Mir-Bahadin. Ce monarque, charmé de la tendreſſe de cette belle fille, ne voulut pas différer ſon bonheur d'un ſeul moment ; il fit venir ſon iman, & après avoir donné ſa foi à la belle Ak-Beyaz, avec toutes les cérémonies néceſſaires, il devint le plus heureux de tous les époux, & cette charmante ſultane s'étudia toute ſa vie à aller au-devant de ce qui pouvoit flatter ſa paſſion. Sa grandeur & ſon élévation ne lui firent point oublier Sumana, que le calender avoit laiſſée dans ſa maiſon de campagne ; elle la fit venir auprès d'elle, & lui fit part de toutes ſes faveurs : & ce fut cette même ſultane qui fit bâtir la belle moſquée que l'on voit encore à Dagma, où pendant ſon règne, ſix derviches prioient continuellement, chacun à ſon tour, le ſouverain prophète pour ſon père & ſes deux frères.

Ah ! mon cher Ben-Eridoun, s'écria Schems Eddin, que cette hiſtoire m'a fait de plaiſir, mais en même-temps, qu'elle a pénétré mon cœur de la douleur la plus vive, par la conformité de mes malheurs, avec ceux de cette belle reine ! De même

qu'Abdalla-Youfouf, le roi Alfaleh mon père confulta le fameux Abdelmelek, ils reçurent l'un & l'autre à-peu-près la même réponfe, leur malheureufe curiofité leur a caufé la mort, avec cette différence que fi les premières années de la charmante Ak-Beyaz s'écoulèrent dans la trifteffe & dans la douleur, la fin de fa vie fut très-heureufe; & qu'au contraire, ayant paffé ma première jeuneffe dans la profpérité, il femble aujourd'hui que le grand prophète ait détourné fes yeux de deffus moi, & rejeté mes prières: privé de la vue & de tout ce que j'ai eu de plus cher au monde, quel plaifir dois-je trouver fur un trône où je ne fuis monté qu'en tuant mon père? J'ai, à la vérité, expié mes crimes, je crois en avoir obtenu le pardon du fouverain créateur de tous les êtres. Je ne connoiffois pas Alfaleh, lorfque j'eus le malheur de le priver de la vie; mais tout innocent que mon cœur étoit de ce parricide, qui fait fi la cruelle fituation où je me trouve n'en eft pas la punition? Ah! feigneur, dit alors Ben-Eridoun, en fe profternant aux pieds du roi d'Aftracan, écartez les triftes réflexions que vous a fait naître l'hiftoire d'Ak-Beyaz; l'indifcrétion que j'ai eue de

vous rappeler des malheurs auſſi conformes aux vôtres, mérite la mort ; je la ſubirai ſans me plaindre, & ne veux point ſurvivre à une imprudence auſſi groſſière. Eh ! mon cher Ben-Eridoun, s'écria le roi d'Aſtracan en l'embraſſant, t'imagines-tu que jamais mes malheurs me ſortent de la mémoire : non, non, tu te trompes ſi tu crois m'avoir fait de la peine par ce récit, il n'eſt point d'heure que je n'y penſe, & tu es le ſeul qui, par des hiſtoires toujours plus ſingulières les unes que les autres, en ſuſpens le ſouvenir pour quelques momens ; continue donc, mon cher ami, un entretien qui me fait tant de plaiſir, & profite du peu de temps qui nous reſte aujourd'hui pour commencer quelqu'autre aventure intéreſſante.

Ben-Eridoun ſe leva en ce moment : Seigneur, dit-il au roi d'Aſtracan, puiſque votre majeſté veut oublier ma faute avec tant de bonté, je vais tâcher de la réparer par le récit des aventures d'un homme qui voyageoit d'une manière bien extraordinaire, & que pour cette raiſon on appela Errant. J'écoute avec attention, dit Schems-Eddin ; Ben-Eridoun s'étant aſſis, continua ainſi de parler.

Histoire d'Aboutaher l'errant.

Il y avoit, seigneur, dans les fauxbourgs d'Ormuz, sous le règne du même Mir-Bahadin, dont je viens de vous parler, une bonne femme veuve, qui faisoit commerce de safran; elle n'avoit qu'un seul fils nommé Aboutaher, qu'elle avoit toujours élevé dans la crainte de Dieu & dans l'exacte observance des commandemens de notre loi. Elle avoit derrière sa maison un petit jardin qu'Aboutaher cultivoit de ses propres mains; & le ciel bénissant son travail, il retiroit un profit assez considérable de ses peines. Un mûrier d'une beauté & d'une grandeur extraordinaires, lui produisoit des mûres exquises, qu'il ne vendoit que dans les premières maisons d'Ormuz, où il étoit toujours bien reçu & bien payé. Un voisin, envieux de son petit héritage, & sur-tout de son mûrier, avoit tenté vainement plusieurs fois d'en faire l'acquisition; la mère d'Aboutaher avoit toujours refusé de le lui vendre, cela le piqua: il résolut de s'en venger. Pour cet effet, il montoit toutes les nuits par-dessus le mur

commun, & cueilloit les mûres, de manière que le lendemain Aboutaher n'étoit plus en état d'en fournir à ses pratiques : comme il s'apperçut bientôt de la méchanceté de son voisin, son premier mouvement fut de le guetter & de le tuer à la descente de l'arbre.

LIX. QUART D'HEURE.

Il étoit très-facile à Aboutaher de se défaire de son ennemi, en le faisant passer pour un voleur & en le tuant d'un coup de flèche; mais il ne put jamais avoir cette cruauté : quoi! se disoit-il, ferai-je mourir cet envieux pour des mûres? cet arbre me fait vivre, il est vrai, mais ne puis je travailler & subsister sans son secours; si mon voisin me vole, tant pis pour lui, il ne sera pas dit que je me venge pour un sujet aussi léger.

Il y avoit, seigneur, plus d'un mois que toutes les nuits, Megmou (c'est le nom de ce voleur de mûres) faisoit le même manège, lorsqu'un soir qu'il pleuvoit extrêmement, l'on heurta à la porte d'Aboutaher; il courut promptement l'ouvrir, & fut étonné

d'y trouver un homme âgé d'environ quarante ans, de très-bonne mine, accompagné d'une eſpèce de page. Aboutaher, lui dit cet homme, la pluie m'oblige de me réfugier chez toi, fais-moi le plaiſir de me donner le couvert, & quelque choſe à manger, ſi tu le peux faire. Aboutaher ſe ſentit ſaiſi de reſpect à la préſence de cet hôte, le reçut, de ſon mieux, & ſa mère lui préſenta tout ce qu'elle avoit de meilleur; il ſe mit à table, voulut qu'Aboutaher s'aſsît à ſes côtés, & lui demanda pendant le repas à quoi il s'occupoit ordinairement. Seigneur, lui répondit ce jeune homme, ma mère, comme vous le voyez, eſt fort âgée, je lui tiens compagnie, & après avoir ſatisfait le plus exactement qu'il m'eſt poſſible aux préceptes du divin Alcoran, je tâche de l'aider dans ſon petit commerce; mais ſi nous avions du bien ſuffiſamment pour vivre, mon inclination me porteroit à voyager; rien ne me ſemble plus avantageux à un jeune homme, & je ſens que les plus grands périls ne m'étonneroient pas. L'hôte d'Aboutaher approuva ſon penchant: je ſuis trompé, lui dit-il, ſi tu n'exécutes un jour tes intentions, & ſi tu ne deviens un voyageur extraordinaire; mais après avoir mangé du

pileau que j'ai trouvé excellent, ne me préfenteras-tu pas un petit plat de mûres; tu paffes pour avoir les plus excellentes d'Ormuz. Hélas! feigneur, reprit Aboutaher, je voudrois pouvoir vous en offrir, mais j'ai un méchant voifin qui m'en empêche; il me les vole toutes les nuits, & je fuis sûr qu'en ce moment, il n'y en a pas une fur mon mûrier, en état d'être mangée. L'hôte d'Aboutaher lui demanda s'il ne pouvoit pas l'empêcher de le voler. Je ne connois qu'un moyen, lui répondit ce jeune homme, c'eft de l'affommer : je l'aurois déjà fait, mais quand je confidère combien la vie de l'homme eft précieufe devant Dieu, je ne puis me réfoudre à l'ôter à mon voifin pour un panier de mûres: cela eft vrai, reprit l'hôte, & ces fentimens font très-louables; mais fans qu'il en coûte la vie à ce fripon; je veux t'en venger d'une manière toute particulière. Alors fe faifant conduire au pied du mûrier, il le toucha de fa main, & l'affura que quiconque monteroit deffus, fans fa permiffion, y refteroit jufqu'au jour terrible du jugement univerfel, à moins qu'il ne confentît qu'on l'en difcendît. Quelque refpect qu'Aboutaher eût pour fon hôte, il ne put s'empêcher de rire d'une punition qui lui paroiffoit auffi

ridicule qu'impoſſible. Cet homme ne s'en ſcandaliſa pas : Aboutaher, lui dit-il, il y a des choſes plus incroyables dans nôtre Alcoran, y ajoutes-tu foi? Ah! ſeigneur, reprit-il, il ne m'eſt pas permis d'en douter, & notre ſouverain prophète étoit trop ami de Dieu, pour avoir mêlé aucun menſonge dans ce livre divin : oui, je le crois avec la foi inaltérable d'un vrai muſulman, prêt à perdre la vie pour les ſoutenir contre les infidelles. Je ſuis content de toi, répliqua l'hôte, il eſt peu d'hommes auſſi fermes que toi dans ſa religion. Reconnois en moi ce prophète dont tu viens de parler, le grand Mahomet, chef & père de tous les croyans. Ton mûrier te fera bientôt voir l'effet de mes promeſſes.

A peine, ſeigneur, notre ſouverain prophète eut ainſi parlé, qu'il diſparut avec ſon page; jugez de l'étonnement & de la joie où ſe trouva Aboutaher; il courut apprendre cette nouvelle à ſa mère qui ne pouvoit y ajouter foi; elle ne fut convaincue de cette vérité, que lorſque ſon voiſin fut monté le ſurlendemain ſur ſon mûrier; il y cueillit toutes les mûres qu'il lui plût; il en remplit ſon panier; mais quand il voulut deſcendre, ſes efforts ſe trouvèrent vains, il

resta collé sur l'arbre sans pouvoir se remuer de sa place. Le jour vint, Aboutaher courut à son jardin avec sa mère, il trouva son envieux perché d'une manière à le faire rire; ses plaintes, ses promesses de ne le plus voler furent vaines, il courut chercher le cadi, & le conduisit chez lui; il interrogea le voleur qui convint de tout, & ayant offert sur le champ de rendre la valeur de toutes les mûres, Aboutaher consentit qu'il descendît de dessus l'arbre, ce qu'il exécuta avec joie, il paya les mûres, & fut encore condamné par le cadi, à recevoir vingt coups de bâton sur la plante des pieds, & à une très-févère amende.

Une aventure aussi extraordinaire fit grand bruit dans Ormuz; personne ne fut assez hardi pour venir dérober par la suite les mûres d'Aboutaher, & ce bon musulman jouissoit tranquillement du produit de son petit jardin, lorsqu'un matin, allant pour cueillir ses mûres, il entendit quelqu'un pousser des profonds soupirs de dessus son mûrier, sans y appercevoir personne.

LX. QUART D'HEURE.

QUEL fut, ſeigneur, l'étonnement & la frayeur d'Aboutaher, aux plaintes qui partoient de deſſus ſon mûrier ! qu'entends-je, s'écria-t il, qui eſt-ce qui ſe plaint ici ? Helas ! lui répondit une voix fort touchante, c'eſt une malheureuſe Ginne (1), qui ſe trouve arrêtée ſur cet arbre par un accident des plus extraordinaires. Es-tu, lui demanda Aboutaher, de ces génies bienfaiſans, amis des fidelles croyans, ou bien de ces anges réprouvés, qui par leur déſobéiſſance ont mérité d'être privés pour toujours de la vue de leur ſouverain Créateur ? J'adore le vrai Dieu, reprit la Ginne, je ſuis ennemie mortelle d'Eblis (2) prince des Anges de

(1) Eſprit élémentaire, ou intelligence de celles que les orientaux croient avoir été créés de Dieu, de la matière d'un feu ardent & bouillonnant, avant qu'il eût réſolu de créer l'homme.

(2) Huſſain Vaiez, dans ſon interprétation perſane de l'Alcoran ſur ces mots, *faſageiadou illa Eblis abba*, qui ſignifient, *& ils l'adorent, excepté Eblis, qui refuſe de le faire*, dit que les anges ayant reçu un commandement exprès de Dieu de ſe proſterner devant

ténèbres, & j'allois même en ce moment empêcher l'effet de ses persécutions envers une princesse des isles de Célèbes, lorsque je me suis sentie retenue sur ce mûrier par un pouvoir surnaturel. Tu as raison, reprit Aboutaher, d'appeller ce pouvoir surnaturel, puisque c'est notre grand prophète lui-même qui m'a donné celui d'y arrêter jusqu'à la fin du monde, quiconque y montera sans ma permission; mais je ne veux point m'en servir contre toi; & puisque tu ne t'emploies qu'à faire du bien, pars, exécute tes bonnes intentions. Je vais partir, répondit la ginne; mais je veux te récompenser du plaisir que tu viens de me faire; ramasse cette branche que je viens de casser à ton mûrier: Aboutaher obéit, alors la ginne paroissant dans sa forme naturelle, elle lui fit voir le plus beau visage qui fût sur la terre. Aboutaher la regardoit avec admiration, lorsqu'elle lui parla ainsi: je sais que tu as

---

Adam, ils y satisfirent tous, à la réserve d'Eblis, qui refusa d'obéir; & il ajoute ces paroles: excepté Azazel, créature de l'ordre & de l'espèce des ginnes, qui sont des esprits ou génies, lequel fut depuis surnommé Ibba & Eblis, à cause de sa désobéissance, & parce qu'il n'a plus rien à espérer de la miséricorde de Dieu.

toujours

toujours eu une forte paſſion de voyager, qui n'a été balancée juſqu'à ce jour que par le déſir de ne point quitter ta mère; je vais accorder ton devoir avec ton inclination; quand tu tiendras cette baguette en main, tu n'auras qu'à ſouhaiter d'être en tel lieu de la terre que tu voudras, tu y ſeras tranſporté ſur le champ. Aboutaher, après avoir remercié la ginne qui diſparut dans le moment, courut porter cette nouvelle à ſa mère; elle ne put s'empêcher d'en rire; mais elle fut bientôt contrainte d'y ajouter foi, lorſque ſon fils ayant voulu faire l'épreuve de ſa baguette, ſouhaita d'être tranſporté à Médine; à peine eût-il témoigné l'envie qu'il avoit de viſiter le tombeau de notre ſaint prophète, que partant comme un éclair, elle le perdit de vue, & en moins de quatre minutes, il ſe trouva dans la ſainte Moſquée. Il y fit ſes prières, & alla enſuite ſur la ſainte montagne faire le ſacrifice du mouton; il paſſa de-là à la Mecque, prit de bons certificats de ſon voyage, & ayant ſouhaité de revenir à Ormuz, il ſe retrouva avant le coucher du ſoleil dans ſa maiſon, où ſa mère ne put douter qu'il n'eût pas fait ce voyage.

Aboutaher, ſeigneur, voyagea de cette

forte pendant plufieurs années, il revenoit toujoūrs coucher à Ormuz; mais enfin, fa mère étant morte, il ferma la porte de fa maifon, & n'y revenoit que dans le temps des mûres, qu'il vendoit à fon ordinaire aux dames de la première condition. Comme par une conduite extrêmement fage, & par fa frugalité, il vécut près d'un fiècle, il n'eft pas mal aifé de concevoir qu'il lui étoit arrivé des aventures bien extraordinaires pendant un fi grand nombre d'années, & que perfonne n'étoit mieux inftruit que lui de toutes les aventures fingulières de fon temps. Auffi prit-il un extrême foin de les écrire; mais la négligence de ceux entre les mains de qui tomba ce manufcrit, n'eft pas pardonnable, ils en firent fi peu de cas, qu'ils le vendirent à un épicier d'Ormuz qui en enveloppoit toutes les marchandifes qu'il débitoit en détail. Je me repofois, il y a un an, dans fa boutique, lorfque je trouvai un feuillet de ce tréfor ineftimable dont je connoiffois l'auteur de réputation; je lui achetai pour peu de chofe tout ce qui lui en reftoit; mais, feigneur, ce manufcrit eft fi informe & fi rempli de lacunes, qu'hors l'hiftoire que je viens de vous raconter, & cinq ou fix autres où il y a peu de feuil-

lets à redire, tout le reste n'a aucune liaison.

Ah! quel dommage, mon cher Ben-Eridoun, dit Schems-Eddin, qu'un livre si rare soit perdu, ou soit defectueux; toutes les richesses de la terre ne pourroient payer un semblable manuscrit, & que j'ai eu de plaisir au récit de la vie de ce fameux voyageur! Si quelqu'une des histoires de cet ami de notre grand prophète se trouve présente à ta mémoire, raconte-la moi, je te prie, j'ai une extrême impatience d'entendre quelque récit de cet homme si rare dans son temps. En voici une, seigneur, continua Ben-Eridoun; mais comme le nom du calife, sous lequel elle est arrivée, est effacé dans le manuscrit d'Aboutaher, je ne puis vous dire qui il étoit, & cela n'est pas fort essentiel à cette histoire.

Histoire de Neroux & de Munaz.

UN calife de la maison des Abassides (1), prince très-renommé pour sa justice, s'étant un jour égaré à la chasse aux environs de

(1) On compte trente-sept califes de cette race, dont le premier s'appeloit Abboul-Abbas-Saffahi, & le dernier, Mostazem.

Bagdad, erra toute la nuit dans une épaiſſe forêt; il avoit été obligé, à la pointe du jour, d'attacher ſon cheval par la bride, & de ſe jeter ſur une eſpèce de gazon pour y prendre quelque repos, lorſqu'il fut interrompu par les plaintes aſſez aigres d'une femme. Malheureuſe Eve, s'écria-t-elle, pourquoi es-tu cauſe de ma misère ? ne pouvois-tu t'abſtenir de déſobéir à ton maître ? & faut-il que je porte la peine de ton incontinence? A ces paroles ſi outrageantes pour notre première mère, un homme qui paroiſſoit le mari de cette femme y ajouta celle-ci : ce n'étoit pas aſſez, ingrate, de contrevenir aux ordres de ton ſouverain, il falloit encore par tes ſéduiſantes careſſes que tu plongeaſſes l'homme dans un abîme de malheurs! Perfide Adam, pourquoi ton peu de réſiſtance me coûte-t-il tant de peines & de travaux.

Le calife, auſſi ſurpris qu'on puiſſe l'être, s'approcha de ces deux perſonnes que ſon abord imprévu effraya fort : pourquoi blaſphêmez-vous ainſi, leur dit ce prince, & loin de louer le ſeigneur de l'état d'innocence où vous êtes, quelle raiſon vous oblige à reprocher à vos premiers pères une faute dont ils ont été punis ſi rigoureu-

ſement ? Que m'importe, reprit bruſquement la femme, qu'ils l'aient expiée par une longue pénitence; que n'avoient-ils aſſez de force d'eſprit pour réſiſter à une ſi légère tentation; leur ſenſualité me coûte mon repos, & quelle faute ai-je commiſe pour être expoſée tout le jour aux injures du temps? Sans avoir égard à aucune ſaiſon, il faut, pour vivre très-médiocrement, que nous gagnions notre vie à couper & à porter du bois à la ville; s'ils n'avoient pas déſobéi à Dieu, nous n'aurions pas beſoin de nous donner tant de peine. Ma femme a raiſon, reprit le mari, s'ils avoient réſiſté à leur appétit ſenſuel, je ne ſerois pas obligé de travailler aujourd'hui comme un miſérable, la terre nous fourniroit de tout abondamment; les ſaiſons dans une température égale, nous feroient ſupporter ſans nous plaindre, le chaud & le froid; enfin, je ſerois auſſi content & auſſi oiſif que le calife de Bagdad.

LXI. QUART D'HEURE.

LE ſouverain commandeur des croyans, ne pouvant s'empêcher d'admirer le ridicule

caprice de ces bucherons, ſe fit auſſitôt connoître à eux; je ſuis ce même caliſe dont vous enviez le ſort, leur dit-il, ſuivez-moi juſques dans mon palais, je veux en un moment changer votre fortune, & la rendre ſi brillante que tout l'Orient en ſera étonné.

Neroux & Munaz (c'eſt ainſi que l'on nommoit le bucheron & ſa femme) penſèrent mourir de joie à une nouvelle ſi peu attendue, & ſi éloignée de toute vraiſemblance; ils jetèrent leurs outils loin d'eux, & ſe proſternant le viſage contre terre, ils embraſsèrent, avec des larmes de tendreſſe, les pieds de leur bienfaiteur qui les releva auſſitôt: ils prirent la bride de ſon cheval, & le conduiſirent dans la route du bois qui alloit à la ville; ils marchoient ſi légèrement qu'ils ne touchoient preſque pas la terre. A peine furent-ils arrivés à Bagdad, que le caliſe ayant donné ſes ordres, on conduiſit aux bains Neroux & Munaz, & on les mit en état de paroître devant toute la cour, vêtus d'habits les plus ſuperbes. Le bucheron étoit bel homme, âgé au plus de trente-cinq ans; pour ſa femme, quoiqu'elle eût les traits aſſez réguliers, elle avoit quelque choſe de

rude dans la physionomie qui ne revenoit pas, & ils étoient l'un & l'autre si embarassés de leur figure, qu'ils apprêtoient à rire à tous les courtisans; enfin, seigneur, le calife étant arrivé dans la salle où se jouoit cette comédie, chacun reprit son sérieux. Ce prince, après avoir embrassé Nerouz, le déclara son premier visir, voulut qu'il eût son appartement dans son palais, & l'ayant fait passer dans un grand cabinet où exhaloient les odeurs les plus exquises, il lui ordonna de se mettre à table avec Munaz, & le fit servir par ses propres officiers. Le bucheron & sa femme ne pouvoient revenir de leur surprise; ils croyoient rêver; mais s'accoutumant peu à peu au respect & aux soumissions des plus grands seigneurs, ils s'imaginèrent que tous ces honneurs leur étoient dûs, & en devinrent d'un orgueil insupportable. Le calife prenoit un plaisir infini à voir Nerouz & Munaz jouer si ridiculement leurs personnages; mais voulant les éprouver, il profita d'une légère indisposition de la bucheronne pour les faire manger à leur petit couvert: on les servit aussi somptueusement qu'à l'ordinaire, avec cette différence seulement que le plat du milieu étoit couvert. Munaz voulut d'abord

y porter la main, mais l'officier du calife la lui arrêtant, lui dit de la part de son maître, qu'il leur étoit défendu, sous peine de la vie, de toucher à ce plat, & que ce monarque vouloit éprouver leur obéissance dans une chose de si petite conséquence. Cette défense surprit Munaz, cependant elle fit bonne contenance devant cet officier, qui se retira pour les laisser seuls & en liberté.

A peine cet homme fut-il hors de leur présence, que la bucheronne perdant entiérement l'appetit, se mit à rêver profondément. Neroux, qui mangeoit sans distraction, ne s'apperçut pas d'abord de la tristesse de sa femme; mais ensuite voyant la figure qu'elle faisoit : Eh quoi ! Munaz, lui dit-il, est-ce l'ordre du calife qui vous rend si rêveuse, & n'avez-vous pas assez d'autres plats sur cette table pour contenter votre goût, sans vous attacher à vouloir goûter de celui qui est couvert ? Cela est vrai, dit Munaz, mais je ne puis souffrir l'injustice du calife : pourquoi nous gêner ainsi par pure fantaisie ? Il est le maître, reprit le nouveau visir, ne nous comble-t-il pas de ses faveurs sans que nous l'ayons mérité ? de misérables que nous étions, ne

nous élève-t-il pas, pour ainſi dire, ſur le trône par ſa ſeule bonté ?... J'en conviens, interrompit Munaz, mais j'oublie en ce moment toutes ſes grâces, il nous les fait acheter trop cher, c'eſt un tyran. Enfin, ſeigneur, Nerouz eut beau vouloir faire entendre raiſon à ſa femme, il la trouva toujours oppoſée à ſes conſeils : il lui repréſenta vainement les délices dans leſquels ils vivoient, & la juſte colère du calife, quand il apprendroit ſa déſobéiſſance ; Munaz fut toujours obſtinée dans ſa réſolution ; & comme elle avoit beaucoup d'aſcendant ſur ſon mari, elle fit ſi bien par ſes larmes & par ſes careſſes, qu'elle le mit de ſon parti.

LXII. QUART D'HEURE.

QUELQUE complaiſance que Nerouz eût pour ſa femme, la crainte du châtiment le retenoit, il n'oſoit toucher au plat ; mais Munaz prenant la parole : que crains-tu, lui dit-elle, en allant fermer la porte au v.rrouil ; nous ſommes ſeuls, perſonne ne peut nous voir, & je ne veux que contenter ma curioſité en découvrant ce myſtérieux plat. Je ne puis plus réſiſter à vos

juſtes plaintes, s'écria le nouveau viſir : en effet, le calife n'a pas beſoin de nous faire cette ridicule défenſe ; alors l'un & l'autre mettant la main au couvercle du plat, ils ne l'eurent pas plutôt levé, qu'une demi-douzaine de ſouris, en ſortant bruſquement, s'échappèrent de cette priſon, & courant par la chambre, trouvèrent moyen de diſparoître à leurs yeux.

Quel fut l'étonnement du bucheron & de ſa femme ! ils tombèrent ſur leur ſopha preſque ſans aucun ſentiment ; mais enſuite Nerouz revenant à lui, appliqua à Munaz un ſi furieux ſoufflet, qu'il la mit toute en ſang. Perfide, s'écria-t-il, voilà l'effet de ta curioſité, nous allons éprouver la colère du calife, & nous la méritons bien.

A peine, ſeigneur, continua Ben-Eridoun, le bucheron avoit-il achevé ces mots, que les portes de la ſalle furent enfoncées, & que le calife, qui d'une tribune couverte de gaze, avoit écouté Nerouz & ſa femme, entra avec des yeux où l'on voyoit paroître une extrême ſévérité. Malheureux bucheron, dit-il à Nerouz, & toi, femme indiſcrette, eſt-ce ainſi que vous reſpectez mes ordres ſouverains ? Etiez-vous déjà las de la vie délicieuſe que vous meniez dans mon



Malheureux Bucheron, et toi femme indiscrete, est-ce ainsi que vous respectez mes ordres Souverains?

palais ? Quoi ! vous n'avez pas la force de résister à une foible tentation, & la peine de la mort dont je vous ai fait menacer n'a pas été capable de vous détourner de votre curiosité, après vous avoir l'un & l'autre comblés de mes bienfaits ? Je suis donc un tyran, insolens que vous êtes ? vous avez été assez téméraires pour blasphêmer contre vos premiers pères, & les maudire à cause de leur désobéissance, & vous vous rendez encore plus criminels & plus ingrats ; vils insectes de la terre, vous n'êtes nés que pour y ramper ; je vous avois trop élevés, mais votre mort..... Ah ! seigneur, s'écria Nerouz en se jetant aux pieds du calife : à l'exemple de notre première mère, ma femme m'a séduit ; nous méritons les punitions les plus sévères ; mais sommes-nous dignes de votre colère ? Oui, perfides, vous méritez la mort, reprit le souverain commandeur des croyans ; ce n'est point la qualité du crime qui vous rend coupables, c'est votre extrême ingratitude : de vils bucherons que je tire d'une affreuse misère, que je place dans le plus haut degré d'honneur, que j'accable de biens, me désobéissent dans un commandement aussi léger ! au péril de leur vie ! Que feroit-ce

donc s'il y alloit de la mienne, & que ma tête dépendît d'un fecret que je vous euffe confié ? je ferois déjà la victime de votre indifcrétion : mais je veux avoir encore pour vous plus de bonté que vous n'avez eu d'ingratitude : allez, miférables, je vous donne la vie, fuyez de ma préfence, rentrez dans le néant dont je vous ai tirés, que le fouvenir d'un bonheur dont vous avez joui fi peu de temps par votre faute, foit votre feule punition.

Alors, feigneur, le fouverain commandeur des croyans ayant fait dépouiller Nerouz & Munaz de leurs riches habillemens, il leur fit rendre ceux avec lefquels ils étoient arrivés à la cour; & les ayant fait reconduire dans le bois, au même endroit où il les avoit rencontrés, ils y trouvèrent leurs outils avec lefquels ils recommencèrent à travailler pour gagner leur vie, & ne donnèrent pas un coup de coignée, que leurs foupirs & leurs larmes ne marquaffent le repentir amer qu'ils avoient de leur défobéiffance.

Voilà, feigneur, une des hiftoires du manufcrit d'Aboutaher; heureux, fi elle peut avoir délaffé quelques momens votre augufte majefté. Elle m'a fait un extrême

plaiſir, dit alors Schems-Eddin; ſoit qu'elle ſoit vraie, ſoit que ce ne ſoit qu'une allégorie, elle y peint naïvement l'ingratitude de preſque tous les hommes. Il y en a peu qui ne murmurent contre la déſobéiſſance de notre premier père ; & tous auroient fait comme lui ; les plus grands bienfaits font les plus grands ingrats. Ben-Bukar, le traître Ben-Bukar, n'en eſt-il pas un exemple remarquable ; je lui donne ma ſœur en mariage, je lui confie l'adminiſtration de mon royaume, pendant mon voyage de la Mecque : que pouvoit-il ſouhaiter de plus ? & le ſcélérat, pour prix de tant de bontés, poignarde ma mère & ſon épouſe, & me prive de la lumière du jour. Mais, mon cher Ben-Eridoun, je ne fais pas attention que je viens encore de te mortifier, en faiſant une application de l'ingratitude de Nerouz à celle de Ben-Bukar : ingénieux à me tourmenter moi-même, la moindre circonſtance me rappelle mes malheurs paſſés ; mais c'en eſt fait, ſoumis aux ordres ſacrés de la providence, je ne veux plus me livrer à ces affligeantes réflexions, ou du moins elles ne feront plus d'impreſſion ſur mon cœur. Pourſuis donc, mon cher viſir, comme tu as commencé, & ſi tu te reſſouviens de

quelqu'autre hiſtoire d'Aboutaher, tu m'obligeras de me la raconter. Je vais vous obéir, ſeigneur, reprit Ben-Eridoun, & je le ferai avec d'autant plus de confiance, que votre majeſté m'aſſure qu'elle ſera déſormais indifférente ſur les réflexions qui pourroient augmenter ſa douleur ; alors il parla ainſi au roi d'Aſtracan.

Hiſtoire de Mahalem, roi de Bornéo.

MAHALEM, roi de Bornéo (1), aimé & reſpecté de ſes ſujets & de ſes voiſins, vivoit dans un bonheur parfait avec la princeſſe Aydin, ſon épouſe, lorſque par une fatalité du ſort à laquelle ſont ſoumis aſſez ſouvent les princes qui régnent dans tout l'orient, il ſe vit détrôné par un chef de voleurs arabes, nommé Cahamy, c'eſt-à-dire, fils de l'enfer. Ce ſcélérat, dont Mahalem avoit mis la tête à prix pour les brigandages qu'il exerçoit dans ſes états, avoit profité d'une fête que ce monarque donnoit à ſon peuple pour célébrer le jour de ſa

(1) Cette isle a quatre cent lieues de tour, & la capitale s'appelle Bornéo.

naiſſance. Il ſavoit que dans les réjouiſſances publiques l'on quittoit les armes pour ſe livrer au plaiſir, & ne doutant pas qu'il ne lui fût facile de s'emparer de Bornéo, il avoit ſi bien pris ſes meſures, que, quelques efforts que pût faire Mahalem pour s'oppoſer à cette uſurpation, il ſe rendit le maître de cette ville en moins de quatre heures. Le peuple & les ſoldats, enivrés d'eau-de-vie, étoient hors de défenſe, & le roi ayant vu périr à ſes côtés le plus grand nombre de ſes officiers, & jugeant qu'il y auroit de la témérité à ſoutenir ſeul un combat tout-à-fait inégal, crut devoir ſe conſerver pour une épouſe qu'il aimoit avec la dernière tendreſſe; & rentrant promptement dans ſon palais, il n'eut que le temps de ſe ſaiſir de quelques pierreries, de ſortir avec Aydin par un ſouterrain qui rendoit dans la campagne, vers le rivage de la mer, & de ſe jeter avec elle dans une barque légère dont il coupa les cordages.

LXIII. QUART D'HEURE.

PENDANT que Cahamy rempliſſoit d'horreur & de carnage la ville de Bornéo, le

trifte & défolé Mahalem, aidé de la reine fon époufe, ramoit de toutes fes forces pour s'éloigner d'un lieu où il jugeoit bien que Cahamy venoit de jurer fa perte; auffi ce fcélérat comptant fa victoire imparfaite, puifque le roi lui étoit échappé, entra dans une telle fureur, qu'après avoir donné les ordres néceffaires pour le pourfuivre, il fit maffacrer en fa préfence, non-feulement tout ce qui fe trouva en état de porter les armes, mais encore les enfans au-deffus de cinq ans.

Quelque diligence que fiffent les gens de Cahamy pour joindre Mahalem, il leur fut impoffible de l'atteindre, ou, pour mieux dire, la providence qui en ordonnoit autrement, leur fit prendre des routes fi oppofées à celle de ce prince, qu'ils revinrent tous fans en avoir pu découvrir aucune nouvelle. Ce prince cependant s'éloignoit avec fa trifte époufe d'un pays où l'on ne voyoit plus régner que la fureur & la rage; les vents favorables ne les eurent pas plutôt mis hors des atteintes de l'ufurpateur, que quittant leurs rames pour un moment, ils s'embrafsèrent avec une extrême tendreffe. Aydin verfoit des larmes en abondance: qu'allons-nous maintenant devenir, mon cher époux, lui dit-elle? triftes jouets des flots, pouvons-

nous jamais espérer de vivre sans aucune provision sur un élément aussi inconstant ; préparons - nous donc courageusement à la mort : quelqu'horreur que l'on ait ordinairement pour elle, je l'envisage sans effroi, puisque je ne puis périr qu'avec vous, & que j'aurai du moins la foible consolation de ne point vous survivre.

Mahalem, pénétré de ces tendres sentimens, ne put refuser des larmes à l'état déplorable où il se voyoit réduit ; mais honteux de s'abandonner ainsi à lui - même : adorable Aydin, dit-il à la reine, l'homme ne peut suspendre d'un seul moment l'exécution des décrets divins qui ordonnent & disposent de toutes choses. L'heure du plus puissant des rois est marquée comme celle du plus vil esclave ; tous les illustres monarques n'ont-ils pas échangé leurs trônes contre des cercueils ; leurs plus superbes palais ne sont - ils pas ensevelis maintenant sous leurs ruines. Si vous voulez savoir ce que sont devenus ces magnifiques édifices de Salomon, interrogez les vents, ils vous répondront que tout ce que ce grand prince a possédé s'est évanoui, que toutes nos richesses, nos palais disparoîtront un jour, & que ce jour fatal nous avertit incessam-

ment que la cendre & la poussière sont notre seul fonds & notre dernière demeure : nous avons été maîtres d'un assez grand pays dont nous nous voyons aujourd'hui privés : Dieu veut nous éprouver, & peut-être que demain, par une heureuse vicissitude, nous serons plus puissans que nous n'étions hier : résignons-nous donc à ses suprêmes volontés, & prions le grand prophète qu'il nous préserve seulement de jamais lui être infidelles.

A peine Mahalem avoit parlé ainsi, qu'il s'éleva un vent si violent, qu'obligés de quitter les rames, ils s'abandonnèrent à la providence, qui après les avoir fait errer pendant près de deux jours, les jeta à bord d'une isle, où la nature sembloit avoir épuisé toutes ses beautés.

La faim que souffroient le prince & son épouse ne leur permit pas d'abord d'y faire attention, après avoir fait un court remercîment au prophète, ils sautèrent sur le rivage qui étoit tout couvert d'arbres dont les fruits étoient délicieux & rafraîchissans ; & après avoir réparé l'épuisement où ils étoient, ils entrèrent plus avant dans ce lieu qui leur parut semblable à la description du jardin d'Eden. On ne voyoit aucune trace

d'hommes dans cette isle charmante : les animaux farouches n'y habitoient point, tous ceux qui y faisoient leur résidence étoient sans défense, & le prince, avec son arc & ses flèches, en abattoit autant qu'il leur étoit nécessaire pour se nourrir, & les faisoit ensuite cuire avec du feu qu'il tiroit des veines des cailloux. Une fontaine d'eau douce qui couloit aux pieds d'un palmier y détermina leur demeure, qu'ils entourèrent d'une espèce de palissade de branches coupées avec un marteau d'armes qui avoit servi au prince dans le combat contre Cahamy. Quelque délicieux que fût ce séjour, Mahalem & la reine commençoient à s'y ennuyer, leurs habits s'usoient, & ils n'avoient de ressource contre leur nudité, que dans les peaux des chèvres qu'ils tuoient. Pour surcroît d'affliction, Aydin se trouva grosse : quel sujet de tristesse ! Elle étoit encore en cet état, lorsqu'un jour elle s'endormit sur le bord de la mer entre les bras de son mari. Elle portoit ordinairement un bracelet orné de pierreries, entre lesquelles étoit un rubis d'une grosseur extraordinaire & d'un prix inestimable ; elle l'avoit ôté de son bras, & le tenoit dans sa main, lorsque le sommeil s'empara de ses sens. Mahalem la con-

fidéroit avec affez d'attention, qaund un oifeau de proie qui le prit apparemment pour quelque morceau de chair crue, fondit deffus & l'enleva dans fes ferres. Le roi ayant fait alors un cri qui réveilla la princeffe fon époufe, il fe faifit promptement de fon arc, fuivit l'oifeau, & l'ayant joint dans un endroit de l'isle qu'il n'avoit pas encore parcouru, il le perça d'une de fes flèches, & le vit tomber prefque à fes pieds, dans une efpèce de citerne sèche, que la nature feule fembloit avoir formée.

LXIV. QUART D'HEURE.

QUOIQUE le roi & la reine de Bornéo duffent être médiocrement touchés de la perte de ce bijou qui leur étoit peu néceffaire en l'état où ils étoient, ils crurent devoir le retirer du lieu où il étoit tombé; ils y defcendirent l'un & l'autre avec affez de peine, & après l'avoir ramaffé, ils furent extrêmement furpris de voir au fond de cette citerne, une grande pierre carrée, à laquelle étoit attaché un anneau d'or; comme cette pierre étoit fort mince, ils la levèrent aifément, & trouvèrent deffous un efcalie

de marbre blanc, qui les conduisit dans un sallon très-simple, qui communiquoit à quatre grands cabinets, dans chacun desquels il y avoit dix vases d'or de quatre pieds de haut. Le roi & la reine étoient dans un étonnement sans égal; ils examinèrent ces lieux charmans avec une extrême attention, & ne se lassant pas de les parcourir, ils passèrent dans un jardin dont le parterre étoit émaillé des fleurs les plus vives; ils n'eurent pas fait cent pas, qu'ils apperçurent un berceau d'orangers dont l'odeur les attira de ce côté; mais, seigneur, quelle fut leur joie, quand ils y virent un homme d'une figure majestueuse, qui dormoit paisiblement sur un petit lit de gazon, à côté d'une fontaine, dont les eaux étoient extrêmement claires; ils furent d'abord tentés d'interrompre son repos; mais le respect les en empêchant, ils attendirent son réveil avec impatience.

Il y avoit plus d'une heure que Mahalem & la reine étoient auprès de cet homme, lorsqu'il ouvrit les yeux. Il fut d'abord étonné, mais les regardant ensuite avec beaucoup de douceur: qui que vous soyez, leur dit-il, vous ne pouvez assez louer le souverain créateur des êtres visibles & invi-

ſibles, d'avoir adreſſé vos pas en ces lieux inconnus au reſte des hommes; c'eſt en vain que le fameux monarque d'Houlcarnein (1) chercha ce ſéjour enchanté, c'eſt en vain qu'il employa preſque tout le temps de ſa vie à parcourir le monde pour trouver cette fontaine d'immortalité que vous voyez. Dieu qui la cache à tous les mortels, ne voulut point la lui faire voir, & vous accorde aujourd'hui une grâce dont peu de vos pareils ſont dignes.

Le roi de Bornéo & ſon épouſe, ſurpris de ce diſcours qu'ils avoient écouté avec une admiration reſpectueuſe, alloient ſe proſterner aux pieds de ce vénérable vieillard, le prenant pour le prophète Elie, lorſque s'appercevant de leur deſſein, il les empê-

(1) Les hiſtoriens orientaux diſent qu'il y a eu deux Alexandres, tous deux ſurnommés d'Houlcarnein, c'eſt-à-dire, aux deux cornes: ce ſurnom vient des deux cornes du monde; c'eſt-à-dire, l'orient & l'occident, que ces deux conquérans ont ſubjugués; celui dont il eſt ici parlé, eſt le plus ancien. Il chercha long-temps inutilement cette fontaine dans la région ténébreuſe. L'autre Alexandre eſt appelé Roumi, c'eſt-à-dire, le Grec. Au reſte, cette fontaine d'Elie ou d'immortalité eſt très-fameuſe dans les romans de l'orient, & c'eſt d'où les nôtres ont pris la fontaine de Jouvence, dont l'eau produit les mêmes effets.

cha de l'exécuter. Je ſuis un homme comme vous, leur dit-il, mes chers enfans, & ſi ma naiſſance & ma vie ont quelque choſe d'illuſtre, je ne dois pas en tirer vanité, la gloire en appartient à Dieu ſeul, c'eſt lui qui a favoriſé mes armes, c'eſt lui qui s'eſt ſervi de mon bras pour exterminer l'impie d'Hohak (1). Permettez, ſeigneur, que je vous interrompe pour un moment, dit alors Mahalem à ce vieillard : comment eſt-il poſſible que vous ayez exécuté de ſi grandes choſes ? Nos auteurs prétendent que l'on ne trouve que deux générations entre Adam & d'Hohak; il y a un nombre infini de ſiècles que ces grands hommes ne ſont plus; & ſi nous devons en juger par les apparences, vous êtes encore en vie. Votre raiſonnement ſeroit juſte, reprit ce majeſtueux vieillard, ſi je n'avois commencé à vous parler de cette fontaine, dont les effets ſont auſſi rares que ſurprenans, puiſqu'elle conſerve ceux qui boivent de ſon eau, dans l'âge qu'ils ont lorſqu'ils arrivent en ces lieux, &

---

(1) Ce monarque étoit le cinquième de la première dinaſtie des rois de Perſe. Preſque tous les principaux faits de cette hiſtoire ſont rapportés dans Khondemir, un des premiers auteurs d'entre les orientaux.

qu'elle les exempte de toutes infirmités & de la mort même. Mais avant de ſatisfaire votre curioſité, permettez que je vous demande par quelle aventure vous vous trouvez en ces lieux.

Mahalem raconta ſes malheurs à peu près, ſeigneur, comme je viens de vous en faire le récit, & ce vénérable vieillard lui parla enſuite en ces termes.

Hiſtoire de Feridoün, fils de Giamſchid.

Si nos ennemis gravent ſur le diamant les injures qu'ils peuvent avoir reçues de nous, nous le devons écrire ſur la pouſſière de l'oubli, les outrages qu'ils nous ont faits, & laiſſer à Dieu ſeul le ſoin de notre vengeance; en ſuivant cette maxime, vous ne devez point douter que vous ou vos deſcendans ne remontiez un jour ſur un trône qu'occupe ſi injuſtement le perfide Cahamy; & c'eſt par cette réſignation parfaite aux ſouverains décrets du ciel, que je ſuis parvenu à jouir dans ces lieux paiſibles d'une tranquillité qui ne peut être troublée par les hommes.

L'on me nomme Feridoün, fils du grand Giamſchid

Giamſchid (1), l'un des premiers héros qui gouvernèrent la Perſe dans le temps que ces peuples étoient appelés Piſchdadiens. Un jour que mon père revenoit de la chaſſe des environs d'Eſtekar (2), il ſurvint un orage ſi terrible, que ſon cheval ayant été effarouché d'un coup de tonnerre, l'emporta malgré lui dans une forêt très-épaiſſe, dans laquelle on racontoit qu'il arrivoit ſouvent des aventures fort extrordinaires: ce cheval étoit parti avec tant de rapidité, qu'aucun des officiers de Giamſchid n'avoit pu le ſuivre. Quoique ce monarque n'eût jamais connu la peur, il ne laiſſa pas d'être

(1) Ce nom ſignifie, en langage perſan, le vaſe du ſoleil. Ce monarque étoit le quatrième roi de la première dinaſtie des rois de Perſe, appelés Piſchdadiens. Piſchdad, qui ſignifie, en perſan, bon juſticier, a été le ſurnom d'Houſchenk, deuxième roi de cette dinaſtie, dont les ſucceſſeurs de cette race ſe ſont fait ainſi appeler. Le même Khondemir, dans l'hiſtoire de Giamſchid, fait mention de preſque tous les faits rapportés ici par Feridoün.

(2) C'eſt la ville de Perſépolis, ville capitale de la Perſe, ſous les rois des trois premières races. Quelques auteurs prétendent que ce fut Giamſchid qui en fut le premier fondateur; mais la tradition fabuleuſe des perſans marque que cette ville a été bâtie par les Perri, du temps que le monarque Gian-ben-Gian gouvernoit le monde long-temps avant le ſiècle d Adam.

ému, lorſque la nuit approchant, il entendit les hurlemens affreux de mille bêtes féroces; après avoir délibéré quelque temps ſur le parti qu'il avoit à prendre, il attacha ſon cheval à un arbre, ſur lequel étant monté, il ſe crut hors de danger; mais comme il craignoit que la fatigue de la chaſſe ne le provoquât au ſommeil, & qu'en cet état il couroit riſque de ſa vie en tombant, il ſe lia avec ſa ceinture à une des plus fortes branches de l'arbre, & ne ſe crut pas plutôt en ſûreté qu'il s'endormit profondément.

LXV. QUART D'HEURE.

A PEINE y avoit-il une heure que Giamſchid repoſoit, qu'il fut réveillé par les tendres accens d'une voix des plus ſonores; ſa ſurpriſe fut encore plus grande de voir tout au tour de lui, le bois éclairé par plus de mille fioles de cryſtal, remplies de vers luiſans, ſuſpendues aux branches des arbres, & d'appercevoir la plus belle femme qu'il eût jamais vue. Il regardoit cela comme un rêve agréable, lorſque cette charmante perſonne le pria de deſcendre, & de ne rien appréhender. Ah! madame, s'écria Giamſ-

chid, si ma vie est en sûreté, mon cœur n'y est pas : je sens naître en ce moment la passion la plus vive & la plus respectueuse; & si un aveu aussi ingénu avoit le malheur de vous déplaire, je ne sais ce que je ne ferois point pour me punir de ma témérité. La dame ayant alors regardé Giamschid fort tendrement, le rassura contre ses vaines frayeurs : elle lui apprit alors qu'elle étoit une de ces créatures soumises au grand monarque Giannian, que l'on appelle Perri (1), & qui habitent le Ginnistan; que ses compagnes, à cause de son extrême beauté, l'avoient nommée (2) Giemal, & que l'ayant vu plusieurs fois à la chasse, elle avoit senti pour lui une telle inclination, qu'elle avoit fait naître la tempête de la veille pour écarter sa suite, & pouvoir lui expliquer toute sa tendresse.

Giamschid, à une nouvelle si peu atten-

(1) Les Perri sont, dans les anciens romans de Perse, ce que nous appelons dans les nôtres les Fées, & habitent un pays que les orientaux nomment Ginnistan. *Perri*, en arabe, signifie la belle espèce de ces créatures qui ne sont ni hommes, ni anges, ni diables, & que nous regardons comme des esprits follets.

(2) La beauté.

due, descendit promptement de dessus l'arbre pour se prosterner aux pieds de l'incomparable Giemal; il en fut reçu avec toutes les caresses possibles, & lui ayant juré une fidélité inviolable, il reçut sa foi, & devint, dans le moment même, époux de cette charmante Ginne. Loin que la possession diminuât sa tendresse pour Giemal, il ressentit encore pour elle de nouvelles ardeurs, & la conjurant, ou de le conduire dans le lieu qu'elle habitoit pour y passer le reste de ses jours, ou de venir prendre sa place sur le trône de Perse, elle accepta ce dernier parti; & ne voulant pas être connue pour ce qu'elle étoit, elle prit le nom de Feramak, sous lequel elle regna avec lui pendant un très-grand nombre d'années. Il est inutile, poursuivit Feridoün, que je vous raconte les grandes actions que fit mon père, & les illustres monumens auxquels il fit travailler, toutes nos histoires en parlent avec avantage. Secondé de la belle Feramak, tout ce qu'il exécutoit tenoit du prodige; & si ses sujets & ses voisins ne pouvoient se lasser de regarder avec admiration sa valeur & sa prudence, ils avoient autant de respect pour la sagesse & la beauté de son épouse.

Une ſeule choſe pouvoit balancer la proſpérité de Giamſchid ; Faramak n'avoit encore pu le rendre père ; mais enfin, ce monarque, après s'être rendu le maître de ſept grandes provinces de la haute Aſie, & avoir joui paiſiblement d'un des plus longs règnes, s'énivrant de tant de bonheur, ſe perſuada follement qu'il étoit immortel, & qu'il méritoit les honneurs divins ; & avec d'autant plus de raiſon, que ce qui manquoit à ſa félicité arriva en ce temps-là ; c'étoit la groſſeſſe de Feramak. Cette illuſtre reine eut beau gémir de cet aveuglement, & s'oppoſer à ſes extravagances, elle lui repréſenta vainement que Dieu tout-puiſſant & ſeul adorable ſe vengeroit bientôt de ſon orgueil. Il fit faire des ſtatues qui le repréſentoient parfaitement, & les ayant envoyées par tout ſon empire, il força ſes ſujets à les adorer.

Ce que Feramak lui avoit prédit n'arriva que trop tôt. Dieu lui ſuſcita bientôt un ennemi terrible ; ce fut d'Hohak, fils de ſa propre ſœur, qui, prenant pour prétexte l'impiété de ce monarque, ſe mit à la tête d'une armée formidable, le prit au dépourvu, & remporta une victoire aiſée ſur un peu-

ple auquel une longue paix avoit fait oublier le métier de la guerre.

Ce fut alors que Giamſchid ouvrit les yeux avec douleur : il eut recours à Feramak ; mais cette auguſte reine qui liſoit dans l'avenir, & qui étoit forcée par un pouvoir ſupérieur, de l'abandonner au bras vengeur de Dieu, lui déclara qu'elle ne pouvoit plus lui être d'aucun ſecours ; que d'Hohak alloit ſe rendre maître abſolu de toute la Perſe ; qu'il n'avoit plus d'eſpérance de conſerver ſa vie que par une fuite honteuſe dans laquelle il ne lui étoit pas même permis d'être ſa compagne : que ſi d'Hohak le trouvoit un jour, il le feroit périr dans les tourmens les plus cruels ; & que pour elle, elle alloit ſe retirer dans le Ginniſtan, où elle attendroit avec ſoumiſſion que la colère de Dieu fût paſſée, & qu'il lui marquât le moment auquel le précieux gage de ſon amour qu'elle portoit dans ſes entrailles, pût venger ſa mort & punir la tyrannie du cruel d'Hohak.

Après un diſcours ſi humiliant pour Giamſchid, elle l'embraſſa pour la dernière fois, fondant en larmes, & le conduiſant elle-même hors d'Eſtakar : elle le quitta à l'entrée du bois où elle l'avoit vu la première

fois, & se retira dans le Ginnistan avec les autres Perri.

Avant de passer plus avant, continua Feridoün, il faut, mes chers enfans, que je vous instruise, si vous l'ignorez, d'un usage assez particulier parmi les Perri. Lorsque quelqu'une d'entr'elles a eu commerce avec un mortel, & qu'elle se trouve enceinte, elle ne peut accoucher dans le Ginnistan : il faut nécessairement qu'elle se retire pour cet effet dans le pays où elle a conçu : cela obligea ma mère, quand elle fut grosse de son neuvième mois, de venir faire ses couches dans un village aux environs d'Estakar. Vous savez, sans doute, l'extrême aversion que les Perri (1) ont pour les Dives; un de ces mauvais génies des plus laids & des plus malfaisans, nommé Turasch-Nereh, avoit fait son possible pour se faire aimer de ma mère; n'ayant pu en venir à bout, il chercha tous les moyens de s'en venger, & voulant profiter du temps de ses couches, pendant lequel elle

(1) Suivant la mithologie des orientaux, les Perri surpassent en beauté toutes les autres créatures de leur espèce; au contraire les Dives mâles sont méchans & fort laids, & font continuellement la guerre aux Perri, qui les éloignent d'eux par des parfums.

étoit ſoumiſe à toutes les infirmités des mortels, il s'approcha du lieu où elle étoit ſur le point de me donner la vie, dans le deſſein de m'enlever. Ma mère qui n'ignoroit pas ſes mauvaiſes intentions, avoit pris ſoin de faire brûler dans ſa chambre les parfums les plus précieux, ſachant que les Dives qui les ont en horreur, ſe garderoient bien d'en approcher : cela eut ſon effet, mais ce maudit génie prit d'autres meſures pour me perdre.

D'Hohak revenant fort altéré de la chaſſe, paſſoit devant cette maiſon où je venois de naître, lorſque Turaſch-Nereh, ſans ſe rendre viſible, lui cria à l'oreille que ſon ſucceſſeur, & celui qui le détrôneroit, venoit de naître dans cette cabanne. L'uſurpateur auſſi effrayé que ſurpris de ce prodige, fit appeler la maîtreſſe de cette demeure champêtre; il apprit d'elle qu'une femme venoit dans le moment même de donner la naiſſance à un garçon; & montant bruſquement dans ſa chambre, il ſe ſaiſit de moi, me prit par une jambe, tira ſon ſabre, & m'alloit ſacrifier à ſa jalouſe rage, quand un coup de tonnerre lui coupa le poignet de la main gauche, & le fit tomber comme mort.

LXVI. QUART D'HEURE.

D'HOHAK ne mourut pas du coup de tonnerre ; trois ou quatre de ſes officiers, empreſſés uniquement à le ſecourir, lui mirent promptement le bras dans un ſac de ſon ; on le tranſporta en diligence dans Eſtakar, ſans ſonger ni à ma mère, ni à moi, & ce ne fut qu'après que cet impie fut revenu tout-à-fait à lui, que blaſphêmant contre le ciel, il ordonna que l'on coûrût en diligence ſe ſaiſir de cette femme & de ſon enfant.

Pendant que l'on étanchoit le ſang de ſon poignet, & que l'on y appliquoit les remèdes convenables, on courut promptement au village où je venois de naître ; mais ſes ordres furent donnés trop tard. Feramak, qui avoit penſé me voir périr par la malignité de Turaſch-Nereh, venoit de prendre ſes précautions pour empêcher que je ne riſquaſſe davantage de perdre la vie. Après m'avoir promptement parfumé, elle me prit entre ſes bras, & ſe tranſporta en un moment dans une caverne qui étoit aux environs d'Eſtakar, où elle attendit qu'elle fût

en état de pureté, pour pouvoir rentrer dans le Ginniſtan.

En vain donc les émiſſaires d'Hohak arrivèrent au village où j'étois né; ils apprirent avec ſurpriſe que nous en étions partis d'une manière fort extraordinaire. Ne doutant pas que le ciel, qui m'avoit préſervé de la fureur de l'uſurpateur, ne s'intéreſsât pour moi, ils coururent lui raconter ce qu'ils venoient d'apprendre, & augmentèrent par là ſon déſeſpoir & ſa fureur. Après avoir vainement vomi mille blaſphêmes affreux, il tourna toute ſa rage contre Giamſchid. Quelqu'affermi que ce ſcélérat parût être ſur le trône, comme il ſavoit que cet illuſtre monarque étoit toujours tendrement aimé de ſes ſujets, il ne jouiſſoit d'aucun repos, & craignoit toujours que par quelqu'événement imprévu, il ne le chaſsât à ſon tour d'un trône qui lui appartenoit légitimement. Voilà, mes enfans, continua Feridoün, en quel état étoit ce cruel uſurpateur. Les méchans & les impies ſont toujours tourmentés par la ſyndéreſe; leurs plaiſirs, s'ils en peuvent goûter, ſont mêlés d'amertume, & le ver qui les ronge ſans relâche leur met toujours devant les yeux leurs crimes & la punition qui leur eſt due; tout leur eſt ſuſ-

peſt, un rien les épouvante, & ils ne goûtent jamais cette douce tranquillité qui eſt le partage des gens de bien.

Mais revenons à Giamſchid, après ſa ſéparation d'avec Feramak. Pénétré de la plus vive douleur, cet infortuné prince ne ſe vit pas plutôt ſeul, & ſans aucun ſecours, qu'il reconnut ſon néant; il ſe proſterna le ventre contre terre, s'humilia devant Dieu, & fuyant la colère d'Hohak, il parcourut preſque toute la terre pendant près de vingt ans, expoſé le plus ſouvent à une misère affreuſe. C'eſt ce que j'ai appris de ma mère, qui, ſitôt qu'elle avoit été purifiée, s'étoit retirée dans le Ginniſtan avec moi : elle me parloit ſouvent du malheureux Giamſchid, & me recommandoit ſans ceſſe de fuir un orgueil qui avoit mérité devant Dieu une punition ſi terrible, qu'il ne lui étoit pas ſeulement permis d'adoucir les peines les plus légères de ſon époux.

Un jour qu'elle m'entretenoit des bonnes qualités de ce monarque, je la vis tout d'un coup changer de couleur, reſter interdite, & enſuite verſer abondamment des larmes. Ah! ſcélérat, s'écria-t-elle, oſes-tu bien tremper tes mains criminelles dans le ſang de ton oncle & de ton roi! arrête, bar-

bare, arrête ..... Mais c'en eſt fait, mon cher Feridoüin, continua-t-elle, (c'eſt le nom qu'elle m'avoit donné) c'en eſt fait, Giamſchid ne vit plus, il vient de ſubir les ordres ſacrés de la providence. Mais, perfide, tu ne jouiras pas long-temps de ton crime, la meſure eſt comblée, & tu vas bientôt recevoir la punition de toutes tes impiétés.

Ce diſcours, mes chers enfans, me ſurprit extrêmement; j'en demandai l'explication à Feramak; elle m'apprit que l'uſurpateur ayant inutilement tenté toutes ſortes d'artifices pour ſe rendre maître de Giamſchid, avoit eu recours aux plus noires pratiques, & cherché à avoir commerce avec les intelligences, qui par leur orgueil avoient mérité d'être foudroyées de Dieu : que l'un de ces génies mal-faiſans qui lui avoit promis de lui livrer Giamſchid, venoit d'exécuter ſes promeſſes : que d'Hohak, pour s'aſſurer le trône, l'avoit fait couper en morceaux avec une cruauté inouie, & qu'après les avoir jetés au feu, il avoit fait répandre ſes cendres au gré du vent; mais que ce tyran ne porteroit pas loin la punition de ſes crimes. En effet, le mauvais génie qui avoit ſervi ſa barbarie, ne la vit

pas plutôt ſatisfaite, qu'il ſe préſenta devant lui pour en avoir la récompenſe ; il ne lui demanda pour prix d'un ſi grand ſervice, que la grâce de lui baiſer à nud les deux épaules, ce que l'uſurpateur lui ayant accordé : ſitôt qu'il l'eut touché de ſa bouche envenimée, deux ſerpens s'y attachèrent, & ſe nourrirent de ſa propre chair.

D'Hohak en ce moment reſſentit une ſi cruelle douleur, qu'il la fit connoître par des cris affreux ; mais le même génie lui ayant enſeigné un remède exécrable pour adoucir ſes maux, qui étoit d'y appliquer tous les jours la cervelle de deux hommes qu'il falloit faire mourir : d'Hohak fit faire ſur le champ, avec ſuccès, cette cruelle expérience, ſur deux criminels que l'on tira des priſons publiques. Le tyran, qui étoit déjà regardé de ſes nouveaux ſujets comme un monſtre abominable, devint encore plus l'horreur de toute la Perſe par ſes nouvelles cruautés. Quand l'on eut vuidé les priſons de criminels, ſes infâmes miniſtres ſe jetèrent ſur les innocens ; on les enlevoit de tous côtés, & on les enfermoit dans une tour du palais qui étoit deſtinée à cette indigne boucherie.

Les rues d'Eſtakar étoient devenues dé-

ſertes, chacun craignoit d'être du nombre de ces miſérables victimes, deſtinées à prolonger la vie du plus ſcélérat de tous les hommes. Mais, malgré les précautions que l'on prenoit pour éviter ce malheur, il arriva que les enfans d'un forgeron nommé Gao (1), furent enlevés : le père, outré de cette violence, cria d'abord au ſecours; enſuite, tranſporté de fureur, il courut partout Eſtakar; & portant ſon tablier de cuir attaché au bout d'une perche en forme d'étendart, il aſſembla en peu d'heures tous ceux que la cruauté du tyran avoit irrités contre lui, & forma bientôt une armée de gens également animés à la vengeance, avec laquelle il força le palais, & tira ſes enfans de la tour où ils étoient enfermés.

Cet illuſtre forgeron, qui étoit d'abord le général de ces troupes, ne voulut point en prendre le ſouverain commandement, quoiqu'il lui fût offert; ſa modeſtie le portoit à chercher dans le ſang royal, un prince digne de porter la couronne de Perſe,

(1) Cet illuſtre forgeron mérita, par ſes grandes actions de valeur & de générofité, que l'empire de Perſe paſsât dans ſa famille : car Cobab, père de Khofroës, ſurnommé Nouſchirvan, roi de la quatrième dinaſtie, deſcendoit de lui en ligne directe.

& d'en remplir le trône que d'Hohak sembloit avoir abdiqué par ſa fuite. Il étoit embarraſſé de trouver ce prince, lorſque Feramak, qui ſavoit le moment que je devois paroître, me tranſporta en un inſtant à la tête de l'armée de Gao; & s'étant fait connoître pour l'épouſe de l'infortuné Giamſchid, elle déclara que j'étois fils de cet illuſtre monarque, que vingt ans d'abſence n'avoient point effacé du cœur de ſes ſujets. Je lui reſſemblois ſi parfaitement, que l'on ne put douter des paroles de Feramak; ils pouſsèrent alors mille cris de joie, & m'ayant remis le commandement, & fait publier dans Eſtakar qu'ils avoient à leur tête le légitime ſucceſſeur de Giamſchid, j'eus en moins de douze heures plus de quatre-vingt mille hommes qui ſe joignirent à moi. Je profitai de cette conjonćture; & après m'être fait reconnoître pour ſouverain de la Perſe, je pourſuivis vivement l'uſurpateur, & l'ayant enfin ſurpris, je le fis enfermer, par le conſeil de Feramak, dans une de ces grottes effroyables de la montagne de Damavend (1), dont ayant fait

(1) Damavend, ville autrefois compriſe dans l'Adherbigian, & qui eſt aujourd'hui de l'Iraque perſane.

boucher l'entrée par de fortes barres de fer, je reſtai en ces lieux avec une partie de mon armée, juſqu'à ce que l'impie d'Hohak, dévoré par les ſerpens qu'il avoit attachés aux épaules, eût fini ſa vie par des douleurs inexprimables, & qui prenoient leurs ſources dans lui-même.

Quand je fus défait de l'uſurpateur, je ne ſongeai qu'à établir une ſolide paix par toute la Perſe ; cela n'étoit pas facile : pluſieurs grands ſeigneurs n'ayant pas voulu reconnoître d'Hohak pour leur ſouverain, s'étoient accoutumés à vivre dans l'indépendance ; & s'étant érigés en ſouverains, s'imaginèrent qu'il étoit de leur honneur de ne ſe point ſoumettre à ma domination, & me crurent trop foible pour les forcer à rentrer dans leur devoir. Après avoir fait publier une amniſtie pour tous ceux qui reconnoîtroient leurs fautes, qui furent en petit nombre, je fus obligé d'avoir recours aux armes pour contraindre les rebelles ; je donnai le commandement de mes troupes au brave Gao, & ayant fait broder ſon tablier (1) de

(1) Ce tablier fut appelé Dirfeſc-Gaviani, c'eſt-à-dire, l'étendart de Gao. Les rois de Perſe l'enrichirent tous à l'envi l'un de l'autre, & il fut toujours

perles & des plus riches pierreries, je voulus que dorénavant il servît d'étendart aux rois de Perse. Gao, sous ce drapeau, qui fut presque toujours le signal de la victoire, réduisit bientôt tous les révoltés sous mon obéissance. Je leur pardonnai ; & ayant fait serrer cet étendart dans mon trésor, je commençai à jouir d'une paix tranquille.

Ma mère, qui s'étoit retirée dans le Ginnistan, me venoit voir de temps en temps. Pendant un de ces intervalles, un jour que je me promenois *incognitò* avec le seul Gao dans Estakar, & que je passois dans une rue fort étroite, qui répondoit vers les murs de la ville, j'entendis une femme qui faisoit des cris extraordinaires.

LXVII. QUART D'HEURE.

Je connus que ces cris partoient d'une petite maison fort simple, dont à l'instant ayant enfoncé la porte, & y étant entré le sabre à la main, je vis une des plus belles

le signal d'une victoire certaine jusqu'au temps d'Homar, second calife des musulmans, sous lequel il fut pris, & l'armée des persans fut entièrement défaite.

perſonnes du monde occupée à ſe défendre des inſultes d'un jeune Perſan ; l'étonnement où ſe trouva cet homme à notre vue, donna le temps à cette fille de lui arracher un poignard qu'il tenoit à la main, & le lui plongeant dans le cœur : voilà, dit-elle, traître, la récompenſe due à ton inſolence.

Loin de blâmer une action auſſi héroïque, après lui en avoir donné mille louanges, j'appris d'elle qu'elle s'appeloit Bal - Al-Mandeb (1), que ſon père ayant péri dans les guerres que Gao venoit de terminer, elle s'étoit retirée ſeule avec une vieille eſclave, dans cette maiſon, où elle avoit vécu juſqu'alors de la vente de quelques pierreries, & que cet inſolent, qui étoit un homme du commun, & qui l'avoit vue pluſieurs fois, étant devenu amoureux d'elle, après avoir tenté pluſieurs moyens pour s'en faire aimer, avoit cru devoir recourir à la force pour contenter ſa brutalité ; qu'après avoir poignardé ſon eſclave, elle alloit éprouver ſans doute le même ſort, ſi notre préſence n'avoit contribué à lui donner aſſez de vigueur pour ſe défaire elle-même de ce ſcélérat.

(1) En perſan, la porte des pleurs.

Je vous avoue, mes chers enfans, que je fus tellement ému, & de la vue & du récit de cette belle perſonne, que je n'héſitai pas un moment à lui donner mon cœur; je lui fis connoître ſur le champ toute la paſſion que je reſſentois pour elle; mais ſe retirant en arrière, & me regardant avec fierté: Qui que tu ſois, me dit-elle, crains tout mon déſeſpoir : ſi tu es aſſez hardi pour attenter à mon honneur, ce même poignard...... Ah! divine Bab-Al-Mandeb, m'écriai je, que vous me connoiſſez mal, ſi vous me croyez capable d'une action auſſi lâche. Non, non, pour vous prouver la ſincérité de mon cœur, voilà ma main, daignez l'accepter, je vous en conjure, elle n'eſt pas indigne de vous. Je n'en fais rien, me répondit-elle, les apparences ſont ſouvent trompeuſes. Il eſt vrai, répliquai-je alors, puiſque ſous des habits très-ſimples, vous voyez à vos pieds le monarque de toute la Perſe. Quoi! vous ſeriez Feridoün, me dit alors cette adorable perſonne avec une ſurpriſe extrême? N'en doutez point, lui répondis-je, en tirant de mon doigt une bague d'un prix extraordinaire: acceptez cet anneau pour gage de ma fidélité, & venez partager avec moi un trône qui vous attend & dont vous êtes ſi digne.

Cette aimable fille fut ſi émue en apprenant quel étoit mon rang, qu'elle en tomba dans un évanouiſſement dont j'eus lieu d'appréhender les ſuites : malgré le ſecours que nous lui pûmes donner, elle fut plus d'une heure ſans mouvement ; & voyant qu'elle étoit toujours au même état, j'ordonnai à Gao de la prendre entre ſes bras, & de la porter dans mon palais, où, à force de remèdes, mon premier médecin la fit enfin revenir à elle.

J'étois auprès de cette adorable perſonne quand elle ouvrit les yeux ; j'y lus une inquiétude mortelle, & lui baiſant la main avec reſpect : raſſurez-vous, madame, lui dis-je, vous êtes dans un lieu où vous ſerez la maîtreſſe abſolue, puiſque je n'attends que votre aveu pour faire publier par toute la Perſe que l'heureux Feridoün vient de lui donner une reine. Ah ! ſeigneur, s'écria Bal-Al-Mandeb, vous ne me connoiſſez pas aſſez, vous vous repentiriez bientôt d'un choix ſi précipité ; rendez-moi à moi-même, je vous en conjure, & n'augmentez point ma douleur, en me forçant à me donner à vous. Quoique mon cœur ſoit libre, que ma naiſſance ſoit diſtinguée, vous me répudieriez avant qu'il ſoit

peu ; épargnez-moi cet affront, & laiſſez-moi retourner au lieu où vous m'avez ſauvé l'honneur.

Je regardai les diſcours de Bab-Al-Mandeb comme un effet de ſa modération ; j'employai toute mon éloquence pour l'engager à conſentir à mes déſirs : elle s'y rendit à la fin, après s'être aſſurée, par des ſermens affreux, que je ne la répudierois jamais, pour quelque raiſon que ce pût être. Je l'épouſai donc à la pointe du jour avec fort peu de cérémonie, ainſi qu'elle le ſouhaitoit, & je ne laiſſai pas de faire publier par toute la Perſe que je venois d'épouſer une perſonne d'une beauté achevée & d'un mérite infini. En effet, mes chers enfans, jamais je n'ai goûté tant de douceur que dans cet heureux temps ; & ſi quelque choſe pouvoit la diminuer, c'étoit l'extrême mélancolie dans laquelle Bab-Al-Mandeb étoit plongée continuellement, & que je tâchois vainement de diſſiper par les careſſes les plus tendres.

Comme mon amour ne m'avoit pas permis de conſulter ma mère ſur mon choix, & que j'avois été tellement occupé de mon épouſe pendant les premiers mois de mon mariage, que je n'avois nullement penſé à

Feramak, je commençai à rougir d'avoir manqué à un devoir aussi essentiel. Suivant l'usage du Ginnistan, je fis brûler des parfums exquis, avec les cérémonies nécessaires pour la faire venir, elle parut dans un instant; & après lui avoir demandé pardon de la précipitation avec laquelle j'avois conclu mon mariage, je lui présentai mon épouse : mais quelle fut ma surprise, lorsqu'en la voyant elle fit un cri affreux, & se laissa tomber sur un sopha. Ah! mon fils, s'écria-t-elle un moment après, quelle épouse vous êtes-vous choisie? N'avez-vous point senti une horreur secrette en vous unissant à la fille de l'impie d'Hohak.

LXVIII. QUART D'HEURE.

Vous pouvez juger, mes chers enfans, de ce que je devins à une nouvelle si peu attendue. Bab-Al-Mandeb, en baissant la vue, ne confirma que trop ce qu'avoit dit ma mère; mais lui adressant la parole : il est vrai, madame, que je dois le jour à d'Hohak, mais je n'ai jamais eu de part à ses crimes, & j'ai toujours gémi de ses cruautés : j'ai senti mieux que personne le peu de conve-

nance qu'il y avoit que j'épousasse Feridoün : j'ai fait mon possible pour le dissuader de ce mariage, & je ne me suis rendue à ses volontés que sous des conditions qui m'assurent son cœur & sa main tant que je vivrai ; c'est à lui présentement à vous témoigner s'il a lieu de se plaindre de ma conduite. Non, madame, m'écriai-je, au contraire, la belle Bab-Al Mandeb fait tout mon bonheur & ma joie, & je sens que je mourrois de douleur, s'il falloit renoncer à la possession d'une épouse si tendrement chérie, & qui répond à mon amour avec tant d'attention. Feramak s'attendrit en voyant couler nos larmes : Ah ! mes enfans, nous dit-elle, soyez heureux s'il se peut, & que le ciel puisse détourner de dessus vos chères têtes tous les malheurs que je prévois qui vous arriveront un jour, si vous ne faites ce que je vais vous dire : Vous êtes grosse, madame, continua-t-elle, en parlant à la reine, & vous accoucherez de deux enfans qui, héritant des traits du visage & des mouvemens de l'ame d'Hohak leur aïeul, vous causeront de mortelles douleurs, & mettront toute la Perse en combustion ; le seul moyen de détourner de si grands malheurs, c'est de les faire étouffer en naissant. Je sais

combien ce conſeil eſt dur à exécuter; les entrailles d'une tendre mère n'y peuvent conſentir; mais il faut faire périr les monſtres dès leur naiſſance, ſi l'on veut éviter leurs cruautés: ce n'eſt point la fatalité des étoiles qui les domine, ni leur ignorance qui leur fera commettre tant de crimes: leur propre volonté & leur mauvais cœur les y détermineront, & ils ne tiendront ni de vous, madame, ni de mon cher Feridoün. J'atteſte le grand Dieu vivant, dont le ſeul nom fait trembler les intelligences rebelles juſqu'au plus profond des abymes qui leur ſervent de priſon, que je vous annonce la vérité, & qu'aucun motif de paſſion ne m'engage à vous parler ainſi; conſultez-vous bien, mes chers enfans, & comptez que de leur prompte mort dépend votre repos & celui de vos peuples.

A peine Feramak eut-elle fini ſon diſcours qu'elle diſparut à nos yeux, & nous laiſſa, mon épouſe & moi, accablés de la plus mortelle douleur. Bab-Al-Mandeb reconnut bientôt qu'elle portoit dans ſes entrailles des marques de ma tendreſſe; mais plus le terme de s'en délivrer approchoit, plus notre affection augmentoit. Enfin, ce fatal moment étant arrivé, elle donna le jour à deux princes

princes d'une beauté si parfaite, que je n'eus jamais la force d'ordonner qu'on les privât de la vie; je ne jugeai pas même à propos d'appeler ma mère en ce moment, de crainte qu'elle ne m'enlevât mes enfans; je ressentois trop de tendresse pour eux, pour consentir à ce qu'elle demandoit de moi; mais m'étant venue voir d'elle-même quelques jours après leur naissance, & voyant que je n'avois pas suivi ses conseils : Ah! mon fils, me dit-elle, l'amour paternel vous aveugle aujourd'hui; mais dans quel cuisant repentir vous trouverez-vous, dans quelques années, pour ne m'avoir pas crue! vous nourrissez deux vipères qui vous rongeront le sein, & le malheur est qu'il n'y a point d'autre remède que celui de vous en défaire, pendant qu'ils sont encore hors d'état de vous faire du mal. Ce sont d'aimables enfans, j'en conviens, mais vous connoîtrez un jour, pour votre malheur, qu'ils ont l'ame aussi noire que leur visage est blanc & vermeil.

Toutes ces remontrances ne me touchèrent pas, je fis connoître à ma mère que je ne pouvois me résoudre à suivre son conseil; elle redoubla ses prières pour m'engager à travailler à ma tranquillité & à celle

de mes ſujets, en me privant de mes fils; & voyant qu'elle n'en pouvoit venir à bout, elle me quitta aſſez bruſquement, & m'aſſurant de nouveau que je me repentirois trop tard de n'avoir pas ajouté foi à ſes ſages conſeils.

Mes enfans, qui furent appelés Tour & Salm, démentoient par leur conduite tout ce que Feramak m'avoit prédit d'eux : on appercevoit dans leurs manières beaucoup de douceur & de ſoumiſſion ; & ſi quelque choſe pouvoit me chagriner en eux, c'étoit l'extrême averſion qu'ils marquoient pour un fils que j'avois eu de Bab-Al-Mandeb, l'année d'après leur naiſſance, & qui ſe nommoit Irage. Quelqu'attention que ce dernier eût pour plaire à ſes ainés, il en étoit toujours traité avec beaucoup de rudeſſe ; & quoique j'euſſe plus d'une fois interpoſé mon autorité, pour apporter la paix entr'eux, & que Bab-Al-Mandeb, par ſes careſſes, eût fait ſes efforts pour les faire vivre avec union, nous ne pouvions voir ſans douleur le peu de complaiſance que Tour & Salm avoient pour nous ſur cet article.

Pour prévenir tous les différends que nous prévoyions pouvoir arriver entr'eux, je

résolus de leur partager de mon vivant mes états.

Je donnai à Salm le pays nommé Magreb, c'est-à-dire, toutes les provinces de l'occident dont j'étois le maître.

A Tour, ce que l'on nomme aujourd'hui la Turquie orientale, qui comprend le pays des Turcs, Tartares & Mogols, & toute la vaste étendue du pays de Cathai & de la Chine.

A Irage, la Perse, les deux Iraques, la Sirie, l'Arabie & le Khorassan, aux conditions néanmoins qu'ils me reconnoîtroient toujours pour leur souverain.

Quelqu'égalité que j'eusse tâché de conserver dans ce partage, Tour & Salm n'en furent pas contens, & en marquèrent leur impatience, avec si peu de respect que j'en fus outré; je crus devoir garder avec eux ma qualité de père & de roi, & leur témoignai mes volontés, avec tant de hauteur, qu'ils furent obligés de me demander pardon, & d'aller prendre chacun possession de leurs états.



LXIX. QUART D'HEURE.

IRAGE qui, loin d'être du caractère de ses frères, avoit toujours souffert leurs emportemens sans se plaindre, resta auprès de moi, sans vouloir accepter le trône de Perse que je me disposois à lui remettre; il avoit épousé une des plus belles personnes de la terre, nommée Afridmah, dont il avoit un seul fils : ce jeune enfant, que l'on appeloit Manugeher, faisoit son unique soin : détaché de toute ambition, il ne s'occupoit qu'à le faire élever avec toutes les attentions que l'on donne ordinairement à l'éducation des princes, & jouissoit d'une tranquillité préférable à tous ces mouvemens tumultueux dans lesquels se plaisent les ambitieux.

Enfin, mes chers enfans, il y avoit près de dix ans que je n'avois vu Tour & Salm, lorsque j'appris avec une surprise extrême qu'ils marchoient vers l'Adherbigian, chacun avec une armée de plus de deux cent mille hommes, dans le dessein de me forcer à faire un nouveau partage, & qu'ils mettoient tout à feu & à sang.

Ce fut en ce moment que la prédiction de Feramak n'eut plus besoin d'explication; j'eus regret de n'avoir pas suivi son conseil; mais comme il n'y avoit pas de temps à perdre, je dépêchai promptement des ordres par toute la Perse de lever des troupes, suffisantes pour m'opposer à leurs indignes desseins. Je voulus, pour gagner du temps, les amuser par de belles paroles, je leur envoyai plusieurs grands seigneurs du royaume, envers lesquels ils se montrèrent si déraisonnables, qu'Irage me proposa d'aller régler lui-même avec eux, les conditions d'une trève ou d'une paix qui nous pût mettre en état de leur faire bientôt la loi. Je fis mon possible pour l'empêcher de faire ce voyage; le cœur me disoit que je ne reverrois plus ce cher fils; mais il m'en pressa si fortement, que je ne pus m'opposer à sa résolution : il partit donc, dans l'espérance d'appaiser ses frères, & de les ramener à leur devoir. Mais ces enfans dénaturés ne le virent pas plutôt entre leurs mains, qu'au lieu d'écouter ses propositions, ils le massacrèrent impitoyablement, & par un excès d'impiété & de barbarie, ils m'envoyèrent sa tête encore toute sanglante, en m'annonçant que le même sort m'étoit destiné.

Ah ! mes chers enfans, que devins-je à une pareille vue ? le ſouvenir ſeul de cette cruauté me ſaiſit encore d'horreur. Je ne pus appercevoir ces reſtes de mon cher Irage ſans verſer des larmes de ſang : j'entrai dans des mouvemens de fureur ſi violens que je ne me connoiſſois plus ; & ce qui combla mon déſeſpoir, Bal-Al-Mandeb, cette chère & vertueuſe épouſe, qui faiſoit toute ma conſolation, fut ſi touchée d'un crime auſſi odieux, que n'y pouvant ſurvivre, elle tomba dans des convulſions, qui, malgré tous les ſoins & les remèdes que l'on put y apporter, la ſuffoquèrent en moins d'une heure.

Manugeher, fils d'Irage, avoit à peine atteint ſa quinzième année, lorſque cette funeſte cataſtrophe arriva. Il devint furieux comme un lion, à la vue de la tête de ſon père, & ne voulant point d'autre étendart que cette même tête, pour animer mes ſoldats à la vengeance, il raſſembla toutes mes troupes, en fort peu de temps, alla au-devant de ſes cruels oncles, leur livra bataille, malgré l'inégalité du nombre, & s'y comporta avec tant de valeur, qu'entraînant la victoire par-tout où il paroiſſoit, il défit leur armée à plate couture ; & ayant

fait prisonniers Tour & Salm, après leur avoir fait couper le nez & les oreilles, il les fit enfermer dans des sacs de chaux vive, où ils expirèrent dans les plus cruels tourmens. Il fit attacher leurs squelettes à deux potences qu'il fit dresser vis-à-vis d'un tombeau magnifique, où il fit mettre la tête de son père.

Après avoir tiré une vengeance aussi complette de la mort d'Irage, Manugeher revint victorieux & triomphant auprès de moi. Dans quelqu'accablement que je fusse de tant de malheurs, je le reçus avec mille caresses; & le déclarant mon successeur, je lui mis moi-même la couronne sur la tête, & le fis reconnoître pour souverain monarque de tous mes états, quelque répugnance qu'il eût à les accepter de mon vivant. Ensuite ayant engagé, par les parfums ordinaires, Feramak à venir me voir, je la priai instamment de me choisir un lieu de retraite, où je pusse finir en repos une vie dont le poids commençoit à m'accabler. Elle prit toute la part possible à mes douleurs, & sans me faire aucun reproche qui n'auroit fait que les augmenter, elle consentit à ce que je demandai d'elle; & après avoir versé abondamment des larmes sur nos mal-

heurs communs, elle adreſſa ainſi la parole à Manugeher.

L'étendue du ciel, qui par ſon mouvement continuel meſure le temps de notre vie, eſt comme un grand livre où toutes les actions des hommes ſont écrites : Heureux celui qui n'y couche que celles qui ſont dignes de louange, & d'être tranſmiſes à la poſtérité! Faites donc enſorte, jeune héros, de régler les vôtres par une profonde ſageſſe, que l'ambition, ni les autres paſſions humaines ne puiſſent point altérer; c'eſt-là la marque d'un vrai roi; maître de lui-même, il ne ſe laiſſe dominer par aucun de ces mouvemens, qui cauſent ordinairement ſa perte & celle de ſes états. Regardez toujours avec indifférence, mon cher Manugeher, ce que vous poſſédez, afin d'avoir un jour moins de regrêt de le perdre, & ſongez que lorſqu'un homme de bien eſt prêt à paſſer dans l'autre vie, il lui importe peu de mourir ſur un trône ou dans une cabane.

❁

LXX. QUART D'HEURE.

APRÈS cette morale, digne d'être gravée ſur le bronze, je pris congé de mes ſujets, & malgré les larmes de Manugeher, je partis avec Feramak qui me conduiſit dans ces lieux charmans, où, après m'avoir fait boire de l'eau de cette fontaine d'immortalité, elle me fit conſtruire ce palais, que j'habite depuis pluſieurs ſiècles : détachés de toutes paſſions, Feramak & moi nous y vivons dans une tranquillité parfaite, qui a pourtant été quelquefois interrompue par les malheurs qui ſont arrivés aux deſcendans de Manugeher. La violence de leurs paſſions les a ſouvent écartés de la route qu'ils devoient tenir pour plaire au ſouverain créateur de tous les êtres ; ils n'ont point écouté nos ſages conſeils, & le bras de Dieu s'eſt plus d'une fois appeſanti ſur eux ; profitez donc, mes chers enfans, de la diſpoſition où je vous vois dans vos malheurs, par une parfaite réſignation aux volontés du ciel : obtenez de Dieu cette indifférence pour les biens de la terre, qui fait tout le bonheur des mortels, moins malheureux que le ſaint

homme Aïub (1), qui mérita juſtement le titre de Sabour (2), & que le démon perſécuta ſans relâche, ainſi que ſa femme Suna (3); adreſſez au ſouverain créateur les mêmes paroles dont ils ſe ſervirent dans l'excès de leurs maux : « la douleur nous » environne de toutes parts; mais, ſeigneur, » vous êtes plus miſéricordieux que tous » ceux qui peuvent être touchés de pitié ».

Cette ardente prière fit ceſſer leurs cruelles ſouffrances; la chaleur peſtilentielle que le démon, par la permiſſion de Dieu, lui avoit ſoufflée par le nez, & qui avoit corrompu toute la maſſe de ſon ſang, à un point que ſon corps n'étoit plus qu'un ulcère, ſe changea en rafraîchiſſement ſalutaire : le fidèle miniſtre du Très-Haut, frappant la terre de ſon pied, en fit ſortir une ſource d'eau pure, dont le ſaint homme ayant bu, & s'en étant lavé, il ſe trouva parfaitement guéri de tous ſes maux; ſes biens & ſes richeſſes furent multipliés au centuple, & la neige & la pluie qui tomboient chez lui, étoient même précieuſes.

(1) Job.

(2) Sabour, en perſan, ſignifie patient.

(3) D'autres auteurs orientaux la nomment Raſima.

Que cet exemple, mes chers enfans, vous encourage à ſouffrir; Dieu veut ſans doute éprouver votre vertu, il la couronnera comme celle du ſaint homme Aïub.

Ces ſages conſeils encouragèrent tellement le roi de Bornéo & ſon illuſtre épouſe, qu'oubliant en ce moment tous leurs malheurs, ils ne ſongèrent plus qu'à remercier Dieu de les avoir conduits dans la retraite de Feridoün. Cet illuſtre monarque, ſenſible aux marques d'amitié de Mahalem & de la reine de Bornéo, leur en témoigna toute la reconnoiſſance poſſible; ſi vous m'en croyez, leur dit-il, renoncez à votre trône, reſtez avec moi dans ces lieux inconnus à toute la terre. L'eau de cette fontaine vous y conſervera en ſanté & dans la jeuneſſe où vous êtes, juſqu'à la fin des ſiècles; exempts de toutes paſſions, vous y trouverez des douceurs étrangères au reſte des mortels, & vous y ſerez ſervis par des génies bienfaiſans qui obéiront à vos moindres ordres.

Mahalem, ſeigneur, & ſon épouſe, goûtoient trop les raiſons de Feridoün pour ne pas ſuivre ſes conſeils. Enchantés d'un ſéjour auſſi délicieux, ils burent de l'eau de la fontaine d'Elie, &, ſans s'embarraſſer de

l'uſurpateur Cahamy, que ſes cruautés firent bientôt maſſacrer par ſes propres ſujets, ils reſtèrent dans cette isle, avec un ſeul enfant qu'ils eurent, & dont la reine étoit enceinte lorſqu'elle y aborda, & ils y ſont encore, en attendant le jour terrible où tous les hommes rendront compte de leurs actions devant le ſouverain tribunal de Dieu.

Ah! mon cher Ben-Eridoun, dit Schems-Eddin, ſi l'hiſtoire du fils de l'illuſtre Giamſchid avoit été capable de me rappeler mes diſgrâces paſſées, que les ſages inſtructions qui la terminent ſont conſolantes pour les malheureux! En effet, qui parut jamais plus miſérable que le ſaint homme Aïub? Dieu ne récompenſa-t-il pas ſon extrême patience? ne le remit-il pas dans un état plus floriſſant qu'auparavant? ne le combla-t-il pas de ſes bienfaits? Eſpérons donc tout de ſa bonté, & ne murmurons jamais des afflictions qu'il ne nous envoie que pour purifier notre vertu.

C'eſt très-ſagement penſé, ſeigneur, reprit Ben-Eridoün; mais pendant que votre majeſté peut me donner encore quelques momens d'audience, je vais lui raconter une action bien généreuſe de deux habitans de Schirak. Je l'écouterai avec plaiſir, dit le

roi d'Aſtracan : alors Ben-Eridoün parla en ces termes.

Hiſtoire d'Azar & d'Hilal.

UN orfèvre de Schirak, nommé Azar, avoit une maiſon aux environs de cette ville, qu'il vendit à un de ſes amis appelé Hilal. Cet Hilal, qui étoit à ſon aiſe, avoit quitté le commerce de pierreries, pour ſe retirer dans cette maiſon, & y vivre tranquillement avec une ſeule fille qu'il avoit eue d'une femme qu'il aimoit tendrement. Il étoit un jour à ſe promener dans ſon jardin, lorſqu'un orage des plus violents l'ayant ſurpris, il n'eut que le temps de gagner un petit ſallon dont les vues donnoient ſur la campagne : la pluie tomboit en ſi grande abondance, qu'il ſembloit que Dieu voulût une ſeconde fois noyer le genre humain ; & le ciel étoit tellement en feu, qu'Hilal, qui comptoit que c'étoit ſon dernier jour, ſe recommandoit de tout ſon cœur au ſouverain prophète ; il eut encore bien plus lieu de croire que le vent froid (1) & glaçant de la mort ſouffloit de ſon

---

(1) Les arabes nomment ce vent Sarſar.

côté, lorſqu'un coup de tonnerre ayant renverſé un pan du mur de ce ſallon, il ſe trouva preſqu'accablé ſous les ruines de cet édifice.

LXXI. QUART D'HEURE.

Hilal, ſeigneur, devoit naturellement être écraſé par la chûte de ce mur, il ne fut pourtant point bleſſé, & en fut quitte pour quelques écorchures; mais étant relevé de ſa chûte, quel fut ſon étonnement de ſe voir entouré de bourſes qui paroiſſoient remplies d'or & d'argent! avant que de les ouvrir, il examina d'où pouvoit venir cette eſpèce de prodige, & remarquant dans ce qui reſtoit du mur qu'il y avoit une eſpèce d'armoire ménagée dans l'épaiſſeur, il ne douta plus que ce ne fût de cet endroit que fuſſent tombées les bourſes. Il les ramaſſa l'une après l'autre juſqu'au nombre de deux cent, & trouvant dans chacune mille pièces d'or, il les porta en pluſieurs voyages dans ſa maiſon.

Tout autre qu'Hilal auroit été tranſporté de joie d'une pareille découverte; mais ce modèle d'équité ne voulant pas profiter d'un

ſi riche tréſor, attendit avec impatience le lendemain, pour aller trouver ſon vendeur. Azar, lui dit-il en l'abordant, louez le ciel d'avoir vendu votre maiſon à un homme que les richeſſes n'éblouiſſent pas; venez vous rendre le maître d'un tréſor des plus conſidérables, & qui vous appartient légitimement. Alors il lui apprit toute l'aventure de la veille, & ouvrant une de ſes bourſes qu'il avoit apportée avec lui : voyez, lui dit-il, un échantillon de ce qui vous appartient, il y en a encore chez moi cent quatre-vingt-dix-neuf toutes pareilles, ſi l'on en peut juger par l'apparence & par le poids.

Azar regarda Hilal avec ſurpriſe; mais auſſi généreux que ſon ami: pourquoi venez-vous me tenter, lui dit-il; me croyez-vous aſſez injuſte pour accepter vos offres? La maiſon que je vous ai vendue eſt-elle encore à moi? ne m'en avez-vous pas payé le prix? Reportez donc cette bourſe chez vous, & ne cherchez pas à m'éblouir par des richeſſes pour leſquelles je n'ai jamais eu d'avidité. Né de parens juſtes & craignant Dieu, j'elève mon fils unique dans la même crainte, avec un bien médiocre, mais qui eſt ſuffiſant pour des gens qui n'ont point d'ambition, & je vous verrai ſans envie poſſeſ-

ſeur d'un tréſor immenſe auquel je n'ai nul droit. Si la maiſon que je vous ai vendue étoit tombée, ou avoit été brûlée par le feu du ciel dès le lendemain que vous en êtes entré en poſſeſſion, vous en ſeriez-vous pris à moi? auriez-vous exigé que je vous la fiſſe rebâtir? Non certainement, reprit Hilal, cela ne ſeroit pas raiſonnable, le dommage me regarderoit ſeul. Eh bien, mon cher ami, reprit Azar, par la même raiſon le profit appartient à vous ſeul.

Hilal, peu ſatisfait de cette réponſe, vouloit abſolument qu'Azar prît le tréſor; mais ce dernier étant demeuré ferme dans ſa réſolution, ils prirent le parti d'aller trouver le cadi, pour le prier de décider leur différend. Ce juge, qui ſe trouva honnête homme, ſurpris du déſintéreſſement de ces deux perſans, les conduiſit devant le trône du roi qui étoit alors à Schirak; & ce monarque, auſſi étonné de la probité d'Hilal & d'Azar, après avoir rêvé quelque temps à ce qu'il devoit juger, prononça ainſi: le tiers de ce tréſor m'appartient légitimement, mais je ne veux pas être moins généreux que ces deux muſulmans. Je ſais qu'Hilal a une fort belle fille, & qu'Azar a un fils parfaitement bien fait; je leur fais préſent de

mon tiers, & j'ordonne qu'ils jouiront des deux autres portions qui reſtent de ce tréſor, & qu'ils ſeront joints enſemble par le mariage, pourvu que ni l'un ni l'autre n'ait point d'inclination oppoſée à ce dernier article; & pour s'en informer ſur le champ, il envoya chercher ce jeune homme & cette jeune fille, & les trouvant dignes d'être unis enſemble, ils obéirent avec une extrême joie & ſans violence aux volontés de ce grand monarque.

Combien trouve-t-on peu de gens du caractère de ces deux marchands, dit alors Schems-Eddin. L'avarice & l'intérêt ont de tout temps réglé preſque toutes les paſſions des hommes, & diviſé les familles les plus unies; mais de tels vices ne doivent jamais être ceux d'un monarque: il avilit ſon rang, lorſque livré à des inclinations ſordides, il ne ſait pas faire à propos des libéralités dignes de lui, & doit ſe reſſouvenir que Dieu ne lui donne tant de richeſſes à ſa diſpoſition, que pour récompenſer le mérite & la vertu, & ſoulager les malheureux. Seigneur, interrompit Ben-Eridoun, permettez ſur ce ſujet que je raconte à votre majeſté une aventure très-courte, mais très-ſingulière.

Aventures d'Aroün - Arreſchid, & de deux pauvres de Bagdad.

Le ſouverain commandeur des croyans, Aroün - Arreſchid, étant un jour à une fenêtre de ſon palais qui donnoit ſur la place de Bagdad, fut apperçu par deux de ſes ſujets qui demandoient l'aumône. L'un d'eux ſe mit à crier: heureux celui à qui Dieu fait du bien, pendant que l'autre diſoit à haute voix: heureux celui que le caliſe regarde en pitié!

LXXII. QUART D'HEURE.

Les cris de ces deux pauvres parvinrent juſqu'aux oreilles de ce grand monarque qui, ſur le champ, leur fit diſtribuer deux pains; un pain blanc à celui qui invoquoit le caliſe, & un pain bis à celui qui mettoit ſa confiance en Dieu ſeul. Le pain blanc étoit fort petit, & celui à qui il fut donné, ne put voir ſans envie ſon camarade en avoir un, quoique bis, quatre fois plus gros; il lui propoſa de changer enſemble, & l'ayant trouvé

d'humeur très-accommodante, ils troquèrent de pains, & se retirèrent chacun chez eux : le possesseur du pain bis se moquoit en lui-même de la sottise de l'autre : mais ce dernier fut bien étonné, quand venant à rompre son pain blanc, qu'il n'avoit reçu en troc que pour faire plaisir à son compagnon, il y trouva cent sequins d'or, dont il continua de louer Dieu qui le retiroit par-là de la misère.

Le lendemain, celui qui avoit reçu du roi le pain blanc, se trouva sous la même fenêtre, & ne voulant pas avoir une si petite portion que celle de la veille, cria de toutes ses forces : heureux celui à qui Dieu fait du bien. Le calife entendant cette voix en fut surpris ; il le fit venir devant lui, & lui ayant demandé par quelle raison il s'adressoit cette fois à Dieu plutôt qu'à lui, ainsi qu'il avoit fait la veille, & ce qu'il avoit fait de son pain blanc. Seigneur, lui dit ce misérable, je l'ai troqué contre celui de mon camarade à qui Dieu avoit fait une plus grosse part qu'à moi. Le calife ne put s'empêcher en ce moment de lever les yeux au ciel & de louer la divine providence. Il est bon, dit-il alors, de se recommander aux princes & aux gens puissans, mais celui qui met

ſa confiance en Dieu ſeul, fait toujours un meilleur choix : alors, ayant donné pareillement cent ſequins à ce pauvre homme, il le renvoya bien content chez lui.

Que cette morale eſt bien vraie, s'écria Schems-Eddin ! Rois de la terre, vous qui vous énorgueilliſſez d'un titre de ſi peu de durée, & qui vous regardez comme des géans par rapport à vos ſujets ; faites attention que ſi votre tête eſt d'or, vos pieds ſont d'argile & de boue, & que toutes vos vanités ſont renverſées par un ſeul ſouffle du ſouverain créateur de tous les êtres. Vous vous regardez comme immortels, & vous ne reconnoiſſez véritablement ſa puiſſance que dans le moment terrible où l'ange de la mort ſe diſpoſe à vous conduire devant le ſouverain tribunal où nous ſerons tous égaux ; c'eſt ce que je veux te prouver par une aventure aſſez ſingulière.



Aventure d'Iskender (1), *racontée par Schems-Eddin.*

LE grand Iskender allant un jour à la chaſſe pour ſe délaſſer de ſes fatigues continuelles, pourſuivit un cerf avec tant d'ardeur, qu'inſenſiblement il ſe trouva ſeul & fort éloigné de ſes courtiſans: après avoir perdu la bête de vue, il erra tellement dans la forêt, qu'il ſe trouva dans un lieu tout-à-fait inconnu, & qui avoit tout l'air d'avoir été autrefois un cimetière; en effet, il y apperçut un homme qui rangeoit & dérangeoit un gros tas de têtes de morts, comme s'il avoit quelque choſe de conſéquence à

(1) C'eſt le ſecond Alexandre, appelé communément Roumi, par les orientaux; & Ben Filicos, fils de Philippe Khondemir, rapporte que ce prince étant prêt à mourir, & voyant ſa mère fondre en larmes, lui écrivit ce qui ſuit, pour la conſoler: Votre fils, après avoir compté quelques momens de vie, eſt livré à la mort; il a paſſé comme un éclair, & laiſſe ſeulement après lui la matière de beaucoup diſcourir: & Abulfarage ajoute qu'il lui manda, un peu avant ſa mort, de convier à un banquet ſolemnel qu'elle devoit faire, tous ceux qui auroient vécu ſans aucune affliction.

y chercher. Iskender lui parla plusieurs fois; non-seulement il n'en reçut aucune réponse, mais même il feignit de ne l'avoir pas vu ni entendu, & continua toujours son ouvrage. Cette impolitesse piqua ce grand monarque : que fais-tu là avec tant d'attention, lui dit-il, d'un ton de colère? Ce que je fais, répliqua cet homme, je cherche les os de ton père & du mien, mais je ne saurois les distinguer, tant il y a d'égalité entr'eux; alors cet homme disparoissant, ne laissa à Iskender qu'une extrême confusion sur la vanité qu'il avoit de se croire presque aussi puissant que Dieu même.

Seigneur, dit alors Ben-Eridoun, il n'est rien de plus humiliant pour un prince tel qu'étoit Iskender, qu'une pareille apparition; elle servit aussi à le détromper des folles idées que sa mère lui avoit données de sa divinité; & lorsque quelque flatteur lui prodiguoit son encens sur ce pied, il étoit le premier à en railler & à le renvoyer à son valet-de-chambre qui, par de certains services qu'il lui rendoit, étoit bien persuadé que ce monarque n'étoit qu'un homme sujet à corruption, comme tous les autres. Mais si votre majesté est informée de cette apparition, elle en ignore peut-être une autre

qui ſauva la vie à ce monarque. Tu me feras plaiſir de me la raconter, dit Schems-Eddin ; alors Ben-Eridoun parla en ces termes.

Aventure d'un bucheron & de la mort.

UN pauvre bucheron ne pouvant, à cauſe de ſa pauvreté, fournir à la dépenſe de la nourriture d'un enfant que le ciel venoit de lui donner, étoit ſorti de ſa maiſon, dans l'intention de l'aller expoſer aux bêtes féroces, ou de le jeter dans la rivière, & de venir ſe pendre enſuite, lorſqu'il rencontra la mort à ſon paſſage. Cette figure effrayante lui glaça les ſens ; & ne ſachant quel parti prendre, il ſe diſpoſoit à la fuite, lorſqu'elle l'arrêta par le bras. Ton fils & toi vous ne mourrez pas, lui dit-elle, votre heure n'eſt pas encore venue.

LXXIII. QUART D'HEURE.

LE bucheron fut un peu raſſuré par ces paroles, ſa misère extrême lui fit regarder la mort avec un peu moins de frayeur. Que

voulez - vous que je faſſe ſur la terre, lui dit-il, je ſuis vieux & hors d'état de gagner ma vie, par une chûte qui m'a ôté toutes mes forces ? Ne t'embarraſſe de rien, lui répliqua la mort, reporte ton enfant dans ta chaumière, & reviens me trouver ici. Le bucheron obéit ; la mort le conduiſit dans la plaine, elle lui montra dix ou douze plantes dont la vertu étoit encore inconnue aux hommes; elle lui enſeigna à les employer, & l'aſſura qu'avec ces ſecrets il feroit des cures ſi merveilleuſes, qu'en peu de temps il ſeroit reconnu pour un médecin très-célèbre. Je veux faire encore plus pour toi, pourſuivit - elle : afin que tes arrêts de vie ou de mort ſoient infaillibles, tu me trouveras toujours dans la chambre de tes malades; ſi tu me vois au pied du lit, tu peux aſſurer hardiment que celui pour lequel on t'aura envoyé chercher ne mourra pas de cette maladie ; mais quand tu m'appercevras au chevet, alors tous tes remèdes ſeront inutiles.

La mort tint exactement parole au bucheron: il devint bientôt un médecin recherché ; ſes déciſions étoient autant d'oracles, & ſes cures étoient toutes miraculeuſes; ainſi il devint riche en très-peu de temps. Votre

majeſté

majesté n'ignore pas que le grand Iskender eut une maladie des plus périlleuses : on le soupçonnoit d'avoir été empoisonné, peut-être étoit-ce la vérité ; car le médecin bucheron y ayant été appelé pour éprouver la force de ses remèdes, fut dans la dernière consternation de trouver la mort au chevet du lit de ce monarque. Il eut beau la prier de différer de quelques années, l'inexorable fut sourde à toutes ses prières. Il faut qu'il me suive, disoit-elle, n'entreprends point de me fléchir : chacun étoit surpris des discours du médecin & de ne voir personne à qui il portât la parole : on le regardoit comme un fou, & l'on étoit prêt de le chasser avec ignominie, lorsque parlant à l'oreille d'un des esclaves d'Iskender, il lui ordonna de prendre trois de ses camarades, & avec eux de changer brusquement le lit du prince, de manière que le chevet se trouvât du côté du pied ; il fut obéi sur le champ, & cela fut exécuté avec tant de promptitude, que son adresse sauva la vie au grand Iskender. La mort fut si surprise de se trouver aux pieds du malade, lorsqu'elle se croyoit proche de sa tête, qu'elle ne put refuser au médecin de lui tenir sa parole, & de se retirer pour cette fois seulement; elle lui par-

donna cette petite tromperie, avec défenſe d'y retourner: & ce monarque guérit par les remèdes du bucheron qui en reçut une récompenſe proportionnée à un ſi grand ſervice.

Schems-Eddin ne put s'empêcher de rire de l'aventure du bucheron; nos anciens romanciers, dit-il, avoient des idées bien plaiſantes & bien particulières, & voilà une imagination des plus comiques. Je ne vous garantis pas le fait vrai, reprit Ben-Eridoun, il eſt du temps de nos auteurs fabuleux; mais ſi votre majeſté ſouhaite, j'ai une hiſtoire à peu-près de ces temps-là, où les apparences de vérité ſont un peu mieux gardées, & des auteurs fort ſenſés la rapportent de manière à faire croire qu'elle pourroit bien être véritable: la voici, ſeigneur, telle que je l'ai lue, il y a quelques années, dans un manuſcrit aſſez rare.

Hiſtoire de Boulaki, ſultan des Indes, & de la belle Dara-cha ſa fille.

Il y avoit autrefois, dans les Indes, un roi très-puiſſant, nommé Boulaki. Ce prince, dans une extrême vieilleſſe, ſe voyant ſans

enfans, fit tant de vœux dans toutes les pagodes de ſon empire, qu'il obtint de ſes Dieux une fille qu'il nomma Dara-cha. La ſultane, mère de cette jeune fille, qui lui avoit été vendue par un marchand de Golconde (1), où ce monarque faiſoit ſa réſidence ordinaire, avoit de ſon côté intéreſſé Ram & Viknou (2), dans le ſouhait ardent qu'elle avoit de donner des héritiers au roi: mais il ne fut qu'à demi ſatisfait par le don qu'ils lui firent de Dara-cha. Comme la petite princeſſe étoit d'une beauté parfaite, & qu'elle promettoit tout ce que l'on pouvoit attendre d'une perſonne de ſon rang, Boulaki n'épargna rien pour en faire un modèle de toutes perfections. Elle avoit à peine quinze ans que ſa beauté faiſoit grand bruit dans tout l'orient. Baharam-Guri (3), roi de

(1) Cette ville eſt la capitale d'un royaume du même nom, ſituée dans la preſqu'isle, entre le Gange, l'empire du Mogol, les royaumes de Deca & de Biſnagar. Ce royaume eſt très-renommé par ſes mines de diamans, de fer & d'acier.

(2) Principaux dieux des indiens.

(3) Il y a un roman perſan compoſé par le poëte Katebi, intitulé: *Bahatam-Ve-Gul-Endam*, dans lequel les aventures guerrières & amoureuſes de ce héros ſont écrites fort au long, & dont cette hiſtoire eſt extraite.

Perſe, en devint paſſionnément amoureux ſur la ſeule réputation. Il laiſſa ſon royaume à un viſir dont il connoiſſoit la fidélité; & étant arrivé à Golconde, *incognitò*, il alla loger chez une bonne femme qui n'étoit pas éloignée du palais de Boulaki. Après s'être entretenu long-temps avec ſon hôteſſe, du mérite extraordinaire de la princeſſe des Indes, il apprit que le roi ſon père étoit fort chagrin de la perte d'un de ſes éléphans, monſtrueux en groſſeur & terrible par la force.

LXXIV. QUART D'HEURE.

Ce furieux animal que l'on avoit effarouché, avoit quitté la compagnie des autres, & courant les forêts & les campagnes, il faiſoit par-tout un ravage terrible. Les plus braves ſeigneurs de la cour, pour plaire au roi, lui avoient donné la chaſſe, mais aucun d'eux n'avoit été aſſez heureux pour échapper à ſa fureur, ils avoient tous été abattus de ſa trompe, & foulés aux pieds.

Cette nouvelle enflamma le courage de Baharam-Guri; plus il y avoit de péril, plus il trouvoit de gloire à dompter ce

ſuperbe animal, & c'étoit la plus brillante occaſion qu'il pût choiſir, pour ſe faire connoître à Boulaki & à Dara-cha; il témoigna donc à cette femme l'impatience qu'il avoit de combattre l'éléphant du roi; &, malgré ſes remontrances & ſes larmes, il prit la réſolution d'aller éprouver ſa valeur contre cet animal farouche : mais en cas qu'il ſuccombât dans ſon entrepriſe, ne voulant point mourir ſans avoir vu la princeſſe, il ſe préſenta le lendemain matin devant le trône du monarque des Indes, pour lui déclarer ſes intentions.

Boulaki, conſterné de la perte de tant de braves ſeigneurs qui avoient péri dans cette entrepriſe, & étonné de l'intrépidité du Perſan. Qui que tu ſois, lui dit-il, je loue ton extrême valeur, mais je ne puis m'empêcher de plaindre ton ſort, je vois bien qu'il ſera pareil à celui de tant de braves Indiens qui ſont morts ſous les pieds de ce cruel éléphant. Seigneur, reprit Baharam-Guri, j'ai combattu toute ma vie ces monſtrueux animaux, & je ſuis toujours ſorti victorieux de pareils combats, peut-être que celui-ci me ſera auſſi favorable; mais avant de l'entreprendre, puis-je eſpérer de votre majeſté une grâce auſſi ſingulière qu'elle eſt

téméraire. Quelle eſt-elle, répliqua Boulaki? C'eſt, ſeigneur, de permettre que j'aie l'honneur de voir la princeſſe, de lui baiſer la main; & en cas que je ſuccombe dans le combat, qu'elle porte le deuil de ma mort pendant quinze jours ſeulement.

Boulaki fut très-ſurpris de cette demande; cependant, conſidérant la bonne grâce de Baharam-Guri : quelqu'indiſcrette que ſoit ta demande, lui dit-il, je ne veux pas que mes peuples me reprochent de les laiſſer ſouffrir des fureurs de cet animal indomptable, pour une récompenſe dont tu n'auras jamais lieu de te vanter, puiſque je regarde ta mort comme inévitable : diſpoſe-toi donc à combattre l'éléphant, & que l'on appele la princeſſe.

Dara-cha ſurvint un moment après, elle leva ſon voile par ordre de ſon père; & comme tout ce que les peintres ont jamais imaginé de plus beau, étoit inférieur aux charmes de la princeſſe, Baharam-Guri en fut tellement ébloui, qu'il ne put ſoutenir ſa vue. Adorable princeſſe, s'écria-t-il, en ſe proſternant la face contre terre, heureux les ſujets qui vivent ſous une ſi charmante domination! mais que n'ont-ils point à craindre de vos divins regards! Quel cœur

inſenſible peut vous voir ſans vous adorer ! Le reſpect qu'ils doivent avoir pour une image auſſi parfaite de la divinité, ne les met point à l'abri des traits qui partent de vos beaux yeux ; pardonnez un aveu ſi téméraire. Je vais, belle Dara-cha, combattre l'éléphant qui fait tant de ravage aux environs de Golconde ; ma mort eſt preſque sûre, mais je n'ai point de regret à la vie, puiſqu'il m'a été permis de voir ce qu'il y a de plus rare dans le monde, de baiſer la main d'une princeſſe qui mérite de poſſéder le trône de tout l'univers, & qui doit, après ma mort, donner des marques, du moins extérieures, de la douleur qu'elle aura de ma perte.

LXXV. QUART D'HEURE.

DARA-CHA fut ſi interdite à la vue de Baharam-Guri, & ce monarque lui parla avec tant de grâces & de marques d'une véritable paſſion, que ſans faire attention à la préſence de ſon père, elle ne put s'empêcher de verſer des larmes ſur ſa mort certaine.

Généreux cavalier, lui dit-elle, vous ne

feriez pas aſſez hardi pour me tenir de pareils diſcours, ſi vous n'étiez pas né prince, & ſi vous n'en aviez pas la permiſſion de mon père; j'oſe cependant vous avouer que s'ils me déplaiſent, c'eſt que je prévois que la ſuite en ſera funeſte. Oui, ma chère fille, s'écria le Sultan des Indes, ce jeune téméraire ne portera pas loin la peine de ſa préſomption, j'en conviens; mais malgré ſa hardieſſe, que je me ſens d'inclination pour lui! Et ſi ſa naiſſance répondoit à ſa valeur, que j'aurois un ſenſible déplaiſir d'avoir ſouffert qu'il s'exposât à une perte infaillible! Je n'ai pu le détourner d'une ſi généreuſe réſolution; ſouffrez donc (ainſi que je lui ai promis) qu'il vous baiſe la main, & jurez-lui de porter le deuil de ſa mort, au moins pendant quinze jours. Ah! ſeigneur, reprit Dara-cha, en préſentant la main au jeune monarque de Perſe, qu'il baiſa avec un reſpect & une ardeur ſans égale; je ne puis faire le ſerment que vous exigez de moi ſans frémir; je le jure cependant, je porterai le deuil de ce héros en cas que nous ayons le malheur de le perdre; mais je puis l'aſſurer, il ſera plus dans mon cœur que ſur mes habits.

Adorable princeſſe, s'écria Baharam-Guri,

tranſporté de joie, je vous épargnerai ce chagrin : comptez que je reviendrai vainqueur, & digne de poſſéder votre main; vous ſaurez alors que je puis aſpirer à un ſi grand honneur; & ſi j'ai le malheur d'être vaincu, je laiſſerai par écrit de quoi vous convaincre qu'il n'y a qu'un prince ſouverain, aſſez hardi pour avoir demandé au ſultan des Indes les conditions téméraires que ſa bonté a bien voulu m'accorder.

Boulaki & Dara-cha avoient bien jugé, à l'air & aux diſcours Perſans, que ce n'étoit pas un homme du commun; mais, perſuadés par ſes dernières paroles, que c'étoit quelqu'illuſtre monarque, ils firent tous leurs efforts pour le détourner du dangereux deſſein de combattre l'éléphant. C'eſt vainement, reprit-il, que vous entreprenez de me faire changer de ſentimens; mon ſort eſt écrit ſur la table de lumière (1), je cours le remplir, & mériter ou les louanges, ou les regrets de ma princeſſe.

Partez, aimable héros, lui dit alors le roi des Indes, revenez vainqueur; faites-vous connoître, & comptez ſur un cœur reconnoiſſant de la part de ma fille.

(1) Manière de parler des orientaux pour faire connoître qu'ils ajoutent foi à la predeſtination.

Baharam-Guri, dans l'excès de ſa joie, voulut ſe jeter aux pieds de Boulaki, mais ce monarque l'en empêcha, & l'embraſſa tendrement. Après ces marques de diſtinction, le roi de Perſe partit avec un ſeul écuyer du roi, qui lui fut donné pour être témoin de ſa mort ou de ſa victoire. Lorſque ce prince fut proche du lieu où s'étoit retiré l'éléphant, l'écuyer eut ordre de monter ſur un arbre, pour voir ſans péril le combat de Baharam-Guri qui, ſe tenant ſur ſes gardes, alla au-devant de ce cruel animal, avec une intrépidité extrême.

L'éléphant ne l'eut pas plutôt apperçu qu'il vint ſur lui avec une furie dont tout autre que le prince auroit été épouvanté; mais ce jeune héros, monté à l'avantage, (ſans reculer un ſeul pas) lui tira avec tant de force & d'adreſſe une flèche dans le milieu du front, qu'il la fit entrer juſqu'aux aîlerons: après un coup ſi heureux, il mit promptement pied à terre; & ſaiſiſſant ce furieux animal par ſa trompe, avec un bras vigoureux, il lui donna de ſi violentes ſecouſſes qu'il le fit enfin tomber par terre: alors, profitant de ſon avantage, il mit auſſitôt le ſabre à la main, & lui ſépara la tête du corps.

L'écuyer ne vit pas plutôt l'éléphant mort, qu'il ſe gliſſa à terre ; & ſe chargeant de la tête de ce terrible animal, il entra dans Golconde, précédé du prince de Perſe, que l'on y reçut avec des acclamations extraordinaires.

Si Boulaki fut charmé de ſavoir le jeune Perſan de retour, la princeſſe des Indes n'eut pas moins de joie de le revoir vainqueur. Le ſultan l'ayant embraſſé tendrement, le fit aſſeoir à côté de lui : Brave inconnu, lui dit-il, nous ne comptions pas vous revoir, mais nos dieux, qui ont exaucé mes prières, vous rendent à nos ſouhaits. Votre perſonne ſans doute leur eſt chère, puiſqu'ils ont permis que vous demeuraſſiez vainqueur d'un animal qui a fait périr les plus illuſtres & les plus braves de ma cour. Je me flatte que vous voudrez bien me tenir votre parole, & que vous m'apprendrez à qui j'ai l'obligation d'un ſervice auſſi important.

Le prince ne pouvant plus refuſer d'apprendre au roi des Indes qui il étoit, parla à-peu-près en ces termes.

Histoire de Baharam-Guri.

Je commencerai, feigneur, par vous apprendre que je dois le jour au fouverain monarque de Perfe. Jezdegerd mon père, qui n'étoit pas dans l'ufage d'élever auprès de lui aucun de fes enfans, confulta, quelques jours après ma naiffance, les plus illuftres voyageurs, pour favoir d'eux quel étoit le plus beau & le meilleur pays qu'ils euffent vu, afin de m'y envoyer. Il apprit que celui de Hirah, fitué dans la partie de l'Arabie la plus proche de la Caldée, étoit le plus propre qu'il pût choifir; pour cet effet, il manda auffitôt à un roi de fes tributaires, nommée Nooman, qui regnoit à Hirah, de le venir trouver. Ce prince obéit à fes ordres; & le roi m'ayant remis entre fes mains, il lui ordonna de me conduire dans fes états, & de me donner une éducation conforme à celle des Arabes.

✠

LXXVI. QUART D'HEURE.

JE pafferai, feigneur, fous filence, pourfuivit le prince de Perfe, l'éducation de ma jeuneffe ; elle fut telle que je n'ai point eu fujet de m'en plaindre. Nooman, qui n'avoit pu obtenir du ciel aucun enfant, me donna toute fa tendreffe, & n'épargna rien pour répondre à l'attente du roi de Perfe. J'avois déjà près de vingt ans, fans que ce monarque eût voulu permettre que je vinffe à fa cour, lorfque j'appris, avec une extrême douleur, que l'ange de la mort avoit enlevé fon ame de fon corps. Je me difpofois à partir en diligence, pour m'aller faire reconnoître de mes fujets, lorfque je reçus une nouvelle qui me jeta dans un nouveau défefpoir. Comme les Perfans avoient beaucoup fouffert de l'humeur violente de mon père, & qu'ils ne me connoiffoient que de nom, ils crurent que je lui reffemblerois; c'eft pourquoi, loin de m'appeler à une fucceffion qui m'appartenoit fi légitimement, ils jetèrent les yeux fur un feigneur de Perfe, nommé Kefra, & le proclamèrent roi.

Nooman, qui m'aimoit comme fi j'euffe

été ſon fils, ne put ſouffrir l'injuſtice des Perſans; il aſſembla tous les princes ſes voiſins; & les engageant à ſoutenir ma cauſe, il forma une armée de plus de quatre-vingt mille hommes, à la tête deſquels m'étant mis, je vins attaquer l'uſurpateur. Comme, malgré le mécontentement des Perſans, il y avoit encore grand nombre de mes ſujets qui n'avoient ſouffert qu'avec chagrin l'élection de Keſra, tous ſes gens ayant appris que je m'approchois d'Hiſpahan, députèrent au-devant de moi pluſieurs ſeigneurs qui s'entremirent avec beaucoup d'empreſſement pour négocier un accommodement avec mon ennemi.

Comme je trouvois la difficulté inſurmontable, parce qu'il falloit néceſſairement que l'un ou l'autre cédât le trône à ſon concurrent, je m'aviſai de propoſer un expédient aſſez extraordinaire, & dont on convint des deux côtés, ce fut de faire mettre la couronne royale de Perſe entre deux lions affamés, renfermés dans une médiocre enceinte, & que celui de nous deux qui la pourroit enlever à ces furieux animaux, ſeroit jugé le plus digne de régner ſur toute la Perſe.

Cette condition fut agréée de tous mes

ſujets ; mais Keſra n'en fut pas trop content ; en effet, le jour deſtiné pour cette déciſion étant arrivé, nous nous tranſportâmes au lieu du combat. Alors, voyant la pâleur peinte ſur le viſage de mon concurrent : Avance courageuſement, lui criai-je, enlève cette couronne, & montre-toi par-là digne du choix que l'on a fait de ta perſonne.

Keſra ſe trouva ſurpris du ton dont je lui parlois. Ce trône m'appartient, me dit-il, j'en ſuis en poſſeſſion, c'eſt à vous qui prétendez me l'arracher, de retirer la couronne des griffes de ces lions. Comme tu ne la mérites pas, m'écriai-je, je ne ſuis pas ſurpris de voir que tu montres ici plus d'eſprit que de courage ; alors, ſans héſiter, je me jetai, avec la furie & l'impétuoſité d'un tigre, ſur les deux lions ; & quoique j'euſſe un excellent ſabre à mon côté, n'employant d'autres armes que mes propres mains, je les tuai tous deux ; & après m'être ſaiſi de la couronne, je me la mis moi-même ſur la tête. Tous les Perſans furent ſi ſurpris de cette action extraordinaire, qu'ils ne pouvoient en croire leurs yeux. J'avouerai, ſeigneur, que j'en étois étonné moi-même, & que le ciel, qui connoiſſoit la juſtice de ma cauſe, avoit

ſans doute inſpiré aux lions que je combattis, la timidité & la douceur des agneaux, puiſqu'ils fuyoient devant moi avec autant de frayeur que les foibles animaux évitent la dent carnacière des bêtes féroces. Enfin, ſeigneur, Keſra lui-même, ce Keſra que mes ſujets avoient choiſi pour les gouverner, ſe jeta à mes pieds, il les embraſſa ; & me jugeant digne de la couronne qu'il m'avoit enlevée, il me reconnut pour ſon ſouverain maître, & termina la guerre par une ſoumiſſion qui me fut d'autant plus agréable, qu'elle n'avoit coûté la vie à aucun de mes ſujets. Je montai donc ſur le trône, où, depuis douze ans, je me ſuis appliqué à terraſſer mes ennemis, & à faire le bonheur de mes peuples. Je leur ai procuré une paix tranquille dont je ne jouis pas moi-même, puiſque la renommée, qui a publié à Hiſpahan les rares qualités de la charmante Dara-Cha, m'a privé de cette douce tranquillité. J'ai remis tout mon pouvoir entre les mains de mon premier viſir, & j'ai voulu juger par moi-même de la rare beauté de cette princeſſe ; je l'ai trouvée, ſeigneur, fort ſupérieure à ce que l'on m'en avoit dit, & je ſens bien que je ne ſerai jamais heureux, ſi le grand ſultan des Indes n'accorde

à mes inſtantes prières, la main de la divine Dara-Cha, & ſi cette adorable princeſſe ne reçoit avec joie les offres reſpectueuſes de l'amour le plus ſoumis & le plus paſſionné.

Dara-Cha, qui n'avoit pu s'empêcher de donner ſon cœur à Baharam-Guri, ſans preſque le connoître, apprit avec une joie extrême que ſon amant étoit le ſultan de Perſe. La déclaration de ce monarque étoit trop avantageuſe à Boulaki, & il trouvoit tant de belles qualités & tant de valeur dans ce jeune héros, qu'il n'héſita pas à l'aſſurer qu'il ſe trouvoit fort honoré de la paſſion qu'il reſſentoit pour ſa fille; & cette princeſſe ayant témoigné combien elle y étoit ſenſible, le ſultan des Indes ne différa le bonheur de ces tendres amans, qu'autant de temps qu'il en fallut pour les préparatifs magnifiques qui s'obſervent dans les mariages de cette conſéquence.

Cette hiſtoire m'a fait beaucoup de plaiſir, dit Schems-Eddin; mais n'en ſais-tu plus de celles qui ſont dans le merveilleux manuſcrit d'Aboutaher? Pardonnez-moi, ſeigneur, reprit Ben-Eridoüin, en voici une qui, je crois, ne vous déplaira pas.

❧

Hiſtoire du médecin Kamel.

Il y avoit à Bagdad, du temps d'Halon (1), roi de Perſe, un tailleur d'habits qui avoit eu, d'une femme qu'il aimoit tendrement, un fils ſurnommé Kamel, à cauſe de l'extrême ſageſſe qu'il fit paroître dès ſon enfance. A peine commençoit-il à ſentir les douceurs d'être tendrement aimé de ceux qui lui avoient donné la vie, que le ciel lui enleva ſa mère. Elle mourut de douleur de voir ſon mari tourner toutes ſes affections vers une jeune veuve de ſes voiſines, dont l'eſprit étoit auſſi mauvais que le cœur.

LXXVII. QUART D'HEURE.

Babur eut ſi peu de peine à ſe conſoler de la perte qu'il venoit de faire, qu'il ne mit preſque point d'intervalle entre la mort

(1) Ce prince régna en Perſe environ l'an 1258, & avoit épouſé une chrétienne nommée Doucoſcaro, ſortie, à ce que l'on prétendoit, de la race des trois rois ou mages qui vinrent adorer Jeſus-Chriſt. *Davétif*, 194.

de ſa femme, & de nouvelles noces avec ſa voiſine. Ce n'étoit pas aſſez pour Kamel d'avoir une belle-mère d'un auſſi mauvais caractère, il falloit encore que cette femme eût un fils de ſon premier mari, qui la ſurpaſsât en méchanceté : il avoit, dès ſon plus bas âge, fait paroître une malice ſi noire dans toutes ſes actions, que ſes camarades l'avoient appelé Acrab, c'eſt-à-dire, ſcorpion, nom qui lui reſta toute ſa vie. Il y avoit autant de différence pour les mœurs entre Kamel & Acrab, qu'il s'en trouve entre le cruel lion & la timide colombe; le premier, malgré les mauvais traitemens de Babur & de ſa belle-mère, s'appliquoit uniquement à remplir les devoirs d'un honnête homme; l'autre, uniquement attentif à faire du mal, ne s'attachoit qu'à mener une vie libertine. Kamel employant tout ſon temps à l'étude des ſimples, s'étoit fait pour ami le plus habile médecin & botaniſte de toute la Perſe, pendant qu'Acrab, livré à ſes pernicieuſes inclinations, ne fréquentoit que des ſcélérats & des gens dignes du dernier ſupplice. Ce n'étoit cependant que pour ce monſtre que Babur & ſa femme avoient des yeux, quoiqu'ils en eſſuyaſſent tous les jours mille inſolences.

Kamel fut enfin ſi rebuté de l'indigne préférence que ſon père donnoit dans ſon cœur à Acrab, qu'il réſolut de s'éloigner de Bagdad ; il communiqua ſon deſſein au médecin ſon ami : cet homme ſage eut beau vouloir s'oppoſer à ce deſſein, il n'en put rien obtenir. Kamel partit donc, ſans prendre congé de Babur ; &, ſuivant les inſtructions de ſon ami, il prit la route de la Chine, où regnoit un puiſſant monarque, appelé Uzou (1). A peine y fut-il arrivé, qu'apprenant que ce prince étoit dangereuſement malade, & déſeſpéré de ſes médecins, il demanda la permiſſion de le voir : on ne la lui refuſa pas ; & Kamel, connoiſſant parfaitement les cauſes de ſa maladie, prépara le jus de pluſieurs ſimples, & le lui ayant fait avaler, ce monarque, comme par miracle, ſe trouva non-ſeulement hors de danger, mais encore, en peu de jours il recouvra une ſanté auſſi parfaite que s'il n'avoit jamais reſſenti aucune incommodité. Une pareille cure, & dont les effets étoient auſſi prompts, étonna fort toute la cour,

(1) Uzou ou Cublaycan, roi des Tartares, fit une irruption dans la Chine dont il ſe rendit maître, & priva du royaume Fanfur, qui y régnoit vers l'an 1276.

& excita l'envie des médécins. Le roi, que Kamel avoit pour ainſi dire reſſuſcité, ne ſavoit quelles careſſes lui faire : il le combla de largeſſes, & ayant chaſſé ſon premier médecin, il lui en donna la place, & le mit auprès de lui dans la plus haute faveur. Il y avoit près d'un an que Kamel étoit à la cour de la Chine, lorſque le roi Uzou trouva des ſujets ſenſibles de chagrin dans l'intérieur de ſon ſérail. Parmi pluſieurs belles filles dont on lui avoit fait préſent, il s'en étoit trouvé une âgée de quinze ans, qui ſurpaſſoit autant les autres en beauté, que les lys & la roſe ſurpaſſent les fleurs les plus abjectes. Le roi s'étoit tellement enivré d'amour pour la charmante Roukia, (c'eſt ainſi que s'appeloit cette jeune fille) qu'il étoit dans un déſeſpoir affreux de la voir livrée à une noire mélancolie qui l'empêchoit de répondre à ſa paſſion. La triſteſſe avoit non-ſeulement chaſſé les ris & les jeux de ſa belle bouche, & banni le ſommeil de ſes yeux; mais elle avoit tellement pénétré dans toutes les parties de ſon corps, qu'aucun médicament n'y faiſoit ſon effet. Uzou avoit vainement employé tous les remèdes de Kamel, il maudiſſoit mille fois un art qui ſe trouvoit impuiſſant pour une

personne qu'il chérissoit au souverain degré.

Son médecin connoissoit bien que le mal de Roukia provenoit d'une bile très-âcre, qui rendoit les parties internes lentes à se ressentir de l'irritation de ses remèdes; il entreprit pourtant, par une aventure divertissante, de mettre ses humeurs en mouvement, & communiqua son secret au roi de la Chine. Ah! mon cher Kamel, s'écria ce monarque, que ne dois-tu pas attendre de ma libéralité, si tu rends la santé à ma belle sultane! Je te dois la vie, mais elle sera toujours languissante, si tu ne dissipes l'extrême mélancolie de Roukia; n'omets donc rien, mon cher ami, pour la conservation d'une santé qui m'est si chère. Seigneur, reprit Kamel, j'augure bien de mon remède; mais la manière dont j'ai dessein de le donner est si périlleuse, que je ne la hasarderai pas, si votre majesté ne m'assure de la vie. Ah! je jure par Viknou, reprit le roi, que quelque chose que tu puisses entreprendre, je te le pardonne. Sur cette assurance, Kamel se présenta le lendemain à la porte de la belle Roukia, mais dans un habit bien différent de celui qu'il avoit coutume de porter.

LXXVIII. QUART D'HEURE.

KAMEL, ſeigneur, pourſuivit Ben-Eridoün, avoit toujours été vêtu très-modeſtement; il avoit marqué dans toutes ſes actions une extrême gravité & une profonde ſageſſe, mais ce jour-là, il étoit d'une parure ſi extraordinaire & ſi couvert de pierreries, qu'il attira d'abord toute l'attention de la belle ſultane; il s'approcha d'elle avec une agitation & une inquiétude qui ne lui étoit pas naturelle, & lui prenant le poignet, comme pour lui tâter le pouls : ah! trop charmante Roukia, s'écria-t-il, quelque grand que ſoit votre mal, il eſt léger en comparaiſon de celui que je ſouffre. Je languis, je me conſume, & le plus ardent ſoleil d'été ne fond pas ſi aiſément un morceau de neige, que l'éclat de vos beaux yeux a pénétré juſqu'au fond de mon tendre cœur.

Roukia, ſurpriſe au dernier point de la hardieſſe de Kamel, & le voyant ſi différent de lui-même, dans ſes habits & dans ſes manières, héſita quelque temps ſur le parti qu'elle avoit à prendre. Kamel, lui dit-elle, je ne puis m'empêcher d'être éton-

née de votre extravagance ; je vous avois jufqu'à préfent regardé comme un homme fage, mais je vois bien que l'efprit vous a tourné. Nullement, reprit le médecin, l'indifférence feule caufe tous vos maux, l'amour veut aujourd'hui vous rendre une vie dont vous ne faites peu de cas, que parce que vous n'en connoiffez pas les plus doux momens. C'eft-à dire, reprit la fultane en fouriant, que fi je vous en croyois, vous feriez le médecin & la médecine. Ah! plût à vos Dieux, s'écria Kamel, que vous ajoutaffiez foi à l'efficacité de mes remèdes. Daignez, belle Roukia, daignez les recevoir avec confiance, & fouffrez que ce baifer foit le premier julep . . . .

Ah! c'en eft trop, s'écria Roukia, en voyant Kamel en pofture de l'embraffer ; infolent, je t'apprendrai à te jouer à ton maître, & à perdre ainfi le refpect que tu me dois. Hé quoi! reprit Kamel, d'un air content, mon amour trouve le fecret de vous émouvoir : ah! madame, vous prendrez mon remède, & le fultan lui-même ne m'empêcheroit pas de vous guérir. Dans le même temps il fe mit en état de lui arracher quelques faveurs, & la voyant furieufe, & hors d'elle-même, il frappa des mains.

mains. A ce ſignal, le roi de la Chine, qui, à travers d'un voile, avoit tout obſervé, entra bruſquement & préſentant un gobelet d'or à Roukia : la voici, dit-il, cette médecine tant vantée, prenez-la, madame, de la main d'un prince qui vous adore, & qui vous prie de pardonner cette petite tromperie à Kamel. Roukia avoit été ſi émue, que ces différentes paſſions ayant détaché les humeurs froides & groſſières qui lui entouroient le cœur, la médecine qu'elle prit en ce moment lui fut très-ſalutaire, & lui rendit en peu de jours une ſanté parfaite. On ne peut concevoir quelle fut la joie d'Uzou. Il combla de nouveaux bienfaits ſon médecin, & le regardoit comme le Dieu tutélaire de ſon royaume.

Kamel avoit paſſé onze ans avec le roi de la Chine, dans la plus haute faveur, lorſque l'envie aiguiſant ſes dents enrouillées, pour le déchirer, profita d'une occaſion que le haſard fit naître. Roukia avoit donné le jour à un fils plus beau que l'aſtre qui nous éclaire; mais cet aimable enfant, qui faiſoit tous les délices du ſultan & de ſa mère, étant tombé dangereuſement malade, en vain Kamel employa ſes remèdes auprès de lui, il dépériſſoit à vue d'œil,

& le déſeſpoir de Roukia allarmoit tellement le roi de la Chine, que l'on craignoit tout pour la vie de ce monarque, ſi ſon fils étoit privé de la lumière.

Les médecins du roi, qui voyoient l'embarras de Kamel, en témoignoient une maligne joie : ils ne doutoient pas que la mort du petit prince ne fût ſuivie de ſa perte ; & pour l'avancer encore, ils publièrent que Kamel s'étoit vanté de le guérir, & que s'il ne hâtoit pas ſa guériſon, c'étoit pour mieux faire valoir l'importance de ſes remèdes, & pour s'attirer une plus forte récompenſe. Ces bruits, quoique très-mal fondés, allèrent juſqu'à Uzou. Sans pénétrer le peu d'apparence qu'il y avoit à de pareils diſcours, ce monarque entra dans une telle fureur, qu'ayant fait venir Kamel en ſa préſence, il jura, s'il ne trouvoit le ſecret de guérir le jeune prince, de le faire enterrer tout vif avec lui. Jugez, ſeigneur, pourſuivit Ben-Eridoun, de la frayeur du médecin, en entendant un arrêt ſi terrible. Il voyoit la mort du prince certaine; il eut beau proteſter de ſon innocence, rappeler ſes anciens ſervices, & faire connoître l'impoſſibilité d'une cure ſi miraculeuſe, le ſultan fut ſourd à ſes remontrances & à ſes lar-

mes, & toute la grâce qu'il lui fit, ce fut de lui faire donner une lampe allumée, un pain, de l'eau & un ſabre pour s'ôter la vie, en cas qu'il ne trouvât pas la mort aſſez prompte. Enfin, ſeigneur, le prince mourut, je paſſe ſous ſilence ſa pompe funèbre, & l'affreux déſeſpoir du ſultan & de Roukia; tous les chinois verſoient moins de larmes ſur la mort de cet enfant, que ſur l'horrible injuſtice que l'on faiſoit à Kamel. Cette malheureuſe victime de l'envie des médecins ignorans & de l'ingratitude du roi, fut conduite dans le ſépulcre du prince, que l'on referma, & ſur lequel le ſultan lui-même vint appoſer ſon cachet.

LXXIX. QUART D'HEURE.

KAMEL dans le tombeau, livré à un affreux déſeſpoir, faiſoit de triſtes réflexions ſur ſa misère. Après avoir paſſé la nuit dans ce lieu rempli d'horreur, il alloit ſe donner la mort, pour ſe délivrer en un moment de tous ſes maux, lorſque, par un coin du ſépulchre & à travers quelques jointures de pierres, il y vit entrer un ſerpent d'une groſſeur extraordinaire, qui ſe

traînant à longs replis, avec des ſifflemens terribles, lui fit voir la mort écrite dans ſes yeux.

Quelque miſérable que fût Kamel, il ne put voir cette mort ſi prochaine ſans frémir, & ſaiſiſſant promptement ſon ſabre, il en donna un ſi furieux coup ſur la tête du ſerpent, qu'il l'abattit à ſes pieds. Certain de ſa victoire, il commençoit à en jouir, lorſqu'un autre ſerpent beaucoup plus petit que le premier, ſortit ſeulement la tête hors du même trou qui donnoit dans le tombeau, & après avoir regardé avec attention le ſerpent mort, il ſe retira.

Kamel ſe livroit à la douleur la plus violente, lorſqu'il vit le jeune ſerpent rentrer dans le tombeau avec une herbe qu'il tenoit dans ſa gueule; loin d'aller à lui pour le tuer, il voulut voir quel étoit ſon deſſein, & s'apperçut, avec une ſurpriſe extrême, que s'étant approché du ſerpent mort, & l'ayant touché pluſieurs fois de cette herbe, il reprit peu à peu ſes eſprits, ſe redreſſa en pluſieurs plis, fit quelques careſſes à celui qui venoit de lui rendre la vie, & qu'ils prirent tous deux le chemin du trou par où ils étoient entrés.

Quoique l'étonnement de Kamel fût ſans

égal, il lui laiſſa aſſez de hardieſſe & de préſence d'eſprit, pour s'oppoſer à leur ſortie; il levoit déjà le bras pour abattre la tête de celui qui tenoit cette herbe merveilleuſe, dans ſa gueule, lorſque cet animal, comme s'il eût connu que Kamel n'en vouloit qu'à cette herbe, la laiſſa tomber à terre, & s'éloignant enſuite, lui donna le temps de la ramaſſer.

Kamel ayant laiſſé ſortir les deux ſerpens, s'approcha de ſa lampe pour examiner cette herbe de plus près; il n'en avoit jamais vu de pareille, & voulant, à l'exemple du ſerpent, en faire l'épreuve ſur le prince, il leva le voile qui lui couvroit le viſage, & ne lui en eut pas plutôt mis ſur les lèvres & à l'endroit du cœur, que l'eſprit de vie ſe réveilla en lui; les artères commencèrent à lui battre, & la pâleur de la mort s'étant changée en une couleur vive & vermeille, le jeune prince leva la tête, & après avoir repris entièrement l'uſage de ſes ſens, il témoigna une extrême ſurpriſe de ſe voir dans ce lieu d'horreur & de triſteſſe. Il eſt impoſſible, ſeigneur, de bien exprimer la joie de Kamel, il ſerra ſoigneuſement une herbe ſi précieuſe, & appelant les gardes qui étoient poſtés à la porte du tombeau,

il leur cria d'aller dire au ſultan de la Chine, que ſon fils étoit plein de vie.

Les gardes écoutant ces diſcours, comme partant d'un homme qui étoit en frénéſie, n'y faiſoient pas grande attention, lorſque la voix du jeune prince les détermina à courir porter une nouvelle ſi extraordinaire au roi. Ce monarque, que rien ne pouvoit conſoler de la perte de ſon fils, étoit livré à une amère douleur; elle étoit encore entretenue par les larmes de Roukia, lorſqu'on lui vint annoncer que le prince étoit vivant; il y avoit ſi peu d'apparence à un événement pareil, que cette nouvelle ne fit qu'aigrir ſon déſeſpoir; mais le porteur d'une nouvelle auſſi incroyable, ayant inſiſté ſur la vérité de ce qu'il annonçoit, Roukia, plus crédule que le roi, le ſupplia de vouloir ſe tranſporter avec elle, au tombeau de ſon fils. Uzou, plus par complaiſance qu'autrement, prit le chemin du ſépulchre, de deſſus lequel ayant levé l'empreinte de ſon cachet, & en ayant fait faire l'ouverture, il en fit ſortir Kamel qui tenoit dans ſes bras le jeune prince vivant. On ne ſauroit aſſez exprimer la ſurpriſe & la joie du ſultan & de la belle Roukia. Cette mère tendre tomba évanouie à la vue de ſon cher

fils, & le roi partageant ses mouvemens de tendresse, entre le jeune prince & sa mère, faisoit voir le spectacle le plus touchant. Roukia revint enfin de sa foiblesse; on la transporta, ainsi que le prince, au palais où Kamel, à qui l'on attribua la résurrection du prince, fut reçu avec toutes les marques d'une joie parfaite.

Uzou ne savoit de quelle manière récompenser un si grand service; il s'accusa mille fois d'ingratitude à son égard, & l'ayant comblé des plus riches présens, il lui laissa la liberté de retourner à Bagdad, ou de rester à la Chine.

Kamel, qui venoit d'éprouver combien facilement ce monarque s'enflammoit de colère, & jusqu'à quel point il poussoit sa cruauté, choisit, sans hésiter, de retourner dans sa patrie. Quelque chagrin que le sultan ressentìt du départ de Kamel, il connoissoit trop la dureté dont il avoit usé envers lui, pour y trouver à redire. Kamel partit donc, chargé de richesses, & prit la route de son pays.

Quelque raison qu'il eût d'oublier son père, comme il étoit parfaitement honnête homme, son premier soin fut, en arrivant dans les fauxbourgs de Bagdad, de s'infor-

mer s'il étoit encore en vie ; il apprit avec une extrême joie, que ce bon homme vivoit encore, mais que les débauches d'Acrab, & la complaiſance de ſa belle-mère pour cet indigne fils, lui avoient cauſé mille affaires fâcheuſes, & l'avoient réduit dans une extrême pauvreté.

LXXX. QUART D'HEURE.

Si ces dernières nouvelles lui causèrent quelque douleur, il reſſentit un plaiſir ſecret d'être en état de faire vivre ſon père déſormais dans l'opulence, ſe flattant que ſa belle-mère & Acrab attendris par ſon bon naturel & par les effets de ſa générofité, ceſſeroient d'avoir pour lui une haine auſſi violente que celle qu'ils lui avoient toujours témoignée. Il attendit, dans cette eſpérance, que la nuit fût venue, & ayant ordonné à ſes eſclaves de l'attendre dans le lieu où il étoit deſcendu d'abord; il confia à l'un d'eux ſeulement, qu'il étoit fils du tailleur Babur, & qu'il vouloit aller loger chez lui, ſans ſe faire connoître : enſuite ayant pris deux bourſes de mille ſequins chacune, & un petit écrain garni de ſes plus belles pierreries, il

les fit porter jusqu'à la porte de son père, où il fit heurter par son esclave.

Kamel étoit si changé depuis plus de douze ans d'absence, qu'il ne fut point reconnu par Babur, lorsque ce vieillard vint ouvrir sa porte. Je suis étranger, lui dit Kamel, j'arrive à cette heure dans Bagdad dont je trouve les portes fermées ; obligé de loger dans le fauxbourg, faites-moi le plaisir de me retirer chez vous pour cette nuit seulement, & de me faire donner à manger. Voilà deux pièces d'or, pour mon souper & pour mon gîte, & si ce n'est pas assez, je ferai ensorte que vous n'aurez pas lieu d'être mécontent de moi.

Babur, surpris du compliment de cet étranger, & charmé de sa physionomie, le reçut avec beaucoup d'honnêteté : seigneur, lui dit-il, vous ne pouviez plus mal choisir : je suis assez pauvre : cependant je tâcherai de vous recevoir du mieux qu'il me sera possible.

Kamel étant entré, Babur donna les deux pièces d'or à sa femme ; il n'est pas encore bien tard, lui dit il, courez chez nos voisins acheter tout ce qu'il faut pour régaler un galant homme qui nous demande le couvert pour cette nuit, & faites ensorte que nous

faffions un bon repas; voilà de quoi bien le régaler.

Pendant que cette femme, accompagnée de l'efclave de Kamel, alla chercher à fouper, Acrab rentra dans la maifon; il fut d'abord furpris à la vue de ce nouvel hôte: mais quelle fut fa joie, lorfqu'il le vit remettre à Babur les deux bourfes de mille fequins d'or, & l'écrain où étoient les diamans, avec prière de les lui garder jufqu'au lendemain. Jamais ce miférable n'avoit vu une pareille fomme, ni de fi beaux diamans; & comme il étoit accoutumé au crime, il eut bientôt pris la réfolution de s'en rendre le maître.

La femme de Babur revint de la provifion; elle apporta de quoi faire un bon fouper; & Kamel les ayant tous invités à fe mettre à table, le repas fut des plus gais & des plus longs. La nuit étoit déjà fort avancée, lorfque Kamel voyant que fon père pouvoit avoir befoin de repos, demanda à fe retirer. On le conduifit dans une petite chambre des plus fimples, où couchoit ordinairement Acrab, & l'on donna un lit à fon efclave, dans un cabinet à côté de fon maître.

A peine, feigneur, Kalem commençoit-il à jouir d'un fommeil tranquille, que Babur

& sa femme furent réveillés par un grand bruit qui se passoit dans la chambre de leur hôte. Ils allumèrent promptement leur lampe, & accourant aux cris qu'ils y entendoient, ils furent dans le dernier désespoir de voir Kamel baigné dans son sang, & Acrab un poignard à la main, aux prises avec son esclave. Ah! seigneur Babur, s'écria ce dernier, sauvez la vie à votre fils que ce scélérat vient d'assassiner.

Babur ne comprenoit rien à ce discours, mais comme, malgré sa vieillesse, il étoit encore vigoureux, & qu'il connoissoit le mauvais naturel d'Acrab, il se disposoit à lui arracher l'instrument de son crime, lorsque l'esclave plus adroit s'en saisissant, frappa l'assassin dans le cœur, & le renversa mort à ses pieds. La femme de Babur voyant son cher fils dans un état si cruel pour elle, faisoit des cris semblables aux rugissemens d'une lionne en fureur; ils réveillèrent le voisinage; les plus proches voisins enfoncèrent la porte, & arrivèrent assez tôt pour être spectateurs d'une scène si tragique. Ah! Babur, s'écria l'esclave fondant en larmes, je vous le répète encore, sauvez la vie à votre fils, s'il en est encore temps: celui que vous voyez dans ce lit, & noyé dans

ſon ſang, eſt Kamel, que les mauvais traitemens de votre femme & les crimes de ſon fils avoient forcé de quitter ſa patrie. Il y revenoit comblé d'honneurs & de biens dont il avoit commencé à vous faire part, lorſque ce perfide voulant s'emparer du dépôt que Kamel vous avoit remis, a entrepris de lui ôter la vie par la plus noire trahiſon; trop heureux ſi je puis avoir vengé la mort de mon cher maître ſur un monſtre qui ne devoit périr que par la main des plus cruels bourreaux!

Babur, étrangement ſurpris d'une aventure auſſi tragique, courut promptement au lit de Kamel: ah! mon cher enfant, s'écria-t-il en le prenant dans ſes bras: mon cher Kamel, eſt-ce vous que je vois mourant? alors aidé de l'eſclave, il le lève ſur ſon ſéant, & lui ayant lavé le viſage, il reconnut des traits que douze ans d'abſence n'avoient pas encore entièrement effacés de ſa mémoire, quoique la pâleur de la mort fût marquée ſur ſon viſage. On courut chercher le chirurgien le plus proche; il ſonda ſes plaies; & les trouvant très-dangereuſes, il alloit y mettre le premier appareil, lorſque Kamel revenant de ſon évanouiſſement,

& ouvrant des yeux languiſſans, reconnut Babur & lui ſerra la main.

LXXXI. QUART D'HEURE.

A PEINE, ſeigneur, Kamel eut-il reconnu ſon père, qu'il l'embraſſa les larmes aux yeux, & repouſſa de la main le chirurgien qui alloit panſer ſes plaies; pardonnez-moi cette incivilité, lui dit-il d'une voix foible, je vous crois très-habile dans votre profeſſion, mais je me guérirai bien moi-même. Que l'on me donne une petite bourſe de ſenteur qui eſt attachée à mon caleçon; l'eſclave la lui préſenta auſſitôt, & ayant tiré l'herbe des ſerpens, il en frotta toutes ſes bleſſures, & en avala une feuille après l'avoir mâchée. Elle eut, ſeigneur, en ce moment, un effet auſſi miraculeux qu'elle avoit eu dans le tombeau du fils du ſultan de la Chine: & Kamel ne l'eut pas plutôt avalée, que ſes plaies ſe refermant, il ſe leva auſſi ſain que s'il n'eût jamais été bleſſé. Tous les ſpectateurs & le chirurgien étoient dans l'admiration d'une cure ſi miraculeuſe. Babur embraſſoit tendrement ſon fils, lorſque ſa joie fut interrompue par un accident auquel il ne

s'attendoit pas. La mère d'Acrab étoit tombée évanouie ſur le corps de ce ſcélérat, elle y étoit reſtée ſans qu'on y eût fait beaucoup d'attention, lorſque revenant à elle, & trouvant ſon poignard à côté de lui, elle s'en ſaiſit bruſquement & s'en perça le cœur. Babur avoit toujours eu beaucoup de foibleſſe pour ſa femme; il ne put s'empêcher de répandre des larmes, à une mort ſi précipitée; mais les voiſins l'ayant tiré, ainſi que Kamel, de la vue d'un ſpectacle auſſi ſanglant, ils allèrent trouver le cadi, pour lui rendre compte d'une aventure auſſi triſte. Après que l'on eut rempli les formalités de la juſtice, pour l'enlèvement de ces deux miſérables, ils retournèrent dans la maiſon, & Kamel l'ayant fait abattre, par la ſuite, il y fit bâtir un palais magnifique, que dans une extrême vieilleſſe, & avant de mourir, il légua au ſultan pour lors régnant à Bagdad. Pour Babur, il paſſa heureuſement, & dans la tranquillité, le reſte de ſes jours, avec ſon cher Kamel, & ce ne fut qu'accablés ſous le poids des années, & lorſque la vie leur devint à charge, qu'ils payèrent à la nature le tribut que nous lui devons tous.

Je te jure, mon cher Ben-Eridoun, dit

alors Schems Eddin, que je ſuis très-content de cette hiſtoire, les faits en ſont très-ſinguliers, quoique difficiles à croire; mais j'aurois voulu, pour que Kamel eût pouſſé la générofité juſqu'au bout, qu'il eût rendu la vie à ſa belle mère & à Acrab. Je ne doute point qu'il ne l'eût fait, reprit Ben-Eridoun, ſi on lui en avoit donné le temps; mais j'ai eu l'honneur d'obſerver à votre ſouveraine majeſté, qu'on l'enleva, ainſi que Babur, aſſez précipitamment, & que la juſtice s'empara des corps de ces miſérables. Après tout, ſeigneur, Acrab & ſa mère étoient formés d'un ſi mauvais levain, qu'ils n'auroient point encore été touchés de ce dernier bienfait de Kamel, & l'un ou l'autre auroit peut-être attenté à ſa vie, dès le lendemain. Tu as raiſon, répliqua le monarque d'Aſtracan, ces deux monſtres ne méritoient pas d'être rappelés au jour, & je ſais bon gré aux voiſins de Babur, de n'avoir pas donné le temps à Kamel d'exercer ſa bonté, ſur deux ſujets auſſi ingrats; ils ſont morts comme ils avoient vécu, c'eſt-à-dire, enveloppés dans le crime. Seigneur, reprit Ben-Eridoun, votre majeſté s'eſt déjà déclarée pluſieurs fois contre les ingrats; je vais lui conter une hiſtoire ſingulière à ce

ſujet, & je ne doute pas qu'elle ne ſoit contente de la vengeance qu'un ſultan de Citor prit de quatre de ſes ſultanes ; c'eſt encore une hiſtoire du manuſcrit d'Aboutaher.

Hiſtoire des quatre ſultanes de Citor.

LONG-TEMPS avant que Badur, ſultan de Cambaye, ſe fût rendu maître du royaume de Sanga, & qu'il eût jeté les habitans de Citor (1), capitale de ce royaume, dans un tel déſeſpoir qu'ils réduiſirent eux-mêmes en cendre une ville qui, pour ſon extrême beauté, portoit le ſurnom de paraſol du monde ; un jeune prince, appelé Caſſiry, c'eſt-à-dire, Clair-voyant, régnoit dans ce royaume. Comme il avoit la réputation d'être très-libéral, on lui apportoit de tous côtés les choſes les plus rares & les plus précieuſes. Un jour qu'il donnoit audience, un homme d'environ quarante ans, mais d'une figure vénérable, s'étant préſenté devant ſon trône, le ſalua avec une gravité très-reſpectueuſe : ſeigneur, lui dit-il, le monde entier retentit de votre ſageſſe & de

(1) Citor ſignifie paraſol du monde.

votre générosité, & la renommée, qui publie vos vertus depuis Caf (1) jusqu'à Caf, me fait venir des extrêmités de la terre, pour admirer vos vertus, & pour vous présenter une pièce aussi singulière qu'elle est utile à un monarque tel que vous l'êtes; mais dispensez-moi, seigneur, de m'expliquer ici sur le genre de curiosité que je vous apporte, c'est à vous seul que je veux apprendre les effets merveilleux d'une statue d'albâtre que deux de mes esclaves tiennent à la porte de votre conseil, dans une caisse de cèdre.

LXXXII. QUART D'HEURE.

BASSIRY, seigneur, impatient de voir la statue & d'en connoître les vertus, fit passer cet homme dans son cabinet, avec les esclaves, qui se retirèrent après l'avoir posée sur une table d'or. Seigneur, dit alors Abrouzanam, (c'étoit le nom du maître de

(1) Caf est une montagne que les musulmans croient entourer tout le globe, & borner de tous côtés son hémisphère; ainsi, selon eux, depuis Caf jusqu'à Caf, signifie d'une des extrémités de la terre à l'autre.

cette pièce ſi rare), je liſois, il y a environ deux ans, un manuſcrit très-curieux, composé par un docteur de notre loi, que la grande connoiſſance des hiſtoires & de l'antiquité de l'Arabie a fait ſurnommer Dal-Ak-Bar, que Schedad fils d'Ad, deſcendant de Sem (1), ayant dépenſé des ſommes immenſes à achever les bâtimens commencés par ſon père & à bâtir une ville des plus magnifiques, dans le pays des Adites, y enferma toutes les richeſſes qu'Ad avoit pillées dans la conquête de l'Arabie & des provinces voiſines; & qu'après avoir rempli ſon palais où tout brilloit d'or & de pierreries, des ouvrages les plus ſinguliers des génies bienfaiſans, ce ſuperbe monarque qui croyoit égaler la puiſſance de Dieu, par ces marques extérieures de ſa grandeur, convia tous les rois ſes voiſins à venir admirer ſes richeſſes & ſon opulence; mais que Dieu, qui ſe plaît à humilier l'orgueil & l'inſolence des princes aſſez ſuperbes pour ſe comparer à lui, envoya un ange extermi-

(1) Sem, fils de Noé. Houſſain-Vaez fait mention de cette hiſtoire, & rapporte que, ſous le califat de Moavie, premier de la race des Ommiades, un arabe du déſert découvrit par haſard la ville merveilleuſe de Schedad.

nateur, qui fit en un moment périr Schedad & tous les habitans de cette ville qu'il fit disparoître entièrement aux yeux des hommes, se réservant seulement de la faire voir de temps en temps à quelques-uns, pour conserver la mémoire d'une si terrible vengeance. A la lecture de ce manuscrit, je me rappelai en ce moment le chapitre quatre-vingt-neuf du divin Alcoran, intitulé l'*Aurore*, où notre grand prophète parle ainsi : « ne » voyez-vous pas ce que le seigneur votre » Dieu a fait à Ad, fils d'Aram; » & je sentis une extrême curiosité de trouver cette ville que le même manuscrit m'assuroit avoir été découverte par un Arabe du désert, du temps du califat de Moavie, premier de la race des Ommiades. Pour cet effet, j'entrepris le voyage de la Mecque & de Médine, espérant, dans des lieux si saints, obtenir cette grâce de notre grand prophète. Je ne me trompai point, seigneur, dans mes espérances : après avoir fait mes dévotions, à son sépulchre, je me retirai sur la montagne d'Arafat, pour y visiter un saint Musulman dont la réputation s'étendoit par toute l'Arabie ; je trouvai ce vénérable vieillard tellement occupé à la contemplation, lorsque j'arrivai dans sa grotte, qu'il fut plus

d'une heure ſans m'appercevoir ; enſuite, revenu de ſon extaſe : Abrouzanam, me dit-il, je ſais le ſujet de ton voyage ; notre prophète a exaucé ta prière ; tu verras la ville bâtie par Schedad, & j'ai ordre moi-même de t'y conduire. Ah ! ſeigneur, continua Abrouzanam, quelle fut ma joie, à une nouvelle ſi agréable, & dont je me flattois ſi peu ? je voulus me jeter aux pieds de celui qui me l'annonçoit, il m'en empêcha, & me prenant par la main : partons, me dit-il, ſans différer un ſeul moment. Nous deſcendîmes alors la montagne, & nous prîmes le chemin de la plaine d'Aden : comme nous avions marché ſans diſcontinuation, la fatigue & la chaleur extrême du jour nous obligèrent de chercher un endroit où nous puſſions nous repoſer ; nous nous aſsîmes au pied d'un buiſſon, près duquel couloit un petit ruiſſeau : après nous y être déſaltérés, nous nous livrâmes au ſommeil qui dura depuis la prière du ſoir juſqu'au lever du ſoleil.

A peine cet aſtre lumineux nous eut-il frappé les yeux, que nous nous levâmes avec précipitation ; mais quel fut notre étonnement, de nous trouver aux portes d'une ville que nous ne connoiſſions pas ? nous y entrâmes

avec quelqu'eſpèce de crainte ; mais la joie la diſſipa bientôt, en nous appercevant que c'étoit la ville bâtie par Schedad. L'extrême ſolitude qui y régnoit, nous fit horreur, nous n'y trouvâmes aucuns habitans, toutes les portes des maiſons étoient ouvertes ; & après avoir traverſé pluſieurs rues dont les bâtimens paroiſſoient d'une ſtructure magnifique, nous arrivâmes juſqu'au palais du roi. Je ne puis, ſeigneur, vous faire le détail de toutes les richeſſes immenſes que j'y trouvai, je ne crois pas que celles de Salomon les aient jamais égalées : tout y étoit ſemé de pierres précieuſes, les choſes les plus viles y étoient d'or ; mais c'étoit dans le cabinet de cet orgueilleux monarque, que l'on remarquoit l'ouvrage de ces fameux génies qui ſe rendoient ſi familiers avec nos premiers rois de Perſe & du Mogoliſtan. J'y remarquai entr'autres choſes, cette ſtatue d'albâtre qui attira mon attention par ſa ſimplicité : je témoignai au vieux Muſulman ma ſurpriſe de voir une pièce qui paroiſſoit de ſi peu de conſéquence, dans un cabinet rempli de choſes ſi rares ; mais ce ſaint homme me tira bientôt d'erreur. Cette ſtatue, me dit-il, eſt un des plus précieux ouvrages qui ſoient dans ce palais ; il ſeroit

à souhaiter que tous les rois de la terre en eussent une pareille, & qu'ils s'attachassent à la considérer souvent, ils connoîtroient par ses mouvemens le fond du cœur de ceux qui les approchent, puisque cette statue est ennemie de la flatterie & du mensonge, lorsque l'on flatte les vices ou les passions de quelqu'un en sa présence; semblable à ces jeunes vierges dont une noble pudeur couvre le visage à l'approche d'un homme, elle rougit aussitôt, & si l'on profère devant elle le moindre mensonge, elle se met à rire dans le moment même. Voilà, mon cher ami, les effets merveilleux de cette statue, qui est de la composition des génies. J'avoue, seigneur, dit Abrouzanam au roi de Citor, que de toutes les raretés que je vis dans le cabinet de Schedad, rien ne me fit plus d'envie que cette statue; & comme je savois par mon manuscrit que tous ceux à qui notre grand prophète avoit obtenu de Dieu l'entrée de cette ville invisible à tous les mortels, avoient eu la permission d'en emporter quelque curiosité, je témoignai au saint Musulman l'extrême plaisir que j'aurois d'être possesseur d'une pièce aussi rare; il m'assura que le grand prophète ne s'opposoit pas à mon envie, & que je pou-

vois m'en rendre le maître. Quelque pesante qu'elle fût, je la chargeai sur mes épaules avec une joie indicible ; & après avoir satisfait ma curiosité, nous sortîmes de cette merveilleuse ville, qui, dans le même moment disparut à nos yeux. Je reconduisis le vieillard jusqu'à sa grotte, & m'étant informé des mœurs de tous les rois de la terre, j'ai appris, seigneur, que si tous ces monarques étoient dans une balance, & que votre majesté fût dans l'autre, vous les emporteriez tous par votre sagesse & votre prudence.

LXXXIII. QUART D'HEURE.

UNE aussi puissante raison, poursuivit Abrouzanam, m'a déterminé, seigneur, à venir vous offrir une pièce aussi rare, persuadé que votre majesté en fera très-bon usage, & qu'elle ne peut être en de meilleures mains.

Bassiry, qui avoit écouté avec une extrême attention le discours d'Abrouzanam, se leva pour l'embrasser : Ah ! mon cher ami, lui dit il, que je vous suis obligé d'une telle préférence : comment reconnoître un si grand

bienfait ? Non, toutes mes richeſſes ne peuvent m'en acquitter envers vous. Ah ! ſeigneur, s'écria Abrouzanam, j'en ſuis aſſez payé par l'honneur que me fait votre majeſté d'accepter cette marque de mon reſpect ; je ne lui demande, pour toute grâce, que de reſter auprès d'elle, pour y admirer la profondeur de ſa ſageſſe, je ſerai trop récompenſé de mon préſent.

Le roi de Citor, ſurpris de la généroſité d'Abrouzanam, fut charmé qu'un homme auſſi ſage voulût s'attacher à lui ; il lui en marqua toute la reconnoiſſance poſſible ; & pour l'engager davantage à ſon ſervice, il le fit ſon premier viſir, dont la place étoit vacante depuis peu. Enſuite, ſans faire connoître à perſonne la vertu de la ſtatue, dont il fit pluſieurs épreuves, il la fit poſer dans un grand ſallon carré où il donnoit ſes audiences, & dont chaque angle étoit terminé par un pavillon compoſé de pluſieurs appartemens qui communiquoient dans le ſallon par des portes dont ce monarque ſeul avoit la clef ; l'un de ces pavillons avoit vue ſur un fleuve ; l'autre ſur les écuries du roi qui étoient magnifiques : du troiſième, on appercevoit la cour des cuiſines ; & du quatrième, on pouvoit voir un grand

grand corps de logis deſtiné pour ſes gardes-du-corps. Comme le ſallon étoit carré, chacune de ſes vues donnoit ſur les mêmes objets que les pavillons qui en formoient les coins. Mais, ſeigneur, continua Ben-Eridoun, revenons au roi de Citor. Ce prince, qui paſſoit déjà pour un des plus ſages de la terre, augmenta encore ſa réputation par la manière dont il découvroit la fauſſeté du cœur de ceux qui l'approchoient. Il n'avoit qu'à regarder la ſtatue pour pénétrer dans l'ame de ceux qui s'adreſſoient à lui; & comme ſes ſujets, charmés de ſa douceur, ſouhaitoient ardemment de voir règner ſa poſtérité ſur eux, ils le conjurèrent de vouloir leur donner une reine. Ce monarque, peu ſenſible aux douceurs d'un pareil engagement, n'avoit jamais fait grande attention à leurs prières; la prévention dans laquelle il étoit contre les femmes, étoit un sûr contre-poiſon à leur beauté : cependant le viſir Abrouzanam lui ayant préſenté une nouvelle requête de la part de ſes peuples, il l'appuya de raiſons ſi ſolides, qu'il voulut bien leur donner la ſatisfaction qu'ils demandoient, réſolu cependant, avant de fixer ſon choix, de bien conſulter la ſtatue.

Abrouzanam ayant alors fait connoître les

intentions du roi, chacun s'efforça de lui chercher les plus belles filles du monde, & l'on remplit bientôt ſon ſérail de tout ce qu'il y avoit de plus rare dans l'Aſie. Comme ce monarque ne vouloit point être ébloui par des parures étrangères, & qu'il ne prétendoit conſulter que la ſeule nature dans le choix qu'il feroit, il ordonna que toutes ces jeunes filles fuſſent habillées chacune d'une robe de taffetas blanc, que leurs cheveux fuſſent nattés d'un ruban de la même couleur, & qu'on les fît aſſembler à la même heure, dans la ſalle du divan.

Ce prince, qui juſqu'alors avoit été inſenſible, ne laiſſa pas d'être ému à la vue de tant de beautés différentes. Son cœur incertain ne pouvoit pancher en faveur de l'une ſans faire tort à l'autre; mais pour terminer cette grande journée, qui devoit décider du bonheur de ſes ſujets, il choiſit trois de ces jeunes filles, & voulut en recevoir encore une de la main d'Abrouzanam; quelqu'effort que le viſir fît pour s'en diſpenſer, il fallut obéir. Celles qui n'eurent pas le bonheur de plaire au roi, furent conduites dans un ſérail ſéparé; mais les quatre ſultanes furent remiſes ſur le champ entre les mains des eunuques & des

gouvernantes qui leur avoient été destinées, & qui, après les avoir conduites au bain, les ramenèrent chacune dans un des pavillons qui étoient aux coins du sallon, où Bassiry donnoit ses audiences.

Cet illustre monarque avoit déjà passé près de trois mois sans paroître se repentir de son choix; la statue n'avoit fait aucun mouvement à tous les discours des sultanes que le roi menoit souvent dans le sallon où elle étoit placée, lorsqu'un jour, étant avec l'une d'elles, il lui jeta en badinant une poignée de roses sur la gorge. Sumboul (1), c'est ainsi que s'appeloit cette belle personne, n'eut pas été plutôt touchée de ces roses, qu'elle tomba évanouie: le roi qui l'aimoit tendrement, alarmé de l'état où il la voyoit, appela du secours: on eut beaucoup de peine à lui faire reprendre ses esprits, & ce monarque lui ayant demandé alors avec empressement, si elle avoit une si violente antipathie pour les roses, qu'elles pussent produire sur elle un effet si prompt & si dangereux. Non, seigneur, répondit Sumboul d'un air enfantin, ce n'est pas par aversion, c'est par une

(1) En arabe, Sumboul signifie hyacinte.

extrême délicateſſe qui m'a penſé coûter la vie. Votre majeſté m'a bleſſée en me jetant ces feuilles au viſage ; l'une d'elles m'a ſi rudement frappé contre la tempe, qu'il s'en eſt peu fallu que la mort n'ait ſuccédé à l'évanouiſſement.

LXXXIV. QUART D'HEURE.

Le roi, ſurpris d'une pareille réponſe, voulut la tourner en raillerie ; mais Sumboul, ſoutenant avec un très-grand ſérieux ce qu'elle venoit d'avancer, augmenta encore ſon étonnement, lorſqu'il la vit ſe couvrir précipitamment le viſage, feignant que cette ſtatue étoit une perſonne animée, aux yeux de laquelle elle ne devoit pas ſe faire voir. Baſſiry en ce moment jeta la vue ſur la ſtatue, & la voyant rire, il ne douta plus de la fourberie de cette femme ; il feignit cependant d'ajouter foi à ſes diſcours, il paſſa quelques heures avec elle ; &, réſolu de l'éprouver à la première occaſion, il la renvoya enſuite à ſon appartement qui donnoit ſur les écuries.

Cinq ou ſix jours après ce monarque ayant fait appeler la ſeconde de ſes femmes

qui ſe nommoit Uzum, il ne fut pas plutôt ſeul avec elle, que voulant l'embraſſer: Ah! ſeigneur, s'écria-t-elle, vous me faites mal; votre robe bordée d'hermines vient de me piquer cruellement, ſans doute quelqu'un des poils ſe ſera mal rangé, & m'aura ainſi bleſſée. Le roi ne fit pas d'abord grande attention à cette réponſe, qu'il prit pour une plaiſanterie, mais s'étant approché avec elle d'un grand miroir d'acier, il fut ſurpris de la voir ſe couvrir promptement le viſage avec un éventail de plumes qu'elle tenoit à la main. Quel audacieux mortel oſe ſe préſenter à mes yeux, dit-elle alors? Ah! ſeigneur, je ne dois être vue que de votre ſeule majeſté: le roi n'auroit pas eu beſoin de regarder la ſtatue pour connoître la malice d'Uzum qui affectoit de le prendre pour un autre dans le miroir; mais encore plus convaincu par les ris de la ſtatue, il diſſimula ſon chagrin, paſſa une partie du jour avec elle, & la renvoya dans ſon pavillon d'où l'on appercevoit ſes cuiſines.

Ce monarque, piqué du peu de ſincérité des deux ſultanes, eut à peine quitté Uzum, qu'il envoya chercher Fonduk, c'étoit le nom de la troiſième: elle vint vers lui avec toutes les démonſtrations de joie, il fut

quelques heures avec elle; & se mettant à une fenêtre du sallon, au-dessous duquel il y avoit un bassin rempli de très-gros poissons, il se fit apporter une pâte qu'il avoit coutume de leur jeter par petits morceaux. Fonduk étoit à ses côtés à prendre ce divertissement & à les considérer, lorsqu'elle baissa tout d'un coup son voile avec une extrême précipitation. Bassiry lui en ayant demandé la cause, elle lui répondit avec une apparence d'ingénuité, qu'elle venoit de faire réflexion que parmi ces poissons il y en avoit des mâles, & sur-tout un gros brochet qui l'avoit regardée avec attention, & qu'il n'étoit pas de la bienséance qu'elle fût vue par d'autre que par sa majesté. Bassiry, aussi étonné de cette réponse que de celles des autres sultanes, fut confirmé par les ris de la statue dans le soupçon où il étoit, que Fonduk ne valoit pas mieux que les autres; il n'en témoigna pourtant rien, & la laissant persuadée qu'elle passoit dans son esprit pour la plus scrupuleuse de toutes les femmes, elle retourna à son appartement dont les vues s'étendoient sur le fleuve.

La quatrième sultane fut aussi mise à l'épreuve, elle se nommoit Abelmosche (1),

(1) C'est-à-dire, qui a l'odeur de musc.

& avoit été choiſie par le viſir Abrouzanam. Le roi de Citor l'ayant fait appeler, elle parut devant lui avec un air de douceur & de ſageſſe qui ne paroiſſoit pas affecté, & fut pluſieurs heures avec ce monarque, ſans qu'aucune de ſes paroles ni de ſes actions lui fît ſoupçonner qu'elle fût du caractère des trois autres. Quelques diſcours qu'elle tînt au roi, quelqu'aſſurance qu'elle lui donnât de ſa tendreſſe, la ſtatue ne faiſoit aucun mouvement, & Baſſiry, convaincu pluſieurs jours de ſuite de ſa fidélité & de la ſincérité de ſon cœur, réſolut de l'épouſer après avoir renvoyé les trois autres; il avoit cependant une peine extrême à les abandonner entièrement, mais ce qui lui arriva quelques jours après, le détacha bientôt de l'affection qu'il leur portoit.

Un jour que ce monarque avoit été à la chaſſe, il lui prit fantaiſie d'aller paſſer la nuit avec Sumboul; après une légère collation, il ſe mit au lit auprès d'elle; mais la fatigue de la journée ne lui ayant pas permis de s'entretenir long-temps avec cette belle ſultane, il ſe laiſſa bientôt aller au ſommeil qui l'accabloit. Quelle fut ſa ſurpriſe, après quelques heures, lorſque s'étant réveillé, il ne la trouva plus à ſes côtés! Il

prit une bougie qui étoit allumée, & ne la rencontrant pas dans tout l'appartement, dont les portes étoient fermées aux verrouils en dedans, il ouvrit la fenêtre qui n'étoit que pouſſée légèrement ſans être fermée; & y trouvant une échelle de ſoie, il s'habilla promptement, prit ſon ſabre, deſcendit par la même échelle, & apperçut de loin de la lumière dans une de ſes écuries.

LXXXV. QUART D'HEURE.

BASSIRY, ſeigneur, pourſuivit Ben-Eridoun, n'eut pas plutôt vu de la lumière dans ſon écurie, qu'il s'en approcha; mais quelle fut ſa confuſion d'appercevoir l'indigne Sumboul fondant en larmes, pour quelques coups qu'elle avoit reçus de l'eſclave qui, pendant la nuit, avoit inſpection ſur les chevaux de cette écurie, & à qui elle proteſtoit qu'elle n'étoit venue ſi tard que parce que le roi lui avoit rendu viſite, & qu'elle n'avoit pu le quitter qu'elle ne l'eût vu bien endormi. Ce monarque, indigné d'un procédé ſi lâche, & de la préférence que Sumboul donnoit à un vil palfrenier, dégoûtant de fumier & d'ordures, eut toutes les peines

imaginables de ſe contenir. Son premier mouvement fut de mettre en pièces cette malheureuſe & ſon amant; mais différant ſa vengeance, il retourna dans ſon lit, où Sumboul vint ſe coucher une heure après ſans faire le moindre bruit : le prince ſe leva à ſon ordinaire, ſans faire paroître toute ſa colère; & voulant connoître ſi Uzum reſſembloit à cette lâche ſultane, il l'alla trouver le lendemain dans ſon pavillon, & ayant affecté un profond ſommeil auſſitôt qu'il ſe fut mis au lit, il la vit ſe relever doucement, prendre une ſimple robe de gaze, & deſcendre par un petit eſcalier, dont lui ſeul croyoit avoir la clé, & qui conduiſoit à la cour des cuiſines, & la ſuivant pas à pas, il ne douta plus de ſa proſtitution, la voyant embraſſer avec la dernière tendreſſe un eſclave noir des pl s affreux & des plus ſâles, qui étoit employé ordinairement aux plus baſſes fonctions de la cuiſine. Le ſultan ne voulant pas en voir davantage, retourna dans le pavillon, il ſe remit au lit, & Uzum, encore fumante de ſa débauche, revint, quelques heures après, ſe coucher à ſes côtés. Il falloit avoir autant de modération que le roi de Citor en eut en ce moment, pour n'avoir

pas fait connoître fur le champ fon indignation aux deux perfides fultanes; mais voulant encore éprouver Fonduk & Abelmofché, il fe rendit le foir du troifième jour dans l'appartement de la première de ces deux femmes, où, après avoir feint pareillement un extrême affoupiffement, il la vit fe lever d'auprès de lui, traverfer une grande cour, & ouvrir une petite porte qui donnoit fur le fond du fleuve; alors, dépouillant une légère robe de taffetas, elle s'attacha fous les bras une paire de groffes calebaffes qu'elle tira de deffous un rofier; & fe jetant en chemife & en caleçon dans le fleuve qui étoit prefque guéable en cet endroit, elle le traverfa, & fe rendit à une petite cabane où demeuroit un jeune pêcheur.

Le roi, furpris de la téméraire hardieffe de la fultane, ne l'eut pas plutôt vue entrée dans la cabane, que, quittant fes habits, il paffa le fleuve à la nage; & après avoir jugé par lui-même de fon déshonneur, il retourna fe mettre au lit, où Fonduk revint le trouver. Il fe leva, comme il avoit fait les jours précédens, d'auprès des autres fultanes; & ayant fait les mêmes cérémonies avec Abelmofche le quatrième jour, il la fuivit de même qu'il avoit fait les trois fultanes; mais

quelle fut ſa joie, de la voir entrer dans un petit cabinet, où, après avoir fait l'ablution, elle fit une prière de plus d'une heure, & revint enſuite ſe mettre dans ſon lit! Le ſultan, perſuadé par pluſieurs épreuves réitérées de ſa vertu, prit la réſolution de l'épouſer, après avoir puni les trois perfides ſultanes d'une manière fort extraordinaire.

Voici, ſeigneur, comment il ſe vengea. Sumboul, pour aller trouver l'eſclave qui avoit ſoin des chevaux du roi, étoit obligée de paſſer à travers une petite écurie dans laquelle étoit ordinairement un mulet d'une force & d'une fureur ſi extraordinaires, lorſqu'il étoit en liberté, que le roi prenoit ſouvent plaiſir à le faire battre contre les animaux les plus farouches. Ce prince ordonna à ſon principal palfrenier de le laiſſer en liberté dans ſon écurie, & de retenir plus tard qu'à l'ordinaire l'eſclave noir qui étoit le vil objet de la tendreſſe de la ſultane. Ce que Baſſiry avoit prévu, arriva; comme Sumboul ne paſſoit guère de nuits ſans aller trouver ſon amant, elle ne fut pas plutôt entrée dans cette écurie dont elle ferma la porte, que le mulet, qui n'étoit point attaché, ſe jeta ſur elle, & la déchira en morceaux.

Pendant que cette tragique ſcène ſe paſſoit, les deux autres ſultanes n'eurent pas un meilleur ſort. Le roi de Citor ayant fait enlever douze marches de l'eſcalier qui conduiſoit aux cuiſines, Uzum, en allant voir ſon amant, ſe rompit le col dans l'obſcurité; & comme Baſſiry avoit remarqué le lieu où Fonduk alloit prendre ſes calebaſſes, les ayant percées dans pluſieurs endroits, à peine cette malheureuſe ſultane ſe fut-elle abandonnée au fleuve, que l'eau entrant de tous côtés dans les calebaſſes, elle alla bientôt éteindre dans les eaux ſes infâmes ardeurs.

Le roi de Citor fut à peine vengé, qu'ayant fait aſſembler ſon divan, il apprit à ſes viſirs la punition qu'il avoit tirée des trois ſultanes; & après avoir exalté la vertu d'Abelmoſche, il l'épouſa publiquement, & eut de cette ſage reine une nombreuſe poſtérité, qui régna juſqu'au temps que Badur, ſultan de Cambaye, ayant détruit la ville de Citor, ſe rendit maître de tout le royaume.

J'ai reçu tout le plaiſir poſſible au récit de cette hiſtoire, dit alors Schems-Eddin. La vengeance du roi de Citor me plaît infiniment : ſans tremper ſa main dans le ſang de ſes lâches ſultanes, il trouva le moyen

de les punir par l'endroit même par où elles l'avoient offensé. Seigneur, reprit Ben-Eridoun, je sais une autre histoire à-peu-près dans le même goût; il n'en coûte la vie à personne, mais la manière dont on punit l'infidélité d'un visir envers son maître est si singulière, que je ne doute point que votre majesté ne l'écoute volontiers. Tu m'obligeras sensiblement de m'en faire le récit, dit le roi d'Astracan. Alors Ben-Eridoun commença à-peu-près en ces termes.

Histoire de Bagdedin.

Il y avoit autrefois à Babylone un sultan qui, d'une première femme qui étoit morte en couche, avoit un fils nommé Bagdedin. Après avoir pleuré plusieurs jours la perte d'une personne qui lui étoit si chère, ce monarque sentit bientôt de nouvelles ardeurs pour une cachemirienne d'une rare beauté, dont un de ses tributaires lui avoit fait présent. Cette aimable fille étoit ornée de tant de grâces, qu'elle eut bientôt gagné les affections du sultan, qui, pour n'avoir rien devant les yeux qui pût lui rappeler sa première femme, remit Bagdedin entre les

mains d'un de ſes viſirs, avec ordre de ne le lui jamais préſenter ſans un commandement exprès.

LXXXVI. QUART D'HEURE.

PENDANT l'abſence du jeune prince qui pouvoit avoir quinze ans lorſqu'il eut le malheur de perdre ſa mère, Kourma, c'eſt le nom de la nouvelle ſultane, profita ſi bien de ſa faveur, qu'occupant ſeule le cœur du ſultan, elle diſpoſoit entièrement de tout l'empire, & qu'on lui faiſoit la cour préférablement à ce monarque. Un jour que ce prince, qui avoit entièrement oublié Bagdedin, chaſſoit dans une forêt, à trois ou quatre lieues de Babylone, un lion, qui avoit été bleſſé par ſes chaſſeurs, vint, écumant de rage, dans une route fort étroite où il étoit. Le ſultan, déjà âgé, n'avoit en ce moment auprès de lui que quelques eſclaves timides, qui furent tellement effrayés à l'aſpect de cette affreuſe bête, qu'ils prirent auſſitôt la fuite. Quelque brave qu'il fût lui-même, ne croyant pas devoir attendre la fureur du lion, il fuyoit à toutes jambes, & ce furieux animal étoit prêt de ſe

jeter ſur la croupe de ſon cheval, lorſqu'un jeune homme à pied, armé ſeulement de ſon ſabre, ſe jetant au-devant du lion, lui abattit la tête d'un ſeul coup. Le ſultan fut ſi ſurpris de la bravoure de ce jeune homme, que, mettant pied à terre, il courut l'embraſſer. Qui que vous ſoyez, lui dit-il, vous venez de ſauver la vie au ſultan de Babylone qui n'en ſera point ingrat. Ah! ſeigneur, répondit l'inconnu en ſe proſternant la face contre terre, quelles grâces n'ai-je point à rendre au ſouverain prophète, de m'avoir conduit en ces lieux pour ſauver la vie à l'illuſtre monarque qui m'a donné le jour! j'apprendrai du moins, de ſa bouche, quel crime a commis l'infortuné Bagdedin, pour avoir été privé juſqu'à préſent de ſon auguſte préſence. Le ſultan, auſſi ſurpris que confus, fut quelque temps ſans répondre aux juſtes reproches de ſon fils; mais ayant retrouvé en lui tous les traits de la ſultane ſa mère : Ah ! mon fils, lui dit-il en l'embraſſant de nouveau, mon cher Bagdedin, oubliez de malheureuſes raiſons qui vous ont fait vivre juſqu'à préſent dans un exil ſi dur; je me repens de cette eſpèce de cruauté, & je veux réparer ma faute, par une conduite toute oppoſée à celle que j'ai tenue juſqu'ici avec vous.

Les viſirs qui s'étoient égarés, étant en ce moment arrivés au bruit du petit cor d'argent que portoit ordinairement le ſultan de Babylone, il leur préſenta ſon fils comme ſon libérateur, & leur ordonna de le regarder comme ſon légitime ſucceſſeur à l'empire de Babylone.

Le ſultan, de retour de la chaſſe, préſenta le jeune prince à Kourma. Cette ſultane qui comptoit que l'empire paſſeroit ſur la tête de l'un de ſes enfans, fut dans une rage inconcevable de cette fatale aventure; cependant, diſſimulant parfaitement ſes penſées, elle accabla Bagdedin de careſſes.

Le jeune prince, qui ne ſe méfioit pas des artifices de la ſultane, vivoit à la cour dans une parfaite tranquillité, lorſqu'un jour qu'il ſe promenoit de grand matin dans les jardins du palais, il entendit deux perſonnes qui exprimoient leur paſſion avec beaucoup de vivacité. Quelle fut ſa ſurpriſe, lorſque s'approchant de plus près, il reconnut, à travers une paliſſade, la ſultane Kourma, femme de ſon père, entre les bras d'un de ſes viſirs! Peu s'en fallut, qu'outré de colère il ne tranchât la tête à l'un & à l'autre; mais appréhendant de déplaire au ſultan, il ſe retira pénétré de dou-

leur. Comme il ne pouvoit s'éloigner de ce lieu si doucement qu'il ne fît quelque bruit, ces deux amans, sortant brusquement de leur poste, apperçurent le prince. Ils se crurent perdus; & ne doutant pas qu'il n'allât découvrir leur crime, ils résolurent de le prévenir. Pour cet effet, le visir s'étant présenté quelques heures après devant le sultan, ce monarque remarqua sur son visage une profonde tristesse. Qu'avez-vous, visir, lui dit le sultan, je vous ordonne de me l'apprendre? Le scélérat feignant alors de se trouver très-embarrassé : je ne dois point, seigneur, répondit-il, être accusateur de qui que ce soit, cela ne convient pas à la dignité à laquelle votre majesté a daigné m'élever. Mais, d'un autre côté, votre honneur m'oblige à vous révéler un crime dont l'impunité est d'une très-dangereuse conséquence; oui, seigneur, m'en dût-il coûter la tête, je vais vous apprendre le motif de ma juste douleur.



LXXXVII. QUART D'HEURE.

Le vifir feignit encore d'héfiter à s'expliquer ; mais en ayant reçu l'ordre exprès du fultan : J'ai vu, feigneur, ce matin le prince Bagdedin votre fils, vouloir employer la violence auprès de la fultane votre époufe ; & fi je ne fuffe arrivé affez à propos, peut-être lui en coûtoit-il la vie, puifque le prince, fans avoir égard à votre honneur, menaçoit Kourma, un poignard à la main, de lui percer le cœur, fi elle ne répondoit à fes infâmes défirs. Mon filence, feigneur, m'auroit rendu criminel auprès de votre majefté ; mais le prince m'arrachera la vie, s'il fait que je vous ai révélé un affront auquel la fultane ne veut point furvivre. Je l'empêcherai bien de te nuire, s'écria le fultan en fureur : qu'on faffe venir Kourma. Auffitôt la fultane parut fondant en larmes. Elle confirma les difcours du vifir, & redoubla la rage du fultan à un tel point, que, fans vouloir écouter la juftification du prince, il lui ordonna fur le champ de fortir de fes états, & le déclara incapable de jamais fuccéder à l'empire de Babylone.

Quelque douleur que ressentît Bagdedin d'un ordre aussi injuste & aussi cruel, il obéit aussitôt, & s'éloigna promptement d'un lieu où Kourma & son amant avoient juré sa perte. Ce prince, après être allé prendre congé du visir qui avoit eu soin de son enfance, & en avoir reçu deux bourses & plusieurs pierreries de prix, se mit en chemin, dans l'intention de se retirer en Perse. Après plusieurs mois de marche, un jour qu'il approchoit d'un petit village, il apperçut un tigre monstrueux, qui emportoit dans sa gueule un enfant enveloppé de son maillot. La pitié excitant alors la générosité du prince, il courut après cette fière bête, qui, ayant quitté sa proie, voulut se lancer sur lui. Bagdedin eut alors besoin de toute son adresse, & s'étant jeté en bas de son cheval, il sauta sur le dos du tigre, dont il saisit les oreilles avec tant de force, que cet animal, contraint d'obéir à son écuyer, se laissa mener comme s'il eût été une bête de monture. Le paysan dont il avoit emporté l'enfant s'étoit armé de fourches, avec plusieurs de ses camarades, & poursuivoit ce furieux animal, lorsqu'il apperçut le prince qui le domptoit, & qui lui ayant quitté l'oreille droite, lui porta plusieurs

coups de poignard dans la gorge, dont il expira. Cette manière de combattre une bête aussi cruelle ayant paru fort extraordinaire à ce paysan, il regarda le prince avec admiration ; & l'ayant remercié d'avoir si généreusement sauvé la vie à son fils, il le pria de venir loger dans sa maison. Bagdedin accepta ses offres. Cet homme le reçut de son mieux ; & après lui avoir servi un repas fort honnête : seigneur, lui dit-il, vous n'avez pas obligé un ingrat ; pour vous remercier du service important que vous m'avez rendu au péril de votre vie, je veux vous faire présent d'un papier qu'un de mes frères m'a laissé cacheté, en mourant. Comme il avoit la réputation d'être un des plus habiles hommes de ce pays, il m'a bien recommandé de ne le confier qu'à un homme sage, & m'a assuré qu'il y avoit renfermé des secrets merveilleux; je ne sais pas lire, & je n'ai jusqu'à présent trouvé personne à qui j'aie voulu faire voir ce qui est contenu dans ce paquet. Alors le paysan se levant de la table où le prince avoit voulu qu'il mangeât avec lui, alla chercher dans une petite armoire le papier, qu'il lui remit. Aussitôt Bagdedin l'ouvrit, & il n'eut pas plutôt jeté la vue dessus, qu'il se mit à rire,

en y lisant trois secrets qui consistoient en paroles mystérieuses, par le moyen desquelles on se rendoit invisible; l'on pouvoit prendre la figure de telle personne que l'on souhaitoit, & l'on avoit droit de commander aux génies de tous les élémens. Mon ami, dit-il au paysan, votre frère a voulu se réjouir à vos dépens; si c'est-là tout l'héritage qu'il vous a laissé, vous ne devez être guère riche; je vous conseille de jeter ce papier au feu, & de ne point donner sujet à vos camarades de se moquer de vous, en marquant trop de crédulité sur une pareille matière. Seigneur, reprit le paysan, je vous ai déjà dit que mon frère étoit habile homme; je suis sûr que ces secrets sont vrais; il en savoit de très-curieux, & je veux à ce sujet vous raconter une petite histoire. Nous étions un jour à une lieue d'ici, à nous réjouir, lorsque nous rencontrâmes un marchand de moutons, qui en conduisoit un troupeau de plus de cinq cent. Mon frère me dit en riant : veux-tu manger d'un de ces moutons sans qu'il nous en coûte rien? Eh! comment ferez-vous, lui dis-je alors? Tu le vas voir, me répondit-il. Alors abordant le marchand : combien me vendrez-vous le plus gras de ces moutons?

Vingt pièces d'argent. Vous vous moquez, lui dit mon frère : je croirois être trompé ſi j'en avois ſeulement donné ſix. Ils diſputèrent quelque temps ſur le prix, & mon frère, pendant ce temps, ayant choiſi le plus beau mouton du troupeau, le jeta ſur ſon épaule, & s'enfuit de toutes ſes forces. Le marchand ſe mit à courir après lui; & l'ayant joint, l'arrêta par le bras, en lui diſant qu'il ne le lâcheroit pas qu'il ne lui rendît ſon mouton, ou qu'il ne lui en eût payé la valeur. Mon frère ayant fait beaucoup de réſiſtance, le marchand le tira avec tant d'effort, qu'il lui arracha le bras qui lui reſta dans les mains. Jamais homme ne fut ſi effrayé. Pour moi, ſeigneur, qui ne m'attendois pas à voir ainſi enſanglanter la ſcène, j'en penſai tomber évanoui. Mais le marchand ayant repris l'uſage de ſes ſens, & croyant avoir tué, ou tout au moins eſtropié un homme, ſe mit à fuir de toutes ſes forces, & ne parla plus de ſe faire payer de ſon mouton. J'étois au déſeſpoir de voir mon frère qui verſoit un torrent de ſang par l'énorme plaie qu'il avoit à l'épaule, lorſque, ſe levant tout d'un coup de terre où il s'étoit jeté, je lui vis ſon bras ſain & entier, & j'apperçus que le marchand

n'avoit emporté qu'un membre de ſon mouton, qui lui avcit paru être le bras de mon frère. Nous ramaſsâmes l'épaule de mouton, que le prétendu homicide avoit jetée de frayeur à quelques pas de nous ; & nous nous en retournâmes au logis, en riant de la fuite du marchand, aux dépens duquel nous fîmes bonne chère pendant pluſieurs jours. Voilà, ſeigneur, continua le payſan, un des moindres tours de mon frère. Jugez, puiſque, par de tels preſtiges, il trouvoit le ſecret d'éblouir ainſi les yeux des hommes, s'il ne falloit pas qu'il fût des plus verſés dans la ſcience que nous appelons Scâbedat & Simia (1).

Bagdedin, au récit d'une aventure auſſi ſingulière, que le payſan aſſuroit être arrivée en ſa préſence, fut tenté d'éprouver quelques-uns des ſecrets qui étoient dans le papier. Il n'eut pas plutôt prononcé les paroles qui étoient marquées pour commander aux génies de l'air, qu'un de ces eſprits élémentaires ſe préſentant ſous une figure gracieuſe, lui demanda ce qu'il ſouhaitoit de lui.

---

(1) Cela ſignifie la magie naturelle & ſuperſtitieuſe.

LXXXVIII. QUART D'HEURE.

Le prince, auſſi ſurpris que le payſan étoit effrayé, répondit ſans héſiter au génie, qu'il voudroit bien être tranſporté ſur l'heure dans les jardins du ſérail de Babylone. Cela fut exécuté dans le moment même; & il fut enlevé avec une ſi grande vîteſſe, qu'il n'y eut preſque point d'intervalle entre le ſouhait & ſon exécution. Bagdedin, perſuadé alors de la capacité du frère de ce payſan, ne ſe vit pas plutôt dans le ſérail, que, prononçant les paroles qui devoient le rendre inviſible, il ſe fit conduire par le même génie dans le lieu où étoit alors la perfide Kourma. Quelle fut ſon indignation, de la trouver dans un boſquet du jardin, tête à tête avec le viſir ſon favori! Il en fut ſi outré de colère, que, caſſant une branche d'arbre d'une groſſeur raiſonnable, il fondit ſur lui, le terraſſa, & lui donna tant de coups de bâton, qu'il le laiſſa pour mort.

Quelque tendreſſe que la ſultane eût pour ſon amant, comme elle l'entendoit faire des cris affreux, ſans voir, ni celui qui le frap-

poit,

poit, ni le bâton dont Bagdedin l'aſſommoit, elle attribua cette aventure au mal-caduc; elle appréhenda d'être ſurpriſe avec lui, & ſe retira très-affligée, dans ſon appartement, par un petit jardin qui communiquoit au grand, & dont le roi ſeul & elle avoient la clef.

Le prince ayant ceſſé de maltraîter le viſir, ce malheureux ſe traîna, avec beaucoup de peine, juſqu'à la porte par où il étoit entré; & y trouvant l'eunuque noir qui avoit la garde des jardins dont il lui avoit permis l'entrée, il le pria de le faire porter dans ſon palais, où il ſe fit mettre au lit. En vain l'art des médecins & des chirurgiens fut employé pour lui faire paſſer les meurtriſſures qu'il aſſuroit lui être venues d'une chûte de ſon cheval qui enſuite l'avoit foulé aux pieds. Le génie qui étoit au ſervice de Bagdedin avoit mêlé, dans toutes les drogues dont on le frottoit, un jus d'herbe qui, loin de le guérir, le rendoit encore plus affreux & plus malade: de ſorte qu'outre l'extrême douleur qu'il ſouffroit, il étoit devenu plus hideux que le môre le plus effroyable.

Si la ſultane, qui étoit rentrée dans ſon appartement ſans que qui que ce ſoit ſe fût apperçu de ſa ſortie, s'eſtimoit heureuſe

d'être échappée d'un auffi grand péril, elle étoit d'un autre côté au défefpoir de favoir le vifir en cet état.

Bagdedin à qui, par le moyen du génie, rien n'étoit impoffible, fe traveftit au bout de huit jours en vieille fi méconnoiffable, par la vertu des paroles qui étoient dans le papier que lui avoit donné le payfan, que le fultan de Babylone fon père y auroit été trompé. Ses rides la faifoient paroître fi décrépite, qu'elle pouvoit affurer avoir vu plus d'un fiècle. En cet état, elle fe préfenta à la porte du vifir, & demanda à lui parler en particulier. On l'introduifit dans fon appartement; elle prit un fauteuil; & s'étant mife au chevet de fon lit : mon fils, lui dit-elle d'une voix tremblante, j'apprends que depuis plufieurs jours l'art des médecins & chirurgiens a échoué auprès de vous; je veux feule entreprendre une fi belle cure : fans vous faire prendre aucune boiffon, fans vous frotter avec tous les baumes, ce feul cachet vous remettra dans le même état où vous étiez avant votre chûte. Ce feul cachet! s'écria le vifir : ah! cela eft impoffible. Nullement, reprit la vieille, & vous en ferez l'expérience fur le champ, fi vous le fouhaitez. L'opération eft un peu violente, je l'a-

voue, mais je puis vous assurer, sur ma tête, qu'elle est immanquable; faites seulement apporter un vase rempli de charbons allumés, & préparez-vous à souffrir que je vous imprime ce cachet brulant sur les deux fesses. Le visir frémit à cette proposition, & alloit témoigner toute sa colère à la vieille qu'il prenoit pour une folle, lorsque le prévenant, & sans s'émouvoir: seigneur, lui dit-elle, faites attention à ce que je vous propose; un instant de douleur un peu vive va vous tirer d'affaire; & si je ne réussis pas, faites-moi expirer dans les plus cruels supplices. Ces paroles, prononcées d'un ton ferme, le déterminèrent. Il consentit à l'opération; & la vieille ne lui eut pas plutôt appliqué son cachet tout rouge, que le visir, après avoir poussé deux cris semblables aux mugissemens d'un taureau, se trouva parfaitement guéri, & que la couleur de sa peau fut entièrement rétablie. Mon enfant, lui dit la fausse vieille, le voyant transporté de joie, je vous ai tenu parole, mais il y a encore un régime de vie à observer; il faut, au moins pendant un mois, vous abstenir de toucher à aucune femme, sinon vous retomberez dans le même mal, & je n'aurai plus le pouvoir de vous guérir. Le visir, seigneur,

fut presqu'aussi chagrin de cette ordonnance que de la première ; mais, après avoir récompensé magnifiquement la vieille, il la congédia, & lui défendit, sous peine de la vie, de jamais parler du secret dont elle s'étoit servie pour le guérir.

Bagdedin fut à peine sorti d'avec le visir, qu'il reprit sa forme naturelle, & se rendit invisible ; accompagné du génie, il ne quittoit presque point Kourma, &, témoin de toutes ses actions, il eut la douleur de voir l'extrême joie qu'elle ressentit de la guérison de son amant. Comme le sultan de Babylone avoit une confiance aveugle en sa vertu, il ne la tenoit point renfermée, comme c'est l'usage dans tout l'Orient, & le visir avoit su tellement gagner l'esprit de ce monarque, qu'il ne lui interdisoit point l'entrée du sérail, dans de certaines heures. La liberté que ces deux amans avoient de se voir & de se parler, renoua bientôt leur commerce ; les charmes de Kourma firent oublier au visir les sévères défenses de la vieille, &, malgré ses promesses, il s'exposa de nouveau à un malheur pareil à celui dont il sortoit.

Bagdedin, qui ne lui avoit imposé cette loi que pour tâcher de lui faire oublier la

ſultane, n'eut pas plutôt connu que ce perfide viſir continuoit à déshonorer le lit de ſon père, que, ſe livrant à la colère la plus violente, il réſolut de ne plus garder de meſures. Pour cet effet, il prit la forme d'un vénérable vieillard, & ſe préſenta le lendemain devant le trône du ſultan.

LXXXIX. QUART D'HEURE.

BAGDEDIN, ſeigneur, ſous la figure d'un vieillard, s'étant approché du trône du ſultan de Babylone, aux pieds duquel étoit aſſis le viſir, pria ce dernier de lui prêter cent ſequins d'or. Le viſir ayant regardé cette demande comme venant d'un extravagant, n'y répondit pas d'abord; mais enſuite s'en trouvant importuné, il donnoit ordre qu'on le chaſsât, lorſque Bagdedin lui donna un ſi furieux ſoufflet, qu'il le jeta à la renverſe. Une hardieſſe ſi extraordinaire alloit lui coûter la vie, lorſqu'élevant la voix: puiſſant monarque, dit-il au roi de Babylone, je mérite la mort pour avoir manqué de reſpect à ta majeſté; mais je la ſupplie de pardonner un ſi juſte mouvement de colère, & de vouloir m'écouter. Ce perfide que ta

bonté a élevé à un rang qui fait l'envie de tout Babylone, eſt mon eſclave ; après s'être lâchement noirci envers moi des crimes les plus odieux, il s'eſt ſauvé ; je n'en ai point eu de nouvelles depuis dix ans, & le haſard me le fait retrouver preſque ſur le trône. Dis-moi, ingrat, continua Bagdedin en colère, en adreſſant la parole au viſir, ſans l'éducation que je t'ai donnée, ſerois-tu jamais parvenu à ce haut degré de faveur que tu mérites ſi peu ? Ebloui par tant de richeſſes, tu méconnois Arefy ton ancien maître : as-tu déjà oublié que tu portes ſur toi les marques de la ſervitude dans laquelle tu devrois être encore ? & n'as-tu point de honte de refuſer de lui rendre les cent ſequins d'or que tu lui as volés ? Tu ne fus jamais qu'un perfide : je t'ai aimé comme mon propre fils ; tu m'as traité avec indignité. Ah ! ſi je découvrois au ſultan la manière dont je ſuis inſtruit que tu réponds à toutes ſes bontés, la moindre punition qu'il exerceroit envers toi, ſeroit de te faire rentrer dans l'eſclavage.

Le ſultan, ſurpris de la gravité avec laquelle parloit ce vieillard, & de l'étonnement de ſon favori, ne ſavoit que penſer d'une aventure auſſi extraordinaire ; & vou-

lant ſavoir de quel crime le viſir pouvoit être coupable, il ordonna à l'un & à l'autre d'entrer dans ſon cabinet. Vieillard inſenſé, dit-il alors, ta témérité & ton extravagance méritent une punition exemplaire; de quoi oſes-tu accuſer mon viſir? Du crime le plus noir, reprit le vieillard avec fermeté: l'infâme proſtitution de ta ſultane favorite avec ce ſcélérat ayant été découverte par ton fils Bagdedin; comme un abîme en attire un autre, & qu'ils ont craint le juſte châtiment de leur perfidie, ils l'ont accuſé devant ton trône d'une horrible violence, qu'il eſt incapable de commettre: ſon innocence opprimée l'a réduit à un triſte exil qu'il ſouffre ſans ſe plaindre; il m'a lui-même raconté ſes malheurs, & j'ai entrepris de venir ici détromper un père fauſſement prévenu contre ſon fils. Ne te laiſſes point éblouir, grand monarque, par les larmes d'une femme qui te trahit, & par l'éloquence d'un perfide viſir: il eſt accoutumé au crime dès ſa jeuneſſe. Pour te prouver tout ce que je t'ai dit de ſes mauvaiſes inclinations, qu'il fut mon eſclave, & qu'il étoit digne des plus rudes châtimens, je lui ai moi-même appliqué mon cachet brulant ſur les deux feſſes; je me ſuis con-

tenté d'une punition ſi légère, pour un crime qui méritoit la mort, puiſqu'il avoit médité de m'empoiſonner.

Le viſir, qui étoit dans la dernière ſurpriſe de voir les principales actions de ſa vie dévoilées aux yeux du ſultan, ne ſe vit pas plutôt accuſé du commerce criminel qu'il avoit avec la ſultane, & de la calomnie atroce dont il avoit uſé envers Bagdedin, qu'une frayeur extrême parut ſur ſon viſage. Mais que devint-il, quand le vieillard tira ſon cachet de ſa poche, & qu'il le reconnut pour être celui dont il portoit les marques! Il ne put ſoutenir cette dernière preuve de ſon infamie, & tomba évanoui aux pieds du ſultan de Babylone.

Fin du vingt-unième Volume.

TABLE

DES CONTES

du Tome vingt-unième.

LES MILLE ET UN QUART D'HEURE.

VII. Quart d'heure.

VIII. Quart d'heure.

IX. Quart d'heure.

X. Quart d'heure.

XI. Quart d'heure.

XII. Quart d'heure.

XIII. Quart d'heure.

XIV. Quart d'heure.

XV. Quart d'heure.

XLV. Quart d'heure.

XLVI. Quart d'heure.

XLVII. Quart d'heure.

XLVIII. Quart d'heure.

XLIX. Quart d'heure.

L. Quart d'heure.

LI. Quart d'heure.

LII. Quart d'heure.

Fin de la Table du Tome vingt-unième.





